

HISTOIRE

MODERNE.

TOME VINGT-UNIEME.

HISTOIRE MODERNE

DES CHINOIS, DES JAPONNOIS, DES INDIENS, DES PERSANS, DES TURCS, DES RUSSIENS, ET DES AMÉRICAINS.



Pour servir de suite à l'Histoire Ancienne de M. ROLLIN.

Continuée par M. RICHER, *depuis le douzième volume.*

TOME VINGT-UNIEME.





A PARIS,

Chez { SAILLANT & NYON, Libraires, rue Saint-Jean-de-Beauvais. Et veuve DESAINT, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXXI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.





HISTOIRE
DES
AMÉRICAINS.





SUITE DE L'ARTICLE VII.

Découverte & Conquête du Mexique par les Espagnols.

LES Espagnols furent reçus dans Cholula avec toutes les démonstrations de la joie & de l'amitié. Leur premier soin fut cependant de se fortifier dans le logement qu'on leur avoit destiné. Ils y passerent quelques jours avec beaucoup de tranquillité : mais les Cholulans n'eurent pas long-tems l'adresse de cacher leurs desseins. Les vivres qu'on fournissoit aux Espagnols diminuerent par degrés ; les visites des Caciques devinrent moins fréquentes ; ils affectoient même une for- Cortez entre à Cholula.

te de mépris pour les Espagnols qu'ils rencontroient. Tout annonçoit chez eux des complots secrets contre les Espagnols : mais Cortez n'avoit que des soupçons, quoiqu'il mît tout en usage pour découvrir la vérité. Il est aisé de s'imaginer quel pouvoit être son embarras : il voyoit qu'on méditoit sa perte, & ne savoit comment préparer sa défense, parce qu'il ignoroit comment on l'attaqueroit. Il redoubla les sentinelles, excita les Officiers à imiter son activité & sa vigilance. Il prit enfin toutes les précautions qui lui parurent nécessaires dans cette conjoncture.

Solis, liv. 3. chap. 6.

Pendant qu'il étoit occupé de ces soins, les Cholulans de leur côté se préparoient à assurer sa perte & celle de ses compagnons. Le jour étoit pris; les armes étoient préparées : mais la fortune veilloit à la conservation de Cortez; elle le sauva du danger qui le menaçoit, & se servit d'un de ces moyens, qui, tout simples qu'ils sont, ne manquent jamais de réussir. Une vieille Indienne, d'une naissance distinguée avoit lié une étroite amitié avec Marina. Elle alla la voir un jour de meilleure heure qu'à l'ordinaire, la

Les Cholulans font des préparatifs pour massacrer les Espagnols : mais leur trahison est découverte.

tira à l'écart, plaignit ſon malheur d'etre l'eſclave d'odieux étrangers comme les Eſpagnols, lui conſeilla de les abandonner & lui offrit un aſyle chez elle. Marina, qui connoiſſoit les inquiétudes de Cortez auquel elle étoit attachée par les liens de l'amour, ſe douta que l'Indienne étoit inſtruite des complots que les Cholulans tramoient contre les Eſpagnols. Pour tirer ſon ſecret, elle feignit de conſentir à tout ce qu'elle lui propoſoit, prit même des meſures pour ſa fuite. La vieille Indienne, croyant qu'elle agiſſoit de bonne foi, lui apprit que le jour déſigné pour la ruine des Eſpagnols n'étoit pas éloigné; que l'Empereur avoit envoyé vingt mille hommes qui étoient tout prêts à entrer dans la ville; qu'on avoit diſtribué des armes aux habitans, amaſſé des pierres ſur les terraſſes des maiſons, & tiré dans les rues pluſieurs tranchées, au fond deſquelles on avoit planté des pieux fort aigus qu'on avoit couverts de terre ſur des appuis fort légers, pour y faire tomber les chevaux; que Montezuma vouloit exterminer tous les Eſpagnols; mais qu'il avoit ordonné

qu'on en réſervât quelques-uns pour ſatisfaire la curioſité qu'il avoit de les voir, & pour en faire un ſacrifice à ſes Dieux ; enfin que, pour animer les habitans de Cholula, il avoit fait préſent d'un tambour d'or à la ville. Marina parut ſe réjouir de ce qu'elle venoit d'entendre, & loua la prudence avec laquelle on conduiſoit cette grande entrepriſe. Elle pria la vieille Indienne de lui donner un moment pour emporter ce qu'elle avoit de plus précieux : mais elle en profita pour avertir Cortez de ce qui ſe paſſoit. On arrêta auſſi-tôt la vieille Indienne qui avoua tout aux premieres menaces qu'on lui fit de la mettre à la torture.

Dans le même inſtant, deux ſoldats Tlaſcalans, qui s'étoient déguiſés en payſans, arriverent au quartier Eſpagnol & dirent à Cortez qu'on avoit vu de leur camp paſſer quantité de femmes, de meubles, que les Cholulans envoyoient dans les villes voiſines, ce qui ſembloit marquer quelque deſſein extraordinaire. On apprit encore qu'on avoit ſacrifié dans un Temple voiſin dix enfans de l'un & de l'autre ſexe, cérémonie commu-

ne à tous ces barbares, lorſqu'ils ſe préparoient à la guerre. Cortez, voulant pouſſer la conviction juſqu'au dernier degré, ſe fit amener trois des principaux Sacrificateurs, les interrogea ſéparément. S'entendant reprocher leur perfidie avec des détails qu'ils croyoient cachés, ils prirent le Général pour un Dieu qui pénétroit juſqu'au fond de leur penſée, n'oſerent déſavouer la moindre circonſtance, & rejetterent leur crime ſur Montezuma qui avoit dreſſé le plan de la conſpiration. Cortez les mit ſous une garde ſûre, fit aſſembler ſes Officiers & prit avec eux la réſolution de ſignaler ſa vengeance par un exemple éclatant.

Il envoya ſur le champ déclarer aux Caciques de la ville que ſon deſſein étoit de partir le jour ſuivant. Par cet avis, il leur ôtoit le tems de faire de plus grands préparatifs, & les mettoit dans la néceſſité de changer toutes leurs meſures, & leur cauſoit un embarras, dont il eſpéroit tirer avantage. Il leur fit en même tems demander des vivres & des hommes pour le tranſport de ſon bagage. Les Caciques firent quelques

difficultés ſur les vivres & ſur les hommes de travail.

On avertit les Tlaſcalans de paſſer la nuit ſous les armes & de s'approcher le lendemain des murs, comme s'ils euſſent le deſſein de ſuivre l'armée; mais de ſe tenir prêts à entrer dans la ville & à ſe joindre aux Eſpagnols lorſqu'ils entendroient la premiere décharge : les Zempoales eurent auſſi leurs inſtructions. Tout étant préparé, le Général fit venir les Ambaſſadeurs Mexiquains, &, feignant de leur apprendre un ſecret dont il ne doutoit pas qu'ils ne fuſſent bien inſtruits, il leur dit qu'il avoit découvert une horrible conjuration, qui violoit les loix de l'hoſpitalité, le nœud ſacré de la paix & le reſpect que les Cholulans devoient aux intentions de l'Empereur; qu'il devoit cette connoiſſance à ſa pénétration & à l'aveu des principaux conjurés; que pour ſe juſtifier ils s'étoient rendus encore plus coupables, puiſqu'ils avoient oſé dire qu'ils agiſſoient par l'ordre de l'Empereur : mais qu'un ſi grand Prince ne pouvant être ſoupçonné d'un projet auſſi affreux, il vouloit les châ-

tier rigoureusement de l'outrage qu'ils avoient fait à leur maître. Il ajouta qu'il leur avoit communiqué son dessein, afin qu'ils le communiquassent à l'Empereur.

Les Ambassadeurs feignirent d'ignorer la conspiration; mais on les garda fort étroitement. A la pointe du jour on vit arriver des vivres & de gens de guerre qui paroissoient n'avoir que le dessein d'escorter les Espagnols : mais ils se proposoient de les charger au premier signal. Cortez les fit placer séparément en divers endroits de son quartier, où ils étoient gardés à vue. Il monta ensuite à cheval avec les plus braves de ses gens, fit appeller les Caciques & les informa de sa résolution. Marina fut chargée de leur dire que la trahison étoit découverte, & que les Espagnols alloient leur apprendre qu'ils auroient mieux fait de conserver la paix. Ils se retirerent promptement & donnerent le signal du combat. On commença par passer au fil de l'épée tous les Cholulans qui étoient dans le camp. L'infanterie Espagnole sortit marcha contre les bourgeois qui étoient tous ar-

Ils sont punis.

més & qui s'étoient mêlés avec les soldats Mexiquains que Montezuma avoit envoyés à leur secours. Le combat s'engagea dans une grande place bordée de plusieurs Temples. Les Cholulans & les soldats Mexiquains résistoient avec un courage qui tenoit de l'héroïsme : mais les Tlascalans, auxquels on avoit donné ordre de marcher, les prirent en queue & en firent une horrible boucherie. Les Cholulans & les Mexiquains se voyant attaqués de tous côtés, lâcherent prise & se retirerent dans les Temples. Cortez y fit mettre le feu, & quantités de ces malheureux périrent dans les flammes. Les Tlascalans profiterent des circonstances pour se venger des Cholulans qui étoient leurs ennemis naturels, & mirent tout à feu & à sang. Cortez étant retourné dans son quartier, fit rendre la liberté aux prisonniers & leur témoigna un extrême regret de la néceffite où on l'avoit mis de châtier si rigoureusement les habitans de la ville. Il dit ensuite que que sa justice étoit satisfaite & sa colere appaisée, & accorda un pardon général qu'il fit publier avec beaucoup

d'appareil. Les fugitifs revinrent dans la ville, & la tranquillité la plus parfaite ſuccéda au tumulte le plus affreux.

Le jour ſuivant Xicotencatl arriva à la tête de vingt mille hommes que la République de Tlaſcala envoyoit au ſecours des Eſpagnols, ſur le premier avis qu'elle avoit reçu de la conjuration. Cortez le remercia, & le pria de reconduire ſon armée dans ſon pays, ne voulant pas donner, diſoit-il, de la méfiance à Montezuma en entrant dans ſes états avec une ſi groſſe armée. Il eut l'adreſſe de lui faire faire la paix avec les Cholulans avant de partir.

Montezuma, informé de ce qui s'étoit paſſé à Cholula, envoya de nouveaux Ambaſſadeurs à Cortez pour tâcher de diſſiper ſes défiances. Ces Miniſtres pouſſerent la diſſimulation juſqu'à remercier Cortez de la part de leur maître d'avoir puni les Cholulans, & traiterent de perfide ce malheureux peuple qui n'avoit fait qu'exécuter les ordres de ſon maître; mais on reconnut par la ſuite que cette démarche n'étoit qu'un artifice pour engager les Eſpagnols à ſe tenir moins ſur leurs gardes dans leur marche &

pour les faire tomber dans une ambuſcade qui étoit déja toute dreſſée.

Cortez ſe mit en marche quatorze jours après la conquête de Cholula. Il trouva dans ſa route un Cacique mécontent de Montezuma qui l'avertit que les Eſpagnols étoient menacés de quelque danger à la deſcente des montagnes; que les Mexiquains avoient bouché avec des pierres & des troncs d'arbres le chemin qui conduit à la Province de Chalco, & qu'ils avoient applani l'entrée d'une route voiſine. Lorſque les Eſpagnols furent arrivés au lieu déſigné par le Cacique, ils trouverent effectivement les deux routes qu'il leur avoit déſignées. Cortez demanda aux Ambaſſadeurs Mexiquains, qui étoient à côté de lui, dans quelle vue on avoit fait ces changemens aux deux chemins. Ils lui répondirent que pour rendre ſa marche plus aiſée, ils avoient fait applanir le chemin qui étoit le plus difficile. Vous connoiſſez mal, leur répondit Cortez, les guerriers qui m'accompagnent. Le chemin que vous avez embarraſſé eſt celui qu'ils vont ſuivre, par la ſeule rai-

Danger que les Eſpagnols évitent.

ſon qu'il eſt difficile. Sur le champ, il ordonna aux Indiens alliés de prendre les devants & de débarraſſer le chemin. Les Ambaſſadeurs attribuerent ſon choix à une eſpéce de divination. Il étoit vrai que le chemin applani par les Mexiquains conduiſoit à des précipices; que Montezuma avoit envoyé une armée conſidérable qui devoit charger les Eſpagnols lorſqu'ils y ſeroit embarqués. Cette armée, voyant ſon projet découvert, ne ſongea qu'à s'éloigner, comme ſi elle eut été vaincue & pourſuivie par des troupes victorieuſes, & les Eſpagnols continuerent leur route.

Montezuma voyant le mauvais ſuccès de ſes artifices, fut tellement conſterné, qu'il ne ſongea même pas à faire uſage de ſes forces. Il alla conſulter ſes Dieux & fit ruiſſeler le ſang humain ſur leurs autels. Cette reſſource, loin de calmer ſes inquiétudes ne fit ſoit que les augmenter. Il envoya chercher tous les magiciens & leur donna ordre d'aller au-devant des Eſpagnols, pour les mettre en fuite ou les endormir par leurs enchantemens.

Cependant les Eſpagnols conti-

nuoient leur route. Lorqu'ils furent à quelque diſtance de Mexico, Cacutmazin, un des neveux de Montezuma, alla au-devant d'eux avec un cortege conſidérable. C'étoit un jeune homme d'environ vingt-cinq ans & d'une figure aſſez agréable. Cortez le reçut avec toute la pompe qu'il croyoit néceſſaire dans cette conjoncture. L'Indien employa toute l'éloquence dont il étoit capable, pour empêcher les Eſpagnols de continuer leur route; mais Cortez perſiſta toujours dans la réſolution qu'il avoit priſe de voir l'Empereur du Mexique. Le jeune Prince l'accompagna juſqu'à la ville de *Tezeuco*, dont il étoit Cacique. Cette ville le diſputoit en beauté à la Capitale même, & étoit ſituée ſur le bord du grand lac à l'entrée de la principale chauſſée qui conduit à Mexico. En ſortant de cette ville, les Eſpagnols traverſerent un petit bourg, compoſé d'environ deux mille maiſons. Le Gouverneur alla au-devant de Cortez, le preſſa de paſſer la nuit dans ſon domaine. Ce Seigneur lui confia ſes chagrins & l'envie qu'il avoit de ſecouer un joug inſupportable. Il lui apprit que Monte-

zuma, effrayé par les merveilles qu'on lui rapportoit des étrangers, étoit plus disposé à recevoir des humiliations, qu'à se livrer aux emportemens de sa fierté. Ces avis firent d'autant plus de plaisir à Cortez, qu'ils calmerent les craintes que la puissance de l'Empereur du Mexique pouvoit causer à ses soldats.

Cortez entre dans la capitale du Mexique.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Cortez fit partir son armée en ordre de bataille : elle étoit composée de quatre cens cinquante Espagnols, sans compter les Officiers & de six mille Indiens alliés. Etant arrivés sur le soir aux portes de la ville d'*Yztacpalapa* qui n'étoit éloignée de la Capitale que de deux lieues, il y passa la nuit. Le lendemain, il se mit en marche dès la pointe du jour. Lorsqu'il fut à quelque distance de Mexico, un corps composé de la Noblesse & des Officiers de la ville, alla au-devant de lui. Chacun passa à la file devant la tête de l'armée, lui fit la révérence, & marcha devant elle vers la ville. Aussi-tôt qu'il eut passé le pont-levis, il se rangea en deux haies, pour laisser l'entrée libre aux Espagnols qui furent étonnés de la

beauté des édifices, qui étoient tous bâtis sur le même modèle & qui bordoient de très-belles rues. Toutes les terrasses & tous les balcons étoient chargés d'une multitude incroyable d'habitans que la curiosité de voir des étrangers si redoutables y attiroit. Il n'y en avoit pas un dans la grande rue par où devoient passer les Espagnols; on la tenoit totalement débarrassée par l'ordre exprès de l'Empereur qui vouloit aller lui-même au-devant des Espagnols à la tête des Seigneurs de sa Cour, pour honorer l'arrivée des premiers par une distinction sans exemple.

Montezuma va à sa rencontre.

Bientôt on apperçut dans la grande rue la premiere troupe qui composoit le cortege de l'Empereur; elle étoit composée de deux cens Officiers de la maison Impériale, tous en habit uniforme, avec de grands panaches de même figure & de même couleur. Ils marchoient deux à deux, les piés nuds & les yeux baissés. Lorsqu'ils furent arrivés à la tête de l'armée Espagnole, ils se rangerent le long des murs, pour laisser voir dans l'éloignement une autre troupe plus nombreuse

& plus richement vêtue, au milieu de laquelle Montezuma étoit élevé ſur les épaules de ſes favoris, dans une eſpece de litiere d'or bruni, dont l'éclat paroiſſoit au travers d'une quantité prodigieuſe de belles plumes. Quatre des principaux Seigneurs marchoient autour de lui & ſoutenoient au-deſſus de ſa tête un dais de plumes vertes, tiſſues avec tant d'art qu'elles formoient une eſpece de toile, mêlée de quelques figures en argent. Trois des principaux Magiſtrats le précédoient & étoient armés chacun d'une baguette d'or, qu'ils levoient par intervalles, pour avertir que l'Empereur approchoit. A ce ſignal, tout le peuple, dont les maiſons étoient couvertes, ſe proſternoit & baiſſoit le viſage. Cortez deſcendit de cheval à quelque diſtance de Montezuma : le Prince mit en même temps pié à terre. Les Indiens de ſa ſuite étendirent auſſitôt des tapis dans l'intervalle.

L'Empereur s'avança d'une maniere grave, tenant ſes mains appuyées ſur les bras de ſes neveux. Il paroiſſoit avoir environ quarante ans : ſa taille étoit moyenne, plus dégagée que ro-

Age, fi & vêten de Mont ma,

buste. Il avoit le nez aquilin, les yeux fort vifs & le teint moins bazané que le commun des Indiens : ses cheveux descendoient jusqu'au-dessous des oreilles. Toute sa personne avoit un air de majesté, dans lequel on remarquoit cependant quelque chose de composé. Sa parure étoit un manteau de coton très-fin, attaché seulement sur les épaules, assez long pour lui couvrir la plus grande partie du corps & bordé d'une frange d'or qui traînoit jusqu'à terre. Les joyaux d'or, les perles & les pierres précieuses dont il étoit couvert méritoient plutôt le nom de fardeau que d'ornement. Sa couronne étoit une espece de mitre d'or, qui se terminoit en pointe par le devant : l'autre partie, moins pointue, se recourboit vers le derriere de la tête. Ses souliers étoient d'or massif ; des courroies qui étoient serrées par des boucles de même métal & qui remontoient en se croisant jusqu'au milieu de la jambe, imitoient assez l'ancienne chaussure des Romains.

Solis, liv. 3. chap. 10.

Cortez s'avança de son côté, mais à plus grands pas & fit une profonde révérence au Monarque du Mexique,

qui la lui rendit en baiſſant la main juſqu'à terre & la portant enſuite à ſes levres. Cette civilité que les Mexiquains n'avoient jamais vue pratiquer à leurs Empereurs, parut encore plus étonnante dans Montezuma, qui ſaluoit à peine ſes Dieux d'un ſigne de tête & dont le principal vice étoit l'orgueil. Ces égards reſpectueux pour Cortez, leur donna la plus haute idée de cet étranger. Cortez portoit ſur ſes armes une chaîne d'émail chargée de pierres fauſſes, mais qui jettoient preſqu'autant d'éclat que le diamant; il la paſſa au cou de l'Empereur. Les deux Princes qui étoient auprès de ſa Majeſté furent offenſés de cette liberté : mais Montezuma les blâma lui-même & parut ſi ſatisfait du préſent qu'il le regarda quelque temps avec admiration. Il ſe fit ſur le champ apporter un collier qui paſſoit pour la plus riche piéce de ſon tréſor, le mit au cou de Cortez. Il étoit compoſé d'un grand nombre de coquilles fines & fort précieuſes dans ce pays. A chacune d'elles pendoient quatre écreviſſes d'or. L'étonnement des Mexiquains s'épuiſa lorſqu'ils virent cette

nouvelle faveur. Les complimens furent courts dans cette premiere entrevue. Montezuma donna ordre à un de ſes neveux de conduire Cortez juſqu'au logement qui lui étoit deſtiné, remonta dans ſa litiere & ſe retira avec la même pompe. Tous les hiſtoriens ſe réuniſſent à dire que Cortez fit ſon entrée dans la Capitale du Mexique le 8 Novembre 1519.

L'édifice qu'on avoit préparé pour les Eſpagnols égaloit en grandeur le premier des palais Impériaux. La force & l'épaiſſeur de ſes murs égaloient celles d'une forteresſe. Le premier ſoin de Cortez fut d'en reconnoître lui-même toutes les parties, pour y placer des corps de garde & ſon artillerie. Les ſalles deſtinées aux Officiers étoient tendues de tapiſſerie de coton, mais d'un prix inférieur à celles qui étoient dans l'appartement de Cortez; les chaiſes étoient de bois & d'une ſeule piéce, variées cependant par l'induſtrie des ouvriers. Les lits n'étoient compoſés que d'une natte étendue & d'une autre roulée qui ſervoit de chevet; mais ils étoient environnés de courtines fort propres & ſuſpendues en

forme de pavillon. Les Princes mêmes n'avoient point de lits plus délicats dans ce pays, où l'on ne connoiſſoit point encore la moleſſe.

Le ſoir du même jour, Montezuma, ſuivi d'un nombreux cortege, ſe rendit au quartier des Eſpagnols. Cortez alla au-devant de lui & le conduiſit à ſon appartement. On appella Marina pour leur ſervir d'interprête. Montezuma prit la parole & tint à peu près ce lagage à Cortez. « Seigneur » & vaillant Guerrier, avant que je » puiſſe écouter l'ambaſſade du grand » Prince qui vous a envoyé, il eſt » néceſſaire que nous nous entretenions » ſur ce que la renommée a publié » de vous & de moi & que nous nous » promettions de mépriſer réciproque» ment ces vains diſcours qui ne ſont » dictés que par la mauvaiſe humeur » ou par la flaterie. Dans quelques » endroits, on vous aura ſans doute « dit que je ſuis un des Dieux im» mortels; dans d'autres on vous au» ra fait entendre que la fortune s'eſt » épuiſée à m'enrichir; que les murs & » les toits de mon palais ſont d'or, & » que la terre même eſt affaiſſée ſous

Solis, l. 3. chap. Herrera décad. 2, l. 1. chap. 6

» le poids de mes richeſſes. Dans d'au» tres enfin, on aura voulu vous per» ſuader que je ſuis un tyran cruel & » ſuperbe, qui abhore la juſtice & l'hu» manité. La vérité eſt que les uns » & les autres vous ont également » trompé par leurs exagérations. Cette » partie de mon corps, ajouta-t-il, en » découvrant ſon bras, prouve que je » ſuis de chair & d'os, un homme mor» tel, de la même eſpéce que les au» tres hommes; mais plus noble & » plus puiſſant qu'eux. J'ai des richeſ» ſes, j'en conviens ; mais l'imagina» tion de mes ſujets les groſſit beau» coup. Ce palais où vous êtes logé » n'eſt composé que de pierres & de » chaux, matieres qui n'ont de prix » que celui que le travail leur a don» né. Vous pouvez juger de là com» bien on vous a trompé, lorſqu'on » vous a parlé de ma tyrannie. Suſ» pendez votre jugement, écoutez & » vous verrez ſi des ſujets rebelles ont » droit de ſe plaindre du châtiment, » ſans avoir ceſſé de le mériter. C'eſt » avec les mêmes exagérations qu'on » m'a rendu compte de vos actions: » les uns m'ont aſſuré que vous étiez

» des Dieux, que les bêtes les plus » farouches vous obéiſſoient, que vous » teniez les foudres entre vos mains, » & que vous commandiez aux élémens; d'autres ont voulu me perſuader que vous étiez méchans, emportés, ſuperbes, que les vices vous » gouvernoient, & que vous aviez une » ſoif inſatiable de l'or. Je reconnois » cependant que vous êtes des hommes de la même nature que nous, » quoiqu'il y ait quelque différence, » qu'on ne doit ſans doute attribuer » qu'à la diverſité des climats. Ces animaux qui vous obéiſſent ne me ſemblent être qu'une eſpece de grands » cerfs un peu plus dociles que les » nôtres, & que vous avez apprivoiſés. » Je m'apperçois auſſi que ces armes » qui reſſemblent à la foudre ſont des » tuyaux d'un métal qui n'eſt pas » commun parmi nous, dont l'effet, » ſemblable à celui de nos ſarbacanes, » vient d'un air preſſé qui cherche à » ſortir & qui pouſſe impétueuſement » tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage. » Le feu que ces tuyaux jettent avec » un bruit terrible eſt tout au plus » un ſecret de la ſcience dont vos

» sages font profession. Selon ce qu'on
» m'a dit, vous avez de la religion,
» de la bonté, vous souffrez les fati-
» gues avec constance, & la libérali-
» té qui brille dans toutes vos actions
» ne s'accorde gueres avec l'avarice
» dont on vous accuse. Nous devons
» donc oublier les fausses impressions
» qu'on a voulu nous donner l'un de
» l'autre. On n'ignore pas dans ce
» pays-ci que le grand Prince à qui
» vous obéissez descend de *Quezalcoal*,
» Seigneur des sept cavernes des Na-
» vatlaques & Roi légitime de ces
» sept Nations qui ont fondé l'Em-
» pire du Mexique. Nous avons ap-
» pris par nos annales qu'il étoit sor-
» ti de ce pays pour aller conquérir
» d'autres terres du côté de l'Orient,
» & qu'il promit que ses descendans
» viendroient par la suite corriger nos
» loix & réformer notre Gouverne-
» ment par les regles de la raison.
» Les caracteres que vous portez ont
» beaucoup de rapport à cette pro-
» messe, & le Prince qui vous envoye
» de l'Orient fait éclater par vos ex-
» ploits la grandeur d'un si noble ayeul:
» ces motifs nous engagent à lui con-

» ſacrer tout le pouvoir qui eſt entre » nos mains. Vous pouvez attribuer » l'excès de ma douceur à ſon illuſtre » origine & me demander d'après cela » tout ce qui vous ſera néceſſaire ». Si Montezuma fit un tel diſcours à Cortez, comme le diſent tous les hiſtoriens comtemporains, ce Monarque n'avoit de barbare que les préjugés de ſa nation.

Cortez, aux talens naturels de l'éloquence, joignoit une ſupériorité de génie qui lui faiſoit tirer avantage des illuſions, même de la politique de l'Empereur du Mexique. Il lui fit cette réponſe. » Seigneur, nous devons commencer par vous remercier de cet » excès de bonté avec lequel vous recevez notre ambaſſade, & de l'attention que vous apportez à écouter » vos lumieres pour mépriſer les ſoupçons de l'opinion : j'oſe auſſi vous » aſſurer que nous nous ſommes toujours tenus en garde contre ce qui » pouvoit être contraire à votre majeſtueuſe Grandeur. Il eſt vrai qu'on » nous a parlé de votre perſonne d'une maniere bien différente dans les » différens pays qui vous ſont ſoumis,

» Les uns la mettoient au rang des
» Divinités, les autres noirciſſoient
» juſqu'à ſes moindres actions. Nous
» avons regardé ces diſcours comme
» des outrages à la vérité. La voix
» des hommes, qui eſt l'organe de la
» renommée, prend ſouvent l'emprein-
» te de leurs paſſions, & celles-ci ne
» prennent jamais les choſes comme
» elles ſont. Les Eſpagnols ont une
» vue pénétrante qui ſait diſtinguer
» les diſcours pleins de paſſion, d'a-
» vec ceux qui ſont dictés par les ſen-
» timens du cœur. Nous n'avons ajou-
» té foi ni au langage de vos ſujets
» rebelles, ni à celui de vos flateurs.
» Nous paroiſſons devant vous, con-
» vaincus que vous êtes un grand Mo-
» narque, ami de la juſtice & de la
» raiſon, ſans que nous ayons beſoin
» du ſecours de nos ſens pour ſavoir
» que vous êtes mortel. Nous ſom-
» mes auſſi de la même condition, quoi-
» que plus vaillans, ſans comparaiſon,
» que vos ſujets, & d'une capacité
» d'eſprit fort au-deſſus du leur, par-
» ce que nous ſommes nés ſous un
» climat, dont les influences ont beau-
» coup de vertus. Les animaux qui
» nous

» nous obéiſſent ne reſſemblent point
» à vos cerfs, ils ont beaucoup plus
» de nobleſſe & de fierté. Quoiqu'in-
» férieurs à l'eſpece humaine, ils ont
» de l'inclination pour la guerre avec
» une ſorte d'ambition qui les fait aſ-
» pirer à la gloire de leurs maîtres.
» Le feu qui ſort de nos armes eſt
» un effet naturel de notre induſtrie,
» & dans la production duquel il n'en-
» tre rien de ces connoiſſances dont
» vos magiciens font profeſſion ;
» ſcience abominable parmi nous &
» digne d'un plus grand mépris que
» l'ignorance même. J'ai cru devoir
» commencer par ces éclairciſſemens,
» avant de répondre aux avis que vous
» nous avez donnés. Après cela, je vous
» dirai, Seigneur, avec toute la ſou-
» miſſion qui eſt due à votre Majeſté,
» que je viens la viſiter en qualité d'Am-
» baſſadeur du plus puiſſant & du plus
» glorieux Monarque que le Soleil
» éclaire, dans les lieux où cet aſtre
» prend ſa naiſſance. J'ai ordre de vous
» apprendre, en ſon nom, qu'il ſou-
» haite d'être votre ami & votre allié,
» ſans s'appuyer ſur ces anciens droits
» dont vous avez parlé, & ſans autre

» vue que d'ouvrir le commerce en-
» tre les deux Empires & d'obtenir,
» par cette voie, le plaisir de vous dé-
» sabuser de vos erreurs. Quoique,
» suivant vos annales, il pût préten-
» dre à une reconnoissance plus positive
» dans les terres de votre Empire, il
» ne veut user de son autorité que
» pour gagner votre confiance sur un
» principal point, dont tout l'avanta-
» ge se rapporte à vous. Il veut vous
» informer que vous, Seigneur, & vous,
» Nobles Mexiquains qui m'écoutez,
» vous vivez dans un abus terrible de
» vos lumieres naturelles, en adorant
» des statues insensibles qui sont l'ou-
» vrage de vos propres mains ; & qu'il
» n'y a qu'un seul Dieu, sans princi-
» pe & sans fin, qui est lui-même l'é-
» ternel principe de tout ce qui existe.
» C'est lui qui, par sa puissance infi-
» nie, a tiré l'univers du néant, qui a
» fait le soleil qui nous éclaire, cette
» terre qui nous fournit des alimens,
» & qui a créé un premier homme dont
» nous descendons, avec une égale obli-
» gation de reconnoître & d'adorer
» notre premiere cause. C'est cette pre-
» miere obligation qui est imprimée

» dans vos ames & qui s'y fait sen-
» tir, puisque vous reconnoissez l'im-
» mortalité; mais que vous prostituez
» & que vous cherchez à détruire, en
» rendant vos adorations à des esprits
» immondes, qui doivent aussi leur
» existence à Dieu ; mais qui ont mé-
» rité, par leur ingratitude & leur ré-
» volte contre leur Auteur, d'être pré-
» cipités dans des feux souterreins,
» dont vos volcans sont une impar-
» faite représentation. La malice &
» l'envie qui les rendent ennemis du
» genre humain, les portent continuel-
» lement à chercher votre perte, en
» se faisant adorer sous la figure de
» vos abominables idoles. C'est leur
» voix que vous entendez quelque fois
» dans la réponse de vos oracles : mais
» ce n'est pas ici le lieu de traiter des
» Mysteres d'une si haute Doctrine. Ce
» même Monarque que j'ai l'honneur
» de représenter & dans lequel vous
» reconnoissez une si ancienne supério-
» rité, vous exhorte seulement, par mon
» ministere, à m'écouter sur ce point
» sans aucune préoccupation. C'est la
» premiere chose qu'il souhaite de vous.
» C'est le principal sujet de mon am-

» baſſade, & le plus puiſſant moyen d'é-
» tablir une ferme alliance entre les
» deux Empires, ſur les fondemens
» inébranlables de la Religion, qui, ne
» laiſſant aucune diverſité dans les ſen-
» timens, unira les eſprits par les liens
» d'une même volonté ».

Ce diſcours avoit deux objets, l'un de faire reſpecter ſon ambaſſade, l'autre de jetter dans ce pays les premiers fondemens du Chriſtianiſme. Il réuſſit, en apparence dans le premier; mais l'Empereur, mécontent d'entendre maltraiter ſes idoles, eut peine à garder patience juſqu'à la fin. Il ſe leva bruſquement & déclara qu'il recevoit avec beaucoup de reconnoiſſance les offres d'amitié qu'on lui faiſoit de la part d'un grand Prince deſcendant de Quezalcoal, mais qu'il croyoit que tous les Dieux étoient bons, que celui des Eſpagnols pouvoit être tel qu'il le repréſentoit, ſans faire tort aux ſiens. Il exhorta enſuite Cortez à ſe repoſer dans un palais, dont il pouvoit ſe regarder comme le maître. Il ſe fit enſuite apporter de riches préſens, lui préſenta les plus précieux, en diſtribua quelques-uns aux Officiers & ſe retira.

Le lendemain Cortez fit demander audience dans le palais Impérial & l'obtint. Il se para de ses plus beaux habits, prit ses armes qu'il fit passer pour une parure militaire. Son cortége ne fut composé que de six des plus braves soldats & de quatre Officiers, du nombre desquels fut Diaz qui ramassoit soigneusement tout ce qui se passoit sous ses yeux pour en faire un corps d'histoire. C'est d'après ses mémoires que Solis à donné l'histoire de la conquête du Mexique. Les rues se trouverent remplies d'une multitude de peuple, à qui l'on entendoit crier, entre leurs acclamations, le mot de *Teules*, qui, dans leur langue signifie, Dieux ou hommes descendus du Ciel. Les Espagnols découvrirent de fort loin le palais de Montezuma & furent frappés de sa magnificence. L'intérieur répondoit à la beauté de l'extérieur, par la distribution & l'éclat des ameublemens.

Ils furent introduits dans l'appartement de Montezuma avec un silence qui augmenta l'air de grandeur qu'ils voyoient autour d'eux. L'Empereur étoit de bout & revêtu de toutes les

marques de la dignité ſuprême. Il fit quelques pas, pour aller au-devant du Général & lui mit les mains ſur les épaules, lorſque celui-ci ſe fut baiſſé pour le ſaluer, jetta enſuite un regard de douceur ſur les Eſpagnols qui étoient du cortege & s'aſſit. On donna, par ſon ordre des ſiéges à Cortez & à tous ſes gens. Montezuma fit diverſes queſtions ſur l'hiſtoire, les productions & les uſages des pays Orientaux, & revenant à la conſidération que les Mexiquains devoient aux deſcendans de leur premier Roi, il ſe félicita de voir accomplir ſous ſon régne une prophétie qui s'étoit conſervée depuis tant de ſiécles. Cortez fit tourner la converſation ſur la Religion, fit l'éloge de la morale du Chriſtianiſme, ſe recria avec beaucoup de force contre les ſacrifices de ſang humain & contre le barbare uſage de manger la chair des victimes. Cette converſation fit une ſi grande impreſſion ſur l'eſprit de Montezuma, qu'il bannit de ſa table les plats de chair humaine : mais, loin de ſe rendre ſur l'article des ſacrifices, il ſoutint qu'il n'y avoit pas de cruauté à tuer, aux piés des Autels,

Conférence entre Montezuma & Cortez.

des prisonniers de guerre qui étoient déja condamnés à la mort. Cortez ne put jamais lui faire entendre que, sous le nom de freres, on devoit compter jusqu'à ses ennemis. L'Empereur avouoit que la Religion Chrétienne avoit quelques avantages sur celle des Mexiquains: mais il ajoûtoit que ses Dieux étoient bons au Mexique, comme celui des Chrétiens l'étoit dans les lieux où on l'adoroit.

Quelques jours après il fit voir aux Espagnols la grandeur & la magnificence de sa Cour, & voulut, sans doute par un sentiment de vanité, qu'ils vissent le plus grand de ses Temples. Il les pria, cependant de s'arrêter un peu à l'entrée, & alla demander aux Sacrificateurs s'il pouvoit faire paroître devant les Dieux des étrangers qui ne les adoroient pas. La réponse fut que cela étoit permis, pourvu qu'ils ne commissent rien d'offensant. Deux ou trois des plus anciens Sacrificateurs sortirent pour la porter à Cortez. Aussi-tôt toutes les portes de ce vaste & superbe édifice s'ouvrirent en même-tems & Montezuma prit soin d'expliquer lui-même aux Espagnols ce qu'il

y avoit de plus ſaint & de plus myſtérieux. Quelques-uns n'ayant pu s'empêcher de rire, il feignit de ne s'en être pas apperçu ; mais il ſe tourna vers eux d'un air impoſant, & arrêta leur indiſcrétion par ſes regards. En ſortant, il s'arrêta ſous le portique & leur dit qu'ils pouvoient retourner dans leur quartier, pendant qu'il alloit demander pardon à ſes Dieux de l'excès de ſa patience.

La prudence de Cortez le fait reſpecter dans Mexico.

La diſcipline que Cortez faiſoit obſerver par ſes troupes répondoit à l'idée qu'il avoit donnée de ſa religion & des motifs de ſon ambaſſade, & il voyoit avec joie que la vénération des Mexiquains croiſſoit pour le nom Eſpagnol, & que l'Empereur revenoit de ſes préventions. Il lui rendoit de fréquentes viſites, admiroit tout ce qui venoit d'Eſpagne, ne mettoit point de bornes à ſes préſens. Les Nobles, à ſon exemple, recherchoient l'amitié de leurs hôtes, & le peuple plioit les genoux, même devant le moindre ſoldat Eſpagnol. Le quartier des étrangers étoit reſpeƐté comme un Temple, & l'armée y vivoit dans la plus grande abondance. Enfin Cortez voyoit

ſes eſpérances augmenter chaque jour, & comptoit pouvoir former dans ce pays un établiſſement ſolide qui fourniroit de grands avantages à ſa nation & qui lui feroit beaucoup d'honneur à lui-même : mais ſa joie fut troublée par une lettre qu'il reçut du Conſeil de la Vera-Cruz.

Cette lettre lui apprenoit qu'un des Généraux de Montezuma s'étoit mis à la tête d'une nombreuſe armée, pour punir tous les alliés des Eſpagnols ; que Deſcalante, Commandant de la nouvelle Colonie, avoit fait l'impoſſible pour rétablir la paix, & que toutes les réponſes du Général Mexiquain avoient été outrageantes ; que le Commandant Eſpagnol s'étoit mis à la tête d'un corps compoſé de Montagnards & de quarante Eſpagnols, avec deux piéces d'artillerie ; qu'après un combat terrible, les Eſpagnols avoient remporté une victoire complette, mais qu'elle leur avoit coûté la perte de leur Commandant & ſept de leurs plus braves ſoldats, parmi leſquels ſe trouvoit d'Arguello, homme d'une taille & d'une force extraordinaire, dont le cadavre avoit

Triſte nouvelle qu'il reçoit de la Vera-Cruz.

été enlevé par les vaincus.

Cortez à cette nouvelle, assembla promptement ses Officiers, pour délibérer sur le parti qu'il y avoit à prendre dans une conjoncture si embarrassante, & leur dit de se retirer chacun dans leur appartement, pour méditer plus solidement sur le conseil qu'ils lui donneroient. Il se retira aussi dans le sien, &, lorsque son trouble fut calmé, il fit venir les Indiens qui lui avoient paru le plus affectionnés à son service, leur demanda s'ils n'avoient pas remarqué quelque chose d'extraordinaire dans la conduite & dans l'esprit des Mexiquains, & s'ils pensoient que l'estime de cette Nation pour les Espagnols se soutenoit. Leur réponse fut que le peuple ne songeoit qu'à se réjouir pendant les fêtes qui se donnoient en faveur des étrangers; qu'il paroissoit les révérer de bonne foi, parce qu'ils étoient honorés de l'Empereur : mais que les Nobles étoient devenus rêveurs & mystèrieux, & qu'ils tenoient des conférences, dont il étoit aisé de voir que la cause étoit cachée. Deux ou trois des mêmes Indiens avoient appris qu'on avoit ap-

Solis. Ibid.

porté à Montezuma la tête d'un Espagnol, & que ce Prince, après en avoir admiré la grosseur & la fierté, ce qui convenoit, sans aucun doute, à celle d'Arguello, avoit recommandé qu'on la cachât soigneusement.

Cet avis annonça à Cortez ce qu'il avoit à craindre. Il rappella les Officiers & ceux des soldats dont il connoissoit la prudence. Il leur communiqua les avis qu'il avoit reçus des Indiens, dit que la tête d'Arguello prouvoit que l'Empereur avoit été instruit de la conduite de son Général, & que le silence de ce Prince annonçoit qu'il falloit se défier de ses intentions. Il finit par dire qu'il falloit tenter quelque chose de hardi pour faire une vive impression sur l'esprit des Mexiquains & leur inspirer autant de respect que de crainte. Il proposa enfin de s'emparer de la personne de l'Empereur & de le retenir dans le quartier, en donnant pour prétexte de cette conduite la mort d'Arguello, dont il avoit eu connoissance & la perfidie avec laquelle son Général avoit violé la paix. Les raisons dont il se servit pour appuyer son opinion en-

traînerent le suffrage de tout le monde.

Cortez se saisit de la personne de Montezuma.

L'étonnement est épuisé lorsqu'on voit Cortez former & exécuter un projet aussi hardi. Il semble blesser la vérité de l'histoire qui ne fournit pas un second exemple de cette espece : il paroîtroit même outré dans la fable ; mais il est attesté par un si grand nombre d'écrivains qu'on peut le regarder comme une vérité qui n'est pas vraisemblable. Enfin Montezuma, un des plus grands & des plus puissans Monarques du monde fut arrêté prisonnier dans sa Capitale, au milieu de sa Cour par quatre cens cinquante Espagnols.

Pour exécuter ce hardi projet, sans causer d'allarme aux Mexiquains, Cortez choisit l'heure à laquelle il rendoit sa visite à l'Empereur, donna ordre à toute l'armée de prendre les armes dans le quartier, & que tous les mouvemens de l'infanterie & de la cavalerie se fissent sans bruit & sans affectation. Il fit ensuite garder par quelques brigades les principales rues qui conduisoient au Palais, où il se rendit accompagné d'Alvarado, de San-Doval, de Velasquez de Léon, de Lugo &

Solis, liv. chap. 19.

d'Avila, avec une escorte de trente soldats choisis. On ne fut pas surpris de les voir avec leurs armes, parce qu'ils avoient coutume de les porter, comme un ornement militaire. Montezuma les reçut sans défiance, & les Officiers se retirerent dans un autre appartement, comme Cortez l'avoit lui-même établi. Les interprêtes s'étant approchés, Cortez commença par se plaindre de l'insolence de *Qualpopoca*, ce Général Mexiquain qui avoit attaqué les Espagnols de Vera-Cruz, au mépris de la paix & de la protection de l'Empereur. Il traita comme le plus noir & le plus infâme de tous les crimes le massacre d'un de ses soldats qui avoit été tué de sang froid par les Mexiquains, &, s'échauffant par degrés, il s'emporta contre Qualpopoca & ses Officiers, qui avoient osé publier que cet attentat avoit été commis par l'ordre de l'Empereur. Il ajouta que, loin d'avoir prêté l'oreille à cette calomnie, il l'avoit regardée comme un second crime qui blessoit l'honneur de sa Majesté. Montezuma fut interdit & changea de couleur; il protesta que ces ordres n'étoient pas venus de lui,

Cortez lui répondit qu'il en étoit convaincu, mais que les ſoldats Eſpagnols ne le croiroient pas ſi facilement & que les ſujets de l'Empire ne ceſſeroient pas d'ajouter foi au récit du Général, ſi cette calomnie n'étoit effacée par un déſaveu public; que dans cette vue, il venoit propoſer à ſa Majeſté de ſe rendre ſans bruit, & comme de ſon propre mouvement au quartier des Eſpagnols, pour y paſſer quelque temps avec ſes amis; que cette généreuſe confiance n'appaiſeroit pas ſeulement le chagrin du puiſſant Monarque qui les avoit envoyés à ſa Cour & le ſoupçon des ſoldats, mais qu'elle tourneroit à ſon honneur, en effaçant une tâche qui le terniſſoit; qu'il lui donnoit ſa parole au nom du plus grand Prince de la terre, qu'il ſeroit traité entre les Eſpagnols avec tout le reſpect qui lui étoit dû, & qu'ils n'avoient pas d'autre deſſein que de s'aſſurer de ſa volonté pour l'exécuter avec plus d'obéiſſance & de vénération.

L'indignation de Montezuma fut ſi grande, qu'il garda le ſilence, & Cortez, qui ne vouloit employer la for-

ce qu'après avoir perdu l'eſpoir de réuſſir par l'adreſſe, continua de lui repréſenter que le logement qu'il avoit donné aux Eſpagnols étoit un de ſes Palais, où il leur avoit fait ſouvent l'honneur de leur rendre viſite, & que ſes ſujets ne ſeroient point étonnés de l'y voir paſſer quelques jours pour ſe laver d'une imputation qui faiſoit tort à ſa gloire. Le Monarque perdit enfin patience, & répondit d'un air aſſez bruſque qu'un Empereur du Mexique n'étoit pas fait pour la priſon, & que quand il ſeroit capable de s'abaiſſer juſqu'à ce point, ſes ſujets ne manqueroient pas de s'y oppoſer. Cortez prenant un ton plus ferme, lui dit que s'il cédoit de bonne grace; ſans obliger les Eſpagnols de perdre le reſpect qu'ils avoient pour lui, il s'embarraſſeroit fort peu de la réſiſtance des Mexiquains, contre leſquel, il pourroit employer toute la valeur de ſes ſoldats, ſans que l'amitié qu'il avoit pour lui en reçut la moindre diminution. Cortez ſe flattoit de pouvoir l'emporter par un mélange de hauteur & de reſpect. L'Empereur qui commençoit à découvrir le péril où il étoit, fit

au Général Espagnol diverses propositions. Il offrit de faire arrêter Qualpopoca & tous les Officiers pour les livrer entre les mains de Cortez. Il vouloit donner ses deux fils en ôtages: Cortez refusoit toutes ses offres, & Montezuma ne se rendoit point. Velasquez de Léon, impatient d'une contestation qui duroit depuis trois heures, dit, avec emportement, qu'il falloit s'en saisir ou le poignarder. Montezuma demanda à Marina ce qu'on disoit avec tant de vivacité. L'adroite Indienne lui répondit qu'il étoit dangereux pour lui de résister à des gens dont il connoissoit la résolution & qui étoient si puissamment protégés du Ciel; qu'étant née dans son Empire, elle n'avoit en vue que ses intérêts; que s'il consentoit sur le champ à suivre le Général étranger, elle lui garantissoit qu'il seroit traité avec tous les égards dûs à son rang; mais que s'il s'obstinoit à résister, elle ne répondoit pas de sa vie. Ce discours triompha de sa fierté, il se leva brusquement, déclara à Cortez qu'il se fioit à lui & qu'il étoit prêt à passer dans son quartier. Il donna aussi-tôt ordre

à ses Officiers de préparer sa litiere, nomma ceux qui devoient l'accompagner, leur dit que par des raisons d'état, & concertées avec ses Dieux, il avoit résolu d'aller passer quelques jours dans le palais de son pere. Ses Ministres, qui furent appellés, reçurent ordre de communiquer sa résolution au peuple. Il chargea en même-tems un Capitaine de ses Gardes d'aller se saisir de Qualpopoca & de tous les chefs de l'armée, lui remit, pour la sûreté de sa commission, un sceau qu'il portoit attaché au bras droit.

Montezuma sortit de son palais avec une suite assez nombreuse : mais sa litiere étoit environnée de soldats Espagnols, qui le gardoient, sous prétexte de l'escorter. Le bruit se répandit dans toute la ville que l'on vouloit enlever l'Empereur ; l'on vit dans un instant les rues pleines de peuple qui poussoit des cris, avec l'apparence d'un soulevement général. Les uns se jettoient à terre, les autres exprimoient leur affliction par les larmes. L'Empereur, pour appaiser ce tumulte prit un air gai, & déclara

que, loin d'être prisonnier, il alloit passer quelques jours avec les étrangers, pour se divertir avec eux. Lorsqu'il fut arrivé au quartier des Espagnols, il dit à ses Ministres de défendre les assemblées tumultueuses, sous peine de mort, & fit beaucoup de caresses aux soldats Espagnols qui allerent le recevoir avec toutes les marques possibles de respect. Cortez prit toutes les précautions qu'il crut nécessaires pour le garder à vue & pour lui laisser en même-tems un air de liberté. Montezuma, de son côté, s'efforça de dissiper l'idée que ses Ministres pouvoient avoir sur sa détention, afin de conserver aux yeux de son peuple la dignité de son rang. Il donnoit ses audiences & tenoit son Conseil aux mêmes heures; les affaires de l'Etat n'étoient pas plus négligées, &, ce qui surprenoit les Espagnols mêmes, chaque jour sembloit augmenter pour eux sa confiance.

Il faisoit augmenter le nombre de ses plats & distribuoit aux soldats Espagnols les mets auxquels il n'avoit pas touché. Il connoissoit tous les Officiers par leur nom. Il prit une

Herrera, liv. 8. chap. 5.

affection particuliere pour un Castillan, nommé *Penna* & ne pouvoit passer un moment sans lui. Ce Prince s'amusoit les soirs à jouer au *Totaloque* avec Cortez. C'est une espéce de jeu de quilles qui se joue avec de petites boulles & de petites quilles d'or. L'Empereur distribuoit son gain aux soldats Espagnols, & Cortez le sien aux bas Officiers Mexiquains. Alvarado étoit ordinairement chargé du soin de marquer & favorisoit son Général. Montezuma s'en apperçut & le railloit agréablement de compter mal. Il ne laissoit cependant pas de l'engager chaque fois à prendre la même peine. Sa conduite fit croire aux Espagnols qu'il étoit naturellement doux & libéral : mais sa disgrace le forçoit, peut-être, à feindre des vertus qu'il n'avoit jamais eues. On lui accordoit quelquefois la liberté de se promener sur le lac, & d'aller se divertir dans ses maisons de plaisance : mais il étoit toujours accompagné d'une garde Espagnole & d'un grand nombre de Tlascalans qui le ramenoient tous les soirs dans sa prison. Cortez faisoit souvent tomber la conversation sur la Religion : mais tou-

Comment Montezuma se comporte dans sa prison.

tes ses peines étoient inutiles à cet égard.

Cependant Qualpopoca & ses principaux Officiers furent amenés à Mexico chargés de chaînes. On les conduisit devant l'Empereur : ils s'avouerent coupables, disant qu'ils avoient agi de leur propre mouvement : mais lorsqu'on leur dit qu'on alloit les punir très-sévérement, ils dirent qu'ils n'avoient rien fait que par l'ordre de l'Empereur. Cortez traita leur déposition d'imposture, & on les condamna à être brûlés vifs devant le palais Impérial.

Cortez pousse la hardiesse, jusqu'à mettre les fers aux piés & aux mains de Montezuma.

Cortez sentoit combien il étoit nécessaire de donner aux Mexiquains un exemple terrible de sévérité, &, pour n'écouter que la politique, il fit taire la justice, l'humanité même, & ordonna qu'on préparât le supplice de ces malheureux qui n'avoient commis d'autre crime que celui d'avoir obéi aux ordres de leur Souverain.

Ce n'est point sans indignation qu'on voit un avanturier tel que cet Espagnol, décider du sort d'un grand Monarque, & le forcer à consentir qu'on fasse périr dans les tourmens ses plus

braves & ſes plus fideles ſujets. On ne peut refuſer de grandes qualités à Cortez, il eſt vrai; mais elles étoient accompagnées d'une ambition & d'une cupidité impardonnables. Pour acquérir de la gloire & amaſſer des richeſſes, il uſurpe un pouvoir qui lui eſt conteſté, porte le fer & le feu dans un pays où il n'a pas même droit d'entrer, emprunte alternativement le nom de Dieu que ſes cruautés offenſent, & de ſon Roi qui ignore même ſon exiſtence. Continuons la narration.

Le Général Eſpagnol paſſe rapidement de la hardieſſe à la témérité : il tient l'Empereur du Mexique priſonnier au milieu de ſa Cour, il va le charger de chaînes. Craignant que ce Monarque ne s'offençât de voir traiter ainſi un de ſes plus fideles ſujets & ne voulut le ſecourir, il ſe fit apporter des fers, tels qu'on les mettoit aux ſoldats Eſpagnols qui avoient mérité cette punition, ſe rendit à l'appartement de Montezuma, ſuivi d'un ſoldat qui portoit ces fers à découvert, de Marina, qui devoit lui ſervir d'interprête & d'un petit nombre de ſes Capitaines. Il ne ſe diſpenſa d'aucune

des marques de respect qu'il avoit coutume de rendre à ce Monarque. Prenant ensuite un ton fier & élevant la voix, il lui déclara que son Général & les autres coupables étoient condamnés à mourir, qu'ils l'avoient rendu lui-même coupable de leur crime, en soutenant qu'ils ne l'avoient commis que par son ordre; que des indices si violents l'obligeoient de se purger par quelque mortification personnelle; que si les Rois n'étoient pas soumis à la justice commune, ils en devoient reconnoître une supérieure, à laquelle ils devoient quelque satisfaction. Il commanda alors, d'un air absolu, qu'on mit les fers à Montezuma, se retira ensuite & donna ordre qu'on ne lui permît aucune communication avec ses Ministres.

Ce honteux traitement jetta Montezuma dans une si grande consternation, qu'il n'eut la force ni de résister ni de se plaindre. Il resta quelque-tems dans cet état, comme un homme absolument hors de lui-même. Quelques-uns de ses domestiques qui étoient présens partageoient sa douleur & versoient des larmes sans pouvoir

parler. Ils se jettoient à ses piés pour soutenir le poids de ses chaînes, ils passoient entre sa peau & le fer des morceaux d'étoffes, dans la crainte que ses bras & ses jambes ne fussent offensés. Lorsqu'il revint de son abattement, il donna d'abord quelques marques de chagrin & d'impatience, mais il reprit bientôt sa tranquillité, disant que ces malheurs lui venoient du Ciel, & qu'il en attendoit la fin avec constance.

Pendant ce temps Cortez pressoit l'exécution du Général & des Officiers. On l'avoit averti quelques jours auparavant, que dans un des palais de l'Empereur, il y avoit un amas de lances, d'épées, de boucliers, d'arcs & de fléches. L'occasion lui parut favorable pour se délivrer d'un sujet d'allarme. Il en fit un bucher dans lequel furent brûlés le Général Qualpopoca & ses complices. Cette action eut pour témoins tous les habitans de la ville, sans qu'on entendît le moindre murmure. Les Mexiquains étoient tombés dans un engourdissement qui leur ôtoit le pouvoir d'agir, même de penser. Leur surprise étoit

extrême de voir exercer une juriſdiction abſolue par des étrangers qui n'avoient que le caractere d'Ambaſſadeurs d'un autre Prince; mais ils n'avoient pas la hardieſſe de mettre en queſtion un pouvoir qu'ils croyoient établi par la tolérance de leur Souverain. Ne citons pas davantage Cortez au tribunal de la raiſon. Sa témérité étoit fondée ſur ſes proſpérités. Après l'exécution il ſe hâta de retourner à l'appartement de Montezuma, le ſalua d'un air gai & careſſant, lui dit qu'on venoit de punir des traîtres qui avoient eu l'inſolence de noircir la réputation de leur Souverain, le félicita du courage qu'il avoit eu lui-même de ſatisfaire à la juſtice du Ciel, par le ſacrifice de quelques

Il les lui ôte.

heures de liberté. Il lui fit enſuite ôter ſes fers. Solis dit que pluſieurs écrivains aſſurent qu'il ſe mit à genoux lui-même pour les lui ôter. Le Monarque ſe félicita du retour apparent de ſa liberté, & embraſſa pluſieurs fois le Général. Cortez, toujours guidé par la politique, ordonna qu'on levât toutes les gardes & qu'on laiſſât à Montezuma la liberté de

de retourner dans son palais : mais il étoit persuadé que l'Empereur n'en profiteroit pas. On lui avoit entendu dire qu'il ne pouvoit se séparer des Espagnols avant leur départ, parce que ses sujets le regarderoient avec mépris, s'ils voyoient qu'il tenoit la liberté d'une main étrangere. On prétend que Marina lui avoit inspiré ce sentiment à la sollicitation de Cortez. Ce Prince n'imaginant cependant pas que le Général fût instruit des motifs qui le retenoient dans le quartier des Espagnols, voulut en donner un autre, & dit que leur propre intérêt ne lui permettoit pas de les quitter, parce qu'il étoit persuadé que sa Noblesse & son Peuple le forceroient de prendre les armes contre eux. Cortez fit semblant de le croire, & le remercia de l'attention qu'il avoit pour ses amis.

Le Général Espagnol, connoissant de quel intérêt il étoit pour lui de ne pas laisser plus long-tems la Colonie de la Vera-Cruz sans Gouverneur, donna cette place à Sandoval, dont il connoissoit la prudence & la valeur. Il prit ensuite toutes les pré-

cautions qu'il crut néceſſaires pour établir ſa ſûreté. Il fit conſtruire deux brigantins dans Mexico, pour ſe rendre maître des paſſages du lac, & fit agréer cette entrepriſe à Montezuma, ſous prétexte de lui donner une idée de la marine de l'Europe. Il eut l'adreſſe de découvrir où étoient les mines d'or, d'obtenir la permiſſion d'y envoyer quelques-uns de ſes gens, auxquels Montezuma donna même des guides. Ils en rapporterent treize cens marcs.

Herrera, liv. chap. 9. 1.

Ce fut à peu près dans ce tems qu'un des neveux de Montezuma, aſpirant au trône, ſe fit un puiſſant parti dans Mexico. Il vouloit attaquer les Eſpagnols de toutes parts, ne doutant pas que ſon oncle ne fût la premiere victime qu'ils immoleroient. Il eſpéroit que tous les Mexiquains ſe réuniroient à lui pour venger la mort de leur Monarque, & qu'ils le proclameroient Empereur; mais ſon projet fut découvert. Montezuma, qui avoit le plus à craindre dans cette révolte, gagna les chefs de la Nobleſſe, ſe fit amener ſon neveu & ſe contenta, à la ſollicitation de Cortez, de le dépouiller de ſes dignités.

Cet événement fit ouvrir les yeux à Montezuma ſur le danger où il étoit expoſé. Il voyoit ſon autorité diminuer tous les jours parmi ſes propres ſujets, & craignoit qu'une nouvelle guerre venant à ſe rallumer, il ne la perdit tout-à-fait. Ces réflexions lui firent prendre la réſolution d'engager les Eſpagnols à quitter ſes Etats. Pour leur dérober ſes craintes, il feignit une extrême impatience de lier amitié avec leur Monarque, réſolut en même tems de les charger de richeſſes qu'il les preſſeroit de lui porter en ſon nom, même de lui rendre entre leurs mains un hommage ſolemnel, comme au ſucceſſeur de Quezalcoal, premier propriétaire de l'Empire du Mexique. Cortez qui attendoit des nouvelles de ſa Cour, pour s'expliquer ſur ſes projets, accepta cette propoſition avec une joie qu'il ſeroit difficile d'exprimer.

Montezuma fit aſſembler tous les Caciques de ſon Empire, leur déclara ſon projet, l'établit ſur les droits que le Roi d'Eſpagne avoit à la couronne du Mexique, en qualité de deſcendant des premiers Empereurs de ce

pays & fur les Oracles qui l'avoient annoncé tant de fois. Il ajouta que la juftice enfin l'obligeoit de faire hommage de fa Couronne à ce Monarque, dans la perfonne de celui qui le repréfentoit; de joindre à cette foumiffion la plus grande partie de fes tréfors, & qu'il fouhaitoit que tous les Caciques de l'Empire fuiviffent fon exemple, par une contribution volontaire de leurs biens, pour fe faire un mérite de leur zêle aux yeux de leur premier maître.

Une réfolution pareille pourroit être regardée comme incroyable de la part d'un Prince auffi ambitieux & auffi abfolu que Montezuma; mais il étoit menacé par fes Oracles de la perte de fon Empire, & la crainte l'avoit difpofé à toutes fortes d'humiliations: fon orgueil n'en étoit cependant pas moins révolté. Enfin le jour que cet Empereur avoit choifi pour fe déclarer vaffal du Roi d'Efpagne arriva. On affembla tous les Grands de l'Etat, & l'Empereur fit encore un difcours pour autorifer ce qu'il alloit faire. Tous les Hiftoriens conviennent qu'avant de prononcer le terme d'hommage, ils s'ar-

Solis, liv. 4. chap. 5.

têta quelque tems & ne put retenir ses larmes. Sa douleur fit une telle impression sur les Nobles qui étoient présens, que Cortez crut devoir se hâter de les rassurer. Il leur déclara que l'intention du Roi son maitre n'étoit pas d'introduire une nouvelle forme de Gouvernement dans l'Empire, & qu'il ne demandoit que l'éclaircissement de ses droits en faveur de ses descendans; que d'ailleurs il étoit si éloigné du Mexique, & occupé de tant de soins différens, que l'on ne verroit peut-être jamais effectuer les prédictions qui annonçoient la destruction de l'Empire du Mexique.

Cette célebre cérémonie qui fait le principal titre de l'Espagne pour justifier la conquête du Mexique, fut accompagnée de toutes les formalités qui pouvoient lui mériter le nom d'acte national, & Charles-Quint fut reconnu ce jour-là légitime Empereur du Mexique. Peu de jours après, Montezuma fit remettre à Cortez les richesses qu'il avoit promis d'envoyer au Roi d'Espagne en forme de tribut & qu'il tenoit toutes prêtes. Elles consistoient en ouvrages d'or fort artiste-

Herrera *Solis, ubi suprà.*

Tributs que l'Empereur du Mexique envoie au Roi d'Espagne.

ment travaillés, qui représentoient des quadrupedes, des oiseaux, des poissons ; en pierres fines de toutes especes, en belles étoffes de coton, en tapisseries & en tableaux, d'un tissu des plus belles plumes du monde. Il y ajouta tout l'or qui se trouvoit en masse dans la fonderie royale. Les Caciques ne tarderent pas à apporter au Général Espagnol les contributions de toutes les Provinces ; & l'or qu'il reçut montoit seul à plus de six cens mille marcs. Il prit le parti de le faire fondre en lingots de différens poids. Il en tira un quint pour le Roi d'Espagne, & un second pour lui, prit ensuite les sommes pour lesquelles il se trouvoit engagé dans l'île de Cuba. Le reste fut partagé entre les Officiers & les soldats, en y comprenant ceux qu'on avoit laissés à la Vera-Cruz. Quelque précaution que l'on prît pour mettre de l'égalité dans les pratages, il se trouva des mécontens ; mais Cortez appaisa leurs plaintes aux dépens de ses propres intérêts.

Montezuma presse Cortez de quitter ses Etats.

Montezuma, impatient de voir partir les Espagnols, envoya chercher Cortez & lui dit d'un air assez ferme, qu'il

étoit tems de partir, puiſqu'il ne lui reſtoit plus rien à demander, & qu'un plus long retardement paroîtroit ſuſpect aux Mexiquains. Cortez lui répondit qu'il penſoit ſérieuſement à retourner dans ſa patrie, & qu'il faiſoit déja ſes préparatifs; mais qu'ayant perdu ſes vaiſſeaux, il demandoit du tems & de l'aſſiſtance pour conſtruire une nouvelle flotte.

L'Empereur avoit cinquante mille hommes tout prêts à prendre les armes, ſi les Eſpagnols perſiſtoient à vouloir reſter; mais il ne vouloit pas rompre bruſquement avec eux, & ſa joie fut ſi grande lorſqu'il crut le Général diſpoſé à le ſatisfaire, qu'il l'embraſſa avec tranſport, lui proteſta qu'il fourniroit aux Eſpagnols tout ce qui étoit néceſſaire pour leur départ. Cortez apprit que Montezuma avoit été excité à faire cette démarche par les Sacrificateurs qui demandoient le départ des Eſpagnols, au nom des Idoles, avec les plus terribles menaces. Les ordres furent donnés pour raſſembler des ouvriers ſur la côte, & le départ des Eſpagnols fut publié. Les Mexiquains crurent de bonne foi

Cortez a le projet de se maintenir à la Cour de Montezuma.

que les étrangers se disposoient sincérement à partir; mais Cortez avoit le projet de se maintenir dans cette Cour & d'y faire un établissement qui le mit à l'abri de tous les dangers, & en état de braver toutes les forces de l'Empire. Il vouloit gagner du temps jusqu'au retour de Montejo qu'il avoit envoyé en Espagne, & qu'il espéroit de voir revenir avec un puissant secours. En conséquence, il donna ordre à ceux qui présidoient à la construction des vaisseaux de faire naître des obstacles & d'apporter des contre-tems.

Velasquez envoie dix-huit vaisseaux contre Cortez.

Pendant qu'il étoit occupé de ce projet, on avertit Montezuma qu'on avoit vu paroître sur la côte dix-huit navires étrangers; les portraits qui servoient d'écriture aux Mexiquains, lui firent croire qu'ils étoient Espagnols. Il fit sur le champ appeller Cortez, lui dit que les préparatifs que l'on faisoit pour son départ étoient inutiles, parce qu'il pouvoit s'embarquer sur des vaisseaux de sa nation. Cortez regarda les portraits avec attention, y reconnut l'habit Espagnol & la fabrique des vaisseaux de la même nation. Il crut que c'étoit du se-

cours que Montejo lui amenoit d'Efpagne; mais, diffimulant la fatisfaction que cette idée lui caufoit, il répondit au Monarque qu'il ne tarderoit pas à partir, fi ces vaiffeaux retournoient en Efpagne, & ajouta qu'il feroit des informations & qu'il agiroit fuivant les réponfes.

Sandoval, Gouverneur de la Vera-Cruz, ne tarda pas à donner avis au Général de l'arrivée de ces vaiffeaux & de leur deftination. Cet événement demande que nous reprenions les faits de plus loin. Nous avons déja dit que Cortez avoit envoyé Montejo & Porto Carrero en Efpagne pour obtenir du fecours. Ils étoient partis de la Vera-Cruz le 16 Juillet 1519, avec l'ordre précis de prendre par le canal de Bahama, fans toucher à l'île de Cuba; mais Montejo avoit une habitation dans cette île, & engagea fon collegue à y relâcher, efpérant échapper à la vigilance de Velafquez; mais ce dernier tenoit des efpions fur toute la côte & fut bientôt averti de l'arrivée de Montejo & de fon collégue. Il envoya promptement deux vaiffeaux bien armés pour arrêter celui de

Cortez. Montejo en fut averti mit promptement à la voile, passa le détroit de Bahama & gagna la pleine mer. Il arriva à Séville dans le courant du mois d'Octobre de la même année. Les amis de Velasquez employerent tout leur crédit auprès des Ministres, leur représenterent que le vaisseau & sa charge appartenoient au Gouverneur de Cuba, comme le premier fruit d'une conquête qui lui étoit attribuée par ses commissions; que Cortez étant entré sans autorité dans les Provinces de la terre ferme avec une flotte équipée aux frais de Velasquez, méritoit d'être puni. Ces représentations furent écoutées : on saisit le vaisseau & les effets.

Les envoyés de Cortez en appellerent à Charles-Quint, alors Empereur, & résolurent de se rendre à Tordesillas, où ce Prince devoit aller avant de passer en Allemagne, pour prendre congé de la Reine Jeanne, sa Mere, qui y faisoit sa résidence ordinaire. Ils engagerent Martin Cortez, pere de leur Général, à les accompagner dans leur voyage. La fortune qui s'étoit déclarée pour Fernand Cortez les

ſeconda dans leur entrepriſe. On n'avoit oſé ſaiſir les préſens qu'ils apportoient pour l'Empereur, & ces préſens arriverent à la Cour dans le tems même que les envoyés de Cortez avoient choiſi pour s'y préſenter. Des bijoux auſſi précieux par leur travail que par leur matiere; des ouvrages de plumes & de coton qui attiroient l'admiration de tout le monde; des captifs Indiens qui louoient eux-mêmes les vertus de leur Conquérant, faiſoient la preuve de ce que Montejo avançoit.

On l'écouta avec la même admiration qu'avoient cauſée les découvertes des Colombs. L'Empereur fit rendre à Dieu des graces ſolemnelles pour la gloire qui étoit réſervée à ſon regne. Il eut diverſes conférences avec les deux Officiers & le Pilote : mais des affaires preſſantes le forcerent de hâter ſon voyage d'Allemagne; il renvoya l'affaire de Cortez au Cardinal Adrien & au Conſeil qu'il nomma pour l'aſſiſter, avec ordre de favoriſer la conquête du Mexique, & de trouver en même tems des expédiens pour ſauver les prétentions de Velaſquez. Le Préſident du

Conſeil étoit ce même Fonſeca, Evêque de Burgos, qu'on a vu ſi contraire à l'Amiral Colomb. Il ſe déclara contre Cortez qu'il haïſſoit, & parla avec tant de chaleur, que le Cardinal Adrien n'oſant décider la queſtion, réſolut de différer le jugement juſqu'au retour de l'Empereur. Il accorda cependant une proviſion ſur les effets ſaiſis aux envoyés de Cortez, pour fournir à leur ſubſiſtance.

Pendant ces conteſtations, les amis de Velaſquez ſaiſirent la premiere occaſion qui ſe préſenta pour l'avertir de l'arrivée du vaiſſeau de Cortez en Eſpagne & de l'accueil que les envoyés avoient reçu à la Cour. Cette nouvelle réveilla tellement la colere du Gouverneur de Cuba, qu'il réſolut de perdre Cortez & tous ſes partiſans. Pour cet effet, il aſſembla huit cens hommes d'infanterie & quatre-vingt cavaliers, dix ou douze piéces d'artillerie, des vivres en abondance, des armés & des munitions, mit à la tête de cette armée Pamphile de Narvaez, de Valladolid; lui donna la qualité de Sous-Lieutenant, & prit lui-même celle de Gouverneur de la Nouvelle Eſpagne. On aſſure que le Lieutenant eut un

ordre ſecret de faire l'impoſſible pour ſe ſaiſir de Cortez.

Les Iéronimites, qui préſidoient à l'Audience de Saint-Domingue & ſur toutes celles des autres îles, firent tous leur efforts pour arrêter les préparatifs de Velaſquez, chargerent le Licencié Luc Velaſquez d'Aillon de ſe rendre à Cuba pour repréſenter au Gouverneur combien ſon procédé pouvoit être contraire à la religion & à la gloire de la Nation. Lorſqu'il arriva à Cuba, il trouva déja la flotte prête : elle étoit compoſée d'onze navires de haut-bord & de ſept brigantins. Ses remontrances, loin de calmer la colere du Gouverneur, ne firent que l'irriter. Le ſage Licencié voulut s'embarquer ſur la flotte, donnant la curioſité pour unique motif de ſa démarche ; mais elle n'avoit d'autre objet que d'établir la paix & l'union entre les deux partis. André Duero, qui avoit contribué à la fortune de Cortez, prit le même parti, pour le même motif.

La flotte ayant le vent favorable arriva en très-peu de tems à ſa deſtination, C'étoit elle dont on avoit porté

la description à Montezuma, & que Cortez prenoit pour un secours qui lui étoit arrivé d'Espagne. Elle jetta l'ancre au port d'Ulua, & l'on mit quelques soldats à terre : ils rencontrerent deux Espagnols qui s'étoient écartés de la Vera-Cruz & les menerent à bord. Ces deux Espagnols déclarerent à Narvaez ce qui se passoit dans la Colonie & au Mexique. Sur leur récit le Lieutenant se promit de traiter facilement avec Sandoval, d'entrer dans Vera-Cruz & de joindre à son armée les soldats de la garnison. Il chargea de cette négociation un Ecclésiastique qu'il avoit avec lui & qui se nommoit Jean Ruiz de *Guevara*, homme d'esprit, mais plus emporté qu'il ne convient à sa profession. On le fit accompagner par un Notaire & trois soldats qui devoient servir de témoins.

Sandoval, instruit de l'arrivée de la flotte, avoit doublé les sentinelles, pour être averti de tous ses mouvemens. Lorsqu'il fut informé de l'approche des envoyés, il leur fit ouvrir les portes. Guevara lui remit sa lettre de créance; &, lui ayant fait une

énumération des forces que Narvaez conduisoit, il ajoûta qu'elles venoient tirer satisfaction de l'outrage que Cortez avoit fait au Gouverneur de Cuba, & se mettre en possession d'une conquête qui ne pouvoit appartenir qu'à lui, puisqu'elle avoit été entreprise à ses frais & par ses ordres. Sandoval eut peine à cacher la colere que ce langage lui inspira. Il répondit que Cortez & ses compagnons étoient fideles sujets du Roi, & que dans l'état où ils avoient poussé la conquête du Mexique, ils devoient espérer, pour l'honneur & l'intérêt de l'Espagne, que Narvaez s'uniroit à eux pour terminer une si glorieuse entreprise. Il ajouta que s'il vouloit commettre quelque violence contre Cortez, ils perdroient tous la vie pour défendre leur chef & conserver ses droits. Guevara, se livrant à sa vivacité naturelle, alla jusqu'aux injures. Il dit que Cortez étoit un traître aussi bien que ceux qui le reconnoissoient pour chef. Sandoval faisoit peu d'attention aux invectives; mais il perdit patience lorsque Guevara ordonna à son Notaire de signifier les ordres dont il étoit chargé, pour faire

connoître à tous les Espagnols qui se trouvoient au Mexique qu'ils étoient obligés, sous peine de la vie, d'obéir à Narvaez. Il jura qu'il feroit pendre sur le champ quiconque lui signifieroit des ordres qui ne viendroient pas du Roi même, fit arrêter les envoyés, & ordonna qu'on les conduisit à Mexico. Cet Officier fit en même-tems partir un courrier, avec ordre de faire la plus grande diligence possible, pour avertir Cortez de ce qui se passoit. S'étant ensuite assuré de la fidélité de ses soldats, il prit toutes les précautions qu'il crut nécessaires pour se défendre en cas d'attaque.

Embarras de Cortez.

Il est aisé de s'imaginer quel fut l'embarras de Cortez lorsqu'il sut que la flotte qui venoit d'arriver sur les côtes du Mexique, loin d'être un secours pour lui, venoit l'attaquer & déconcerter tous ses projets. Il se trouvoit d'ailleurs obligé de calmer les inquiétudes que l'arrivée de cette nouvelle flotte causoit à Montezuma & qui se plaignoit de son silence à ce sujet. Il alla le trouver & lui dit, avec une feinte assurance, que les Espagnols de la flotte étoient des sujets de son

Roi & de nouveaux Ambaſſadeurs qui venoient, ſans doute, appuyer ſes propoſitions; mais qu'il les engageroit à retourner en Eſpagne, & qu'il retourneroit avec eux, puiſqu'on n'avoit plus rien à demander à Sa Majeſté.

Ce n'étoit pas aſſez de rétablir la ſécurité dans l'eſprit de Montezuma, il falloit encore diſpoſer ſes ſoldats à le défendre lui-même contre les attaques qu'on lui préparoit. Il les aſſembla & leur fit connoître en peu de mots la poſition dans laquelle il ſe trouvoit, ajouta que Narvaez étoit ſon ancien ami, qu'il lui connoiſſoit aſſez de prudence pour préférer l'honneur de l'Eſpagne & le ſervice du Roi aux intérêts d'un particulier; que Velaſquez ne penſoit, à la vérité, qu'à la vengeance; mais que les troupes qu'il envoyoit contre eux étoient un ſecours qui les aideroit à pouſſer leurs conquêtes, & qu'au lieu d'ennemis ils trouveroient bientôt des amis. Il prit enſuite les Officiers & leur parla avec plus de ſincerité; leur fit obſerver que Narvaez entendoit peu la guerre, que ſes ſoldats n'avoient pas plus d'expé-

rience, & ajouta qu'ils devoient prendre de la confiance dans la foiblesse de pareils ennemis. Il leur fit entendre que ses premieres démarches tendroient cependant à faire un accommodement avec Narvaez; qu'il lui feroit des propositions si raisonnables qu'il ne pourroit les refuser, sans s'exposer seul au blâme d'une guerre injuste & contraire aux intérêts de la patrie. Pour se tenir sur ses gardes en cas d'attaque, il envoya prier ses amis de Tlascala de lui tenir un corps de dix mille hommes prêts, ordonna aux Espagnols qu'il avoit envoyés à la découverte des mines de disposer les Caciques de Chinantla à lui envoyer deux mille hommes. Ces peuples étoient belliqueux & fort attachés aux Espagnols. Ayant entendu vanter le bois de leurs piques, il en fit venir trois cens, les fit armer de cuivre, au défaut de fer & les distribua à ses soldats.

Il fait des préparatifs pour résister aux troupes que Velasquez envoie contre lui.

Pendant qu'il faisoit ces préparatifs, on l'avertit que Sandoval lui envoyoit deux prisonniers de l'armée de Narvaez & qu'ils étoient arrivés sur le bord du lac, où ceux qui les conduisoient attendoient ses ordres. Cortez

alla au-devant d'eux, leur ôta leurs chaînes, les embrassa avec bonté, dit à Guevara qu'il puniroit Sandoval d'avoir manqué de respect à sa personne & à son caractere. Il le conduisit au quartier où il fut témoin des faveurs dont Montezuma l'honoroit, & de la vénération que tous les Princes Méxiquains avoient pour lui. Après l'avoir comblé de caresses & de présens, il le renvoya, & le pria de faire tous ses effors auprès de Narvaez, pour l'engager à réunir ses forces avec les siennes, pour agir tous deux d'intelligence.

Guevara trouva Narvaez établi dans Zampoala, où le Cacique l'avoit reçu avec accueil, le regardant comme ami de ses alliés; mais il s'étoit bientôt apperçu de sa méprise, par l'air de fierté & d'insolence qu'il avoit remarqué dans ses nouveaux hôtes. Guevara, charmé de la générosité & de la douceur de Cortez, voulut engager Narvaez à faire un accommodement avec lui; mais celui-ci ne l'écouta qu'avec indignation, lui dit de retourner à Mexico & le chassa de sa présence. L'imprudence & la vivacité, condui-

ſent preſque toujours à leur perte ceux qui s'y livrent : Narvaez en fit l'expérience. Guevara eut un double motif de prendre les intérêts de Cortez : les politeſſes qu'il en avoit reçues & la brutalité avec laquelle ſon concurrent venoit de le traiter. Il alla au milieu des ſoldats faire l'éloge de Cortez, en diſpoſa une partie en ſa faveur, & engagea l'autre à demander la paix.

Il fut ſuivi de près par Barthelemi d'Olmedo, premier Aumônier de Cortez. C'étoit un homme fort adroit & d'une éloquence peu commune ; il étoit en outre chargé de préſens qu'il devoit diſtribuer ſuivant les occaſions. Narvaez le reçut avec dédain ; mais d'Olmedo lui répondit avec fierté, & lui aſſura que tous les ſoldats de Cortez étoient prets à ſacrifier leur vie pour la ſienne. Il vit en particulier pluſieurs Officiers & pluſieurs ſoldats qui louerent ſon zèle pour Cortez & ſes intentions pour la paix. En diſtribuant à propos les préſens qu'il avoit apportés il commençoit à former un parti ; mais Narvaez inſtruit de ſes progrès les arrêta ſur le champ : il lui ordonna de ſortir de Zampoala. Quel-

ques Officiers blâmerent cette conduite, & prétendirent qu'il falloit délibérer ſur la réponſe qu'on devoit faire à Cortez. Narvaez, ſe livrant aux tranſports de la colere, ne leur répondit qu'en faiſant publier, dans le moment même, la guerre à feu & à ſang contre Fernand Cortez qu'il déclara traître à la patrie. Il alla même juſqu'à promettre une récompenſe à celui qui l'ameneroit vif, ou qui apporteroit ſa tête, & donna ſur le champ des ordres pour la marche de l'armée. D'Aillon, ce Licencié qui étoit venu de la part des Iéronimites de Saint-Domingue, ne put ſupporter cet excès d'emportement, &, s'armant de l'autorité du premier Juge de l'Audience Royale, il fit ſignifier à Narvaez défenſe, ſous peine de la vie, de ſortir de Zampoala & d'employer les armes, ſans le conſentement unanime des Officiers de toute l'armée. Cette démarche ne fit encore qu'irriter Narvaez : il fit reconduire d'Aillon à l'île de Cuba ſur un des vaiſſeaux de la flotte. Olmedo, épouvanté de cette violence retourna à Mexico; les ſoldats & les Officiers n'oſerent plus par-

ler de paix; mais l'orgueil & les emportemens du Général refroidit leur courage.

Montezuma est instruit de la division des Espagnols.

D'Olmedo ayant raconté à Cortez ce qui s'étoit passé à Zampoala, celui-ci en conçut un chagrin si violent qu'il étoit marqué sur sa figure. Ce chagrin augmenta encore lorsqu'il sut que Montezuma étoit instruit par ses courriers des projets de Narvaez. Ce Prince lui parla ouvertement des mauvais desseins que le Capitaine de sa Nation avoit formés contre lui. Il ajouta qu'il ne seroit pas surpris qu'ils eussent quelque différent particulier; mais qu'il ne pouvoit comprendre, pourquoi étant sujets du même Prince, ils commandoient deux armées qui paroissoient ennemies; & qu'il falloit que l'un des deux Commandans fût rebelle à son Souverain. Cortez eut besoin de toute sa prudence pour répondre à de si justes raisonnemens. Il dit à l'Empereur qu'on avoit eu raison de lui dire que le nouveau Général Espagnol n'étoit pas bien disposé en sa faveur; qu'il venoit d'en recevoir lui-même la nouvelle, & que son dessein étoit de la communiquer

à sa Majesté; mais que le nouveau Général n'étoit point un rebelle, parce qu'étant envoyé par un Gouverneur qui résidoit dans une Province fort éloignée de la Cour d'Espagne, & qui, par conséquent, ignorant les derniers ordres de leur Souverain, s'étoit persuadé que les fonctions de cette ambassade lui appartenoient; mais qu'il auroit bientôt dissipé ces prétentions, lorsqu'il lui auroit fait signifier les pouvoirs en vertu desquels il devoit commander à tous les Espagnols qui aborderoient sur la côte du Mexique; que pour cet effet, il avoit résolu de se rendre promptement à Zampoala, avec une partie de ses troupes. Il ajouta qu'il vouloit d'ailleurs empêcher que cette nouvelle armée n'approchât de la Cour, parce que les Soldats qui la composoient, étant moins disciplinés que ceux de la sienne, ils pourroient exciter des mouvemens dangereux pour le repos de l'Empire.

Par cette réponse, il eut l'adresse d'intéresser la Cour du Mexique à la résolution qu'il avoit prise d'aller à la rencontre de Narvaez. Montezuma qui n'ignoroit pas la supériorité des forces

Il offre une armée à Cortez.

qu'il vouloit attaquer, lui exposa qu'il y auroit de la témérité à s'exposer avec si peu de troupes, & lui offrit une armée pour soutenir la sienne & des Chefs qui seroient soumis à ses ordres. Cortez sentant le danger auquel il s'exposeroit en acceptant un secours dont il pourroit dépendre, s'excusa sur la diligence qui étoit nécessaire à ses vues & fit des préparatifs pour son départ. Il envoya ordre à Sandoval de le venir joindre avec la garnison de la Vera-Cruz, ou de l'attendre dans quelque poste où ils pussent se joindre sans obstacle, & d'abandonner la forteresse à la garde des Indiens alliés.

Cortez va au-devant de Narvaez.

Lorsque Cortez eut fait tous les préparatifs qu'il crut nécessaires, il ordonna à quatre-vingt Espagnols de rester à Mexico & leur laissa pour chef d'Alvarado, pour lequel les Mexiquains avoient beaucoup d'affection. Il lui confia toutes les richesses qu'il avoit amassées. Il alla ensuite trouver Montezuma, & eut l'adresse de persuader à ce Prince qu'il n'avoit pas d'autre intention que de le servir. Il le pria d'honorer de sa protection les Espagnols

gnols qu'il laiſſoit auprès de ſa perſonne, de veiller à leur conſervation en continuant ſon ſéjour dans leur quartier. Il ajouta qu'il reviendroit bientôt prendre ſes ordres, pour retourner dans ſon pays & porter au Roi d'Eſpagne les préſens de ſa Majeſté, avec l'aſſurance de ſon amitié, dont on ne manqueroit pas de connoître tout le prix à la Cour d'Eſpagne. Ce langage fit tant d'impreſſion ſur le cœur de Montezuma, qu'il marqua de l'inquiétude ſur le ſort qui attendoit Cortez, & le pria de différer ſon départ juſqu'à ce qu'il eût aſſemblé une armée capable d'arrêter toutes les prétentions de ſon ennemi : mais les motifs qui avoient engagé Cortez à refuſer ſon offre une premiere fois, l'engagerent à la refuſer encore une ſeconde.

Cortez ſe mit à la tête de ſon armée & prit la route de Cholula, où il fut reçu avec les plus grandes marques d'affection. De là il ſe rendit à Tlaſcala ; le Sénat alla le recevoir à quelque diſtance de la ville. L'humiliation dans laquelle il avoit tenu Montezuma lui avoit acquis un nouveau mé-

rite aux yeux de ces fiers Républiquains. Les Auteurs ne sont pas d'accord sur ce qui se passa entre Cortez & les Tlascalans. Les uns prétendent qu'ils lui accorderent six mille hommes de troupes; les autres assurent au contraire qu'ils lui refuserent toutes sortes de secours à cet égard. Ce qu'il y a de certain c'est qu'il sortit de dessus leur territoire sans leur donner aucune marque de mécontentement, & qu'ils lui aiderent beaucoup par la suite à faire la conquête du Mexique.

Solis, liv. 4 chap. 7.

Cortez fait toutes les démarches qu'il croit nécessaires, pour amener Narvaez à un accommodement.

Il avança à grandes journées vers Motaliquita, bourgade d'Indiens alliés. Sandoval l'y joignit avec la garnison de la Vera-Cruz & quelques soldats de l'armée ennemie, qui, mécontens des violences de Narvaez, l'avoient abandonné. Cortez apprit d'eux combien la discipline étoit négligée dans l'armée de son ennemi. Malgré les avantages qu'il pouvoit tirer de cette négligence, il ne voulut cependant pas rompre ouvertement sans avoir encore fait des tentatives pour obtenir la paix. Il envoya d'Olmedo faire de nouvelles propositions : mais sa négociation n'ayant pas mieux réussi, il pria Jean

Velasquez de Léon, parent du Gouverneur de Cuba, de se charger lui-même de l'accommodement. Cortez espéroit que sa médiation seroit mieux reçue : il avoit des preuves si convaincantes de sa fidélité, qu'il croyoit pouvoir lui donner toute sa confiance.

Lorsque Jean Velasquez entra dans Zampoala, Narvaez s'empressa d'aller au-devant de lui. Il étoit persuadé que cet Officier venoit se ranger sous ses étendards : mais lorsque Velasquez lui eut fait connoître le sujet de sa mission, il lui tourna le dos. Faisant cependant attention que cet Officier étoit d'une naissance qui demandoit plus d'égards, il chercha à réparer l'insulte qu'il lui avoit faite, & le pria à dîner. Il engagea les Officiers de son armée à s'y trouver, espérant qu'ils pourroient venir à bout de l'attacher à ses intérêts. Pendant le repas, ces Officiers lâcherent quelques plaisanteries sur Cortez. Velasquez, indigné d'entendre parler ainsi d'un homme qui méritoit toute son estime, eut beaucoup de peine à retenir sa colere : mais, lorsqu'il vit que la raillerie tournoit en injures, la patience lui échap- *Solis, ibid.*

pa. « Il dit qu'on ne devoit pas par-
» ler mal de son Général en sa présence,
» & qu'il ne le souffriroit pas. Il ajouta
» que quiconque ne regardoit pas Cor-
» tez & ses partisans comme de bons
» & fideles sujets du Roi, pouvoient le
» lui dire en particulier, qu'il sauroit le
» désabuser ». Tout le monde garda le silence; Narvaez même parût embarassé sur la réponse qu'il devoit faire. Un jeune Officier, parent de Diego Velasquez, prit cependant la parole & dit, que celui qui soutenoit, avec tant de chaleur, la cause d'un traître, étoit indigne du sang des Velasquez. Le député de Cortez se leva, donna un démenti au jeune homme, & tira son épée pour le frapper : mais on l'arrêta. Il partit sur le champ, emmena d'Olmedo, & tint quelques propos qui annoncerent la ferme résolution où il étoit de se venger. Les Officiers & les soldats de Narvaez ne purent cacher leur mécontentement de voir qu'on laissoit partir un Officier de cette importance, sans entendre ses raisons. Narvaez, pour les appaiser, envoya André Duero au camp de Cortez, afin de savoir ce que

Jean Velasquez étoit venu lui proposer.

Jean Velasquez se hâta de retourner auprès de son Général, pour lui rendre compte de sa mission. Cortez, voyant qu'il n'avoit point d'accommodement à espérer, fit ses préparatifs pour commencer la guerre. Il se mit en marche pour s'approcher de Narvaez & s'emparer de quelque poste important. L'armée étoit en marche, lorsque Duero arriva. Cortez le reçut avec accueil, lui fit quelques présents, & lui annonça avec franchise, le désir qu'il avoit d'adoucir Narvaez. Duero, charmé des dispositions de Cortez, proposa une entrevue entre les deux Généraux. Ses offres étant acceptées, Duero retourna à Zampoala, dressa une capitulation par laquelle le lieu de la conférence étoit désigné, & chaque Général s'engageoit à s'y rendre accompagné seulement de dix Officiers qui seroient témoins de leur convention.

Cortez se disposoit à remplir de bonne foi son engagement : mais il reçut avis, par un courrier secret de Duero, qu'on lui préparoit une embuscade dans le dessein de l'enlever,

ou de lui ôter la vie. Cet avis lui fut même confirmé par d'autres Officiers de Narvaez qui avoient horreur de la trahiſon. Cortez, indigné de la conduite de ſon concurrent, lui manda que ſa perfidie lui étant connue, il rompoit le traité & mettoit la déciſion de leur querelle à la voie des armes.

Il hâta ſa marche, quoique ſon armée ne fût compoſée que de deux cens-ſix Eſpagnols & des Indiens de charge. Jugeant qu'on ne devoit pas craindre les forces d'un ennemi capable de tant de baſſeſſes, il alla aſſeoir ſon camp à une lieue de Zampoala, dans un lieu où il étoit fortifié en tête par un ruiſſeau, & en queue par la Vera-Cruz. Narvaez, informé de ce mouvement, ſortit de ſon quartier ; mais ſon armée marchoit ſans ordre & ſans diſcipline. Il mit encore la tête de Cortez à prix pour deux mille écus, celles de Jean Velaſquez & de Sendoval à quelque choſe de moins. Son armée s'étant miſe d'elle-même en ordre de bataille, il la fit avancer l'eſpace d'un quart de lieue, où il réſolut d'attendre Cortez, perſuadé que ce Général abandonneroit un poſte

avantageux pour l'attaquer dans la plaine, où ſon ennemi pourroit tirer beaucoup d'avantage de la ſupériorité du nombre. Cortez étoit trop habile pour commettre une pareille imprudence. Les deux armées reſterent tout le jour dans cette ſituation. Le ſoir il ſurvint un orage ſi terrible, avec une pluie ſi abondante, que les ſoldats de Narvaez demanderent qu'on les remenât dans leur quartier. Le Général fut aſſez imprudent pour céder à leurs inſtances. Il mit ſon armée dans le principal temple de la ville. Il étoit formé de trois donjons peu éloignés les uns des autres : on y montoit par un eſcalier fort gliſſant & fort difficile. Narvaez garnit le haut de cet eſcalier de toute ſon artillerie, ſe retira dans le donjon du milieu avec quelques Officiers & cent ſoldats. Il envoya des cavaliers battre la campagne & détacha deux ſentinelles ſur les avenues. Ces précautions lui paroiſſant ſuffiſantes pour ſa ſûreté & celle de ſon armée, il ſe livra, avec ſécurité, au ſommeil.

André Duero, qui avoit conçu une ſincere amitié pour Cortez, lui envoya

un homme de confiance, pour l'avertir de ce qui se passoit dans l'armée de Narvaez, & lui assurer qu'il ne seroit pas attaqué pendant la nuit. Cortez qui joignoit l'activité à tous les autres talens pour la guerre, assembla promptement ses soldats, les mit en ordre de bataille, leur communiqua le dessein qu'il avoit formé de surprendre les ennemis pendant la nuit, & de profiter de la sécurité à laquelle ils avoient l'imprudence de se livrer. Le ruisseau qui couvroit le front de son armée étoit tellement grossi par les pluies, qu'il paroissoit impossible de le passer à gué : l'orage continuoit encore & la nuit étoit très-obscure; mais tous ces obstacles étoient favorables au dessein de Cortez. Il connoissoit trop ses soldats pour douter qu'ils balançassent à les braver. Il se jetta au milieu du ruisseau, fut imité par toute l'armée qui le passa, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture.

Il marche contre lui.

Quelques Ecrivains prétendent que Cortez mit la tête de Narvaez à prix, & que, pour justifier encore sa conduite, il donna à Sandoval un ordre par écrit qui portoit que Narvaez étant en-

Herrera, liv. 10. chap. 2.

tré dans le pays à force ouverte, au préjudice des intérêts de l'Espagne, de la Religion, & du Domaine Royal, sans montrer ses provisions, & refusant de prêter l'oreille aux propositions d'accommodement, Fernand Cortez Commandant de la nation Espagnole au Mexique, ordonnoit à tous les Capitaines, cavaliers & soldats de son armée de se saisir de sa personne & de le tuer s'il faisoit quelque résistance. Il forma ensuite trois petits bataillons, donna le commandement du premier à Sandoval, celui du second à Dolid, & prit le troisieme. Il ordonna qu'on gardât un scrupuleux silence. A piene l'armée eut-elle fait une demi-lieue dans les ténebres, que les courreurs amenerent une sentinelle de Narvaez qu'ils avoient enlevée ; mais ils rapporterent qu'il leur en étoit échappé une à la faveur de la nuit. Cet incident causa de l'inquiétude à Cortez. Il crut qu'il ne réussiroit pas à surprendre les ennemis. On résolut cependant d'avancer avec toute la diligence possible, soit pour arriver avant le fugitif qui pourroit avoir pris des chemins détournés, soit pour surpren-

Idem. ibid. chap. 1.

dre l'ennemi mal éveillé & dans le trouble d'une premiere allarme. La peur avoit donné de la légéreté à la ſentinelle, qui arriva dans la ville avant Cortez; mais Narvaez ne put ſe perſuader qu'un ennemi dont le nombre étoit ſi peu conſidérable oſât l'attaquer dans une ville, & qu'il pût ſe mettre en marche dans un ſi mauvais tems. Il rejetta même avec mépris, l'avis qu'on lui donnoit.

Il l'attaque pendant la nuit.

Cependant Cortez avançoit toujours; il entra dans Zampoala vers minuit. C'étoit le jour de la Pentecôte; il prit pour cri de guerre *Saint-Eſprit.* Ses ſoldats, au-deſſus de la crainte & des dangers, avoient bravé les courreurs de l'ennemi : mais ceux-ci s'étoient mis à couvert pendant la pluie : les ſoldats de Cortez arriverent juſqu'au pié du Temple, entreprirent d'en monter les degrés. La diſpute duroit encore entre Narvaez & la ſentinelle qui l'avoit averti. Quoique cet avis paſsât pour une fauſſe allarme, pluſieurs ſoldats s'étoient mis en mouvement. Cortez, qui s'en apperçut, donna ordre de preſſer l'attaque, avant que l'ennemi eût le tems de ſe reconnoître. Quelques ca-

nonniers de garde entendirent le bruit que faisoient les soldats de Cortez, mirent le feu à quelques piéces de canon & donnerent l'allarme. Les tambours succéderent au bruit du canon. On accourut de toutes parts. Le combat devint furieux. Cortez, qui sentoit qu'il falloit vaincre ou périr, se jetta au milieu des ennemis, renversant tout ce qui s'opposoit à son passage : tous ses soldats suivirent son exemple. Cet effort étoit trop violent pour que les ennemis pussent y résister; ils abandonnerent les dégrés, le vestibule & l'artillerie. Plusieurs se retirerent dans leurs logemens; quelques-uns se rassemblerent à l'entrée de la principale tour, où l'on combattit long-tems avec une égale valeur.

Narvaez, toujours imprudent, avoit perdu le temps le plus précieux à disputer avec la sentinelle, ensuite à chercher ses armes. Il parut enfin au milieu de ses soldats, fit tous les efforts possibles pour les animer, s'avança jusque dans les premiers rangs; mais un soldat ennemi lui porta un coup de pique dans le visage, lui creva un œil, & le renversa par terre. En tombant

Le défait l'arrête prisonnier & le fait charger de chaînes.

il s'écria : « Je ſuis mort ». Le bruit s'étant répandu qu'il étoit effectivement mort, ſes ſoldats s'effrayerent; les uns prirent la fuite, les autres ceſſerent de combattre : quelques-uns voulurent le ſecourir ; mais ils s'embarraſſerent mutuellement, & lâcherent à la fin priſe. Les vainqueurs profiterent de ce moment pour enlever Narvaez; ils le traînerent au bas des dégrés; Sandoval le fit tranſporter au corps de réſerve, & ordonna qu'on lui mît les fers aux piés & aux mains.

Les ſoldats de Cortez, ne trouvant plus perſonne qui leur réſiſtât, firent retentir le cri de *victoire* pour le Roi, pour Cortez, ce qui augmenta beaucoup la frayeur des ennemis. Une autre circonſtance acheva de jetter dans la conſternation ceux qui s'étoient retirés dans les donjons. Ils virent des fenêtres de leurs logemens, à diverſes diſtances & dans différens endroits, des lumieres qui perçoient l'obſcurité avec l'apparence d'autant de mêches allumées : ils les prirent pour pluſieurs troupes d'arquebuſiers. Ce n'étoit cependant que des vers luiſans, mais beaucoup plus gros & plus lui-

ſans que les nôtres. Ils crurent que l'attaque de Cortez étoit ſoutenue par une puiſſante armée, & perdirent totalement courage. Leur frayeur augmenta lorſqu'ils virent qu'on tournoit l'artillerie contre les donjons où ils étoient. Cortez eut la prudence d'offrir le pardon à tous ceux qui voudroient prendre parti dans ſon armée, & la liberté du paſſage à ceux qui voudroient retourner à Cuba. Alors le plus grand nombre rendit les armes, & on avoit ſoin de les garder ſoigneuſement à meſure qu'ils les préſentoient, ſans même en excepter les partiſans ſecrets de Cortez, parce qu'on ne vouloit pas les faire connoître, & que leur exemple ſervoit à déterminer les autres. Le nombre ſe trouva ſi conſidérable, qu'on fut obligé de les ſéparer & de s'en aſſurer par des gardes ſuffiſantes. Lorſque le jour parut, il fit connoître aux ſoldats de Narvaez combien le nombre de leurs vainqueurs étoit petit ; ils eurent honte eux-mêmes de leur frayeur. On aſſure que deux Dames Eſpagnoles qui étoient venues avec Narvaez, étant inſtruites de ce qui ſe paſſoit, ſe mi-

rent à une fenêtre & s'écrierent : « Vils » soldats, la quenouille vous conve» noit mieux que l'épée. Malheureuses » les femmes qui sont venues avec » vous ». Elles demanderent qu'on les conduisît à Cortez auquel elles firent beaucoup de complimens sur sa valeur.

La douceur avec laquelle le vainqueur traita les vaincus, devint un lien si puissant pour les attacher à lui, qu'il ne s'en trouva pas un seul qui demandât à être reconduit à Cuba. La cavalerie, qui n'avoit pu prendre de part au combat en attendoit le succès dans la plaine : on la réduisit facilement en employant la douceur. On ne perdit que trois hommes du côté de Cortez : mais on compta quinze morts & beaucoup de blessés dans l'armée de Narvaez.

Le vainqueur voulut jouir du plaisir de voir son prisonnier ; mais il ne voulut pas se permettre celui de l'humilier, & défendit qu'on lui annonçât son arrivée. On assure même que son dessein n'étoit pas de se faire connoître : mais le respect des soldats le trahit. Narvaez, se tournant vers lui, prit un air plus fier que son état ne lui

permettoit, & dit : « Seigneur Capitaine, » vous devez être bien satisfait de » me voir votre prisonnier ». Cortez, indigné de cet orgueil, lui répondit : « Mon ami, il faut louer Dieu de » tout ; mais je vous jure que je mets » cette victoire & votre prise entre » mes moindres exploits ». Il ordonna ensuite qu'on eût soin de sa blessure, & le fit conduire à la Vera-Cruz.

Le Cacique & la Noblesse de Zampoala, que Narvaez avoit traités avec hauteur, allerent féliciter Cortez sur sa victoire & firent faire des réjouissances publiques. On assure qu'il fit présent au Général d'une femme de condition qui étoit fort belle, qui reçut le baptême & fut nommée Catherine. Il en donna d'autres aux Capitaines. Cortez demeura quelques jours dans la maison de Catherine, où on le traita magnifiquement.

Le vainqueur ne s'abandonna pas assez aux plaisirs de l'amour pour négliger aucun des avantages qu'il pouvoit tirer de sa victoire. Il chargea ses plus fideles Officiers de faire transporter à Vera-Cruz les voiles, les mâts & les gouvernails des vaisseaux de

Narvaez, & mit ses matelots à la place de ceux de l'ennemi.

Ayant établi par-tout l'ordre & la tranquillité, il ne songea plus qu'à rejoindre ses compagnons qu'il avoit abandonnés à la bonne foi de Montezuma : mais il craignoit d'allarmer les Mexiquains, en faisant entrer dans leur ville plus de mille Espagnols qui étoient réunis sous ses ordres. Il pouvoit en laisser une partie à la Vera-Cruz, & ce parti n'étoit pas le plus sage : il étoit dangereux de laisser dans l'oisiveté des soldats qui n'étoient pas encore formés à sa discipline. Après de mûres délibérations, il résolut de les employer à de nouvelles conquêtes, nomma Jean Velasquez de Leon pour aller, à la tête de deux cens hommes, soumettre la Province de Panuco. D'Ordaz fut envoyé avec un pareil nombre pour peupler celle de *Cuazacoalco*. Le reste de l'armée qui se montoit au plus à six cens, lui parut suffisant pour faire une entrée dans Mexico avec l'éclat d'un vainqueur, en conservant toujours les apparences de la modération.

Lorsqu'il se préparoit à partir, il

reçut une lettre d'Alvarado, qui lui annonçoit que les Mexiquains avoient pris les armes, & que, malgré Montezuma, qui demeuroit toujours dans le quartier des Espagnols, ils y avoient livré plusieurs assauts. Le soldat Espagnol qui apportoit cette nouvelle étoit accompagné d'un Indien que Montezuma avoit chargé de dire à Cortez qu'il n'avoit pas été en son pouvoir d'arrêter ce mouvement; de l'assurer en même-tems qu'il n'abandonneroit point les Espagnols; mais qu'il falloit que Cortez hâtât son retour, afin d'apporter du remede à ce désordre.

Cette nouvelle déconcerta tous les projets de Cortez. Il résolut de conduire toute l'armée à Mexico. Les anciens & les nouveaux soldats firent éclater leur joie, lorsqu'ils virent que le dessein étoit pris de les conduire tous à Mexico. Cortez nomma Rangel Lieutenant de Sandoval à la Vera-Cruz & lui laissa une garnison assez nombreuse. Il fit ensuite la revue de ses troupes dont le nombre se montoit encore à mille hommes d'infanterie & cent de cavalerie, tous bien ar-

més. Il les divisa par détachemens & leur fit prendre différentes routes, pour ne pas incommoder les peuples.

Après sa victoire il retourne à Mexico.

Le 17 Juin, il arriva à Tlascala, où on lui offrit toutes les forces de la République ; mais il se contenta de prendre deux mille hommes. Il vouloit entrer dans Mexico d'un air pacifique, & tâcher de ramener les esprits par la douceur. Il arriva le 24 du même mois devant Mexico. Il y trouva des changemens qui réveillerent ses défiances. Les deux brigantins qu'il avoit fait construire étoient brisés ; les ponts qui servoient de communication au quartier des Espagnols avoient été rompus ; les remparts & les donjons paroissoient déserts ; un morne silence régnoit de toutes parts. Tous ces indices avertirent le Général des précautions qu'il devoit prendre : il fit reconnoître successivement tous les postes, & garda ces précautions jusqu'au quartier des Espagnols. Les gardes avancées découvrant l'armée de Cortez, pousserent des cris de joie qui firent beaucoup de plaisir à ce Général.

Alvarado & tous les soldats qui

étoient avec lui se hâterent d'aller au-devant de Cortez. Montezuma, oubliant sa fierté naturelle, y accourut avec le même empressement. Plusieurs Ecrivains prétendent que Cortez, enflé de sa victoire, reçut Montezuma avec un air de dédain; mais Solis qui a discuté le fait, prétend que le Général Espagnol lui marqua les égards qu'il devoit à un Souverain qui lui marquoit tant de confiance & d'amitié.

Il trouve les Mexiquains révoltés contre les Espagnols.

Cortez étant entré dans son appartement s'informa de ce qui s'étoit passé dans son absence. Un corps nombreux de Mexiquains, conduit par plusieurs Seigneurs avoit attaqué à différentes reprises les Espagnols dans leur quartier, malgré les ordres du Souverain qui n'avoit rien épargné pour arrêter la sédition. Ils avoient tenu long-tems Alvarado assiégé, & quatre de ses plus braves soldats avoient été tués dans un assaut. Les Historiens ne sont pas d'accord sur ce qui excita l'animosité des Mexiquains contre les Espagnols. Le Pere Bathelemi prétend que la soif insatiable que les Espagnols avoient pour les richesses en fut la

ſeule cauſe. Selon lui, les Mexiquains de tout état s'aſſemblerent dans une place publique pour donner à leur Empereur une fête que nous avons déſignée plus haut ſous le nom de *Mitote* ou Mitole. Les Eſpagnols, voyant qu'ils étoient décorés de toutes leurs pierreries, firent main baſſe ſur eux & paſſerent au fil de l'épée plus de deux mille Nobles qu'ils dépouillerent ſur le champ. Solis, toujours admirateur de Cortez & de ſes compagnons, raconte la choſe tout différemment. Il dit que les Nobles Mexiquains, impatiens de voir leur Souverain détenu en captivité par les Eſpagnols, réſolurent de les maſſacrer tous pour le remettre en liberté. Ils choiſirent pour exécuter leur projet le jour deſtiné à la fête des Idoles, qu'on célébroit par des danſes où les Nobles étoient confondus avec le peuple. Ils eſpéroient pouvoir ſoulever tout-à-coup tous les citoyens, en leur faiſant connoître qu'il s'agiſſoit de délivrer l'Empereur & de détruire les ennemis de leurs Dieux.

Le matin du jour qui pécédoit cette fête, les principaux conjurés allerent

rendre visite à Alvarado pour lui demander la permission de célébrer la fête. Ils espéroient par cette soumission affectée, le retenir dans une tranquille sécurité. Comme il avoit quelques soupçons sur leur compte, il leur accorda ce qu'ils lui demandoient, mais à condition qu'ils n'y porteroient point d'armes & qu'ils ne répandroient point de sang humain dans leurs sacrifices. On l'avertit cependant la nuit qu'ils portoient des armes dans un endroit proche du Temple & qu'ils les y cachoient. Il prit sa résolution sur le champ, ordonna aux Espagnols d'attaquer les Mexiquains dès le commencement de la danse, afin de ne pas leur donner le tems de prendre leurs armes & de soulever le peuple. Ses ordres furent si promptement exécutés que tous les Nobles qui se trouvoient à cette fête furent massacrés, sans qu'ils eussent le tems de se défendre : les soldats se jetterent avec avidité sur les morts & sur les blessés, pour leur arracher les pierreries & l'or dont ils étoient couverts. L'Auteur qu'on vient de citer avoue qu'Alvarado ne se conduisit pas avec prudence dans cette con-

jonćture; & que les Eſpagnols ſe deshonorerent en marquant tant d'avidité pour les richeſſes. D'ailleurs ils ſe retirerent, ſans faire connoître les motifs de leur conduite. Le peuple qui ne fut informé que du maſſacre des Nobles & du pillage de leur joyaux, attribua cette exécution à l'avarice inſatiable des Eſpagnols, en conçut tant d'horreur, qu'il prit auſſi-tôt les armes. Le Général blâma beaucoup la conduite d'Alvarado qui avoit agi avec trop de précipitation.

Il eſt attaqué pendant la nuit.

La nuit qui ſuivit l'arrivée de Cortez fut auſſi tranquille que le jour précédent : ce ſilence dura encore le lendemain. Le Général, ne doutant pas qu'il ne couvrit quelque myſtere, donna ordre à d'Ordaz de ſe mettre à la tête de quatre cens hommes, tant Eſpagnols que Tlaſcalans, & de parcourir la ville, pour voir s'il ne découvriroit rien. Lorſqu'il fut dans la plus grande rue de la ville, il découvrit une troupe de Mexiquains armés, qui, ſecourus par une multitude d'autres qui étoient aux fenêtres & ſur les terraſſes des maiſons, l'attaquerent avec tant de fureur qu'il eut beaucoup

de peine à regagner le quartier des Espagnols. Il perdit huit Tlascalans & un Espagnol.

Cortez sentit tout le danger auquel il étoit exposé. Il prévoyoit que des propositions d'accommodement ne feroient qu'augmenter la hardiesse des ennemis, & fit toutes les dispositions nécessaires pour se mettre en état de défense. Les ennemis ne tarderent pas à attaquer les Espagnols dans leur quartier. Ils y donnerent l'assaut avec tant de fureur que les Espagnols eurent une peine incroyable à les repousser. Ils se retirerent dans les rues pour se mettre à couvert des balles & des boulets, & se séparerent au soleil couchant. Les plus hardis s'approcherent encore du quartier des Espagnols pendant la nuit & y mirent le feu avec des fleches enflammées. Par ce moyen ils forcerent les Espagnols de s'occuper à de nouveaux travaux, & les empêcherent de se reposer.

Au lever du soleil, les Indiens reparurent; mais Cortez, ne jugeant pas à propos de les attendre, fit une sortie si vive sur eux, qu'il les mit en fuite. Sa victoire lui couta douze

hommes; plusieurs Espagnols furent blessés. Les ennemis perdirent un si grand nombre d'hommes, que les rues étoient couvertes de cadavres & les canaux teints de sang.

Cortez se retira dans son quartier, résolu d'y soutenir l'assaut, pour donner le temps à ceux qui étoient blessés de se guérir. Plusieurs jours se passerent sans qu'il se livrât de combat en regle : les ennemis firent quelques attaques, à la vérité; mais ils se retiroient à la moindre résistance. Cortez voulut profiter de cette espece de tranquillité pour ramener les Mexiquains à un accommodement; mais ils ne voulurent écouter aucune proposition. Montezuma irrité lui-même de leur opiniâtreté, conseilla à Cortez de les traiter sans aucun ménagement. On fit une nouvelle sortie & l'on combattit de part & d'autre avec un acharnement qui tenoit de la fureur. Les Mexiquains perdirent encore plus de monde que dans le premier combat. Les Espagnols perdirent quarante hommes, dont la plupart étoient Tlascalans; mais ils furent presque tous blessés; Cortez eut la main percée d'une fleche,

fleche. Il se retira dans son appartement & se livra à des réflexions qui le rendirent plus malade que sa blessure. Ce qui venoit de se passer lui prouvoit qu'il lui étoit impossible de soutenir cette guerre avec le peu de monde qui lui restoit. D'un autre côté il ne pouvoit se résoudre à quitter la capitale du Mexique & à abandonner le fruit de ses travaux. Inquiétudes de Cortez.

Le lendemain ses inquiétudes furent augmentées par un ordre absolu que Montezuma lui donna lui-même de quitter sans délai la capitale du Mexique. Ce Prince lui dit qu'il ne voyoit pas moyen de ramener ses sujets à l'obéissance, tant qu'ils verroient les Espagnols si près d'eux. Cortez regardant alors sa retraite nécessaire, lui répondit qu'il étoit prêt à obéir, mais qu'il prioit sa Majesté de faire quitter les armes aux Mexiquains, avant qu'un seul Espagnol sortît du quartier. Pour conserver quelques marques de fierté, il ajouta que son respect seul pour l'Empereur l'engageoit à cette obéissance, & à laisser à sa Majesté le soin de punir les rebelles, parce que les Espagnols trouveroient dans leur courage & leurs *Solis, liv. 4. chap. 14.*

armes le pouvoir de ſe faire reſpecter. Montezuma, qui n'avoit pas compté ſur une ſoumiſſion ſi prompte, lui promit de donner ſes ordres pour faire exécuter une condition qui lui paroiſſoit fort juſte.

Pendant que l'Empereur & le Général Eſpagnol converſoient enſemble, on entendit ſonner l'allarme dans toutes les parties du quartier. Cortez court où il entend du bruit. Il trouve ſes gens occupés à repouſſer les Mexiquains qui étoient montés juſque ſur les remparts. Montezuma, informé de l'embarras où ſe trouvoient les Eſpagnols, envoya dire au Général qu'il jugeoit à propos de ſe montrer à ſes ſujets pour leur ordonner de ſe retirer, & pour inviter les Nobles à venir paiſiblement lui expoſer leurs prétentions. Cortez approuva ce projet dont l'exécution pouvoit donner quelque relâche à ſes ſoldats.

Montezuma prit tous les ornemens de ſa dignité, ſe fit accompagner par tous les Nobles Mexiquains qui étoient demeurés à ſon ſervice, monta ſur le rempart oppoſé à la principale avenue du Château. Les ſoldats Eſpagnols qui

étoient dans cet endroit formerent deux haies à ses côtés. Un de ses Officiers, s'avançant jusqu'au parapet, avertit les Mexiquains à haute voix de préparer leur attention & leur respect pour le grand Montezuma qui vouloit bien écouter leurs demandes & les honorer de ses faveurs. Au nom de l'Empereur, les cris s'appaiserent : lorsqu'il parut, plusieurs des mutins se prosternerent. L'Empereur, après avoir parcouru des yeux toute l'assemblée, les arrêta sur les Nobles : affectant un air de douceur, il les remercia du zèle qu'ils faisoient paroître pour sa liberté & leur tint ce langage. « Loin de vous faire un crime de vo- *Idem. ibid.*
» tre zèle, je vous en remercie. Je
» regarde comme un effet de votre
» fidélité l'excès qui vous a portés à
» prendre les armes sans ma permission.
» Vous avez cru qu'on me retenoit
» par force dans ce Palais & le dessein
» de tirer votre Prince d'une injuste
» prison est une trop grande entrepri-
» se, pour être tentée sans quelque
» désordre. Il n'y a point de loix qui
» puissent renfermer une douleur extrê-
» me dans les bornes de la pruden-

» ce. Mais votre inquiétude n'eſt ap-
» puyée que ſur de foibles conjectu-
» res. Je ſuis en pleine liberté avec
» ces étrangers que vous traitez d'en-
» nemis : votre erreur n'ôte cependant
» pas le mérite de votre bonne volon-
» té. J'ai demeuré avec eux volon-
» tairement, croyant devoir cette hon-
» nêteté au reſpect qu'ils m'ont tou-
» jours rendu, & au Prince qui les a
» envoyés. Je leur ai ordonné de ſe
» retirer. Vous les verrez partir in-
» ceſſamment : mais il n'eſt pas juſte
» que leur obéiſſance prévienne la
» vôtre, ni que leur honnêteté pré-
» cede votre devoir. Mettez les armes
» bas & paroiſſez comme vous devez
» être en ma préſence, afin que vous
» puiſſiez juger de la grace que je vous
» fais par le pardon que je vous ac-
» corde ».

On l'écouta avec un morne ſilence. Solis dit qu'il s'en trouva, qui, voyant leur Empereur dans cet état d'humiliation, s'attendrirent juſqu'à verſer des larmes. Le ſilence qui continuoit ſembloit marquer de l'incertitude : mais les chefs de la Nobleſſe étoient intéreſſés à pourſuivre la rebellion ;

ils avoient déja élu un nouvel Empereur, ou avoient au moins formé la résolution d'en élire un. Ils rallumerent sourdement le feu de la sédition, le tumulte recommença par degrés, devint bientôt général, & l'insolence fut poussée jusqu'au mépris. On entendit crier que Montezuma n'étoit plus Empereur du Mexique, que c'étoit un lâche, un efféminé, un vil esclave des ennemis de la nation. Envain il fit signe des yeux & de la main pour s'attirer de l'attention, on lança du côté où il étoit une multitude de traits. Deux soldats Espagnols que le Général lui avoit donnés pour gardes, s'efforcerent de le couvrir avec leurs boucliers : mais tous leurs soins ne purent le garantir de plusieurs coups de fleches, ni d'une pierre qui l'atteignit à la tête & le fit tomber sans sentiment. Cet accident causa à Cortez le chagrin le plus violent. Il sentit que la mort de Montezuma étoit le plus fâcheux accident qui pût lui arriver. Il fit transporter ce malheureux Monarque dans son appartement, & courut à la défense du quartier avec un emportement qui tenoit du desespoir :

Mort Montezun

mais il se vit privé de la satisfaction de se venger. Si-tôt que les Mexiquains virent tomber leur Empereur, ils eurent eux-mêmes horreur du crime qu'ils venoient de commettre, & prirent la fuite, comme s'ils eussent été poursuivis par la veangeance céleste.

Le Général Espagnol, ne trouvant plus d'ennemis à combattre, courut à l'appartement de Montezuma. Ce Prince étoit revenu à lui : mais il se livroit au desespoir : on étoit même obligé de retenir ses mains, pour l'empêcher d'attenter à sa vie. Il ne pouvoit soutenir l'idée d'avoir été réduit à cet état par ses sujets, rejettoit tous les médicamens, se livroit aux plus terribles menaces ; la fureur lui faisoit faire des efforts qui dégénéroient en pleurs & en gémissemens. Les raisonnemens l'offençoient, les conseils l'irritoient : il n'avoit recouvré ses sens que pour perdre le jugement. Le coup qu'il avoit reçu à la tête étoit dangereux ; mais ses agitations le rendirent mortel. Cortez fit l'impossible pour l'engager à recevoir le baptême : mais Montezuma ne répondit que par des emportemens contre son peuple, & en

le priant de le venger. Il mourut le troisieme jour dans les plus terribles transports de fureur. Les plaintes que la plûpart des sujets de ce Prince firent aux Espagnols sur la dureté de son Gouvernement, annoncent que c'étoit un véritable Tyran qui ne suivoit pour regle que sa puissance & sa volonté; qui ne songeoit au bonheur de son peuple qu'autant qu'il étoit utile au sien; qui humilioit continuellement l'humanité pour relever sa dignité d'Empereur; qui joignoit enfin une cruauté naturelle à la barbarie de sa nation. La conduite qu'il tint avec les mêmes Espagnols, prouve que c'étoit une ame véritablement basse: il ne montroit de la fierté qu'à ceux qui le craignoient, & descendoit jusqu'à l'humiliation devant ceux qu'il croyoit en état de lui résister.

Solis, liv. 4. chap. 15.

La mort de Montezuma fut pour Cortez un coup accablant; ses espérances étoient fondées sur la sujétion volontaire où il avoit su amener ce Prince. Toutes ses mesures étoient déconcertées; il se trouvoit dans la nécessité de former un autre plan. Il prit d'abord le parti d'assembler les

Officiers Mexiquains qui étoient toujours restés avec l'Empereur, en choisit six d'entre-eux qu'il chargea de porter son corps à la ville, pour qu'on lui rendît les honneurs de la sépulture. Il envoya avec eux plusieurs Sacrificateurs qui avoient été pris dans différentes actions, & les chargea de dire aux chefs des séditieux « que le » Général étranger leur envoyoit le » corps de leur Empereur, massacré » par leurs mains; que ce crime don» noit un nouveau droit à la justice » de ses armes; que Montezuma l'a» voit chargé en expirant de la ven» geance de cet attentat; mais qu'il » la prenoit pour une brutale impé» tuosité du peuple, dont les Nobles » n'avoient pas manqué, sans doute, de » punir l'insolence, & qu'il revenoit en» core aux propositions de paix; qu'ils » pouvoient envoyer des députés pour » entrer en conférence, & qu'il leur » accorderoit des conditions raisonna» bles; mais que s'ils ne se rendoient » pas à la raison, il les traiteroit com» me des rebelles & des parricides ».

Idem. ibid.

Les Seigneurs Mexiquains partirent aussi-tôt, portant le corps de Monte-

zuma sur leurs épaules. On remarqua du haut des murs que les séditieux le recevoient avec respect. Ils abandonnerent tous leur poste & se rassemblerent pour le suivre. La ville retentit de gémissemens qui durerent toute la nuit. Le lendemain, on transporta le corps de ce malheureux Prince sur la montagne de Chalputepeque, sépulture ordinaire des Empereurs du Mexique, où l'on conservoit leurs cendres avec beaucoup de soin.

Quelques Écrivains ont assuré que les Mexiquains traînerent le corps de leur Empereur dans les rues, qu'ils le mirent en pieces & qu'ils massacrerent ses femmes & ses enfans, après leur avoir fait toutes sortes d'outrages. D'autres ont dit qu'ils l'exposerent à la raillerie & aux outrages du bas peuple, jusqu'à ce qu'un de ses domestiques fît un bucher avec un peu de bois qu'il ramassa & brûla ce corps dans un lieu écarté. Il paroît plus certain qu'ils lui rendirent les honneurs qui lui étoient dûs. Tous les Mexiquains en général l'attesterent aux Espagnols après la conquête.

Montezuma laissa plusieurs enfans.

Deux de ses fils furent tués dans la retraite de Cortez. Un troisieme reçut le baptême peu de tems après la mort de son pere, & prit le nom de Don *Pedro de Montezuma.* Il étoit fils d'une Princesse de Tula. Sa mere embrassa aussi le Christianisme & prit le nom de *Dona Maria de Niagua Fuchtil.* Charles-Quint donna de grandes terres à son fils dans la Nouvelle Espagne, avec la qualité de Comte de Montezuma. On prétend que sa postérité y est encore & qu'elle possede le même titre.

Les Mexiquains n'avoient fait aucun mouvement considérable pendant les trois jours que Montezuma languit de ses blessures. Cortez se persuada que cette tranquillité venoit du remords de leur crime, ou de la crainte d'en recevoir le juste châtiment : mais il fut détrompé par ses émissaires ; ils lui rapporterent qu'on avoit employé ces trois jours à couronner Quetlavaca, Cacique d'Yztalapa & second Electeur de l'Empire.

Les Mexiquains veulent exterminer les Espagnols.

Les Officiers qui étoient sortis avec le corps de Montezuma ne revinrent pas, ce qui fit connoître au Général

que le nouveau Monarque étoit disposé à poursuivre la guerre. Ses forces n'étant pas assez considérables pour entreprendre la conquête de Mexico, où l'on envoyoit tous les jours de nouvelles troupes des Provinces voisines, il bornoit ses desirs à faire une retraite honorable. Son dessein étoit de revenir avec de nouvelles forces & de faire valoir le prétexte de venger Montezuma. Il étoit tout occupé de ce projet lorsqu'on vint l'avertir que les Mexiquains étoient sous les armes & qu'ils s'approchoient du quartier avec un ordre qui leur avoit été jusqu'alors inconnu.

Cinq cens soldats d'élite s'étoient emparés des tours du Temple, d'où ils pouvoient, avec des fleches & des pierres, battre une partie du quartier des Espagnols. Cortez, sentant la nécessité de les déloger de cet endroit, fit sortir la plus grande partie de ses gens, en forma plusieurs bataillons pour couper le passage à ceux qui voudroient aller au secours de ces tours. Il chargea le Capitaine Escobar d'attaquer le Temple avec sa compagnie & cent autres soldats choisis. Il fut

repoussé jusqu'à trois fois. Cortez, qui étoit monté à cheval pour donner ses ordres par-tout, vit l'embarras d'Escobar, renforça son détachement de quelques Tlascalans qui étoient au corps de réserve, mit pié à terre, se fit attacher une rondache au bras qui étoit blessé, s'élança sur les degrés du
Solis, ibid. chap. 16. Temple l'épée à la main. Son exemple fut bientôt imité par les soldats qui ne voyoient plus de péril en combattant à côté de leur Général. Ils parvinrent bientôt au haut des tours & massacrerent tous ceux qui s'y trouverent. La plupart étoient des Nobles, & leur résistance opiniâtre prouva combien l'amour de la gloire met de différence entre les hommes. Ils se laissoient hacher par morceaux, plutôt que d'abandonner leurs armes. Quelques-uns se précipiterent par-dessus les balustrades, persuadés qu'une mort de leur choix étoit plus glorieuse. Les Ministres du Temple appelloient le peuple à la défense de leurs Dieux & mouroient en combattant. Dans l'embarras de la mêlée, deux braves Indiens conçurent le projet de se sacrifier pour la patrie, & de se précipiter du plus haut du

Temple avec le Général. Leur résolution étant prise, ils marcherent à côté l'un de l'autre, & lorsqu'ils apperçurent le Général sur le bord du précipice, ils jetterent leurs armes, comme s'ils eussent voulu se rendre, mirent le genou en terre, &, sans perdre de tems, se jetterent sur Cortez & firent un effort pour s'élancer par-dessus la balustrade; mais Cortez étoit vigoureux ; il se débarrassa, & les deux Indiens tomberent. Il admira lui-même la grandeur de leur courage.

Cortez fit transporter dans son quartier tous les vivres qu'il trouva dans le Temple. Il ordonna ensuite qu'on brûlât les tours & plusieurs maisons qui empéchoient que l'artillerie ne fit son effet. Voyant que le combat duroit encore dans les rues, il monta à cheval, se jetta au milieu des Indiens, renversant tout ce qui se présentoit devant lui; mais il se laissa emporter si avant dans l'ardeur du combat, que la retraite lui fut coupée. Dans cette extremité, il se jetta dans une autre rue où il voyoit moins d'embarras. A quelques pas il rencontra un parti con-

fidérable d'Indiens qui étoient en désordre, & qui emmenoient André Duero, un de fes meilleurs amis, qui étoit tombé entre leurs mains par la chûte de fon cheval. Ils le conduifoient au premier Temple, pour le facrifier aux Idoles, & leur projet lui fauva la vie. Cortez pouffa fon cheval au mileu de la troupe, écarta ceux qui tenoient Duero, mit les autres en défordre. Duero eut la liberté de fe dégager : il faifit un poignard que fes ennemis avoient eu l'imprudence de lui laiffer, tua quelques Mexiquains, & trouva le moyen de regagner fa lance & fon cheval. Alors les deux amis fe rejoignirent, pafferent la rue au grand galop, percerent les ennemis & rejoignirent les Efpagnols.

Cortez ne voulant pas laiffer fes quartiers à découvert, fit fonner la retraite. Dans ce combat opiniâtre, il eut le bonheur de ne pas perdre un feul homme & de ne trouver qu'un très-petit nombre de bleffés.

Les Mexiquains, voyant qu'il leur étoit impoffible de réduire les Efpagnols par la force, réfolurent d'employer la rufe. Ils envoyerent des dé-

putés au quartier des Espagnols pour demander une entrevue avec le Général. Cortez parut lui-même. Ils lui déclarerent, de la part du nouvel Empereur, qu'on avoit résolu de faire cesser les attaques & de laisser aux Espagnols la liberté de se retirer jusqu'à la mer; mais à condition qu'ils ne prendroient que le tems nécessaire pour le voyage & qu'ils accepteroient sur le champ cette offre, sans quoi il avoit résolu de les détruire tous jusqu'au dernier. Ils ajouterent que l'expérience avoit appris aux Mexiquains que les Espagnols n'étoient pas immortels, & que la mort de chaque, dût-elle lui coûter vingt mille hommes, lui en laisseroit encore assez pour chanter la derniere victoire. Cortez fit une réponse mêlée de modestie & de fierté. Il dit qu'il n'avoit jamais prétendu à l'immortalité, mais qu'avec le petit nombre d'hommes qu'il avoit, dont il connoissoit le courage & la supériorité sur les autres, il étoit en état de détruire l'Empire du Mexique; que se reprochant cependant ce que les Mexiquains avoient souffert par leur obstination, il avoit résolu de partir, puisque son

Ibid. chap. 17.

ambaſſade avoit ceſſé par la mort de Montezuma, dont la bonté ſeule l'avoit retenu à la Cour, & qu'il ne demandoit que des conditions raiſonnables pour exécuter cette réſolution. Les députés parurent ſatisfaits de ſa réponſe, & convinrent d'une ſuſpenſion d'armes en attendant d'autres explications.

Les Mexiquains n'avoient pas l'intention de laiſſer partir les Epagnols avec cette tranquillité qu'ils annonçoient. Ils cherchoient au contraire à gagner le tems qui étoit néceſſaire pour leur couper tous les paſſages, les reſſerrer dans leur quartier, les affamer par un ſiége opiniâtre qui les livreroit enfin à leur diſcrétion. Ils ſe faiſoient cependant un reproche de ſacrifier pluſieurs Caciques qui avoient été du cortege de Montezuma & qui étoient reſtés au pouvoir des Eſpagnols. Après pluſieurs délibérations, les Miniſtres du nouvel Empereur déciderent qu'il falloit les ſacrifier à l'intérêt de l'Etat : mais ils ſe firent un devoir de religion de délivrer le chef des Sacrificateurs qui étoit reſté avec eux dans le quartier des Eſpa-

gnols : ils le révéroient comme la seconde personne de l'Etat. Pour le délivrer, ils renvoyerent les mêmes Ambassadeurs, qui dirent à Cortez que, pour éviter les contestations, il falloit choisir quelqu'un des Mexiquains qui étoient prisonniers, l'instruire de toutes les conditions qu'on vouloit proposer à l'Empereur. Voyant qu'on goûtoit assez leurs raisons & qu'on étoit disposé à les suivre, ils insinuerent à Cortez, par forme d'avis de confier cette commission au vieux Sacrificateur qu'ils tenoient en prison, parce que l'Empereur l'écouteroit avec confiance. Cette ruse eut l'effet qu'ils attendoient. Cortez pénétra cependant leur intention : mais il vouloit aller au-delà des conjectures, &, pour arriver à la certitude, il crut devoir se défaire de ce prisonnier, dont la présence même lui étoit insupportable. Le grand Sacrificateur fut donc soigneusement informé des conditions que les Espagnols demandoient. Le lendemain, les sentinelles avancées reconnurent que les ennemis avoient formé un blocus devant le quartier ; qu'ils faisoient des tranchées & des remparts à la tête des

chauſſées du lac, qu'ils avoient rompu tous les ponts & envoyé des travailleurs en grand nombre, pour embarraſſer le chemin de Tlaſcala.

Cette nouvelle cauſa quelqu'émotion à Cortez : mais il ne tarda pas à reprendre ſon activité ordinaire & eut bientôt fait le choix du remede ; donna ſes ordres pour la conſtruction d'un pont mobile, qui fut conſtruit avec des ſolives & de groſſes planches aſſez fortes pour ſoutenir l'artillerie. Il aſſembla enſuite ſes Officiers, leur repréſenta le danger qui les menaçoit & toutes les voies qu'ils avoient à tenter pour en ſortir. On ne balança pas ſur la néceſſité du départ ; mais on agita longtems ſi on le feroit pendant la nuit, ou de jour. Enfin Cortez, à la pluralité des voix, ſe décida à partir la nuit, & l'on choiſit la plus prochaine, pour ne pas laiſſer aux ennemis le tems d'augmenter les obſtacles.

Sur la fin du jour, il envoya un des priſonniers pour continuer le traité ſuivant les conditions dont le Sacrificateur étoit chargé, eſpérant tromper les Mexiquains par cette feinte & leur faire croire qu'on attendroit

leur réponse. Ne voulant pas perdre un tems si précieux, il donna ses ordres avec des soins & des précautions qui sembloient tout prévoir. Il se fit ensuite apporter le trésor qui avoit toujours été sous la garde d'un Officier, en tira le quint pour le Roi d'Espagne, & on en chargea quelques chevaux blessés. Le reste montoit à plus de sept cents mille écus ; mais il résolut de l'abandonner, en disant que des guerriers ne devoient pas embarrasser leurs mains avec de l'or, au lieu de les employer à défendre leur vie & leur honneur. Voyant cependant que la plûpart des soldats n'approuvoient pas un dessein si généreux, il lâcha quelques mots par lesquels il fit concevoir que chacun pouvoit prendre ce qu'il croyoit pouvoir porter dans sa marche. Plusieurs se chargerent avec une imprudente avidité qui leur coûta cher.

Les Espagnols se mettent en marche pour sortir de Mexico.

Les Espagnols sortirent de leurs quartier vers minuit. Les sentinelles & les courreurs n'ayant découvert aucune apparence de mouvemens du côté de la ville, ils marcherent quelque-tems à la faveur des ténebres & de la pluie

dans un silence occasionné par la crainte & la soumission. Le pont mobile fut porté jusqu'au premier canal, & l'avant-garde s'en servit heureusement : mais le poids de l'artillerie & des chevaux enfonça tellement cette masse dans la boue & les pierres, qu'on sentit qu'il seroit impossible de la retirer & de la transporter aux autres ouvertures avant la fin de la nuit. Les Officiers donnoient leurs ordres pour le travail & l'ardeur étoit extrême pour les exécuter. Cortez, qui étoit passé avec la premiere troupe, la fit avancer, pour dégager la chaussée par degrés, & demeura sur le bord du passage avec quelques-uns de ses plus braves soldats. Pendant que les Espagnols étoient occupés à remédier aux embarras, ils furent attaqués de toutes parts & se virent obligés de prendre les armes pour se défendre.

Les Mexiquains les attaquent pendant la nuit.

Les Mexiquains avoient observé tous leurs mouvemens avec une dissimulation dont on ne les croyoit pas capables. On ignore par quelle voie ils avoient appris le départ des Espagnols : mais il est certain qu'ils avoient employé la premiere partie de la nuit

à couvrir le lac des deux cotés de la digue d'une multitude de canots armés, &, favorisés par l'obscurité de la nuit, ils avoient attendu que l'avant-garde des Espagnols fût engagée sur la chaussée, pour commencer leur attaque. Ils se conduisirent avec tant de mesure, que dans le même-tems qu'on entendit leurs cris de guerre, on sentit les atteintes de leurs fléches. Leurs troupes de terre étant tombées sur l'arriere-garde, le combat devint général. Toute l'armée Espagnole étoit perdue sans ressource, si les Mexiquains avoient conservé dans la chaleur du combat le même ordre qu'ils avoient gardé en attaquant : mais l'habitude l'emporta sur l'obéissance, ils chargerent à l'endroit où étoit le gros de l'armée, avec une si horrible confusion, que leurs canots se brisoient en heurtant contre la chaussée, & le choc de ceux qui s'avançoient étoit un autre écueil presqu'aussi redoutable. Cortez, qui étoit à la tête de l'avant-garde, excitoit ses soldats par son exemple : une multitude incroyable d'Indiens qui étoit sortie des canots & montée avec confusion sur la chaussée pour lui faire

face fut renversée dans le lac & dans le second canal de la chaussée. Ce canal fut comblé de cadavres, au point qu'ils formerent un pont qui servit de passage aux Espagnols. Quelques écrivains, dit Solis, assurent que les Mexiquains avoient laissé, en rompant le pont une poutre assez large, sur laquelle les Espagnols passerent à la file: les cavaliers menoient les chevaux dans l'eau en les tenant par la bride. Il est possible que le canal ait été comblé par les cadavres de ces malheureux Indiens qui combattoient presque tout nuds & sans ordre, & que la poutre soit restée. Quoi qu'il en soit, il est certain que la fortune & la valeur contribuerent à faire surmonter la difficulté de ce passage. L'avant-garde, à la tête de laquelle Cortez étoit toujours, continua sa marche. Elle s'arrêta très-peu au dernier canal, parce que le voisinage de la terre causoit une diminution considérable aux eaux du lac; on le passa facilement à gué. Si les Mexiquains avoient eu la précaution de mettre des troupes au bout de la chaussée, les Espagnols auroient été

tous détruits, ſans qu'il en pût réchapper un ſeul. Ils étoient tous fatigués & bleſſés, avoient de l'eau juſqu'à la ceinture & n'auroient pu livrer qu'un combat très-déſavantageux.

Cortez fit ranger l'avant-garde en ordre de bataille, ſi-tôt qu'elle fut paſſée, en confia le commandement à un de ſes Officiers, retourna ſur la chauſſée avec quatre de ſes plus braves Capitaines, s'élança au milieu des ennemis avec leſquels l'arriere-garde étoit aux priſes, les écarta au point que les Eſpagnols défilerent par le centre. Pour rendre le paſſage plus libre, il ſacrifia ſon artillerie qui étoit trop embarraſſante & la fit jetter dans l'eau. Par ſon courage & ſa prudence il vint à bout de délivrer la plus grande partie de l'arriere-garde & de la conduire de l'autre côté du lac ou les troupes qui avoient d'abord paſſé la chauſſée étoient rangées en bataille. Il goûtoit alors toute la ſatisfaction ordinaire à ceux qui, par leur courage & leur adreſſe, ſurmontent les plus grands dangers : mais ſes oreilles furent frappées par les cris de pluſieurs Eſpagnols qui ſe recommandoient à

Idem. ibid. chap. 18.

Dieu dans les derniers momens de leur vie.

Il étoit impossible de leur donner du secours. Les Indiens avoient rompu le pont volant qui étoit sur le premier canal de la chaussée. Ceux qui étoient restés furent enveloppés & taillés en piéces. On assure que la cupidité fut seule cause de leur perte : leur marche n'avoit été retardée que par le poids de l'or qu'ils avoient pris. Dans le tems que Cortez passoit le second canal de la chaussée, Alvarado le joignit. Cet Officier fut redevable de sa vie à sa vigueur & à son agilité. Son cheval ayant été tué sous lui, se voyant attaqué de tous côtés, le chemin de la retraite lui étant bouché par un canal d'une largeur prodigieuse, il mit le bout de sa pique, qui étoit fort longue, au fond du canal, s'élança en l'air, & passa de l'autre côté. Lorsque cet Officier retourna à Mexico, il regarda ce canal avec étonnement, trouva lui-même cette action au-delà du vraisemblable : mais il étoit alors de sang froid, & lorsqu'il franchit le canal, il fit un effort que lui imposoit la derniere nécessité.

Le

Le jour commençoit à paroître lorsque les débris de l'armée se trouverent rassemblés sur les bords du lac. Cortez ordonna qu'on fît alte auprès de Tacuba, ville très-peuplée & qui donnoit son nom à la principale rue de Mexico. On y pouvoit craindre quelque insulte de la part des habitans qui étoient attachés au parti des Mexiquains : mais le Général crut pouvoir en courir les risques, afin de recueillir ceux qui auroient pu réchapper du combat. Cette précaution sauva effectivement la vie à plusieurs Espagnols & Tlascalans qui avoient eu l'adresse de passer le lac à la nage & s'étoient cachés dans des champs de maïs qui étoient aux environs. Lorsqu'on fit la revue de l'armée, on trouva qu'il manquoit deux cens Espagnols, plus de mille Tlascalans & quarante-six chevaux. Parmi ceux qui manquoient on compta plusieurs Officiers de marque, entre autres Jean Velasquez de Léon. Cortez fut si sensible à cette perte, qu'il se laissa tomber sur une pierre, se couvrit le visage de ses mains & garda quelque temps le silence de la consternation. Il revint à lui & donna

ses ordres pour la marche. Les soldats s'apperçurent que les larmes couloient de ses yeux, & ce témoignage de sensibilité lui attira autant leur amitié que son courage & sa prudence lui avoient attiré leur respect. Au milieu de ces malheurs il eut une espece de consolation; Aguilar, cet Espagnol qui, comme nous l'avons dit, avoit appris la langue de l'Yucatan, & Marina avoient échappé au massacre. Toute l'armée, qui sentoit l'importance de leur conservation, les revit avec joie.

Ce bonheur fut suivi d'un autre qu'on n'avoit pas lieu d'espérer; les Mexiquains resterent dans une inaction qui donna le temps aux Espagnols de prendre toutes les précautions nécessaires pour la marche. Cette inaction des ennemis fut occasionnée par un accident dont Cortez ne fut informé que par la suite. Deux fils de Montezuma, qui n'avoient pas quitté leur pere, étoient restés après sa mort avec les Espagnols, qui les emmenoient prisonniers; ils furent massacrés au passage de la chaussée par les Mexiquains même, qui ne les reconnurent pas dans les ténebres de la nuit. Le matin, en dépouillant

les morts, on trouva les cadavres de ces deux malheureux Princes. La consternation se répandit dans toute l'armée & parmi le peuple du Mexique.

Le nouvel Empereur qui avoit besoin d'une feinte démonstration de douleur, ordonna qu'on mît les armes bas, & que l'on commençât la cérémonie des funérailles par les clameurs & les gémissemens ordinaires, jusqu'à ce qu'on eût porté les cadavres de ces deux Princes au lieu de la sépulture de leurs ancêtres. Ce fut leur mort qui procura aux Espagnols le repos dont ils avoient besoin après tant de fatigues. Cortez fut cependant pénétré de douleur, lorsqu'il apprit cette nouvelle: il respectoit en eux la mémoire de leur pere qui avoit eu toutes sortes de bontés pour les Espagnols. Il fondoit d'ailleurs une partie de ses espérances sur les droits qu'ils avoient à l'Empire.

Cependant l'armée avançoit vers Tlascala, sous la conduite des troupes de cette nation. On ne fut pas longtems sans découvrir quelques compagnies de Mexiquains qui la suivoient en queue, sans en approcher. Elles

étoient, sorties par l'ordre de l'Empereur, de Tacuba, d'Escapulzaco & de Tenecuyaco à dessein d'arrêter les Espagnols, jusqu'à la fin des cérémonies funèbres. Ces compagnies furent jointes par quantité d'autres troupes qui venoient de toutes parts : alors elles s'avancerent d'un air menaçant & en poussant les cris qui chez eux précédent toujours le combat.. Cortez rangea aussi-tôt ses troupes en ordre de bataille & mit aux premiers rangs toutes les armes à feu. Les cavaliers furent dispersés sur les aîles. Tous les Mexiquains qui approchoient étoient renversés ; mais leur mort n'épouvantoit pas les autres qui les remplaçoient sur le champ. Les cavaliers de leur côté faisoient des irruptions sur les ennemis & en détruisoient un nombre prodigieux : mais il leur arrivoit continuellement de nouvelles troupes qui remplaçoient les morts. Les Espagnols commençoient à se fatiguer à force de tuer des Mexiquains, & la victoire leur étoit toujours disputée. Cortez qui faisoit en même tems la fonction de soldat & de Capitaine, apperçut une éminence qui comman-

doit toute la plaine & sur laquelle il y avoit un bâtiment garni de tours. Dans l'extrémité où il se trouvoit, il résolut de gagner ce poste avantageux, détacha quelques soldats pour le reconnoître, & les fit bientôt suivre par toute l'armée. Ce mouvement causa beaucoup de fatigue aux Espagnols, parce qu'ils étoient obligés de faire toujours tête à l'ennemi qui les pressoit de toutes parts. Ils y parvinrent enfin, & les ennemis n'osant tenter un assaut s'arrêterent.

Ce lieu qu'ils regarderent comme un asyle étoit un Temple d'Idoles que les Mexiquains invoquoient pour la fertilité de leurs moissons. L'enceinte de cet édifice étoit spacieux & flanqué de tours. Les Espagnols, regardant cet endroit comme inexpugnable, prirent un peu de repos, & les Indiens, suivant leur coutume, se retirerent à l'entrée de la nuit. Cortez garda toujours le souvenir de la protection que le Ciel lui accordoit dans un moment si critique. Il fit par la suite bâtir dans ce lieu un hermitage sous le titre de *Notre-Dame des remedes.*

Les vivres commençant à manquer;

on résolut de partir même pendant la nuit, après avoir pris quelques heures de repos. On se mit en marche dès minuit, &, pour tromper l'ennemi, on laissa les feux allumés. Les Espagnols firent deux lieues dans les ténebres : ils furent attaqués pendant leur marche par quelques pelotons de paysans qui avoient eu ordre de se rassembler & de les harceler ; mais ils les repousserent toujours avec perte. Lorsque le jour parut, on découvrit un autre Temple, dans lequel les Espagnols s'arrêterent pour observer la campagne & prendre de nouvelles mesures pour la marche du jour. Les troupes de paysans qui couroient en désordre n'empêcherent point les Espagnols d'avancer : à deux lieues de là, ces derniers rencontrerent un bourg, abandonné des habitans qui y avoient laissé quelques vivres. L'armée s'y arrêta quelques tems, parce que l'état où se trouvoient les blessés ne permettoit pas d'aller plus loin. Elle se remit en marche & entra dans un pays si stérile & si desert qu'on n'y trouvoit ni vivres ni endroit où l'on pût se mettre à l'abri pendant la nuit. Les

ſoldats & les Officiers ſe virent réduits à manger des herbes & des racines dont les qualités leurs étoient inconnues, s'en rapportant au ſeul témoignage des Tlaſcalans qu'on envoyoit en avant pour les cueillir. On diſtribua aux malades un cheval bleſſé qui mourut alors. Cette marche pénible aboutit enfin à un bourg, dont les habitans, loin de ſe retirer comme tous ceux qu'on avoit rencontrés juſqu'alors, témoignerent autant de joie que d'empreſſement à ſervir les Eſpagnols. Ces ſoins & ces carreſſes n'étoient qu'un piége qu'on leur tendoit : on vouloit leur ôter toute défiance, afin de rendre leur perte plus certaine.

Au point du jour, l'armée ſe mit en marche vers la vallée d'Otumba qu'elle étoit obligée de traverſer pour gagner le chemin de Tlaſcala. On s'apperçut, en quittant le bourg, que les habitans prenoient un ton de raillerie qui ſembloit annoncer une eſpece de ſatisfaction. Marina obſerva qu'ils répétoient pluſieurs fois : « allez, Tyrans, » vous ſerez bientôt en un lieu où » vous périrez tous ». Ce langage cauſa beaucoup d'inquiétude à Cortez ;

il ne douta point que les Efpagnols ne fuffent menacés de quelqu'embufcade. On n'ignoroit pas que les Indiens, cédant à leur vivacité naturelle, découvroient ce qu'ils avoient le plus d'intérêt à cacher. Malgré ces foupçons, il continua fa marche, anima fes troupes & les engagea à fe préparer aux événemens qui pourroient leur arriver. Il fit marcher en avant quelques courreurs qui lui apprirent que du haut de la montagne on découvroit une multitude innombrable d'Indiens armés. C'étoit l'armée qui avoit lâché prife devant le Temple dont nous avons parlé, à laquelle s'étoient jointes toutes les forces de l'Empire. Elles avoient reçu ordre de s'avancer, avec toute la diligence poffible vers la vallée d'Otumba, par où les Efpagnols devoient paffer pour aller à Tlafcala, & d'y faire un dernier effort afin de les accabler par la multitude. Ces troupes avoient fait tant de diligence, qu'elles occupoient déja toute la vallée : un projet fi bien concerté & fi promptement exécuté paroît à Solis digne des nations les plus policées.

L'armée des Mexiquains étoit composée de différens peuples qui se faisoient remarquer par la diversité de leurs enseignes & de leurs plumes. Le Général de l'Empire étoit au centre. Elevé sur une magnifique litiere, il paroissoit donner ses ordres & les faire exécuter à sa vue. Il portoit l'étendart impérial, qu'on ne mettoit jamais en d'autres mains que les siennes, & qu'on ne déployoit que dans les plus importantes occasions. C'étoit un filet d'or massif qui pendoit au bout d'une pique & qui étoit couronné de plumes de différentes couleurs.

Les Espagnols sont attaqués par une armée innombrable de Mexiquains.

Cortez ne vit point cet appareil sans effroi : il implora les secours du Ciel, dit à ses soldats qu'il falloit vaincre ou mourir. Les soldats l'interrompirent tous d'une voix unanime, & lui dirent qu'ils n'attendoient que ses ordres pour charger l'ennemi. Il résolut de se faire un passage au milieu des Mexiquains, par l'endroit le plus étroit de la vallée, où ils n'avoient pas assez d'espace pour s'étendre devant lui. Suivant ce projet, il forma une seule colonne de son infanterie, borda toutes les files d'arquebuses & de piques. La

cavalerie fut placée sur le front, sur les aîles & sur les derrieres. Cortez se mit à la tête de son armée, s'écria : *Saint Jacques & Saint Pierre*, & descendit la vallée. La premiere décharge fut faite si promptement & avec tant d'intelligence, que les ennemis n'eurent pas le tems de tirer leurs fleches. Ils furent aussi-tôt chargés à coups de piques & d'épées, & les cavaliers renversoient tout ce qui se trouvoit devant eux. Les Espagnols gagnerent beaucoup de terrein dans cette premiere attaque. Les Mexiquains revenus de leur surprise, combattirent avec tant d'acharnement qu'ils remplissoient avec une promptitude extrême tous les vuides que les Espagnols faisoient dans leur armée. Le fond de la vallée avoit l'apparence d'une mer agitée par le flux & le reflux de ses vagues. Cortez qui étoit toujours à la tête des Espagnols & portoit la mort par-tout où il frappoit, commençoit à craindre que cette multitude d'ennemis n'épuisât à la fin les forces de ses soldats. Il cherchoit les moyens de sortir d'un embarras si terrible, mais son imagina-

Solis, liv. 4. chap. 20.

tion ne lui en fournissoit aucun. Il ne lui restoit que la douleur de se voir au moment où il alloit perdre ses espérances & tout le fruit de ses travaux. Il avoit cependant l'ame trop élevée pour s'abandonner entiérement au désespoir, & pour perdre la faculté de penser & d'agir, ce qui arrive assez ordinairement aux hommes vulgaires : il combattoit toujours & cherchoit en même tems les moyens de vaincre. Il se souvint enfin d'avoir entendu dire aux Mexiquains que tout le secret des batailles consistoit dans la perte ou le gain de l'étendart général, & que l'un ou l'autre décidoit de la victoire. Aussi-tôt il résolut de faire des efforts extaordinaires pour enlever celui des ennemis, communiqua son dessein aux plus braves Officiers de son armée, se mit à leur tête & poussa vers le Général des Mexiquains. Il s'ouvrit un passage, arriva jusqu'à lui. Il étoit environné d'un corps de Nobles : mais les compagnons de Cortez l'écarterent à coups d'épée, & celui-ci porta au Général Indien un coup de lance qui le renversa de sa litiere. Un des cavaliers

qui accompagnoient Cortez, mit pié à terre, tua le Général Mexiquain, prit l'étendart & le présenta au Général Espagnol. Ce cavalier étoit Gentilhomme. Charles-Quint récompensa par la suite son action, & lui donna pour cimier de ses armes le panache dont l'étendart du Mexique étoit couronné.

Idem. ibid.

Ils en font un carnage horrible.

Si-tôt que les Mexiquains virent que l'étendart de l'Empire étoit entre les mains des ennemis, ils baisserent tous les armes, prirent la fuite vers les bois qui couvroient les revers des montagnes. Cortez sentant combien il étoit intéressant d'ôter aux Mexiquains le moyen de l'interrompre dans sa marche, ordonna à ses cavaliers de les poursuivre afin de les disperser totalement. Ils en firent un si affreux carnage, qu'on assure que les Mexiquains perdirent dans cette journée plus de vingt mille hommes. Plusieurs Espagnols furent blessés & il en mourut deux ou trois à Tlascala. Cortez reçut un coup de pierre si violent à la tête, que son casque fut percé. Il eut une contusion si terrible qu'il en pensa mourir. Le Général abandonna

aux soldats tout le butin, qui fut immense, parce que les Mexiquains se croyant sûrs de la victoire, avoient pris leurs plus beaux habits & les avoient enrichis de pierreries, pour honorer le triomphe.

Cortez voulant profiter de la consternation des ennemis, rassembla ses troupes pour continuer la marche. On fit quelques lieues & ayant trouvé des maisons, on jugea à propos d'y faire alte pour penser les blessés qu'il étoit dangereux de laisser fatiguer. Pendant la nuit on eut soin de mettre des sentinelles de tous côtés, parce qu'on avoit vu le soir des troupes d'ennemis qui parcouroient les montagnes. Le lendemain il se mit en marche dès la pointe du jour. Il arriva bientôt sur les terres des Tlascalans qu'il reconnut à la grande muraille que la République avoit fait élever pour la défense de ses frontieres, & dont les ruines subsistent encore. La joie des Espagnols fut égale aux dangers qu'ils avoient essuyés : les Tlascalans baisoient la terre de leur patrie qu'ils avoient désespéré de revoir. Il se rangerent tous autour d'une fontaine &

y passerent la nuit dans une tranquillité qui leur étoit inconnue depuis long temps. Cortez profita de cette tranquillité pour avertir ses soldats d'éviter avec scrupule de donner aux Tlascalans le moindre sujet de mécontentement, de faire au contraire tous leurs efforts pour gagner l'amitié de ce peuple dans la conjoncture où ils se trouvoient. Il résolut de s'arrêter en chemin pour s'assurer de la résolution du Sénat, avant d'entrer dans la Capitale. Il arriva sur le midi à *Gualipar*, grosse bourgade : les habitans allerent au-devant de lui, le reçurent avec toutes les démonstrations de la joie & de l'amitié. Le Général prit le parti d'y établir son quartier; mais avec les précautions nécessaires pour ne pas tomber dans les inconvéniens d'une imprudente confiance.

Il envoya deux Tlascalans à la Capitale, pour informer le Sénat de ses victoires & de son retour : la renommée avoit devancé les courriers. Dans le moment qu'ils partoient, on vit arriver une députation de la part du Sénat. Elle étoit composée de Magiscatzin, ami particulier de Cortez,

Comment Cortez est reçu des Tlascalans.

de Xicotencatl l'aveugle, du Général son fils & de plusieurs autres Sénateurs. Magiscatzin s'avança avec précipitation, serra Cortez entre ses bras, se retira ensuite quelques pas pour contempler un homme dont on publioit tant de merveilles. Xicotencatl arriva ensuite, tendant les bras du côté où il entendoit la voix de Cortez. Ce vieillard respectable prit aussi le Général entre ses bras & lui annonça sa tendresse de la maniere la plus touchante : sa joie s'exprima par un torrent de larmes, l'unique témoignage que ses yeux pouvoient donner de ses sentimens. Tous les autres Sénateurs s'empresserent de marquer aux Espagnols la satisfaction qu'ils avoient de les voir. On remarqua que le jeune Xicotencatl mettoit de la froideur, même de la fierté dans son compliment. Quelques-uns attribuerent cette conduite à la férocité ordinaire aux hommes élevés au milieu des armes; mais Cortez étoit trop pénétrant pour ne pas sentir qu'elle venoit d'un orgueil humilié devant son vainqueur.

Les Sénateurs lui dirent que la République, étant instruite de sa marche

avoit armé trente mille hommes pour les envoyer à ſon ſecours, mais que la rapidité de ſon triomphe ne lui avoit pas laiſſé le tems d'exécuter ſon deſſein. Ils ajouterent qu'il trouveroit les Tlaſcalans prêts à tout entreprendre ſous ſes ordres, & à venger l'inſulte qu'il avoit reçue des Mexiquains. Ils lui marquerent beaucoup d'inquiétude ſur ſa bleſſure, regretterent la perte des Eſpagnols qui avoient été tués, particulierement celle de Jean Velaſquez de Leon qu'ils aimoient beaucoup à cauſe de ſon mérite. Ils le prierent de paſſer le plus promptement poſſible à Tlaſcala : mais ils convinrent de lui accorder quelques jours de repos, pour laiſſer ſes ſoldats ſe remettre de leurs fatigues, & pour avoir eux-mêmes le tems de leur préparer une entrée de la maniere qu'ils avoient coutume de célébrer le triomphe de leurs Généraux. Cortez leur marqua toute la ſatisfaction que lui procuroit leur témoignage d'amitié, & ſe flata que le ſecours de cette brave nation lui ſuffiroit pour faire la conquête du Mexique.

Pendant le ſéjour que les Eſpagnols

firent à Gualipar, ils furent traités aux dépens de la République. Si-tôt que les bleſſés furent en état de marcher, on en donna avis au Sénat, & l'on partit. Les Officiers & les ſoldats ſe parerent des plumes & des pierreries des Mexiquains. Les Caciques & les Miniſtres allerent en corps au-devant des Eſpagnols avec tous leurs ornemens & un nombreux cortege de guerriers. Les chemins étoient bordés par une multitude de peuple qui faiſoit retentir l'air par ſes acclamations. Lorſque les Eſpagnols entrerent dans la ville, les timbales, les flûtes & les cors qui ſe répondoient alternativement firent une ſalve aſſez agréable. Tous les Hiſtoriens prétendent que cette entrée ſe fit au mois de Juillet 1520. Magiſcatzin fit tant d'inſtances à Cortez qu'il l'engagea à prendre un logement chez lui. Le vieux Xicotencatl emmena chez lui Pierre d'Alvarado. Les autres Caciques voulurent auſſi régaler chez eux différens Capitaines : mais ils s'en excuſerent ſur ce qu'il ne falloit pas que le corps de garde & le quartier demeuraſſent ſans Chefs.

Son entrée à Tlaſcala.

Solis, liv. 5. chap. 1.

Le ſoir on commença les fêtes du

triomphe : elles durerent plusieurs jours. On voyoit des prix destinés à ceux qui tiroient le plus adroitement de la fleche : d'autres combattoient au saut ou à la course. Le soir étoit destiné aux danseurs de corde ou voltigeurs. Tous ces spectacles finissoient par un bal. On entend par-là des danses où l'on voyoit paroître des hommes déguisés, & où le peuple se livroit à la joie.

Cortez se félicitoit de trouver tant de franchise dans cette nation : les Nobles lui marquoient autant d'amitié que le peuple lui témoignoit de respect. Il leur donnoit de son côté toutes les marques possibles d'amitié & étoit imité par ses Officiers & par ses soldats. Cette satisfaction que l'on goûtoit de part & d'autre fut troublée par un accident qui jetta la consternation parmi les Espagnols & les Tlascalans. La blessure de Cortez avoit été mal pansée dans un exercice continuel. Il lui survint au cerveau une violente inflammation, suivie d'une fievre qui abbattit ses forces & fit craindre pour sa vie. Les Espagnols regarderent ce contre-tems comme un présage de leur

Maladie de Cortez.

ruine totale ; les Indiens, de leur côté interrompirent leurs fêtes & s'abandonnerent à la tristesse & à la désolation. Les Nobles passoient le jour & la nuit dans le Palais de Magiscatzin où Cortez demeuroit ; le peuple y couroit en foule avec des cris & des emportemens de douleur, qu'on ne put appaiser qu'en publiant qu'ils pourroient être nuisibles à la santé du Général. Le Sénat fit assembler tous les Médecins de la République, & proposa des récompenses considérables à celui qui découvriroit un remede si certain qu'il pût donner pour garant du succès sa vie & celle de toute sa famille. La science de ces Médecins consistoit uniquement dans la connoissance des simples, qu'ils appliquoient avec un sage discernement de leur vertus & de leurs effets, en changeant le remede suivant l'état & les accidens de la maladie. Par leur habileté ils réussirent à guérir Cortez. Aussi-tôt qu'on apprit qu'il étoit hors de danger, la joie se répandit dans tous les esprits, & l'on célébra sa convalescence par des fêtes publiques. Toutes ces démonstrations non équi-

voques d'amitié acheverent de convaincre les Espagnols qu'ils avoient tout à espérer de ce peuple.

Il reçoit des nouvelles de la Vera-Cruz.

Depuis les troubles de Mexico, il n'avoit reçu aucunes nouvelles de sa Colonie de la Vera-Cruz, & cette négligence commençoit à lui causer de l'inquiétude. Le Sénat lui donna des courriers qui, étant aussi vigilans que ceux des Méxiquains, lui rapporterent des nouvelles en très-peu de tems. Tout étoit tranquille dans la Colonie, & les alliés vivoient dans une parfaite intelligence avec ceux qui la composoient; mais on ajoutoit que cinquante-huit soldats Espagnols qui étoient partis pour le joindre n'avoient pas donné de leurs nouvelles, & qu'il y avoit apparence que les habitans de Tepéaca les avoient massacrés. Ces nouvelles l'affligerent beaucoup, parce qu'il avoit compté sur ce supplément, & que l'expérience lui avoit appris qu'un Espagnol valoit plusieurs milliers d'Indiens. Il résolut de punir les Tepéaques de cette perfidie; d'ailleurs leur Province, se trouvant dans une situation qui interrompoit la communication de la Vera-Cruz avec Me-

xico, il étoit nécessaire de s'assurer de ce passage avant de former d'autres entreprises. Il étoit sur le point de proposer au Sénat de l'aider dans cette expédition : mais il apprit que les Tepéaques avoient depuis quelques jours ravagé les terres des Tlascalans, & ne douta pas que la République n'eût recours à lui pour venger cette insulte. En effet, les principaux Sénateurs ne tarderent pas à le supplier d'embrasser leurs intérêts, & il eut la prudence de se mettre dans le cas d'accorder une grace qu'il avoit lui-même dessein de demander.

Il arriva un autre événement qui ne lui causa pas moins d'inquiétudes. On reçut avis de Gualipar que trois ou quatre Ambassadeurs du nouvel Empereur du Mexique étoient arrivés sur la frontiere & qu'ils attendoient la permission du Sénat pour se rendre à Tlascala. Quoique les Sénateurs ne pussent douter que cette ambassade ne regardât les Espagnols & qu'ils fussent bien affermis dans la fidélité qu'ils leur avoient promise, ils résolurent cependant de leur donner audience. On assure qu'ils ne se comporterent

ainſi que par la ſatisfaction de voir que les Princes Mexiquains les traitoient comme égaux, ce qui n'avoit point encore eu d'exemple.

Les Ambaſſadeurs Mexiquains firent leur entrée avec beaucoup d'éclat: ceux qui portoient les préſens marchoient devant eux. Ces préſens conſiſtoient en diverſes piéces d'or & d'argent, en fines étoffes du pays, en plumes & autres curioſités & en pluſieurs charges de ſel qui étoit la plus précieuſe marchandiſe du pays. Ils portoient eux-mêmes les marques de paix. Leur parure & leur cortege formoient un ſpectacle impoſant pour une nation qui ne connoiſſoit que l'agriculture & la guerre. Lorſqu'on les admit à l'aſſemblée, ils nommerent l'Empereur avec un grand nombre de titres & de profondes ſoumiſſions, offrirent de ſa part aux Tlaſcalans une paix ſincere, une alliance perpétuelle, un commerce libre & des intérêts communs, à condition que la République prendroit inceſſamment les armes contre les Eſpagnols, ou qu'elle tireroit avantage de l'imprudence qu'ils avoient eue de ſe livrer entre ſes mains. Ils

furent interrompus dès les premiers mots par un murmure général qui fut ſuivi des plus vives marques d'indignation & de colere. Un des anciens fit cependant remarquer que ce procédé n'étoit ni honnéte ni conforme à l'uſage, & obtint qu'on renverroit les Ambaſſadeurs dans le Palais qui leur étoit deſtiné, juſqu'à ce que le Sénat eût délibéré ſur la réponſe qu'on devoit leur faire. On leur envoya trois ou quatre députés qui porterent la réponſe du Sénat. Elle étoit à peu près conçue en ces termes. « Les Tlaſcalans accepteront la paix que l'Empereur propoſe, pourvu que les conditions ſoient honorables pour les deux nations; mais ils ſont accoutumés à obſerver les loix de l'hoſpitalité, & ils ne pourront ſe réſoudre à répondre à la confiance qu'on a en eux par la mauvaiſe foi. Ils ſe font honneur de regarder comme impoſſible ce qui n'eſt pas permis ». Les Ambaſſadeurs voyant que leurs propoſitions étoient ſi mal reçues, partirent avec la plus grande précipitation. Le bruit de leur commiſſion avoit ſoulevé le peuple, &

ils craignoient de n'être pas à l'abri de ses insultes.

Le jeune Xicotencatl, Général des armées de la République de Tlascala, forme une conspiration contre Cortez.

Quoique l'intrigue des Mexiquains n'eût tourné qu'à la satisfaction de Cortez, elle occasionna cependant un accident qui lui causa beaucoup d'inquiétude. Le jeune Xicotencatl n'avoit osé résister à l'opinion générale du Sénat; mais ce guerrier jaloux de la gloire que Cortez s'étoit acquise, & fatigué d'entendre vanter tous les jours ses exploits, résolut de le perdre. Pour y réussir, il répandit sourdement dans le peuple que le Sénat avoit oublié les véritables intérêts de la patrie en rejettant les offres de l'Empereur du Mexique, & qu'il falloit s'aveugler pour ne pas reconnoître que le véritable dessein des Espagnols étoit de renverser la Religion & la forme du Gouvernement. Il trouva d'abord de la résistance dans ceux qu'il prenoit pour ses confidens; mais, comme il joignoit l'éloquence à la réputation de brave guerrier, il parvint à se faire des partisans: le nombre augmentoit tous les jours, & les Espagnols étoient menacés d'une ruine totale, lorsque les Sénateurs furent informés des complots de

de Xicotencatl. On s'aſſembla pour délibérer ſur une affaire de cette importance. On appella même à l'aſſemblée Xicotencatl l'aveugle qui étoit pere du coupable, ne doutant pas que, ſacrifiant les intérêts de ſon fils à celui de la nation, il ne donnât ſon avis avec toute l'intégrité qu'on pouvoit deſirer.

Toutes les voix furent contre le jeune Xicotencatl. On le traita de traître qui vouloit troubler la tranquillité publique, diffamer les decrets du Sénat & ruiner le crédit de la nation. Quelques avis allerent à la mort du coupable, &, ce qui doit cauſer encore plus d'étonnement, le pere même de Xicotencatl fut un de ceux qui ſoutint cette opinion avec plus de force. C'eſt le ſecond exemple de cette eſpece que nous fournit l'Hiſtoire. Lorſque Rome donna le premier, elle étoit encore dans la barbarie; Tlaſcala, qui donna le ſecond, y étoit auſſi. Le véritable héroïſme eſt plus commun chez les barbares que chez les peuples policés. *Solis, liv. 5. chap. 2.*

La grandeur d'ame du pere toucha ſi vivement ceux qui avoient penſé comme lui qu'ils revinrent à un avis plus

modéré. On fit paroître le coupable, chargé de chaînes, devant les Sénateurs; on lui reprocha sa trahison de la maniere la plus dure; on le dégrada de sa qualité de Général, avec l'humiliante cérémonie de jetter le bâton du haut en bas des dégrés du tribunal. Cette humiliation le força d'avoir recours aux bontés de Cortez qui s'empressa aussitôt de demander sa grace & de le faire rétablir dans sa digniré. La jalousie est une passion qui s'éteint difficilement : le farouche Xicotencatl ne se réconcilia qu'en apparence avec Cortez : il cachoit des projets de vengeance, qu'il avoit dessein de faire éclater à la premiere occasion.

Cette affaire étant terminée, on songea sérieusement à faire la guerre aux Tepeaques. On confia encore le commandement de l'armée de la République à Xicotencatl. Les soldats que Narvaez avoit amenés & qui avoient suivi les étendarts de Cortez refuserent d'abord de prendre les armes; mais le Général leur fit sentir tout le danger auquel ils s'exposoient en ne rendant pas ce service aux Tlascalans; ils consentirent enfin à servir encore

dans cette expédition. Le Général se mit à la tête des Espagnols dont le nombre ne montoit qu'à quatre cens vingt & à seize cavaliers : il y joignit un corps de huit mille Tlascalans, tous hommes choisis & commandés par des Officiers dont il avoit éprouvé la valeur à Mexico. On marcha aux ennemis qui étoient secourus par un corps considérable de Mexiquains : ils résisterent d'abord avec assez de fermeté : mais, se voyant pressés de toutes parts, ils prirent la fuite & envoyerent demander la paix, aux conditions que le vainqueur jugeroit à propos de leur imposer. Cortez leur ayant accordé un pardon général, ils le supplierent de ne pas abandonner leur ville. Il y fit construire une forteresse & leur persuada que c'étoit dans le dessein de les protéger : mais il vouloit se rendre maître du chemin de la Vera-Cruz par ce poste qui étoit déjà fortifié par la nature, & qui, avec un peu de travail pourroit devenir pour lui une ressource contre tous les accidens de la guerre. Il fit fermer l'enceinte intérieure par un rempart de pierre : pour former

des murailles, on coupa le roc dans les endroits où la montagne étoit le moins escarpée. On éleva au sommet de la montagne une citadelle qui dominoit sur la ville & sur toute la plaine. Les Tepeaques travaillerent eux-mêmes à cet ouvrage & le poufferent avec tant d'ardeur qu'il fut achevé en peu de jours. Cortez y laissa un sergent & vingt soldats pour garder cette place qu'il nomma *Segura de la Frontera* Ce fut la seconde ville Espagnole de l'Empire du Mexique.

L'Empereur du Mexique meurt. Les Mexiquains en élisent un autre.

Cortez ne s'en tint pas à cette expédition, il envoya quelques Espagnols avec une armée de Tlascalans soumettre plusieurs bourgs de cette Province qui tenoient encore pour les Mexiquains. Pendant que les Espagnols, secourus par les Tlascalans, faisoient respecter leur nom dans toute cette contrée, on apprit que le successeur de Montezuma étoit mort, & que les Mexiquains avoient proclamé Empereur *Guatimozin*, jeune Prince dont le caractere sembloit promettre un régne éclatant. Il l'avoit commencé par se livrer totalement au soin des affaires. Plusieurs réglemens

en faveur de la milice lui avoient gagné le cœur des Officiers & des soldats. En marquant aux Nobles un air de bonté qui, depuis long-tems, étoit inconnu au Mexique, il gagnoit leur cœur. Il s'étoit aussi attiré l'affection du peuple en diminuant les impôts. Cortez étant informé de tous ces détails, les regarda comme autant d'obstacles qui s'opposoient à ses desseins. Il avoit pris la résolution de faire la conquête du Mexique, comptant toujours sur le secours des Tlascalans : mais il étoit embarrassé comment il pourroit passer la chaussée, depuis que les Mexiquains avoient pris l'habitude de couper les ponts qui étoient sur les canaux. Il ne lui restoit d'autre ressource que les ponts-volans, qui n'étoient pas d'un grand secours à cause des canots dont les Mexiquains faisoient usage sur le lac. Pour y résister, il résolut de faire construire treize brigantins & de conduire son armée jusqu'au centre de Mexico. Il se flata de pouvoir faire porter cette petite flotte en piéces par les Indiens. Il chargea Martin Lopez de la construction de ces brigantins & envoya chercher à la Ve-

ra-Cruz le fer, les mâts & tous les agrès des vaisseaux qu'on avoit coulés à fond. Il trouva sur les montagnes de Tlascala des arbres qui produisoient de la poix ; il en tira tout le brai dont il avoit besoin pour caréner ses bâtimens.

Comme la poudre lui manquoit, il imagina le moyen d'en composer d'une qualité très-fine en faisant tirer du souffre de ce Volcan que d'Ordas avoit été visiter. Il crut qu'une matiere si combustible devoit être un aliment certain pour la flamme. Il y envoya quelques soldats qui revinrent avec une provision suffisante pour fournir toute l'armée de poudre. Ce fut à-peu près dans ce tems qu'on lui apprit que Magiscatzin, ce Sénateur de Tlascala qui lui avoit donné de si grandes marques d'amitié, étoit à l'article de la mort. Cortez lui envoya son Aumônier qui le disposa heureusement à recevoir le baptême & qui le vit mourir avec des sentimens de Religion. Cortez fut très-sensible à la perte de cet ami, auquel il étoit en partie redevable des bontés que les Tlascalans avoient pour lui & pour ses compa-

gnons. La fortune qui sembloit se faire une loi de le soutenir dans ses disgraces, les adoucit dans ce moment par un secours qu'il n'avoit pas lieu d'espérer.

Les Officiers de Cortez se saisissent de deux vaisseaux arrivés de Cuba.

Il apprit que deux vaisseaux Espagnols qui apportoient de Cuba un secours d'hommes & de munitions avoient été saisis successivement par l'adresse de Pedro Cavallero qu'il avoit chargé du soin de garder la côte. Le Gouverneur de Cuba, persuadé que Narvaez étoit en possession de toutes les conquêtes de la Nouvelle Espagne, lui envoya Pierre de Barba, Gouverneur de la Havane, le même qui avoit dérobé Cortez aux persécutions de ses ennemis. Cavallero étoit allé reconnoître son vaisseau & avoit jugé de son dessein par l'empressement avec lequel il s'étoit informé de la situation de Narvaez. Il lui avoit répondu que ce Général étoit en possession de tout le pays, & que Cortez fuyoit à travers les bois avec un petit nombre de soldats qui lui étoient restés attachés. Sur cette réponse, Barba & tous ses gens n'avoient pas fait de difficultés d'aller droit à la Vera-Cruz.

Si tôt qu'ils débarquerent on les arrêta au nom de Cortez. Lorsqu'ils connurent la vérité, loin d'être affligés, ils s'engagerent volontairement à le servir, & Barba obtint le commandement d'une compagnie d'arbalétriers. Un autre vaisseau, conduit par Moreyon de Lobera tomba de la même maniere au pouvoir de la Colonie, & s'engagea avec autant de facilité au service de Cortez. Tous les moyens que Velasquez employoit pour perdre ce dernier servoient à seconder ses projets. Il y avoit dans le premier de ces vaisseaux treize soldats, deux chevaux & quelques munitions de guerre & de bouche; dans le second il y en avoit huit, une jument & une quantité considérable d'armes & de munitions. Cortez eut la satisfaction de voir plusieurs Sénateurs de Tlascala embrasser le Christianisme, ce qui resserra plus étroitement l'amitié de ces Républiquains pour les Espagnols.

Le Général Espagnol eut encore un bonheur qui lui fut d'autant plus agréable, qu'il s'y attendoit moins. On a vu dans le volume précédent, page 418,

qu'un certain Garay, Gouverneur de la Jamaïque avoit équippé trois navires pour faire des établissemens du côté de la Vera-Cruz; Cortez arrêta quelques-uns de ses gens par surprise & les autres furent repoussés par les Indiens dans tous les cantons où ils voulurent aborder. Ne se rebutant pas de ce mauvais succès, il fit un nouvel armement; mais cette seconde expédition ne réussit pas mieux que la premiere. Ses vaisseaux se disperserent, chacun prit sa route, & tous coururent pendant quelque tems au hasard, sans s'être communiqué leur dessein. Ils aborderent presqu'en même tems à la Vera-Cruz, où tous les soldats se rangerent sous les enseignes de Cortez. Le premier de ces vaisseaux portoit soixante hommes; le second cinquante avec sept chevaux. Il étoit très-bien armé & commandé par un Gentilhomme Arragonnois d'une valeur à l'épreuve & dont la personne seule tenoit lieu d'un grand secours. Le troisieme contenoit quarante soldats, dix chevaux & quantité d'armes & de munitions. Cette troupe de guerriers prit le chemin de Tlascala, où Cortez les reçut

Il lui arrive d'autres secours inespérés.

avec une joie mêlée de ſurpriſe. Le haſard amena encore ſur la côte un vaiſſeau des Canaries. Il étoit chargé d'arquebuſes, de poudre & d'autres munitions de guerre, avec trois chevaux & quelques paſſagers qui avoient deſſein de vendre leurs marchandiſes aux Eſpagnols. Le Gouverneur de la Vera-Cruz acheta non-ſeulement toute la charge du vaiſſeau, il perſuada encore aux Officiers d'aller ſervir dans l'armée de Cortez avec treize ſoldats qui étoient avec eux & qui venoient chercher fortune.

La joie de ces heureux événemens n'empêcha point les Officiers de prendre le dueil à Tlaſcala pour la mort de Magiſcatzin qui étoit regardé comme le pere de la Patrie. Ils parurent tous en public avec des caſaques noires qu'on fit teindre exprès & qui étoient par-deſſus leurs habits militaires. Ce témoignage de ſenſibilité pour la douleur publique fit tant d'impreſſion ſur l'eſprit des Sénateurs & ſur le peuple, qu'ils prierent Cortez de remplir la place qui étoit vacante au Sénat. Magiſcatzin joignoit à cette qualité celle de Gouverneur du principal

quartier de la ville. Comme ces deux offices demandoient une assiduité qui ne pouvoit s'accorder avec les projets de Cortez, il se contenta de faire tomber le choix de la République sur le fils aîné du mort qui avoit hérité de toutes les vertus du pere & de tous ses sentimens pour les Espagnols.

Les soldats de Narvaez retournent à l'île de Cuba.

Les soldats de Narvaez, se souvenant des dangers auxquels ils avoient été exposés, n'envisagerent qu'avec frayeur ceux dont ils étoient encore menacés dans la nouvelle expédition que Cortez préparoit. Ils lui rappellerent la parole qu'il leur avoit donnée de les laisser retourner à Cuba après la conquête de Tepeaca. Cortez, regardant ces séditieux comme plus capables de nuire à ses desseins que de les seconder, fit publier dans l'armée que ceux qui voudroient se retirer à Cuba ou dans leur pays pouvoient se présenter, & qu'on leur fourniroit tout ce qu'ils demanderoient. Alvarado conduisit jusqu'à bord d'un des vaisseaux ceux qui sacrifioient la gloire au repos. De ce nombre fut André Duero que l'on avoit vu si attaché aux intérêts de Cortez. L'hon-

neur retint cependant auprès de Cortez plusieurs soldats parmi ceux que Narvaez avoit amenés.

Cortez, voyant qu'il ne recevoit aucune nouvelles de la Cour d'Espagne, résolut d'y envoyer de nouvelles dépêches pour rendre compte à l'Empereur de sa conduite & de l'état où étoient les choses. Il ne manqua pas de faire valoir l'importance de la conquête du Mexique, & finit par demander des secours d'hommes, de chevaux & de provisions. Il chargea ses agens de présenter à l'Empereur l'or & les autres raretés que l'on avoit conservées à Tlascala. Il envoya en même-tems deux députés à l'île Espagnole pour demander des secours à l'Audience Royale de San-Domingo, d'où il pouvoit en obtenir de beaucoup plus prompts que de la Cour : mais il n'en reçut que des promesses.

Cortez envoie demander du secours en Espagne. Comment ses agens y sont reçus.

Suivons pendant quelques momens les agens de Cortez en Espagne. Nous avons dit plus haut qu'il en avoit déja envoyé deux : après beaucoup de peines ils avoient obtenu audience de Charles-Quint, qui s'étant informé, avec beaucoup de soin, de tout ce

qui s'étoit passé au Mexique, avoit connu l'importance de poursuivre une entreprise commencée sous de si heureux présages & par un homme dont il admiroit lui-même la prudence & la valeur. Les affaires de l'Etat & le voyage qu'il se trouva obligé de faire en Allemagne ne lui avoient pas permis de prendre une résolution déterminée entre Velasquez & Cortez. Il confia cette affaire au Cardinal Adrien : mais les troubles qui s'éleverent en Espagne pendant l'absence de l'Empereur fixerent toute l'attention du Ministre. Les agens de Cortez, résolurent d'attendre le retour de l'Empereur & se retirerent à Medellin avec Martin Cortez, pere de notre Général, qui s'étoit joint à eux pour obtenir la protection de la Cour en faveur de son fils. L'Evêque de Burgos, que les partisans de Velasquez avoient su gagner, prenoit toutes les précautions possibles pour fermer le passage à tous ceux qui viendroient de la Nouvelle Espagne de la part de Cortez. Ses ordres étoient si précis qu'on arrêta à Seville les deux derniers agens du Général & tous les présens qu'ils

apportoient à l'Empereur : mais ils eurent l'adresse de s'échapper avec les dépêches & les lettres qu'ils portoient. Ayant appris que les premiers députés de Cortez s'étoient retirés à Medellin avec son pere, ils s'y rendirent en diligence & y attendirent aussi que le calme fût rétabli dans le Royaume. Ce calme arriva & le pere de Cortez se rendit à la Cour & obtint une audience du Cardinal, Gouverneur pendant l'abscence du Monarque. Il les prit sous sa protection, fit porter un Arrêt du Conseil d'Etat par lequel on ôta à l'Evêque la connoissance des affaires entre Fernand Cortez & Diego Velasquez, & on ordonna que tous les effets que les agens du premier avoient apportés leur seroient rendus sans aucun délai. Le Cardinal, étonné des exploits prodigieux que Cortez avoit faits avec si peu de monde, avoit conçu pour lui une véritable estime & s'étoit déclaré son protecteur : mais il fut appellé à la chaire de Saint Pierre sous le nom d'Adrien VI, & sa protection se borna pour Cortez aux simples recommandations.

Solis, liv. 5. chap. 8. Charles-Quint revint alors en Es-

pagne, accorda une audience aux envoyés de Cortez, confirma la récusation de l'Evêque de Burgos, & nomma des Commissaires pour terminer cette grande contestation. Ces Commissaires, après de scrupuleuses informations, déciderent que Cortez méritoit d'être maintenu dans le Gouvernement des pays qu'il avoit conquis; qu'on devoit l'encourager en lui procurant des secours considérables, & le mettre état de poursuivre une entreprise qu'il avoit si bien commencée. Ils blâmerent Velasquez de vouloir usurper, sur des motifs très-légers, la gloire & le fruit des travaux de Cortez; traiterent d'attentat la hardiesse qu'il avoit eue d'envoyer une armée contre lui, même contre les ordres qu'il avoit reçus de l'Audience Royale de Saint Domingue. L'Empereur ayant approuvé ces décisions, on prononça une Sentence qui portoit que Fernand Cortez étoit un bon Ministre & un fidele sujet de sa Majesté Impériale. On honoroit des mêmes qualités les Officiers & les soldats qui l'avoient accompagné; on imposoit un silence perpétuel à Diego Velasquez sur la

conquête de la Nouvelle Espagne, & on lui défendoit, sous peine de punition, d'y apporter obstacle, de quelque maniere que ce fût, réservant cependant ses droits pour les frais qu'il avoit faits en armant les vaisseaux. Les Juges, en dictant cette Sentence, eurent plus d'égards aux intérêts de l'Etat qu'aux loix de la Justice. L'Empereur ratifia la Sentence, & ordonna qu'on envoyât à Cortez tous les secours dont il pouvoit avoir besoin. On assure que Diego Velasquez mourut de chagrin lorsqu'il reçut les ordres de la Cour.

Cortez, pendant qu'on discutoit ses droits à la Cour d'Espagne, faisoit tous ses préparatifs pour la conquête du Mexique. Le 29 Décembre 1520, il fit la revue de ses troupes dont le nombre se montoit à six cens hommes d'infanterie & à quarante cavaliers. Son artillerie étoit composée de neuf piéces de canon qu'on avoit tirées des vaisseaux. Le Général Xicotencatl, qui commandoit encore les troupes de la République, fit passer son armée en revue : elle montoit à dix mille hommes. Le nombre des

alliés, qui étoient campés hors de la ville, étoit si considérable, qu'on prétend que Cortez, pendant le siége de Mexico, se trouva plusieurs fois à la tête de deux cens mille hommes.

Avant de partir, le Général fit publier plusieurs ordonnances qui regardoient les Espagnols & les Indiens. Elles portoient défenses, sous peine de mort, d'employer les armes dans les différens particuliers, de faire la moindre violence aux femmes & de s'éloigner du camp pour le pillage, sans la permission des Officiers. Les Indiens ne firent aucune difficulté de s'y soumettre.

Le trente Décembre de la même année Cortez se mit en marche pour aller faire le siége de Mexico. Le lendemain de sa marche, les coureurs vinrent l'avertir que les ennemis avoient embarrassé le chemin par quantité d'arbres & de pieux fort aigus qu'ils avoient plantés en différens endroits où la terre étoit fraîchement remuée pour y faire enfoncer les chevaux. Il reçut cet avis avec gayeté, & dit à ses soldats : « Ces » braves n'ont pas envie de nous voir » de près. Ils veulent embarrasser nos

Il marche contre les Mexiquains.

» piés, parce qu'ils redoutent nos » mains ». Il fit auſſi-tôt marcher deux mille Tlaſcalans à l'avant-garde, avec ordre d'écarter les arbres. On parvint au haut d'une montagne d'où l'on découvroit le grand lac de Mexico. Le Général alors excita ſes troupes par le ſouvenir des richeſſes qu'elles y avoient laiſſées & par les injures qu'elles y avoient reçues.

Après quelques jours de marche, on apperçut enfin les ennemis qui étoient rangés en ordre de bataille au-delà d'une grande riviere. Lorſqu'ils virent que les Eſpagnols amenoient avec eux un nombre conſidérable d'alliés le courage commença à leur manquer : ils firent leur retraite avec beaucoup de précipitation; mais ils ſe rallierent derriere des bois qui étoient aux environs. Cortez paſſa la riviere ſur un pont de bois, que les ennemis avoient eu l'imprudence de ne pas rompre, rangea ſon armée en bataille, fit tirer quelques coups de canon. Les ennemis épouvantés prirent honteuſement la fuite. Cortez continua ſa marche & paſſa la nuit dans un bourg qu'il trouva abandonné. Il eut la précaution

de mettre des corps-de-garde à toutes les avenues.

Le lendemain, lorſqu'il étoit en marche, il vit paroître dix Indiens qui avançoient à grands pas vers l'avant-garde. Ils n'avoient entre eux qu'une ſeule lance couronnée d'une lame d'or. Ils la portoient avec tant de reſpect & de cérémonie, qu'on la prit pour un ſigne de paix. C'étoit une ambaſſade du Cacique de Tezcuco, qui envoyoit prier Cortez d'épargner les terres de ſon Domaine, & l'aſſurer qu'il deſiroit ſon alliance. Il lui faiſoit en même-tems offrir dans ſa ville un logement commode pour tous les Eſpagnols, & demandoit que les Alliés demeuraſſent hors des murs, où il promettoit de leur faire fournir toutes ſortes de proviſions. Cortez examina long-tems ces Ambaſſadeurs, & malgré leur air de ſincérité, il réſolut de ſe tenir toujours ſur ſes gardes, leur fit une réponſe honnête & continua ſa marche. Etant arrivé au fauxbourg de la ville, il réſolut de différer l'entrée au lendemain, pour avoir le tems d'examiner de plus près la conduite du Cacique. Ce délai ſauva les Eſpagnols.

Le Cacique de Tezcuco cherche à le tromper.

Le Cacique craignanr que ſon projet ne fût découvert, n'oſa ſe préſenter devant Cortez. Les Eſpagnols s'apperçurent que les habitans du fauxbourg ſe retiroient pendant la nuit vers la ville. Tout parut cependant tranquille. Le morne ſilence qui régnoit dans la ville, l'abſence du Cacique, qui, ſelon l'uſage auroit dû ſe préſenter devant le Général, ou lui envoyer quelqu'un pour le ſaluer de ſa part, furent pour Cortez les indices de quelque trahiſon. Dès que le jour parut, il rangea ſon armée en bataille & entra dans la ville; les portes étoient ouvertes & ſans gardes; toute l'armée entra ſans aucune réſiſtance, quelques habitans parurent ſans armes; mais on ne voyoit point de femmes, ce qui augmenta les ſoupçons des Eſpagnols. Cortez diſtribua des troupes dans tous les poſtes importans, avança avec le reſte dans une grande place où il forma quelques bataillons. Il fit chercher le Cacique, mais il apprit qu'il s'étoit retiré pendant la nuit à l'armée des Mexiquains avec un petit nombre de Soldats. La Nobleſſe & une très-grande partie de ſes ſujets à qui ſa tyrannie étoit inſup-

portable, étoient restés dans la ville. On ne tarda pas à apprendre que le Cacique avoit eu le projet de marquer beaucoup d'amitié aux Espagnols pour les engager de se livrer à la confiance, & d'introduire pendant la nuit les troupes Mexiquaines qui devoient les égorger tous; mais que ses envoyés lui avoient fait une peinture si effrayante des forces de Cortez, que sa hardiesse s'étoit changée en crainte; que la prudence avec laquelle les ennemis se comportoient lui avoit fait craindre que son dessein ne fût découvert, & prendre la fuite.

Voilà de quelle maniere Cortez se trouva maître d'une ville importante. La fortune ne borna pas là ses faveurs. Les sujets du Cacique étant tous mécontens du Gouvernement, prirent le parti des Espagnols. Toute l'armée passa la nuit suivante dans Tezcuco. Le palais étoit si vaste que les Espagnols & une partie des Tlascalans y trouverent tous des logemens commodes; les autres troupes se cantonnerent dans les rues voisines. Le lendemain, tous les Nobles demanderent une audience à Cortez. Ils avoient à leur tête

un jeune homme de dix-neuf ans, auquel ils marquoient autant de vénération qu'à leur chef. Un des plus anciens dit au Genéral que le Cacique fugitif n'étoit pas le Seigneur légitime du pays; mais un tyran qui avoit massacré de sa propre main Nebazal, son frere aîné, pour usurper sa couronne, que le jeune Prince qui étoit à la tête des Nobles étoit fils du malheureux Nebazal qui avoit été dérobé à la cruauté du meurtrier de son pere; que l'assassinat s'étoit commis par le secours de l'Empereur qui régnoit avant Montezuma, & que celui qui étoit monté sur le trône ne favorisoit pas moins le meurtrier, parce qu'il espéroit employer sa perfidie à détruire les Espagnols. Le jeune Prince avoit une figure si intéressante, que Cortez, avant d'être informé de sa naissance, lui donna les plus grandes marques d'amitié. Lorsqu'on lui eut expliqué le discours du vieillard, il dit que, suivant les droits de la guerre, il pouvoit livrer la ville au pillage; mais que les Espapnols ne cherchoient que le bonheur des peuples qui vouloient accepter leur alliance, & que pour gage de la sienne, il

Ce Cacique est déposé & Cortez en établit un à sa place.

rendoit à la ville de Tezcuco le Cacique qu'elle avoit reçu du Ciel. Cette déclaration causa une joie générale dans toute la ville. Les Nobles & le peuple se livrerent pendant toute la nuit aux divertissemens & remirent la cérémonie du couronnement au lendemain. Cortez y assista & eut la satisfaction de voir que les habitans, charmés de sa conduite, lui étoient plus soumis que s'il eût remporté sur eux une victoire complette. Le jeune Cacique écouta les exhortations qu'on lui fit touchant la Religion & reçut le baptême.

Tezcuco devint une place de sûreté pour les Espagnols, & disputa aux Tlascalans l'honneur du zèle & de la fidélité. Le Cacique, informé du projet des Espagnols, fit donner plus de profondeur aux premiers canaux du lac Mexico. Pendant qu'on étoit occupé à ce travail, Cortez assiégea la ville d'Iztacpalapa qui étoit située sur la chaussée du lac. A son approche les habitans se retirerent; mais lorsque les Espagnols y furent entrés, ils l'inonderent & les forcerent de l'abandonner. Les Mexiquains les suivirent dans

leur retraite, leur livrerent plusieurs combats & leur tuerent quelques soldats : ils ne durent leur salut qu'à leur prudence & à leur valeur. Lorsque les ennemis les virent aux portes de Tezcuco où étoit le gros de l'armée, ils lâcherent prise.

Les Caciques voisins de Tezcuco vinrent demander du secours à Cortez contre le nouvel Empereur du Mexique qui envoyoit contre eux une puissante armée pour les punir d'avoir ouvert le passage aux Espagnols. Il leur accorda deux cens Espagnols, quinze cavaliers, & la moitié de l'armée des Tlascalans, à la tête desquels il mit le brave Sandoval. Les Caciques joignirent leurs troupes à ce secours, marcherent au-devant de l'ennemi & en firent un carnage affreux. Cortez, pour prix de sa victoire, exigea seulement des Caciques qu'ils fissent alliance avec les Tlascalans, dont ils avoient toujours été ennemis jurés. Le traité fut conclu sur le champ, avec promesse de la part des Tlascalans de le faire ratifier par le Sénat.

L'entrée de Sandoval à Tezcuco eut l'air d'un triomphe. Il étoit accompagné

compagné de tous les Caciques qu'il avoit ſecourus. Ils venoient remercier le Général & lui offrir toutes leurs forces. Il avoit en outre à ſa ſuite un grand nombre de Mexiquains. Cortez accepta l'offre des Caciques, & leur dit de ſe tenir prêts à marcher au premier ordre. Il ſe fit enſuite amener les priſonniers Mexiquains qui s'attendoient à perdre la vie ſelon l'uſage établi dans leur pays. Il affecta devant eux toute la fierté d'un vainqueur offenſé, ordonna cependant qu'on ôtât leurs fers; & voulant profiter de cette occaſion pour juſtifier aux yeux de ſes alliés la guerre qu'il avoit entrepriſe, & leur donner une preuve de ſa généroſité, il tint ce langage aux priſonniers : « Vos uſages & les loix » de la guerre m'autoriſent à vous punir avec la derniere inhumanité : » mais les Eſpagnols ne regardent pas » comme un crime de porter les armes pour ſon Prince, & ſavent diſtinguer les malheureux d'avec les » coupables. Je veux vous convaincre » de l'avantage que la clémence de ma » nation a ſur la barbarie de la vôtre, » en vous donnant tout à la fois la

» vie & la liberté. Retournez dès ce » moment vous ranger ſous les éten» dards de votre Prince, &, puiſque » vous êtes Nobles, vous devez ob» ſerver la loi que j'attache à cette » grace : c'eſt de lui dire que je viens » lui demander raiſon de la guerre in» juſte qu'il m'a faite en rompant les » traités ſur la foi deſquels je m'étois » déterminé à quitter Mexico. Dites» lui que je viens encore venger la » mort de Montezuma, à qui j'ai fait » cette promeſſe avant ſon dernier ſou» pir; que je ſuis ſuivi d'une armée » redoutable, non-ſeulement par le » nombre des Eſpagnols qu'il ſait être » invincibles, & qui eſt conſidérable» ment augmenté, mais encore par les » troupes de toutes les nations qui ab» horent la tyrannie des Mexiquains; » que dans peu je l'attaquerai au mi» lieu de ſa Cour même, & que je ne » relâcherai rien de ma juſte colere, » juſqu'à ce que j'aye réduit en cen» dres toutes les villes qui lui ſont » ſoumiſes & arroſé tout ſon Empire » du ſang de ſes ſujets. Cependant, » ſi, pour éviter ſa ruine & pour épar» gner le ſang des Mexiquains, il ſe

» sent du penchant pour la paix, je » suis prêt à la lui accorder à des con- » ditions raisonnables, parce que les » armes de mon Roi que les foudres » du Ciel assistent toujours, ne bles- » sent que ceux qui leur résistent, & que » je présere l'humanité à la vengeance ». Ces malheureux, étonnés eux-mêmes de la douceur du Général, se jette- rent à ses piés & lui promirent de faire tous leurs efforts pour engager leur Souverain à accepter la paix. Cortez les fit conduire avec une nombreuse escorte jusque sur les bords du lac: mais il n'en reçut aucune nouvelle.

On lui annonça dans le même tems que ses brigantins étoient cons- truits, & qu'on étoit prêt à les con- duire à Tezcuco. La République de Tlascala fournissoit dix mille hommes de charge pour porter les planches, les mâts, les ferrures & tous les au- tres matériaux nécessaires, avec une escorte de vingt mille soldats, sous le commandement d'un jeune Capitaine d'une valeur à l'épreuve. Quoique ces forces parussent suffisantes, Lopez, qui avoit été chargé de la construction & de la conduite des brigantins, crut

qu'il y auroit de l'imprudence à les risquer sur les terres de l'Empire qu'on étoit forcé de passer, sans avoir quelques Espagnols, & en demanda à Cortez. Celui-ci goûta ses raisons, lui en envoya deux cens, quinze cavaliers & quelques troupes auxiliaires, dont il donna le commandement à Sandoval qui avoit mérité toute sa confiance. Ce brave Officier se détourna un peu de sa route pour aller à Zulepeque, qui non-seulement refusoit d'obéir au Général, mais où l'on avoit appris que plusieurs Espagnols avoient été massacrés en allant de la Vera-Cruz à Mexico. A l'approche de Sandoval, les habitans abandonnerent leur ville & se retirerent dans les montagnes. Sandoval les fit poursuivre par les Tlascalans & entra dans la place. Il ne put retenir sa colere lorsqu'il vit les preuves de leur trahison à l'égard des Espagnols. On trouva sur les murs d'un édifice ces mots écrits en Espagnol avec du charbon. « L'infortuné Jean Justo & » ses compagnons furent pris en ce » lieu ». On reconnut dans un des Temples les têtes de ces malheureuses victimes que leurs meurtriers avoient

fait fécher au feu & à la fumée pour les préferver de la corruption. Trifte & affreux fpectacle qui, en confervant les horreurs de la mort, les rendoit encore plus hideufes. Tous les Efpagnols, irrités demanderent à Sandoval qu'il leur fût permis de venger le fang de leur nation avec la derniere rigueur. Il donnoit déja fes ordres lorfque les Tlafcalans qu'il avoit détachés à la pourfuite des habitans revinrent avec un grand nombre de prifonniers de tout âge & de tout fexe, après en avoir tué un plus grand fur les montagnes. Ces malheureux fe jetterent aux piés des Efpagnols en témoignant leur repentir & leur crainte par des larmes & des cris lamentables. Sandoval, cédant à la pitié leur fit grace de la vie & reçut leur ferment de foumiffion qu'ils garderent fidellement. Il fit enterrer avec honneur les reftes des Efpagnols qui avoient été facrifiés.

Après cette expédition il fe rendit à Tlafcala où il arrangea tout pour la marche de l'armée & la conduite des brigantins. Ils arriverent à Tezcuco fans tirer l'épée, parce que les Mexi-

quains s'étoient contentés d'obſerver leurs démarches, n'oſant en venir aux mains. Le jeune Capitaine qui commandoit la nouvelle recrue de Tlaſcalans alla rendre viſite à Cortez & le pria de ne pas tarder à exercer ſa valeur contre les ennemis, parce que le repos l'ennuyoit. Le Général ne fit pas beaucoup de cas de cette vanité, parce qu'il étoit perſuadé que la véritable bravoure eſt toujours accompagnée de la modeſtie : mais il diſſimula, & lui répondit avec douceur.

On commença auſſi-tôt à faire uſage des matériaux qu'on avoit apportés pour conſtruire les brigantins. Pendant qu'on étoit occupé à ce travail, Cortez viſita le pays qui bordoit le lac, dans la vue de choiſir ſes poſtes. Il pilla & brûla quelques-unes des villes qui l'environnoient, attaqua celle de Tacuba qui étoit ſituée au bout de la chauſſée & comme la clef de Mexico. A peine avoit-il commencé l'attaque, qu'on vit ſortir de la capitale un gros de Mexiquains à la tête deſquels étoit l'Empereur. On crut que leur deſſein étoit de ſe jetter dans Tacuba. En conſéquence Cortez don-

na ordre aux Eſpagnols de les attendre, afin de les attaquer lorſqu'ils ſeroient entre le lac & la ville. Quelques-uns ſauterent à terre & formerent leurs rangs avec tant de confuſion, que Cortez attribuant leur conduite à la crainte, laiſſa une partie de ſes troupes devant la ville & marcha droit à la chauſſée. Les ennemis abandonnerent le terrein par degrés & dans une eſpece de déſordre. Le Général cédant à ſon impétuoſité les ſuivit. Lorſqu'ils le virent dans le détroit de la chauſſée, ils ſe rallierent. Pendant qu'ils l'arrêtoient par leur réſiſtance, un prodigieux nombre de canots ſe rangea des deux côtés de la chauſſée. Ceux qui étoient dedans s'étoient munis de longues piques armées de la pointe des épées que les Eſpagnols avoient perdues dans leur premiere retraite. Les Eſpagnols voyant le danger qui les menaçoit de toutes parts, firent face de tous côtés & ſe retirerent ſans perdre un ſeul homme : mais ils furent preſque tous bleſſés. Pendant le combat, Jean Volante qui portoit une enſeigne, fut renverſé dans le lac d'un coup de pique. Les Indiens qui étoient

Solis, liv. 5. chap. 15.

le plus proche se jetterent aussi-tôt sur lui, le mirent dans un canot qui prit aussi tôt la route de Mexico; ils avoient dessein de présenter ce prisonnier à l'Empereur. Volante se laissa conduire, feignant d'être hors de combat; mais lorsqu'il se vit éloigné des autres canots, il prit ses armes, tua ceux qui le gardoient, se jetta à la nage, & arriva au bord du lac avec son drapeau qu'il n'avoit jamais abandonné.

Le souvenir de cette disgrace fut effacé par un secours assez considérable d'hommes & de munitions qui arriva précisément dans le tems où Cortez étoit aux prises sur la chaussée avec les Mexiquains. Solis & les autres Historiens de la conquête du Mexique croient que ce secours venoit de l'île Saint Domingue. Dans le même tems, Cortez fut informé que l'Empereur du Mexique envoyoit une puissante armée dans la Province de Chalco pour faire rentrer ce pays sous son obéissance & couper aux Espagnols le chemin de Tlascala & de la Vera-Cruz. Il y envoya Sandoval avec trois cens Espa-

gnols, vingt cavaliers & quelques Tlaſcalans, pour ſoutenir les troupes de cette Province qui s'étoient déja miſes ſous les armes. En arrivant, Sandoval attaqua & défit les ennemis qui avoient paru au même tems que lui. Il paſſa la nuit dans une grande ville nommée Guaſtepeque qui étoit tout auprès du lieu où la bataille s'étoit donnée. Le lendemain, ayant appris que les ennemis s'étoient retirés à Capiſtlan qui n'étoit qu'à deux lieues de là, il marcha à eux & en fit un horrible carnage. Après cette ſeconde victoire, il retourna auprès du Général.

Cortez, voulant encore reconnoître le pays qui étoit aux environs du lac, ſe mit à la tête d'un corps de troupes compoſée d'Eſpagnols & de Tlaſcalans. Dans cette expédition, il fut obligé de livrer pluſieurs combats aux Mexiquains qui l'attaquoient de tous côtés & à chaque inſtant. Il voulut s'emparer de *Suchimilco*, place importante; mais il fut obligé de l'abandonner après avoir perdu neuf ou dix Eſpagnols. Il y courut lui-même le plus grand danger: écoutant plus ſon courage que la prudence, il ſe jetta, l'épée

à la main, au milieu d'un gros d'ennemis, fut enveloppé de toutes parts.

Danger auquel Cortez est exposé.

Il résista long-temps en combattant avec la derniere vigueur; mais son cheval, accablé de l'assitude, s'abbattit sous lui. Les ennemis l'environnerent: comme il étoit trop embarrassé pour se servir de ses armes, il alloit être accablé par le nombre; mais l'envie que les ennemis avoient de le prendre vivant, pour le présenter à l'Empereur, le sauva. Pendant qu'ils cherchoient à s'emparer de lui, un cavalier nommé Christophe *d'Olea* de Medina del Campo, qui l'avoit vu tomber, appella quelques Tlascalans qui combattoient auprès de lui, s'élança dans l'endroit où étoit le Général, tua cinq ou six de ceux qui paroissoient le plus empressés, &, secouru par les Tlascalans qu'il avoit appellés, il délivra Cortez. Ce danger auquel le Général venoit d'échapper lui fit connoître combien il est dangereux de s'abandonner aux premieres saillies du courage.

Solis, liv. 5. chap. 18.

Dans ce même tems les brigantins se trouverent en état d'être lancés à l'eau. Cortez prit alors toutes les précautions qu'il crut nécessaires pour at-

taquer Mexico. Les armes furent essayées ; les Officiers reçurent leurs instructions ; les munitions de guerre & de bouche furent soigneusement amassées. Enfin Cortez porta l'attention par-tout & prépara tout. Pendant qu'il étoit occupé de ces soins, un accident imprévu mit sa fermeté à la derniere épreuve. Un de ses plus anciens soldats vint lui demander une audience secrette, & lui apprit que, pendant son absence, il s'étoit formé une conjuration contre sa vie & celle de tous ses amis. L'auteur de cet attentat étoit un autre soldat de peu de considération, qui se nommoit Antoine de *Villafanga*. Regardant le siége de Mexico comme une entreprise désespérée il avoit formé le projet de s'en exempter, avoit inspiré ses sentimens à quelques amis du même ordre, en leur représentant qu'ils ne devoient pas se perdre pour suivre la témérité d'un seul homme. Il leur proposa de retourner à l'île de Cuba. En conséquence de ses avis, ils s'assemblerent pour délibérer sur les moyens qu'ils employeroient pour venir à bout de leur entreprise. Ils trouvoient assez de facilité à s'échapper du camp, mê-

Quelques Espagnols forment une conspiration contre Cortez.

me à traverser la Province de Tlascala ; mais ils n'en trouvoient pas autant à parvenir jusqu'à la Vera-Cruz. Ils craignoient même que celui qui y faisoit les fonctions de Gouverneur ne les arrêtât en les voyant arriver sans ordre & sans congé de Cortez. Le chef des conjurés proposa, pour lever toutes ces difficultés, de tuer Cortez & ses partisans, & d'élire un autre Général, qu'on pourroit dégoûter du siége, & sous lequel pouvant se retirer sans se noircir de la tache de déserteur, on feroit valoir auprès du Gouverneur de Cuba le service qu'on lui auroit rendu. Il ajouta qu'on pouvoit même se flatter de recevoir des récompenses à la Cour d'Espagne. Cet avis ayant été approuvé, on dressa un acte par lequel les conjurés s'engagerent à seconder leur chef dans l'exécution de son crime & le signerent tous de leur nom. Cet odieux complot fut conduit avec tant d'adresse que le nombre des conjurés augmenta de jour en jour.

Ils avoient concerté de supposer un paquet arrivé de la Vera-Cruz avec des lettres d'Espagne & de le présenter au Général pendant qu'il seroit à table

avec ses Officiers. Les conjurés devoient entrer alors, sous prétexte de demander des nouvelles d'Espagne, & prendre le tems où Cortez seroit occupé de la lecture pour le poignarder lui & ses amis. Ils étoient convenus de sortir tous ensemble & de se répandre dans le quartier en criant : *Espagne*, *liberté*. Les Officiers qu'on se proposoit d'assassiner avec Cortez étoient d'Olid, Sandoval, Alvarado & ses freres, Tapia, les deux Intendans Louis Marin & Pierre d'Ircico, Bernard Diaz, Historien de la conquête & plusieurs autres. Villafanga destinoit le commandement de l'armée à François Verdugo, beau-frere du Gouverneur de Cuba, parce que cette qualité sembloit le rendre propre à soutenir une faction : mais on savoit qu'il étoit rempli d'honneur, & personne n'osa lui communiquer le complot. On se persuada qu'après l'exécution du crime il se trouveroit forcé d'accepter le commandement, pour éviter un plus grand malheur. Le soldat qui révéla ce secret ne demanda pas d'autre récompense que la vie.

L'importance de cette accusation ne

permettant pas de ſuivre de longues formalités, Cortez prit avec lui quelques ſoldats & des Officiers, ſe rendit à la maiſon qu'occupoit Villaſanga, le fit arrêter en ſa préſence, ordonna qu'on le chargeât de chaînes. Il fit enſuite ſigne à tous ceux qui étoient préſens de ſortir, ſous prétexte de l'interroger en ſecret. Après lui avoir fait un détail aſſez circonſtancié de toute la conjuration, & profitant des lumieres qu'on lui avoit données, il tira du ſein du coupable le traité que les conjurés avoient fait & ſigné. Il le lut, & y ayant trouvé le nom de pluſieurs perſonnes qu'il croyoit dignes de toute ſa confiance, il reſſentit le chagrin le plus cuiſant. Cependant il ne confia ce ſecret à perſonne, ordonna aux Officiers de Juſtice d'inſtruire cette affaire le plus promptement qu'il ſeroit poſſible; ſans pouſſer plus loin les recherches & les preuves. Elle ne traîna point en longueur. Villaſanga, convaincu par l'acte que le Général avoit trouvé ſur lui, & ſe croyant trahi par ſes aſſociés, confeſſa ſon crime. On lui donna le tems de ſatisfaire aux devoirs de la Reli-

gion : il fut pendu la nuit ſuivante à la fenêtre de ſon logement, & on laiſſa ſon cadavre expoſé une partie du jour ſuivant, afin de faire connoître ſon crime & le châtiment qu'on en avoit fait. Cet exemple de juſtice cauſa autant de frayeur aux coupables que d'horreur aux autres ſoldats.

Cortez étoit irrité contre tous les complices de la conjuration : mais il ne vouloit pas perdre tant de ſoldats au commencement d'une expédition. Afin d'éviter la néceſſité de punir les coupables, & de ne pas s'expoſer en même tems aux fâcheuſes ſuites de l'impunité, il publia qu'il avoit trouvé dans le ſein de Villafanga un papier tout déchiré, qui contenoit vraiſemblablement les noms des conjurés ; qu'il ſe félicitoit lui-même de n'en avoir pu lire aucun ; qu'il ne cherchoit point à les connoître ; mais qu'il prioit ſes amis de s'informer ſoigneuſement ſi les Eſpagnols avoient quelque plainte à faire ſur ſa conduite, parce qu'il ne déſiroit rien de ſi bonne foi que de ſatisfaire ſes troupes, & qu'il étoit auſſi diſpoſé à corriger ſes propres défauts qu'à recourir aux voies de la rigueur

& de la justice, si la modération des châtimens affoiblissoit la terreur des exemples. Il déclara en même-tems que ceux qui avoient eu quelque liaison avec Villafanga pouvoient paroître sans défiance. Le soin qu'il prit de ne laisser appercevoir aucunes traces de chagrin sur son visage leur persuada qu'il ignoroit leur crime : ils recommencerent à le servir avec zèle, afin d'ôter le soupçon que l'on pouvoit avoir conçu contre eux d'une noire perfidie. La prudence l'engagea cependant à prendre plus de précautions par la suite. Il se donna une garde de douze soldats choisis, sous le commandement d'un Officier, dont la fidélité lui étoit connue, & personne ne condamna ce nouvel air de grandeur. On ne peut trop donner d'éloges à la sagesse de Cortez dans toute cette affaire.

Solis, liv. 4. chap. 19.

Il ne fut pas long-tems sans avoir encore une occasion d'exercer sa fermeté. Ce fameux Général des Tlascalans, dont il admiroit lui-même la valeur & qu'il aimoit à cause de l'attachement de son pere pour les Espagnols, prit tout à coup le parti d'abandonner l'armée avec plusieurs Tlascalans

Xicotencatl veut exciter les Tlascalans à la sédition Cortez le fait tuer.

qu'il fut armer de fa haine contre Cortez. Ce fier Indien ne pouvoit pardonner au Général Efpagnol de l'avoir battu avec fi peu de monde, & aux autres Efpagnols d'avoir une fi grande fupériorité fur ceux de fa nation. Les Tlafcalans qui étoient reftés à l'armée furent les premiers à blâmer fa conduite & à en avertir le Général. Cortez fentit combien cette démarche de la part d'un homme qui avoit acquis tant de confidération parmi les alliés, étoit dangereufe dans la conjoncture préfente. Il ne doutoit pas que la févérité ne fût néceffaire contre ce déferteur, & que la fûreté des Efpagnols demandoit qu'on en fît un exemple capable d'infpirer affez de terreur à tous les Indiens qui étoient dans fon armée, pour les retenir dans le devoir; mais il crut qu'il falloit avant de fuivre les regles de la difcipline, écouter la reconnoiffance aux bontés du vieux Xicotencatl, & à celles de la République en général. Il envoya des députés aux Sénateurs pour les informer de ce qui fe paffoit & les affurer que fa conduite feroit conforme à leurs intentions. Cette fage affem-

blée répondit aux députés en présence même du pere du coupable, que « suivant les loix de la République, quiconque soulevoit une armée contre son Général étoit digne de mort; que Cortez étoit par conséquent libre d'exercer contre le Général Tlascalan la justice la plus rigoureuse, & que s'il revenoit à Tlascala, il ne seroit pas traité avec plus de douceur ». D'après cette réponse, Cortez envoya un détachement d'Espagnols à la poursuite de Xicotencatl, avec ordre de le prendre vif ou mort. On le joignit à quelque distance de Tezcuco; il se défendit jusqu'à la derniere extrémité, quoique foiblement secouru par les Tlascalans qui l'accompagnoient. Les Espagnols l'ayant tué pendirent son cadavre à un arbre. Plusieurs écrivains ont assuré que le Général l'avoit fait exécuter à la vue de toute l'armée; mais Diaz, qui étoit présent, dit le contraire. Cortez étoit trop prudent pour humilier les Tlascalans au point de faire subir, en leur présence, un supplice si honteux à leur Chef. Il n'ignoroit pas que le spectacle & le récit font des impressions bien dif-

férentes. Ceux qui avoient accompagné Xicotencatl ne firent aucune difficulté de rejoindre l'armée Espagnole après sa mort.

Cortez au milieu de ces embarras, ne perdoit pas de vue les préparatifs de son expédition. Les brigantins étant près d'être mis à l'eau, il fit célébrer une Messe solemnelle, où tous les Espagnols communierent. Il fit ensuite la revue de ses troupes; le nombre des Espagnols montoit à neuf cens hommes d'infanterie bien armés, & à quatre-vingt-six cavaliers. Il avoit dix-huit piéces d'artillerie, trois grosses de fer & quinze fauconneaux de bronze, avec une provision très-considérable de poudre & de balles. On mit sur chaque brigantin vingt-cinq Espagnols, un Capitaine, douze rameurs Indiens & une piéce d'artillerie. Le reste de l'armée fut partagé en trois corps qui devoient s'emparer des trois principales chaussées. Le premier corps étoit composé de cent cinquante Espagnols, & de trente cavaliers, & soutenu par trente mille Tlascalans avec deux piéces de canon. Le second étoit de cent soixante Espagnols, de

trente cavaliers & de trente mille Indiens alliés, & avoit aussi deux piéces de canon. Le troisieme étoit encore composé du même nombre de soldats Espagnols & vingt-six cavaliers, quarante mille Indiens & deux pieces d'artillerie. Diaz ne fait pas monter les Indiens à un nombre si considérable. Il assure qu'il n'y avoit que dix mille Tlascalans qui embarrasserent même plus qu'ils ne servirent; mais Solis l'accuse d'avoir voulu attribuer toute la gloire de ce fameux siége aux Espagnols, ce qui blesse toute vraisemblance.

On s'empara sans difficulté de toutes les places qui environnoient le lac, parce que les habitans avoient pris les armes pour aller au secours de la Capitale.

Les Mexiquains avoient assemblé un corps considérable de troupes aux environs de Tacuba pour garder les aquéducs qui fournissoient de l'eau à Mexico; mais Alvarado & d'Olid, qui commandoient chacun un détachement Espagnol, l'attaquerent avec tant de fureur, qu'ils le mirent en fuite. Après cette expédition ils couperent tous les

canaux, dont l'eau se perdit dans le lac. Cette premiere expédition incommoda beaucoup la ville qui fut obligée d'avoir recours aux ruisseaux.

Cortez, voyant que tout étoit préparé pour l'attaque, monta sur le plus léger des brigantins, pour être en état de veiller sur tous les postes & d'y porter du secours. Il rangea ensuite ses brigantins sur une seule ligne, les fit parer de tout ce qui pouvoit servir à leur donner de l'éclat. Il vouloit d'abord s'avancer vers Mexico, pour s'y faire voir triomphant & maître du lac, & se proposoit de rabattre sur Iztacpalapa qui servoit de retraite aux canots Mexiquains. Dans sa route, il découvrit, à peu de distance de Mexico une petite île qui n'étoit qu'un rocher & sur le sommet duquel étoit un château assez spacieux, d'où les Mexiquains qui le gardoient chargerent les Espagnols d'injures, & leur firent toutes sortes de menaces, comme d'un poste d'où ils se croyoient à l'abri de toute insulte. Cortez crut ne devoir pas laisser cette insolence impunie, principalement à la vue de la ville, dont les terrasses & les balcons étoient couverts d'une mul-

titude d'habitans qui observoient les premiers exploits des brigantins. Il descendit dans l'île avec cent cinquante Espagnols, monta au château par deux sentiers, l'attaqua si vivement qu'il passa au fil de l'épée une partie de la garnison & força l'autre de se sauver à la nage.

Les Espagnols assiégent la Capitale du Mexique.

Après cette expédition, Cortez se trouva forcé de changer tout son plan d'attaque. On vit tout-à-coup sortir de la ville un grand nombre de canots; les premiers s'avancerent d'abord avec lenteur pour attendre ceux qui les suivoient; mais le nombre devint si considérable que le lac en fut tout couvert. Le mouvement des rames, l'éclat des plumes & des armes offrirent aux Espagnols un spectacle magnifique & terrible en même-tems. Le lac étoit comme abîmé devant eux & changé en une plaine où l'eau ne paroissoit plus sous les bâtimens & les hommes qui la couvroient.

Cet appareil ne servit qu'à exciter le courage de Cortez : il forma ses brigantins en demi-lune, pour présenter plus de front à l'ennemi & s'avança contre les canots Mexiquains,

Pour leur prouver qu'il ne craignoit pas d'en vênir aux mains. Losqu'il se vit à quelque distance il s'arrêta pour laisser prendre quelques momens de repos à ses rameurs, avec ordre d'entrer ensuite à toutes rames dans le gros de la flotte ennemie. Un vent de terre qui s'éleva tout-à-coup seconda les intentions de Cortez : les rameurs soutenus par ce vent, pousserent les brigantins sur cette multitude de canots qui couvroit le lac, & y firent un ravage qu'il est plus aisé de s'imaginer que de décrire. L'artillerie, les arquebuses, les arbalêtes, qui tiroient sans perdre un seul coup; les piques qui renversoient un nombre prodigieux d'hommes; la fumée même que le vent portoit devant la flotte & qui obligeoit les ennemis de tourner la tête pour s'en défendre ; les brigantins qui par leur choc brisoient les canots, tout concouroit à l'avantage des Espagnols. Cinq cens canots de l'avant-garde & qui étoient remplis de Nobles Mexiquains soutinrent cependant le combat avec beaucoup de valeur; mais tous les autres se trouverent dans une confusion si horrible, qu'ils

Ils rapportent une victoire sur les Mexiquains.

ſe renverſoient les uns les autres en fuyant. Dans ce combat naval les ennemis perdirent la plus grande partie de leurs Soldats ; leur flotte fut rompue & les brigantins en pourſuivirent les débris, juſqu'à l'entrée de Mexico.

Cette victoire rendit les Eſpagnols maîtres du lac. Cortez s'avança juſque ſous les murs de la ville, où il fit tirer quelques coups de canon, pour avertir les habitans de ſon triomphe. Ce fut avec une entiere ſatisfaction qu'il vit les tours des Temples & les terraſſes remplies de peuple qui en avoit été le ſpectateur.

Le Général retourna à Tezcuco pour laiſſer repoſer ſes troupes en ſûreté pendant la nuit. Dès la pointe du jour il ordonna de conduire les brigantins du côté d'Yztacpalapa. Dans ſa route il rencontra une multitude de canots qui ramoient avec beaucoup de vîteſſe vers Cuyoacan. Ne doutant pas qu'ils n'allaſſent du côté où d'Olid étoit poſté avec un détachement, il alla promptement à ſon ſecours, le trouva ſur la digue réduit à combattre de front contre les Mexiquains

quains qui l'attaquoient & contre les canots qui venoient d'arriver & qui le prenoient en flanc. La néceſſité avoit inſpiré aux ennemis tout ce que l'art de la guerre peut enſeigner. Ils avoient levé les ponts dans tous les endroits où les chauſſées étoient coupées & où les eaux du grand lac perdoient leur force en s'écoulant dans l'autre. Ils avoient des claies & des planches toutes prêtes pour paſſer d'un côté à l'autre, & avoient élevé des tranchées derriere ces foſſés remplis d'eau ,. afin d'en défendre les approches. Cortez fit placer ſes arquebuſiers ſur le bord des tranchées pour écarter ceux qui voudroient les défendre, pendant qu'on paſſoit de main en main des faſcines & qu'on combloit le foſſé. Il fit enſuite avancer des piéces d'artillerie qui ouvrirent le paſſage, & les débris d'une fortification ſervoient à remplir le foſſé de l'autre. D'Olid s'étoit emparé de la premiere, lorſque les canots Mexiquains étoient arrivés & leur attaque imprévue commençoit à lui cauſer de l'embarras : mais ces canots prirent la fuite, ſi-tôt qu'ils apperçurent les brigan-

tins. Cortez, excité par le ſuccés du travail, le fit pouſſer tout le jour ſuivant, & d'Olid ſe trouva le matin au dernier pont. Les Mexiquains accoururent pour le défendre : mais Cortez, qui étoit dans un brigantin, ſauta à terre avec les Eſpagnols qui l'accompagnoient, fit un carnage ſi horrible, que les ennemis effrayés prirent la fuite & le laiſſerent maître d'une des principales rues de la ville.

Les Mexiquains, en fuyant ſe jetterent dans un Temple peu éloigné : les tours, les degrés, tout ce Temple enfin fut couvert d'une ſi grande quantité de ſoldats qu'il paroiſſoit une montagne de plumes & d'armes. Ils défioient les Eſpagnols comme s'ils euſſent été dans un lieu inacceſſible. Cortez, indigné de voir tant d'orgueil ſuivre de ſi près tant de lâcheté, prit la réſolution de les forcer dans ce poſte. Il fit amener des brigantins quatre des meilleures piéces d'artillerie. La premiere décharge en renverſa un ſi grand nombre que les autres furent épouvantés, s'enfuirent du côté de la ville & abandonnerent le Temple aux Eſpagnols qui s'en emparerent & brûlerent toutes les Idoles.

Solis, liv. 5. chap. 21.

Cortez résolut de passer la nuit dans ce Temple, & de s'y fortifier pour resserrer les ennemis & pour y former la principale attaque. Il communiqua son dessein à ses Officiers qui le combattirent par des raisons si fortes qu'il l'abandonna. Il se rendit le lendemain à Iztacpalapa & trouva Sendoval dans le plus grand embarras. Il s'étoit emparé de la plus grande partie de la ville qui étoit sur la digue : mais, se voyant incommodé par les canots des ennemis qui étoient demeurés maîtres de la partie basse & qui l'attaquoient sans relâche, il avoit entrepris de s'emparer de quelques édifices, d'où son artillerie pouvoit les écarter. A peine y étoit-il entré, qu'une multitude de canots qui se tenoient en embuscade l'avoient environné, le tenoient assiégé & presque dans l'impossibilité de faire sa retraite. Cortez apperçut de loin tous ces canots, fit ramer à toute force & les écarta en peu de tems. Solis dit que les Mexiquains perdirent dans cette occasion une si grande quantité de soldats, qu'ils commencerent à s'appercevoir de la diminution de leurs forces.

Après cette expédition, Cortez fit passer Sandoval du côté de Tepeaquilla où il y avoit encore une chaussée moins large & moins commode, mais dont il étoit important de s'emparer, parce que les ennemis n'avoient plus que ce passage pour tirer les vivres, & ils commençoient à en manquer. Cortez fit ensuite voguer du côté de Tacuba, où il trouva Alvarado qui poussoit son attaque avec divers succès; mais il avoit perdu plusieurs Espagnols, ce qui causa beaucoup de chagrin au Général. Voyant que toutes ces différentes attaques ne lui réussissoient pas aussi promptement qu'il l'auroit souhaité, il résolut de prendre une autre marche, les suspendit toutes, pour avoir le tems de rassembler & de faire construire une flotte de canots, avec laquelle il pût se rendre maître de toutes les parties du lac. Pour cet effet, il envoya ordre à ses alliés de lui envoyer tous les canots qu'ils avoient en réserve & en fit construire lui-même un grand nombre à Tescuco. Lorsqu'il en eut une quantité suffisante pour remplir son projet, il mit dans chaque un nombre assez considérable d'In-

diens ſous des Capitaines de leur nation. Il les diviſa en trois eſcadres dont chacune devoit être ſoutenue de quatre brigantins. Alors on recommença les attaques avec plus d'ordre & de facilité. On fit nuit & jour des rondes ſur le lac pour arrêter les ſorties des Mexiquains. On enleva tous ceux qui tenterent de paſſer pour porter à la ville des vivres & de l'eau. Sandoval, d'Olid & Alvarado pénétrerent juſqu'aux fauxbourgs de la ville.

Les aſſiégés mirent tout en uſage pour leur défenſe ; ils montrerent dans cette occaſion autant d'activité & d'induſtrie qu'on pourroit en attendre des peuples le plus policés. Ils ſe réduiſirent d'abord à faire leurs ſorties pendant la nuit, pour fatiguer les Eſpagnols par les inquiétudes & les veilles. Ils envoyerent par de longs détours des canots chargés de pionniers qui nettoyoient les foſſés qu'on avoit eu beaucoup de peine à combler. Ils imaginerent un ſtratagême qui fait honneur à leur induſtrie. Ils conſtruiſirent dans la ville trente barques renforcées de groſſes planches, pour s'en faire un rempart, derriere lequel ils pouvoient

être à couvert. Une nuit fort obſcure, ils allerent ſe poſter dans quelques endroits couverts de grands roſeaux au travers deſquels la vue ne pouvoit pénétrer. Ils y enfoncerent quantité de gros pieux qui s'élevoient à fleur d'eau & dont le ſeul choc étoit capable de nuire aux plus grands vaiſſeaux. Ils eſpéroient pouvoir attirer dans cette forêt de roſeaux & de pieux quelques-uns des brigantins qui alloient ſucceſſivement en courſe & avoient préparé trois ou quatre canots chargés de vivres pour les faire ſervir d'amorce. En effet deux brigantins ne tarderent pas à donner dans le piége : les canots chargés de vivres ſe préſenterent fort adroitement & prirent la fuite ; les brigantins les pourſuivirent avec une extrême promptitude & donnerent au travers des pieux. Au même inſtant les Indiens parurent dans leur barques & vinrent à l'attaque avec une fureur qui tenoit du déſeſpoir. Ceux qui étoient dans ces brigantins, voyant que l'ef fort des rames ne ſuffiſoit pas pour les débaraſſer, prirent le parti de ſoutenir le combat, pour occuper les ennemis. Ils firent en même-tems deſ-

cendre quelques plongeurs qui couperent les pieux. La liberté qu'ils eurent ensuite de se remuer les mit en état de faire jouer leur artillerie : mais les Espagnols y firent une perte considérable : deux de leurs plus braves Officiers y périrent & presque tous les soldats furent blessés.

Cortez résolu de venger la mort de ces deux braves Officiers, employa contre les ennemis leur propre ruse. Il posta la nuit suivante six brigantins dans un autre lieu couvert de roseaux & qui n'étoit pas éloigné des ennemis. A la pointe du jour il fit sortir de la flotte un autre brigantin qui, paroissant chercher les canots qui portoient des vivres, s'approcha des barques autant qu'il étoit nécessaire pour paroître les avoir découvertes, & prit sur le champ la fuite du côté où étoit la contre-ambuscade. Les Mexiquains poursuivirent le brigantin, comme Cortez l'avoit prévu, &, se croyant sûrs de le prendre, ils poussèrent des cris de joie. Lorsqu'ils furent à une distance convenable, les autres brigantins sortirent de leur embuscade, firent sur eux une décharge de toute leur artil-

lerie qui coula à fond la plus grande partie des barques & jetta la consternation dans toutes les autres; la seconde décharge acheva de détruire le reste.

Dans le même tems on fut informé par divers prisonniers qu'on fit dans les attaques, que la ville commençoit à manquer de vivres, ce qui engagea Cortez à apporter encore plus de soin pour leur couper les passages; mais pour autoriser encore davantage la justice de ses armes, il rendit la liberté à deux ou trois des principaux prisonniers & les chargea de dire à l'Empereur qu'il lui offroit la paix, à condition seulement qu'il reconnoîtroit la souveraineté du Roi d'Espagne dont le droit étoit fondé parmi les Mexiquains sur une tradition de leurs ancêtres. Les prisonniers qui furent faits depuis, rapporterent que Guatimozin avoit reçu cette proposition avec moins d'orgueil qu'il n'avoit coutume d'en marquer; qu'il avoit assemblé ses Officiers, ses Ministres & les Sacrificateurs, qu'il leur avoit représenté le misérable état de la ville avec un attendrissement qui sembloit marquer de l'inclination pour

la paix. Tous les Officiers & les Ministres entrerent dans les mêmes sentimens; mais les Sacrificateurs s'opposerent à la paix avec une opiniâtreté invincible; ils assuroient que les Dieux leur avoient promis la victoire. Le respect dont ils étoient en possession & le motif de la Religion qui appuyoient leur sentiment, l'emporta. L'Empereur, quoiqu'il eût un pressentiment de sa ruine prochaine, consentit à continuer la guerre, & fit publier dans toute la ville que quiconque parleroit de paix seroit sur le champ puni de mort, sans épargner les Sacrificateurs même qui étoient obligés de soutenir avec plus de fermeté que les autres le sentiment des oracles.

Si-tôt que Cortez fut informé de cette résolution, il prit celle d'attaquer Mexico par les trois chaussées & de porter le fer & le feu dans la ville jusqu'au Palais Impérial. Il envoya ordre à Sandoval & à d'Alvarado d'attaquer par chacun leur côté à une heure marquée. Pour lui il forma son attaque du côté de Cuyoacan. Les ennemis avoient rouvert les fossés de la digue & relevé leurs fortifications :

mais Cortez fit approcher cinq brigantins qui, avec leur artillerie, rompirent ces fortifications, tandis que les troupes de terre combloient les fossés. Ainsi l'armée avança sans beaucoup d'obstacle : mais elle fut arrêtée au dernier pont qui touchoit au quai de la ville. Les Mexiquains avoient coupé la chaussée dans un espace d'environ quinze piés de longueur, ce qui avoit repoussé l'eau vers les quais & la rendoit beaucoup plus haute dans ce nouveau fossé. Ils avoient en outre fortifié cet espace du côté de la ville avec deux ou trois rangs de poutres & de grosses planches liées par des traverses & de longues chevilles : cette barriere étoit en outre défendue par une multitude incroyable de soldats. Les premiers coups de canon briserent cependant cette machine, & ses débris tuerent un grand nombre de Mexiquains. Ceux qui occupoient les premiers rangs reculererent sur ceux qui les suivoient & les forcerent de rentrer dans la ville. Le quai étant nettoyé, Cortez fit approcher les brigantins & les canots de ses alliés pour mettre ses troupes à terre. Il y fit passer sa cavalerie par

le même moyen, & ne prit que trois piéces d'artillerie qu'il crut suffisantes pour son expédition.

Avant d'aller aux ennemis, il chargea Julien Alderete de faire combler le grand fossé de la chaussée sous la protection des brigantins qui continuoient de border le quai. Le combat ayant commencé dans les premieres rues de la ville, Alderete, échauffé par le bruit des armes, & croyant que l'emploi de combler & de garder le fossé étoit au-dessous de lui, se livra à une ardeur indiscrete, marcha au combat & fut suivi par toute sa troupe. Ainsi le fossé qu'on n'avoit pu traverser en arrivant fut abandonné. Sitôt que l'Empereur en fut averti, il ordonna à ses Officiers de retourner vers le quai avec leurs troupes, afin de charger les Espagnols au passage, lorsqu'ils voudroient s'en retourner. Cortez, qui n'avoit pas dessein de s'établir ce jour là dans la ville, voyant qu'il lui restoit peu de tems pour retourner dans son quartier avant la nuit, ordonna la retraite. Comme il ignoroit que le fossé eût été abandonné, il marcha de ce côté espérant le trouver

comblé & gardé. Lorsqu'il approcha du quai, son arriere-garde fut attaquée par des légions d'ennemis. Les Arquebusiers firent face & le Général, suivi des cavaliers résista aux premiers efforts des ennemis. Etant alors instruit de l'imprudence d'Alderete, il voulut rallier ses troupes & former des bataillons : mais ses ordres furent mal exécutés. Les Alliés qu'il avoit fait marcher vers la digue se précipiterent avec confusion dans le fossé : les uns passoient sur les brigantins & dans les canots ; les autres se jettoient dans l'eau où une troupe de nageurs Mexiquains les perçoient de leurs dards, ou les étouffoient au fond du lac. Cortez combattoit avec son courage ordinaire & poussoit les ennemis avec vigueur : mais son cheval fut tué sous lui. Un Officier nommé François Guzman lui présenta le sien. Cette généreuse action coûta la vie à l'Officier : il fut enlevé par les ennemis. Cortez se retira vers les brigantins où il arriva tout couvert de sang & de blessures. Dans cette action quarante Espagnols furent enlevés par les ennemis ; on perdit en outre mille Tlascalans & une piéce d'artillerie.

Perte que l'imprudence d'un Officier cause aux Espagnols.

Le chagrin que Cortez ressentit de ce désastre fut plus dangereux pour sa vie que ses blessures même. Il ne pouvoit se consoler de la perte de Guzman & des autres Espagnols. Alderete, pénétré de douleur à la vue de tous les maux que son imprudence avoit causés, alla offrir sa tête au Général, pour l'expiation de son crime. Cortez, ne croyant pas devoir faire un exemple qui ne pourroit servir qu'à décourager ses plus braves guerriers, se contenta de lui faire une vive réprimande en présence de toute l'armée. Pour comble de douleur, il apprit encore que Sandoval & Alvarado avoient perdu vingt Espagnols dans les attaques qu'ils avoient formées. Il se trouvoit encore dans la cruelle nécessité de garder sa douleur au-dedans de lui-même pour ne pas décourager ses soldats. Il résolut de changer le siége en blocus pendant qu'on panseroit les blessés.

Solis, liv. 5. chap. 22 & 23.

Herrera, Diaz & Solis assurent que les blessés furent guéris du secret, ce qu'on appelle en Espagne *curar por ensalmo*. Diaz, qui étoit témoin de cette opération, l'attribue à un soldat nommé *Jean Catalano*. Il mettoit sur

les plaies un peu d'huile & récitoit quelques verſets des Pſeaumes de David. Le lecteur fera les réflexions qu'il voudra ; nous nous contenterons de dire que ſuivant les ſources dans leſquelles nous puiſons, les ſoldats de Cortez & lui-même furent guéris en très-peu de tems.

Cependant les Mexiquains célébroient leur victoire par des réjouiſſances. Tous les quartiers de la ville furent éclairés par de grands feux : on entendoit le ſon des inſtruments militaires qui ſe répondoient en différens chœurs. On voyoit la clarté répandue dans tous les Temples, ce qui annonçoit des cérémonies barbares. On ne douta pas que cet appareil ne regardât les priſonniers Eſpagnols que l'on ſacrifioit aux Dieux de l'Empire. Quelques ſoldats qui s'avancerent dans des canots entendirent les cris de ces malheureuſes victimes & crurent reconnoître ceux qui les pouſſoient : pitoyable ſpectacle qui frappa, peut-être, plus leur imagination que leurs oreilles & leurs yeux. Lorſqu'ils en firent le récit au quartier, Cortez ne put retenir ſes larmes.

Cet avantage, joint à l'idée que les Mexiquains avoient d'avoir appaifé leurs faux Dieux, releva leur courage au point que la nuit même, un peu avant le jour, ils s'approcherent des quartiers, dans l'intention de mettre le feu aux brigantins & d'achever la défaite des Efpagnols, qu'ils favoient être bleffés pour la plus grande partie & tous fatigués : mais ils eurent l'imprudence de faire fonner cette terrible trompette qui infpiroit de la fureur aux foldats toutes les fois qu'ils l'entendoient. Son bruit avertit les Efpagnols de ce qui alloit fe paffer : ils fe tinrent fi bien fur la défenfive, qu'ils repoufferent les Mexiquains en pointant fur eux les piéces des brigantins & celles de leurs logemens.

Le jour fuivant l'Empereur employa une rufe, dont le plus grand homme de guerre auroit lieu de s'applaudir. Il fit courir le bruit que Cortez avoit été tué dans fa retraite ; ce qui releva le courage des Mexiquains, par l'efpérance de fe voir bien tôt délivrés des Efpagnols. Il fit en même-tems publier dans toutes les villes voifines que le Dieu de la guerre, adouci par

le sang des victimes Espagnoles, lui avoit annoncé d'une voix intelligible que la guerre finiroit dans huit jours, & que tous ceux qui mépriseroient cet avis périroient dans cet intervalle. Il y envoya en même-tems les têtes des Espagnols qui avoient été sacrifiés, comme des témoignages sensibles d'une victoire qui devoit les ramener à l'obéissance. Il eut encore l'adresse d'introduire dans le camp des alliés de Cortez plusieurs émissaires qui y répandirent la même prophétie. Les oracles du Dieu de la guerre avoient une réputation si bien établie dans toutes les contrées, que les Indiens des différentes nations étoient accoutumés à les respecter. Un terme si court frappa leur imagination au point qu'il les détermina à quitter le camp Espagnol & tous les quartiers se trouverent abandonnés dans l'espace de deux ou trois nuits. Les Tlascalans mêmes les imiterent, à l'exception de quelques Nobles qui préférerent l'honneur à la vie. Cortez, désolé de voir que son entreprise étoit sur le point d'échouer, regarda le remede comme impossible, parce qu'il ne connoissoit

Ruse que l'Empereur emploie pour engager les Tlascalans & les autres alliés à abandonner Cortez.

pas la cause du mal. Il parvint enfin à la connoître, & envoya promptement après les déserteurs, pour les engager à suspendre leur marche jusqu'à ce que les huit jours fussent écoulés, en leur faisant considérer que ce délai ne changeroit à rien leur sort, & les assurant d'ailleurs qu'on cherchoit à les tromper, & qu'ils se répentiroient d'avoir été si crédules. Ils consentirent à laisser passer les huit jours dans les lieux où ils s'étoient arrêtés. Voyant que le tems marqué par les prétendus oracles étoit passé, ils eurent honte eux-mêmes d'avoir été si crédules, revinrent à l'armée avec une nouvelle hardiesse. Dom Fernand, Cacique de Tezcuco, avoit envoyé son frere aux troupes de sa nation : il les ramena le huitiéme jour avec de nouvelles levées. Les Tlascalans, honteux de leur désertion, n'osoient retourner à l'armée : mais lorsqu'ils virent un nouveau renfort que leur République envoyoit à Cortez, ils se joignirent à lui & rentrerent dans leur quartier. Le Général, feignit de les confondre avec les nouvelles recrues & leur fit le même accueil.

Ces recrues qui augmentoient considérablement les forces des Espagnols, & le bruit qui se répandit que la ville étoit réduite à la derniere extrémité, engagea plusieurs nations, qui jusqu'alors étoient restées neutres, à se déclarer en faveur des Espagnols. La plus considérable fut celle des Atomies, Montagnards féroces, qui conservoient leur liberté dans des retraites inaccessibles, dont la stérilité & la misere avoient toujours empêché les Mexiquains d'en entreprendre la conquête. Ils avoient toujours haï les sujets de l'Empereur, sans autre motif que leur faste & leur mollesse. On ne dit point de combien d'hommes étoit composé le secours qu'ils amenerent aux Espagnols ; mais on assure que Cortez se vit alors à la tête de deux cens mille hommes.

Les Mexiquains n'étoient pas demeurés dans l'inaction pendant que leurs ennemis avoient suspendu leurs hostilités : ils avoient fait de fréquentes sorties la nuit & le jour, sans cependant faire beaucoup de mal aux Espagnols que les brigantins avoient toujours mis à couvert. On apprit des

derniers prisonniers que la rareté des vivres commençoit à être si grande dans la ville qu'on avoit peine à arrêter les murmures des soldats & du peuple ; que les eaux du lac, dont on étoit obligé de faire usage, faisoient périr beaucoup de monde.

Cortez assembla ses Officiers pour délibérer sur le parti que l'on avoit à prendre dans cette conjoncture. Toutes les opinions se réunirent à recommencer les attaques des trois chaussées, & à se maintenir dans la ville, si l'on parvenoit à y prendre poste, comme on avoit lieu de l'espérer. Les trois corps des trois postes eurent ordre d'attaquer en même-tems, & d'avancer chacun par son côté jusqu'à la grande place du marché appellée *Tlateluco*, où ils devoient se joindre tous & agir suivant les occasions.

On fit une provision abondante de vivres, d'eau & de tout ce qui parut nécessaire à la subsistance des troupes dans une ville qui manquoit de tout. Les trois Commandans firent sortir leurs soldats du quartier dès la pointe du jour. Chacun étoit soutenu par ses brigantins & ses canots. Ils attaque-

rent les trois chauffées en même-tems, & les trouverent toutes trois en état de défenfe : les ponts étoient levés, les foffés ouverts & le nombre des ennemis étoit auffi grand que fi la guerre n'eût commencé que de ce jour. Après quelque réfiftance, les trois corps arriverent prefqu'en même-tems à la ville. Ils avancerent jufqu'aux endroits où les maifons étoient ruinées, y firent des retranchemens & y établirent leurs quartiers pour paffer la nuit, avec toutes les précautions néceffaires. Cette conduite déconcertoit les projets des Mexiquains, qui efpéroient encore les charger dans leur retraite. Les Nobles s'affemblerent, coururent au Palais Impérial & fupplierent l'Empereur de s'éloigner du péril. Les uns lui confeilloient d'abandonner la ville ; les autres vouloient qu'on fortifiât le Palais ; d'autres propoferent enfin de faire les derniers efforts pour déloger les Efpagnols des poftes dont ils s'étoient emparés. Guatimozin prit le parti le plus digne d'un Empereur, ce fut de mourir au milieu de fes fujets. En conféquence il donna ordre que tous les foldats

fussent prêts pour attaquer les ennemis en même-tems. Si-tôt que le jour parut, ils s'avancerent vers les trois quartiers des Espagnols : mais on y étoit instruit de leurs mouvemens, & on avoit disposé l'artillerie & les arquebuses sur toutes les avenues, & on tua un si grand nombre de Mexiquains, que tous ceux qui restoient, perdant l'espoir de réussir, se retirerent. Les Espagnols les poursuivirent l'épée à la main & se procurerent un espace beaucoup plus considérable pour la nuit suivante que celui qu'ils avoient occupé pendant la précédente.

Cet heureux succès fut suivi par d'autres difficultés : le lendemain ils ne purent avancer que pas à pas, en détruisant les maisons & en comblant les tranchées que les Mexiquains avoient faites dans les rues : mais l'ardeur du travail avança beaucoup l'ouvrage. En moins de trois jours les trois Commandans se rencontrerent dans la place qui avoit été indiquée. La division d'Alvarado s'y établit, après en avoir chassé plusieurs bataillons que les ennemis y avoient placés. Cet Officier vit assez près de ce lieu un Tem-

ple fort ſpacieux dont les tours & les degrés étoient occupés par une multitude de Mexiquains. Il ſentit combien il étoit intéreſſant de ne pas laiſſer ce corps d'ennemis derriere lui, envoya quelques compagnies qui l'attaquerent & le délogerent ſans beaucoup de réſiſtance. Il rangea enſuite ſon corps de troupes en ordre de bataille, afin de faire un logement. Il ordonna enſuite qu'on fît de la fumée au haut du Temple, pour avertir les autres Capitaines qu'il s'étoit emparé de ce poſte. Bien-tôt la diviſion que Cortez commandoit arriva au milieu de la place & la foule de Mexiquains qui fuyoient devant-elle ſe jetta dans les bataillons d'Alvarado qui les taillerent en piéces. Ceux qui fuyoient devant Sandoval eurent le même ſort & les trois Commandans ſe réjoignirent au lieu déſigné.

Les Mexiquains, voyant les forces des Eſpagnols réunies, coururent avec empreſſement pour défendre la perſonne de l'Empereur, ce qui facilita au Général le moyen d'établir ſes logemens ſans obſtacle. On employa quelques compagnies des alliés à dé-

barraſſer la place des corps morts dont elle étoit remplie. On les jetta dans les canaux. On fut obligé d'employer des Officiers Eſpagnols, pour empêcher que ceux qui étoient occupés à cette fonction ne ſe déroballent avec leur charge, pour en faire des feſtins qui étoient toujours la derniere fête de leur victoire. Malgré ces précautions, quelques-uns trouverent le moyen de contenter leur abominable avidité & de dévorer des cadavres : mais on feignit de ne pas s'en appercevoir : il auroit été dangereux d'employer la ſévérité. Cortez, étoit trop prudent pour laiſſer échapper aucun des moyens qui pouvoient le conduire à ſon but, il envoya ordre aux Officiers des brigantins & des canots, de courir, ſans relâche d'une digue à l'autre & de lui donner ſur le champ avis de tous les mouvemens des aſſiégés. Il diſtribua enſuite ſes troupes de maniere qu'elles puſſent ſe livrer pendant la nuit au repos dont elles avoient beſoin. Il ne fut en effet interrompu que par les ſupplications de pluſieurs habitans de la ville, à demi morts de faim qui

Solis, liv. 5. chap. 24.

s'approchoient, ſans armes, pour demander des vivres, en offrant de vendre leur liberté à ce prix. Quoiqu'il y eût beaucoup d'apparence qu'on les chaſſoit comme des bouches inutiles, ils exciterent la pitié de Cortez au point qu'il leur fit donner quelques rafraîchiſſemens, & les laiſſa paſſer dans la campagne où ils pouvoient trouver leur ſubſiſtance.

Le jour en paroiſſant fit appercevoir une multitude de Mexiquains armés dans les rues dont ils étoient encore en poſſeſſion. Leur deſſein étoit de couvrir ſeulement pluſieurs ouvrages par leſquels ils vouloient fortifier leur derniere retraite. Cortez, voyant qu'ils n'étoient point diſpoſés à l'attaquer, ſuſpendit l'exécution du deſſein qu'il avoit formé de donner un dernier aſſaut. Il ſe flatta même de leur faire accepter de nouvelles propoſitions dans la conjoncture où ils ſe trouvoient. Il chargea de cette commiſſion trois ou quatre priſonniers des plus qualifiés. Voyant diſparoître, vers le milieu du jour, les ſoldats qui gardoient les rues, il crut être arrivé au moment où les Mexiquains alloient ſe ſoumettre,

Le Palais dans lequel Guatimozin s'étoit retiré avec la Noblesse & une partie des soldats, formoit un angle très-spacieux, dont la plus grande partie étoit environnée des eaux du lac : l'autre, peu éloignée de Tlateluco, étoit fortifiée d'une circonvallation de grosses planches garnies de fascines, de pieux & d'un fossé profond qui coupoit toutes les rues voisines. Le jour suivant, Cortez, à la tête de la plus grande partie des Espagnols, s'avança dans les rues que les Mexiquains avoient abandonnées, & rencontra leurs fortifications dont toute la ligne étoit couronnée de soldats : mais on jugea qu'ils n'avoient aucunement dessein de commettre des actes d'hostilité par le silence de leurs instrumens militaires & par la cessation de leurs cris. Il s'avança deux ou trois fois jusqu'à la portée des fleches, après avoir donné ore aux Espagnols qui l'accompagnoient de ne former aucune attaque. Les Mexiquains baisserent les armes & ce repos qui fut accompagné du même silence, fit croire aux Espagnols que les propositions de paix n'étoient pas désagréables aux Mexiquains. On re-

marqua en même tems qu'ils faiſoient tous leurs efforts pour dérober aux Eſpagnols la connoiſſance de la miſere qu'ils enduroient. Ils mangeoient en leur préſence de petits pains de maïs & en jettoient quelques-uns au peuple qui tendoit les bras de l'autre côté pour recevoir ce foible ſecours. Cette eſpece de tréve dura trois jours, pendant leſquels on vit ſortir de l'enceinte pluſieurs Officiers qui défierent au combat ſingulier les plus braves Eſpagnols. Leurs inſtances duroient cependant fort peu & la plûpart ſe retiroient avec précipitation, lorſqu'ils voyoient qu'on ſe diſpoſoit à leur répondre : mais ils paroiſſoient auſſi contens de leurs bravades qu'ils l'auroient été de la victoire. Un de ces braves s'approcha un jour du quartier général : ſa parure annonçoit que c'étoit un Noble. Il avoit pour armes une épée & un bouclier de quelqu'un des Eſpagnols qui avoient été ſacrifiés. Il répéta pluſieurs fois ſon défi avec un air de fierté, même d'arrogance. Cortez, indigné de ſon inſolence, lui fit crier par ſon interpréte que s'il vouloit amener avec lui dix

autres Mexiquains, il permettroit qu'un jeune Espagnol, qu'on lui montra, les combattit tous ensemble. Ce jeune homme avoit seize ou dix-sept ans au plus : il étoit page de Cortez, & se nommoit *Jean Nugnez de Marcado*. Le Mexiquain, irrité d'un langage si méprisant, recommença ses bravades avec plus d'insolence. Mercado, croyant que ce combat le regardoit, puisque le Général l'avoit désigné, se déroba si légérement qu'on ne put le retenir. Il franchit avec la même légéreté le fossé qui bordoit le quartier, chargea le Mexiquain avec autant de force que de courage & l'abbattit à ses piés. Cette action lui attira l'éloge de tous les Espagnols & les applaudissemens même des ennemis qui étoient présens. Il revint mettre aux piés du Général l'épée & le bouclier du vaincu. Cortez, charmé de sa valeur, l'embrassa plusieurs fois, lui ceignit lui-même l'épée qu'il venoit de gagner, & lui confirma le titre de Chevalier qu'il avoit acquis par son courage.

Le Conseil de Guatimozin n'avoit pas cessé de délibérer sur les proposi-

tions de Cortez pendant le tems que la suspension avoit duré. La plus grande partie des Nobles & des Ministres opinoient pour la paix, afin de faire cesser la misere extrême à laquelle le peuple étoit réduit : mais les Sacrificateurs s'y opposoient de toutes leurs forces, parce qu'ils regardoient leur perte comme attachée à l'alliance des Espagnols avec les Mexiquains. Ils eurent le talent de mêler dans leurs représentations les promesses & les menaces de leurs Dieux : on résolut de continuer la guerre. L'Empereur ordonna avant de rompre la tréve qu'une partie de la Noblesse & tous les canots qui étoient autour de lui se rendissent dans une espece de port que le lac formoit derriere son Palais. Il vouloit se préparer une retraite, en cas que la fortune l'abandonnât encore lorsqu'il feroit ses derniers efforts. Cet ordre fut exécuté avec tant de bruit & de confusion que les Officiers Espagnols qui commandoient les brigantins ne tarderent pas à s'appercevoir des mouvemens qui se faisoient dans cet endroit. Ils en informerent aussi tôt Cortez qui se douta

du dessein qu'avoit formé l'Empereur. Il envoya sur le champ Sandoval, qu'il nomma Capitaine Général des brigantins, pour assiéger le port avant la fin du jour, se mit à la tête de ses troupes de terre, les disposa au combat & s'approcha des fortifications, pour hâter la conclusion de la paix par les menaces d'une sanglante guerre. Les Mexiquains, qui de leur côté avoient reçu l'ordre de se préparer au combat, annoncerent la rupture de la paix par des cris horribles. Ils marquerent beaucoup de résolution : mais les premiers coups de canon leur ayant fait connoître la foiblesse de leurs remparts, ils connurent le danger qui les menaçoit. Ils ne tanderent pas à faire paroître des drapeaux blancs & à répéter plusieurs fois le mot de paix qu'ils avoient appris à prononcer. On leur fit annoncer par les interpretes qu'on écouteroit leurs propositions. Quatre Ministres de l'Empereur se présenterent sur le fossé en habits qui annonçoient l'objet de leur mission. Ils saluerent les Espagnols avec de profondes révérences, & s'adresserent au Général, qui s'avança aussi sur

le bord du foſſé, & lui dirent que le puiſſant Guatimozin, ſenſible aux miſeres de ſon peuple, les avoit nommés pour traiter de bonne foi; qu'il ſouhaitoit la fin d'une guerre également funeſte aux deux partis & qu'il n'attendoit que les propoſitions du Général Eſpagnol, pour lui envoyer les ſiennes. Cortez répondit que la paix étoit l'unique but de ſes armes, & que malgré le pouvoir qu'il avoit d'employer la force contre ceux qui tardoient ſi long-tems à ſe rendre à la raiſon, il vouloit encore bien revenir au traité que l'on avoit rompu; mais que les affaires de cette importance s'arrangeoient difficilement par la voie d'un tiers, & que, pour éviter toutes les conteſtations, il étoit néceſſaire que leur Empereur parût accompagné de tous ſes Miniſtres, afin de pouvoir les conſulter ſur le champ ſi l'occaſion s'en préſentoit; que les Eſpagnols accepteroient toutes les conciliations qui ne bleſſeroient point l'autorité de leur Monarque, & qu'ils engageoient leur parole, non-ſeulement de finir les hoſtilités, mais encore d'employer toutes leurs forces au ſervice du Roi

du Mexique. Les envoyés se retirerent avec les apparences d'une entiere satisfaction, & Cortez se hâta d'envoyer ordre à Sandoval de suspendre l'attaque du port. Les envoyés reparurent un quart-d'heure après sur le bord du fossé, pour assurer que l'Empereur viendroit le lendemain avec ses Ministres, & qu'ayant la paix à cœur, il ne se retireroit point sans l'avoir conclue.

Leur dessein n'étoit que de traîner la négociation, afin de faire tous les préparatifs pour assurer la retraite de l'Empereur qui étoit résolue. Les Députés revinrent encore à l'heure qu'ils avoient marquée : mais ils dirent que Guatimozin ne pouvoit venir que le jour suivant, à cause d'un accident qui lui étoit arrivé. Ils ajouterent qu'il falloit encore remettre l'entrevue, pour en préparer les formalités. Enfin les Mexiquains eurent l'adresse de tromper ainsi Cortez pendant quatre jours. Il étoit si persuadé qu'ils desiroient sincérement la paix, qu'il avoit déja pris des précautions pour recevoir l'Empereur avec éclat : mais lorsqu'il apprit ce qui se passoit sur le lac, il eut honte de se voir la dupe de sa trop

grande crédulité, & ne put s'empêcher de faire éclater sa colere.

Au point du jour marqué par Cortez pour l'entrevue, Sandoval s'apperçut qu'une multitude de Mexiquains s'embarquoient sur les canots qui étoient dans le port. Il en fit avertir aussi-tôt le Général, assembla ses brigantins qui étoient dispersés en différens postes. Bien-tôt les canots Mexiquains se mirent à la rame : ils portoient la principale Noblesse & les principaux Officiers des troupes de l'Empire, qui étoient résolus de combattre les brigantins, pour favoriser la fuite de l'Empereur. Leur dessein étoit de se disperser, sitôt que sa personne seroit en sûreté, pour la rejoindre par différentes routes. Ils allerent effectivement droit aux brigantins, & les attaquerent avec tant de fureur, que, sans s'effrayer du premier fracas de l'artillerie, ils s'avancerent jusqu'à la portée des armes blanches. Pendant qu'on en étoit aux mains, Sandoval s'apperçut que six ou sept grandes barques s'éloignoient à force de rames, & cherchoient à s'échapper. Il donna ordre à *Garcie Holguin*, qui commandoit le brigantin le plus léger,

de les suivre à force de rames & de voiles, de les attaquer, & de tâcher de les prendre, s'il étoit possible. Holguin les poussa si vigoureusement, qu'en peu de tems il eut assez d'avance pour tourner la proue : il tomba sur la premiere qui paroissoit commander les autres. Toutes les barques s'arrêterent alors comme de concert, & les Matelots haufferent leurs rames lorsqu'ils se virent investis. Ceux qui étoient dans la premiere crierent de toutes leurs forces qu'on ne tirât pas, parce que la personne de l'Empereur y étoit. Ce langage fut entendu de quelques Espagnols qui savoient plusieurs mots de la langue du Mexique. Pour se faire encore mieux entendre, ils baisserent les armes. Le brigantin aborda dans ce moment la barque, où Holguin se jetta l'épée à la main avec quelques Espagnols.

L'Empereur du Mexique est fait prisonnier.

Guatimozin y étoit effectivement : il s'avança le premier, & reconnoissant le Capitaine à la déférence qu'on avoit pour lui, il lui dit d'un air assez assuré : « Je suis votre prisonnier, & j'irai » où vous voudrez : je vous prie seu» lement de respecter l'Impératrice & » les femmes de sa suite. » Il passa aussi-

tôt dans le brigantin, & donna la main à l'Impératrice, pour lui aider à monter. Il conserva une si grande présence d'esprit dans ce terrible moment, que, s'appercevant que Holguin regardoit les autres barques avec une espece d'embarras, il lui dit : « Soyez » sans inquiétude, tous mes sujets » viendront mourir à mes piés ». En effet, au premier signe qu'il leur fit, ils laisserent tomber leurs armes, & suivirent tranquillement le brigantin.

Solis, liv. 5. chap. 24 & 25.

Sandoval étoit alors occupé à combattre les barques; & l'on s'appercevoit à leur résistance qu'elles étoient remplies de la Noblesse, qui avoit formé la résolution de périr pour conserver la liberté du Monarque. Elle cessa cependant aussi-tôt qu'elle fut instruite de sa captivité, & les cris de guerre se changerent en gémissemens. Les Mexiquains prirent le parti de se soumettre: la plupart passa même dans les brigantins, pour suivre la fortune de son Souverain.

Holguin se hâta d'envoyer un canot porter cette heureuse nouvelle à Cortez, & l'avertir qu'il lui amenoit lui-même cet illustre prisonnier. Il passa à

la vue de Sandoval ; mais, voulant avoir l'honneur de remettre lui-même Guatimozin entre les mains de Cortez, il évita de s'approcher des brigantins, dans la crainte d'être arrêté par un ordre auquel il n'auroit pu réſiſter ſans ſe rendre coupable. Pendant que tous ces événemens ſe paſſoient ſur le lac, Cortez, toujours à la tête des troupes de terre, continuoit d'attaquer les tranchées; & les Mexiquains qui avoient été chargés de les défendre, combatoient avec une conſtance & une hardieſſe qui n'avoit point encore eu d'exemple : mais le malheur qui venoit d'arriver à l'Empereur, leur ayant été annoncé par leurs ſentinelles, ils ſe retirerent avec un trouble dont on ne connut la cauſe qu'à l'arrivée du canot de Holguin. Cortez à cette nouvelle leva les yeux au Ciel, pour lui rendre grace d'un évenement auſſi heureux. Il donna auſſi-tôt ordre à ſes ſoldats de ceſſer l'attaque juſqu'à nouvel ordre : il envoya en même-tems deux Compagnies d'Eſpagnols ſur les bords du lac, pour y recevoir Guatimozin à la deſcente du brigantin qui le portoit. Il marcha lui-même après eux pour le

recevoir, & pour lui donner toutes les marques de considération qu'il croyoit lui devoir. L'Empereur y répondit de la même maniere : il sembloit qu'il vouloit couvrir son dépit des marques de la reconnoissance. Lorsqu'ils furent arrivés au quartier des Espagnols, tous les Officiers s'arrêterent à la porte, & le Monarque entra avec l'Impératrice : il affecta un air de tranquillité qui étonna même les Espagnols. Ce Prince s'assit un instant avec l'Impératrice, se leva aussi-tôt pour faire asseoir le Général. Reconnoissant les Interprêtes aux postes qu'ils occupoient, il dit à Cortez :

Solis, liv. 5. chap. 25.

« Qu'attendez-vous, généreux Capitaine, pour m'ôter la vie avec ce » poignard que vous avez à votre côté; » des prisonniers comme moi ne servent » que d'embarras aux vainqueurs : je » veux mourir par vos mains, puisque » je n'ai pas eu la satisfaction de perdre » la vie pour ma patrie «. En cet endroit la constance lui manqua, & les larmes étoufferent sa voix ; mais elles en dirent plus qu'il n'avoit fait lui-même. L'Impératrice les laissa couler avec moins de réserve, & Cortez fut lui-même obligé de faire violence à

la pitié que ce ſpectacle lui inſpiroit. Il garda le ſilence quelque tems, pour laiſſer à ces illuſtres malheureux celui de calmer les premiers mouvemens de leur douleur. Il prit enfin la parole & lui dit : » Seigneur, vous n'êtes point » tombé dans une diſgrace indigne de » vous : ce n'eſt point d'un ſimple » Officier dont vous êtes le priſonnier, » c'eſt d'un Monarque ſi puiſſant, qu'il » ne reconnoît point de ſupérieur ſur » la terre, & ſi généreux en même- » tems, que Guatimozin peut eſpé- » rer non-ſeulement de recouvrer ſa » liberté, mais encore l'Empire du » Mexique, & qu'en attendant ſes or- » dres, je le ferai ſervir & reſpecter » par les Eſpagnols comme s'ils étoient » ſes propres ſujets «. Cortez voulut enſuite tenter de le conſoler par quelques exemples de Souverains tombés dans de pareilles diſgraces : mais il s'apperçut que la douleur ne permettoit pas à Guatimozin de l'écouter.

Portrait de l'Empereur Guatimozin. *Solis, ubi ſuprà.*

Ce Prince avoit environ vingt-quatre ans. Sa valeur & ſes exploits l'avoient fait monter au rang d'où l'on tiroit les Empereurs. Il avoit la taille haute & bien proportionnée : ſon

teint étoit si beau, qu'il paroissoit comme étranger au milieu des Indiens. Ses traits, sans être réguliers, étoient assez agréables. Il avoit l'air naturellement fier : il le conserva même au milieu de son affliction, & s'attiroit plus de respect encore que de pitié.

Celui de l'Impératrice.

L'Impératrice étoit de même âge que l'Empereur, les graces & la vivacité de ses manieres attiroient les regards. Au premier aspect elle avoit quelqu'éclat qu'on prenoit pour de la beauté : mais, en l'examinant, on lui trouvoit les traits moins délicats que les femmes ne les ont ordinairement. Elle étoit niéce de Montezuma : quelques Auteurs assurent même qu'elle étoit sa fille. Cortez ne l'eut pas plutôt appris, qu'il lui renouvella ses offres de service, & lui déclara hautement que tous les Espagnols devoient respecter en elle la mémoire de son pere, dont ils avoient reçu tant de bienfaits. Il fut obligé de finir la conversation, pour aller achever de soumettre la partie de la ville qui tenoit encore. Il mit les deux prisonniers entre les mains de Sandoval avec une garde sûre. L'Empereur, pénétrant le

motif qui l'engageoit à se retirer, il le conjura d'épargner le sang de ses sujets, lui disant qu'il suffisoit, pour les engager à se rendre, de les avertir que leur Empereur étoit prisonnier : il le pria même de souffrir qu'un de ses Ministres l'accompagnât, pour déclarer aux soldats & au peuple que son intention étoit qu'ils obéissent au Général Espagnol, parce qu'ils ne devoient pas irriter un homme qui tenoit leur Souverain prisonnier, & qui étoit maître de sa vie.

Les Mexiquains se soumettent aux Espagnols.

Les Mexiquains étoient toujours restés sous les armes : mais la surprise que leur avoit causé la captivité de l'Empereur les avoit empêchés de commettre aucune hostilité. Lorsque le Ministre de Guatimozin entra dans leurs quartiers, & leur annonça les ordres du Souverain, ils s'y soumirent sur le champ, en protestant cependant de leur obéissance. Cortez exigea qu'ils sortissent sans armes & sans bagages, ce qui fut exécuté très-promptement. Le nombre de soldats qui restoit aux Mexiquains, après les pertes qu'ils avoient faites, étonna les Espagnols. Cortez défendit, sous les plus rigou-

reuſes peines, qu'on leur fît la moindre insulte dans leur marche ; & ſes ordres furent ſi reſpectés, qu'on n'entendit aucune parole injurieuſe échapper de la bouche des alliés, qui avoient cependant conçu une haine implacable pour les Mexiquains.

Horrible état ou les Eſpagnols trouvent Mexico.

L'armée Eſpagnole entra enſuite dans cette partie de la ville que les Mexiquains venoient d'évacuer : elle n'y trouva que des objets d'horreur & de compaſſion en même-tems : des vieillards, des enfans qui n'avoient pu ſuivre les autres, & dont les ſoupirs annonçoient la frayeur à l'aſpect des Eſpagnols, qu'ils regardoient comme implacables; des bleſſés qui demandoient la mort, & accuſoient la pitié de leurs vainqueurs ; des maiſons déſertes & remplies de cadavres, dont on ſe propoſoit de célébrer les funérailles dans un autre tems. Il en ſortoit une odeur ſi inſupportable, que les Eſpagnols ſe refuſoient même la reſpiration. Cortez ſe hâta d'abandonner ces horribles lieux. Il diſtribua les troupes d'Alvarado & de Sandoval dans les quartiers de la ville où la contagion ne s'étoit pas répandue, les chargea du

ſoin de faire enterrer les cadavres & de nettoyer la ville. Il prit enſuite la route de Cuyoacan avec la diviſion d'Olid & les priſonniers.

Ainſi la ville de Mexico fut ſoumiſe à la domination des Eſpagnols. Le reſte de l'Empire du Mexique ſuivit bien-tôt l'exemple de la capitale. Cet événement, à jamais mémorable, arriva le 13 Août 1521, après un ſiége de trois mois. On ne pourroit ſe perſuader qu'une armée ſi foible ſoumit un peuple ſi puiſſant & ſi nombreux, ſi l'on n'étoit convaincu que les Indiens, à l'aſpect des Eſpagnols, furent ſaiſis de frayeur, qu'elle fut encore augmentée par le bruit & les effets de l'artillerie & de la mouſqueterie, & par les chevaux, qu'ils prenoient pour des monſtres dévorans.

Les Eſpagnols & les Indiens auxiliaires qui étoient reſtés dans Mexico, travaillerent avec tant d'ardeur, qu'ils nettoyerent en peu de tems cette malheureuſe ville. Cortez fit allumer de grands feux dans toutes les rues, pour purifier l'air. Lorſqu'il crut pouvoir y demeurer ſans danger, il y rentra avec les troupes qu'il avoit emmenées à Cuyoacan. Solis prétend qu'on traita

les Mexiquains avec beaucoup de douceur : mais Diaz & Herrera assurent que la ville fut abandonnée au pillage, & que les alliés de Cortez furent chargés de richesses. Il fit publier une ordonnance, par laquelle il permettoit non-seulement à ceux de ses alliés qui voudroient rester sous sa protection, de s'établir à Mexico ; mais encore aux Mexiquains qui consentiroient à prêter serment de fidélité au Roi d'Espagne. Il y ajouta la promesse de donner à chacun d'eux un fonds pour bâtir, dont leurs enfans hériteroient après eux. En peu de tems il se présenta une plus grande quantité d'Indiens qu'il n'auroit osé l'espérer. Il céda aux principaux Seigneurs des rues entieres, & les déclara Chefs des quartiers qu'ils peupleroient. Don Pierre Montezuma, fils de l'Empereur Montezuma II, & *Xitivaco*, Général des troupes de l'Empire, obtinrent chacun un quartier considérable. Pour éviter toute surprise, il fit séparer la demeure des Espagnols d'avec celle des Indiens par un large canal, donna le commandement de ses brigantins à Villa-Fuerte, avec ordre de rester à la vue du rivage, &

fit placer la meilleure partie de son canon dans un poste qui commandoit la ville.

Ayant formé la résolution de réparer Mexico, il destina une grande partie du peuple à servir de Manœuvres, &, pour les reconnoître, les fit marquer d'un fer chaud.

Herrera; décad. 3. liv. 7. chap. 15 & 16.

Cortez, se voyant entiérement maître du Mexique, envoya une troisieme fois des Députés à la Cour d'Espagne, pour y rendre compte de sa conduite, & pour porter à l'Empereur la principale partie des dépouilles des Mexiquains. Outre les étoffes, qui annonçoient l'art & l'industrie de ces peuples, il y avoit une quantité prodigieuse de plaques d'or. On assure que Cortez y avoit joint une coulevrine d'un mélange d'or & d'argent, & qui portoit cette inscription : *Ave Nacio sin par yo en serviros sin segundo y vos sin ygual en mundo.* C'est-à-dire, comme le phénix est un oiseau sans pareil, de même personne ne vous sert comme moi, & vous n'avez point d'égal au monde. On prétend qu'un de ces Députés, qui s'étoit écarté des autres, fut arrêté aux Terceres par un corsaire François qui

Un des députés de Cortez à Charles-Quint est

arrêté & conduit en France. le conduisit en France, & que le Roi François I, étonné de la quantité de richesses qu'il portoit à l'Empereur, lui dit : » Votre Maître & le Roi de » Portugal ont partagé entre eux le » Nouveau Monde, sans penser à moi : » je voudrois qu'ils me fissent voir le » testament d'Adam, d'où ils tirent » apparemment leur droit. « Ce Prince, qui avoit l'ame naturellement élevée, fit rendre au Député tout ce qu'il portoit à l'Empereur.

Charles-Quint fut si flatté de la conquête du Mexique, qu'il se reprocha à lui-même de n'avoir pas envoyé de plus prompts secours à Cortez, & donna des ordres pour qu'on se hâtât de lui envoyer tout ce qu'il demandoit.

Pendant ce tems, Cortez s'occupoit à réparer la ville de Mexico, & à y établir une police qui y étoit nécessaire. Il fut encore inquiété par Diego Velasquez, Gouverneur de Cuba. La jalousie de ce Gouverneur s'irrita au récit des exploits de Cortez : il voulut tenter une seconde fois de lui enlever le fruit de ses travaux ; équipa une flotte considérable, en confia le commandement à Christophe Lapia : mais elle

trouva le Général si bien préparé à la défense, qu'elle n'osa rien entreprendre. Garay, animé de la même jalousie, fit aussi des préparatifs pour attaquer Cortez du côté de Panuco : mais il fut battu & forcé de se retirer. Peu de tems après, Cortez reçut des nouvelles de la Cour d'Espagne. On lui annonçoit le jugement qui avoit été prononcé en sa faveur contre Velasquez & Garay, avec promesse de lui envoyer de prompts secours. Le premier fut si touché lorsqu'il apprit que le Conseil avoit porté un jugement si contraire à son ambition, qu'il en mourut de chagrin peu de tems après.

Les Officiers & les soldats qui avoient essuyé ta-t de peines & de fatigues pour conquérir le Mexique, ne vouloient pas que leur récompense se bornât à des éloges & à de vains titres : ils demandoient qu'on fît la recherche de ces immenses richesses, que l'on croyoit renfermées dans les trésors de Montezuma & de Guatimozin son successeur, afin de recevoir la portion qu'ils avoient droit d'en attendre. Le délai que Cortez apportoit avoit déja occasionné des murmu- *Idem. ibid.*

res : on le ſoupçonnoit de s'entendre avec les principaux Officiers pour détourner l'or & l'argent, & on le menaçoit ouvertement d'en écrire à la Cour. Alderete, qui avoit été nommé Tréſorier Général par l'Audience de Saint Domingue, fut un des premiers à porter la parole au Général. Cortez ſe crut enfin obligé de ſe diſculper : il fit faire des recherches & des perquiſitions : mais elles furent inutiles. Les Eſpagnols, ne pouvant abandonner l'eſpérance qu'ils avoient conçue de s'enrichir au Mexique, ſe livrerent aux plus grands excès de cruauté contre les Indiens, pour les forcer à découvrir les endroits où leurs richeſſes étoient cachées. Après en avoir mis pluſieurs à la queſtion, ils déciderent qu'il falloit y mettre l'Empereur même qui ne pouvoit ignorer où étoit l'objet de leurs recherches. On employa d'abord les prieres ; on paſſa enſuite aux menaces ; bien-tôt aux effets : on le mit ſur des charbons ardents avec un des principaux Seigneurs de l'Empire, & on leur dit qu'on les laiſſeroit périr dans cet état s'ils ne vouloient pas découvrir où étoient les tréſors

L'avarice pouſſe les Eſpagnons juſqu'à mettre l'Empereur du Mexique à la queſtion, pour ſavoir où ſont ſes richeſſes.

de l'Empire. Le Seigneur Mexiquain, pressé par la douleur, jettoit des regards languissans sur Guatimozin, comme pour lui demander la permission de parler : mais l'on jugea, par ceux de l'Empereur & par quelques mots qui les accompagnerent, qu'il lui reprochoit sa foiblesse. Quelques-uns prétendent qu'il lui dit : « Il paroît » que la douleur vient à bout de ta » fermeté : mais je ne suis pas sur un » lit de roses ». Le Seigneur Mexiquain périt dans cet affreux tourment. Cortez, qui étoit naturellement doux & humain ne put supporter plus longtems cet horrible spectacle : il se reprocha à lui-même d'avoir toléré cette cruauté, & fit cesser les tourmens de l'Empereur qui, plus jeune & plus vigoureux que le Courtisan, les supportoit avec une constance invincible. La plûpart des Espagnols applaudirent à sa commisération : mais on le blâma par la suite d'avoir même permis le supplice. Il s'excusa en disant qu'il n'avoit pu résister aux importunités d'Alderete qui les avoit poussées jusqu'à le menacer de porter ses plaintes à la Cour d'Espagne.

Cortez espéroit jouir paisiblement du fruit de ses travaux : les Officiers & les soldats, voyant qu'ils ne retiroient pas de la conquête du Mexique des avantages conformes à l'espérance qu'ils en avoient conçue, formerent la résolution de faire retomber leur mécontentement sur le Général & de le mettre à mort. Le Trésorier Alderete se proposa de l'assassiner pendant qu'il seroit à genoux à entendre la Messe : mais il eut horreur, lui-même de son crime, n'osa le commettre, le confessa & obtint sa grace. Un Prêtre résolut de faire sauter avec un baril de poudre la chambre où étoit Cortez : mais il fut dénoncé & puni. Enfin l'Empereur Guatimozin, qui passoit ses jours dans l'humiliation, fut accusé par un Seigneur du pays d'avoir conspiré contre les Espagnols : on fit son procès & on le condamna à être pendu.

Idem. ibid.

Conspirations formées contre Cortez.

L'Empereur Guatimozin est pendu.

Les Espagnols firent tous leurs efforts pour découvrir les trésors des Empereurs du Mexique : ils renverserent les Palais, firent même fouiller dans le lac où ils croyoient qu'on avoit pu les précipiter : ce fut en vain ; on trouva cependant quelques piéces d'or

d'or dans les tombeaux. Ces perquisitions inutiles porteroient à croire que les richesses du Mexique n'étoient pas, à beaucoup près, si considérables que les Ecrivains Espagnols ont voulu le persuader. Un d'entre-eux, qui existoit à-peu-près dans le tems de la conquête, dit qu'en 1541 Cortez suivit l'Empereur Charles-Quint dans son expédition contre Alger, & qu'étant dans la galere de Dom Henri *Henriquez* il eut peur du naufrage & se prépara à se jetter à la mer. Il mit autour de lui un mouchoir dans lequel étoient enveloppées cinq émeraudes qu'on disoit valoir un million : mais les ayant enveloppées avec trop de précipitation elles tomberent dans la mer. Elles étoient les plus riches & les plus fines de toutes celles qu'il avoit apportées des Indes occidentales. L'une étoit taillée comme une rose ; une autre étoit en forme de couronne ; la troisieme représentoit un poisson, ayant pour yeux des grains d'or ; la quatrieme étoit taillée en forme de sonnette & avoit pour battant une grosse perle fine. Elle étoit garnie autour d'un cercle d'or. La cinquieme étoit

en forme de coupe : elle avoit un pié d'or & pour la tenir quatre petites chaînes du même métal qui étoient arrêtées par une grosse perle. On assure que des Marchands Génois lui avoient offert de la derniere quarante mille ducats, espérant la revendre à Sultan Soliman & faire un profit considérable.

Cortez reçut de la Cour d'Espagne tous les secours qu'il pouvoit désirer en hommes de guerre, en ouvriers & en munitions, avec la qualité de Gouverneur & de Vice-Roi de la Nouvelle Espagne. Ces lettres sont datées du 22 Octobre 1522. Alors il établit, au nom de l'Empereur, un Gouvernement régulier à Mexico, & fit rebâtir la ville sur un nouveau plan. On y travailla avec tant d'ardeur, que dans peu de mois, on vit s'élever près de cent mille maisons beaucoup plus belles que les anciennes. Les Espagnols bâtirent à la maniere d'Espagne, & Cortez se fit élever un Palais si beau, qu'il sert encore de logement aux Vice-Rois, qui le louent quatre mille ducats au profit de ses descendans. Pour faire prendre une forme

ſolide à ſon établiſſement, il engagea tous les Eſpagnols qui étoient mariés à faire venir leurs femmes, & quantité d'autres familles Caſtillanes y vinrent à ſa ſollicitation. On fit apporter des îles conquiſes un grand nombre de vaches, de truies, de brebis, de chevres, de juments & des cannes de ſucre. Pluſieurs flottes, arrivées ſucceſſivement de l'Europe, répandirent dans la Colonie une grande abondance des plus utiles proviſions. On y forma des Manufactures : l'Imprimerie même y fut introduite. Cortez fit travailler aux mines, en tira beaucoup d'or & d'argent & y frappa monnoie. Il découvrit des mines de fer & de cuivre qui le mirent en état de faire fondre de l'artillerie, &, dès la ſeconde année, il s'en trouva trente-cinq piéces de bronze & ſoixante de fer. Mexico devint une des plus belles villes de l'Amérique & ſucceſſivement une des plus belles du Monde.

Le Conquérant du Mexique crut que ſa gloire ne ſeroit pas complette s'il ne détruiſoit l'Idolâtrie parmi les Mexiquains. Pour remplir ſon projet, il ſe fit accompagner par pluſieurs Miſ-

ſionnaires qu'on avoit envoyés d'Eſpagne, fit la viſite des Provinces de l'Empire, & y établit la Religion Chrétienne, employant tour-à-tour la perſuaſion & la violence : on baptiſa à la fois pluſieurs milliers de Mexiquains. Les Idoles furent brûlées : pluſieurs Temples furent changés en Egliſes ; d'autres furent détruits : on porta des loix ſéveres contre les feſtins de chair humaine ; on eut même la cruauté de ſuivre quelquefois les maximes barbares de l'inquiſition, ſi contraires à l'eſprit de l'Evangile. Entre pluſieurs cruautés qu'on lui reproche, on peut mettre celle qu'il exerça contre un malheureux qui périt dans les flammes, pour avoir, ſuivant l'uſage établi dans ſa patrie, mangé quelques morceaux du cadavre d'un homme qui avoit été tué. On aſſure que Cortez arrêtoit cependant quelquefois le zèle outré des Miſſionnaires.

Cet homme célebre, après avoir joui pendant quelques années de ſa gloire & de ſa fortune, ſe vit obligé de paſſer en Eſpagne, pour y rendre compte de ſa conduite. Pamphile de Narvaez, qui, comme nous l'avons dit

plus haut, avoit conduit des troupes contre Cortez, & avoit été défait, repassa en Europe, après avoir recouvré sa liberté. Il se joignit à Diego Colomb, fils du célebre Christophe, & qui désiroit ardemment d'obtenir le Gouvernement des pays nouvellement conquis. Ils firent tous leurs efforts pour détruire l'impression favorable que l'Empereur avoit prise de Cortez. Plusieurs Seigneurs de marque se joignirent à eux contre le Conquérant du Mexique & la Cour nomma un Juge souverain de ce pays, pour partager l'autorité du Viceroi. Ce fut l'origine de l'audience du Mexique, indépendante de toute autre Jurisdiction du Nouveau-Monde.

Plusieurs Juges se succéderent, & furent tous opposés à Cortez: envain il en fit porter ses plaintes à la Cour, il n'en put tirer satisfaction. Le Cardinal Loaisa, Président du Conseil des Indes, & Confesseur de Charles-Quint, lui conseilla de venir lui-même à la Cour renverser, par sa présence, toutes les intrigues de ses ennemis. Cortez passe en Espagne.

L'Empereur le reçut avec des honneurs au-dessus de ceux qu'on accor-

de à un ſujet, lui donna en propriété la vallée de *Huaxal* qu'il érigea en Marquiſat, d'où Cortez prit le nom de Marquis *del Valle*, & qui formoit une terre d'un revenu conſidérable. Il lui accorda en outre le titre de Capitaine Général de la Nouvelle Eſpagne, des Provinces & Côtes de la Mer du Sud, avec le pouvoir d'y faire des conquêtes & d'y établir de Nouvelles Colonies, & lui attribua, ainſi qu'à ſes deſcendans, en toute propriété le vingtieme du produit qu'on en retireroit. Charles-Quint pouſſa la conſidération pour lui, juſqu'à lui rendre viſite dans une maladie qu'il eſſuya. Tous ces honneurs ne furent pas capables d'adoucir les chagrins que lui cauſa le refus d'être continué dans le Gouvernement du Mexique. L'Eſpagne a toujours eu la politique de ne pas laiſſer trop de puiſſance à ſes Conquérans dans les pays qu'ils avoient ſoumis. On donna alors une forme plus juridique à l'Audience Royale du Mexique : on la compoſa de quatre Auditeurs & d'un Préſident. Le premier qui fut pourvu de ce titre étoit Nunno de Guzman, homme vif & peu capable de réflexion.

Il écouta trop facilement ceux qui portoient envie à la gloire de Cortez, le fit citer en son abscence & saisit tous ses biens. Charles-Quint, indigné de cette injustice, déposa Guzman, envoya à sa place Antoine de Mendoça qui leva la saisie & envoya Guzman prisonnier en Espagne.

Cortez retourna au Mexique vers l'an 1528 : mais il y essuya de nouveaux chagrins : on lui refusa l'entrée de la Capitale, dans la crainte qu'il n'y devint trop puissant & qu'il ne fût tenté de profiter de l'amour que lui marquoient les Indiens & les Espagnols qui avoient fait la conquête sous ses ordres.

Les Mexiquains voulurent profiter de la division qui régnoit parmi leurs vainqueurs : ils reprirent les armes & tuerent plus de deux cens Espagnols. On étoit menacé d'une révolte générale, lorsque l'Archevêque engagea l'Audience Royale à prier Cortez de se rendre à Mexico. A son arrivée tout changea de face ; on châtia les Chefs des rebelles, & les Indiens se soumirent. Il voulut faire de nouvelles découvertes, tenter de nouvelles con-

quêtes, équipa une flotte, découvrit la Californie; mais il n'y put faire aucun établiſſement conſidérable, quoiqu'il eût dépenſé dans cette expédition la plus grande partie de ſon bien. Il retourna à Mexico, y trouva un Vice-Roi avec lequel il eut des démêlés aſſez vifs, & la Cour ferma l'oreille à ſes plaintes. Cortez, rebuté par tous les déſagrémens qu'il eſſuyoit dans un pays où il avoit lieu d'attendre toutes ſortes de ſatisfactions, quitta l'Amérique en 1540 pour n'y revenir jamais. Il ſuivit, comme nous l'avons dit, Charles-Quint au ſiége d'Alger en 1541 : mais cet Empereur, qui ne mettoit pas la reconnoiſſance au nombre des vertus politiques, le regardoit avec beaucoup d'indifférence : il lui en donna un jour une preuve bien convaincante. Cortez lui ayant demandé une grace, Charles-Quint lui répondit : « Qui êtes-vous » ? Cortez, cédant à l'indignation que le mépris inſpire à toutes les ames élevées, reprit : « Je ſuis un homme qui vous a » donné plus de Provinces que vos » peres ne vous ont laiſſé de Villes ». Le Conquérant du Mexique eſſuya

encore de nouveaux désagrémens à la Cour d'Espagne, & forma la résolution d'aller passer le reste de ses jours au Mexique. Lorsqu'il faisoit ses préparatifs pour remplir ce projet, il fut attaqué à Castilleia de la Cuesta d'une maladie qui le mit au tombeau le 2 Décembre 1552. Il avoit alors près de soixante-sept ans. On lui fit des funérailles qui égalerent en magnificence celles d'une tête couronnée. Il laissa un fils nommé Dom Martin Cortez qui hérita du Marquisat Del Valle, & trois filles qui firent des alliances dans les maisons les plus illustres d'Espagne.

Mort de Fernand Cortez, Conquérant du Mexique.

Les actions de Fernand Cortez embellissent l'Histoire Moderne, & nous regardons comme un devoir de nous arrêter ici pour rendre à sa mémoire le tribut d'éloges qui lui est du. Nous avons dit dans le volume précédent que la nature l'avoit orné de toutes les graces qui rendent un homme agréable : mais si elle s'étoit bornée à lui donner ces foibles avantages, il seroit tombé dans l'oubli avec cette multitude de personnages qui ne font que passer & dont le nom ne mérite même

pas d'être cité à la postérité. Son ame étoit trop élevée pour s'accoutumer à une éducation vulgaire : dès sa plus tendre jeunesse il se déroba aux ennuyeuses & presque toujours inutiles leçons des pédans. Déja l'amour de la gloire le conduisoit : il vola, pour la chercher, dans des climats étrangers. Là tout sembloit contraire à ses désirs & former un obstacle insurmontable à ses projets. Il falloit se soumettre à un de ces hommes qui n'arrivent aux grandeurs & ne s'y conservent qu'à force de bassesses. Cortez se révolta d'abord contre les injustices & les imprudences de Velasquez, Gouverneur de Cuba ; mais il apprit bientôt que le chemin de la fortune est fermé à tous ceux qui ne se contentent pas de penser & se permettent de parler, devint assez politique pour savoir feindre & dissimuler. En peu de tems il fut l'ami & le confident de celui qu'il méprisoit en secret. Une soumission concertée, un désintéressement affecté lui obtiennent le commandement d'une armée : alors son ambition & sa prudence éclatent à la fois : son autorité lui paroît trop bornée si elle est sou-

miſe à un autre : mais il eſt dangereux pour lui de paroître un rebelle aux yeux de ſes ſoldats. Il veut ſe les attacher en les rendant complices de ſa révolte ; les aſſemble autour de lui, leur fait l'énumération des défauts de Velaſquez, n'omet aucun des inconvéniens qu'il y auroit à dépendre de lui ; leur dit enfin que c'eſt d'eux ſeuls qu'il veut tenir le droit de les commander & de les conduire dans un pays où la fortune les attend. Ils le proclament d'une voix unanime leur Général & lui prêtent ſerment d'obéiſſance. Sa prudence, ſa fermeté, ſon courage & ſa douceur lui attirent plus leur ſoumiſſion que ce ſerment même. L'envie veut envain s'élever contre lui & former des conjurations ; l'eſtime & l'amitié veillent ſans ceſſe autour de ſa perſonne & la conſervent. Voilà les moyens que Cortez employa pour ſe trouver à la tête d'une armée ; voici ceux qu'il mit en uſage pour conquérir une partie du Nouveau Monde. A la férocité des premiers peuples qu'il rencontre, il oppoſe une fermeté inébranlable, un courage que rien ne peut abattre, & les force à l'ad-

mirer. Si-tôt qu'il les a vaincus, il les traite avec cette douceur qui triomphe toujours de la barbarie même & s'en fait des amis ſinceres qui ſont tout prêts à ſacrifier leur vie pour lui. Il profite du mécontentement des autres, & les arme contre leur Monarque. Il avance du côté du Mexique & ſes forces augmentent. On veut arrêter ſa marche par des embûches; mais ſon activité & ſa vigilance les découvrent toutes. Il arrive enfin à la Capitale, y inſpire la crainte & la terreur. L'imprudent Velaſquez envain tente de l'interrompre dans le cours de ſes exploits; les efforts qu'il fait ne ſervent qu'à augmenter les triomphes de Cortez & à le rendre plus redoutable aux yeux des Mexiquains. Le Monarque du Mexique, auquel il a ſu inſpirer une eſtime mêlée de crainte, périt dans une émotion populaire : tous les Mexiquains prennent les armes à la fois : Cortez craint d'être accablé par la multitude & de manquer en même-tems des beſoins de la vie : il franchit tous les obſtacles qu'on oppoſe à ſa retraite, & déploie les plus grands talens pour la guerre. Il arme en ſa faveur tous

les voisins du Mexique, une partie des Mexiquains même ; retourne à la Capitale, en forme le siége : sa prudence guide ses soldats & son exemple les excite. Dans son génie seul il trouve les ressources nécessaires, est Officier de terre & de marine en mêmetems : il est par-tout, conduit tout, & triomphe. Ce grand homme, secondé seulement par une poignée d'hommes, & manquant toujours des secours les plus nécessaires, soumit un des plus grands Empire du monde. Sa mémoire seroit sans taches & l'envie s'efforceroit envain de la ternir, s'il avoit eu assez de fermeté & d'humanité en mêmetems pour arrêter la cupidité & la barbarie des Espagnols, à l'égard du dernier Empereur du Mexique : mais la nature semble s'être fait une loi de ne pas produire d'homme parfait. Les contemporains de Cortez l'admirerent : cependant il ne reçut pas d'eux la juste récompense due à ses talens, à ses exploits : il mourut dans l'humiliation. La postérité, juge équitable des grands hommes, l'a placé dans le temple de l'immortalité, où il tient un des premiers rangs parmi les héros.

ARTICLE VIII.

Gouvernement des Espagnols au Mexique.

LORSQUE la puissance des Espagnols fut affermie dans le Mexique, on y établit, comme nous l'avons dit un Vice-Roi & un Conseil Souverain : mais la justice y est comme anéantie par l'insatiable avidité de ceux qui sont établis pour la soutenir. L'éloignement où les Officiers Royaux sont du Prince les met à l'abri de la crainte : ils ne consultent que leur intérêt pour l'interprétation des loix. Les Vice-Rois sont même d'intelligence avec les Officiers subalternes : ils désolent les Indiens par leurs exactions, vendent même la justice : on voit par-tout une infinité de misérables que l'indigence réduit au désespoir, & dont personne n'écoute les plaintes & les gémissemens. Dans ce pays l'ignorance est émule de l'injustice & de la cruauté. Correal assure avoir vu porter dans le

Correal, part. 1. chap. 10.

même tribunal & presqu'à la même heure une sentence sur deux cas directement opposés : en vain on s'efforça d'en faire comprendre la différence aux juges. Celui qui tenoit le premier rang se leva sur son siége, retroussa sa moustache & jura par la Sainte Vierge & par tous les Saints que les *Luthériens Anglois* lui avoient enlevé parmi ses livres ceux du *Pape Justinien*, dont il se servoit pour juger les causes équivoques ; mais que si ces Chiens reparoissoient dans la Nouvelle Espagne, il les feroit brûler tous.

La discipline militaire, dit le même Auteur, est, pour le moins, aussi négligée. Les places importantes n'ont ni garnison, ni armes, ni munitions, ni magasins. Les troupes n'ont point de paye réglée, & leur unique ressource est de piller les Indiens : jamais on ne les forme à l'exercice des armes, à peine même a-t-on soin de les habiller. On les prendroit plutôt pour des mendians que pour des soldats. Les fortifications tombent en ruines, parce qu'il n'y a personne qui se donne la peine d'étudier le génie. On n'y trouve même pas des ouvriers pour les

besoins les plus communs : il n'y en a pas un qui sache faire un bon instrument de chirurgie. Ce qui regarde les mathématiques & la navigation n'y est pas moins ignoré. Le commerce même n'y consiste que dans l'art de tromper, parce qu'il n'y a point de regles établies, ou s'il en reste d'anciennes, elles sont méprisées. Le quint de l'or & de l'argent qui doit entrer dans les coffres du Roi est continuellement diminué par la fraude. Les Gouverneurs, leurs Officiers & les Négocians, se prêtent la main pour faire tomber les ordonnances royales dans l'oubli. De-là viennent les avantages que les étrangers tirent des Colonies Espagnoles.

Les Curés & les Religieux se mêlent du commerce avec d'autant plus de hardiesse que la sainteté de leur état les met à l'abri de toutes sortes de recherches. Ils amassent des richesses immenses & se livrent à un luxe qui ne leur seroit permis dans aucun autre pays. Gage qui étoit lui-même Religieux ne parle jamais des Couvents de la Nouvelle Espagne, sans gémir de la vie prophane qu'il y vit mener & des excès dont il fut témoin. En

arrivant à la Vera-Cruz, il se rendit au Couvent de son Ordre, qui étoit gouverné par un jeune homme auquel on avoit accordé cet emploi pour la somme de mille ducats. Pour bibliotheque il y trouva une douzaine de vieux livres relégués dans un coin & couverts de toiles d'araignées. La chambre du Supérieur étoit ornée d'une riche tapisserie de coton, d'ouvrages de plumes de Mechoacan & de plusieurs beaux tableaux. Les tables étoient couvertes de tapis de soie & les buffets garnis de vases de porcelaine, tout remplis de diverses sortes de confitures & de conserves. Ses discours, ajoute le même Historien, roulerent sur sa naissance & ses bonnes qualités; sur la faveur qu'il avoit auprès des grands; sur l'amour que les Dames lui portoient; sur sa belle voix & sur ses talens dans la musique. Il en donna aussi-tôt des preuves en chantant & jouant sur sa guitarre quelques vers qu'il avoit faits pour une Amarillis. Nos oreilles ne furent pas plutôt satisfaites du côté de la musique, dit encore Gage, & nos yeux par la magnificence des meubles, qu'il nous fit

ſervir les mêts les plus délicats, de maniere qu'étant paſſés d'Europe en Amérique, le monde nous paroiſſoit changé. Nous entendions une voix douce & nette avec un inſtrument bien accordé. Nous voyions des tréſors & des richeſſes; nous mangions des choſes délicates, & parmi ces délicateſſes, nous ſentions le muſc & l'ambre.

Trois jours après, Gage logea dans un Couvent de Cordeliers où il trouva les mêmes ſujets de ſcandale. Preſque tous les voyageurs qui ont été dans ce pays rendent le même témoignage. Les Indiens qu'ils paroiſſent convertir n'en demeurent pas moins Idolâtres. Les Créoles ſont même ſi mal inſtruits, qu'ils n'ont aucune idée de la Religion. Ils vivent enfin dans l'ignorance parfaite. Correal raconte que le haſard fit tomber les Métamorphoſes d'Ovide entre les mains d'un Créole. Il remit ce livre à un religieux qui ne l'entendoit nullement, & qui perſuada aux habitans de la ville que c'étoit une Bible Angloiſe. Il leur montroit chaque figure de métamorphoſe, & diſoit : « C'eſt ainſi que ces chiens » adorent le Diable qui les change en

» bêtes ». Il fit enſuite allumer du feu exprès pour brûler la prétendue Bible, & finit par exhorter ſon auditoire à remercier Saint François de cette heureuſe découverte.

Un Créole croit ſon ame en ſûreté lorſqu'il a laiſſé de groſſes ſommes à l'Egliſe. Il oublie ſouvent ſes créanciers & ſes parens pour enrichir les Couvents. Les Voyageurs Eſpagnols aſſurent eux-mêmes que ſi l'on n'y apporte un prompt remede, les affaires de leur nation ſont menacées d'une ruine totale dans ce pays.

A tous ces inconvéniens dont on vient de parler, il s'en joint encore un autre, c'eſt que les Créoles haïſſent généralement tous les Eſpagnols venus de l'Europe, parce que c'eſt à eux ſeuls qu'on donne toutes les dignités. Il ſe trouve cependant parmi les Créoles des deſcendans des premiers Conquérans du Mexique : mais on les regarde comme des demi Indiens, & par conſéquent comme incapables du ſoin du Gouvernement.

Ce mépris ſur tout ce qui n'eſt pas venu d'Eſpagne, ſe répand juſque ſur les Prêtres. Rarement un Créole

eſt pourvu d'un Canonicat & jamais d'un Evêché. Dans les Couvens mêmes on abaiſſe les Créoles qu'on y reçoit. Il y en a cependant quelques-uns où ils ſe ſont tellement multipliés qu'ils ont pris l'aſcendant ſur ceux qui ſont venus d'Eſpagne, & ont par la ſuite refuſé d'en recevoir aucun. On les laiſſe aujourd'hui dans la poſſeſſion de cette liberté, parce qu'ils ont ſoin d'envoyer à Rome des préſens auſſi conſidérables que les Eſpagnols : mais on aſſure que la Religion en ſouffre beaucoup.

On compte plus de cinquante Egliſes dans la capitale du Mexique. La Cathédrale eſt très-belle. L'Archevêque prend la qualité de Primat des Indes Occidentales & jouit d'un revenu conſidérable : le Chapitre eſt nombreux & fort riche. Il eſt compoſé de cinq Dignitaires, de neuf Chanoines & de quarante autres Bénéficiers. La plupart des autres Egliſes appartiennent aux Séculiers de l'un & de l'autre ſexe.

Outre l'Archevêque de Mexico, on compte quatorze Prélats dans la Nouvelle Eſpagne : ſavoir, l'Evêque

de Los-Angelos de Tlafcala, d'Antequera de Guaxaca, de Valladolid de Méchoacan, de Merida de Yucatan, de Chiapa, de San-Yago de Guatimala, de Leon de Nicaragua, de Guadalaxara de Xalifco, de Durango, de Santa-fé au Nouveau Mexique; l'Archevêque de Santa-fé de Bozeta, l'Evêque de Popayan, celui de Carthagene & celui de Sainte Marthe.

L'ancien & le nouveau Mexique font gouvernés par un Vice-Roi, dont l'adminiftration dure ordinairement cinq ans. Comme elle eft très-lucrative, il ne manque jamais de la faire renouveller. Il fait fa réfidence à Mexico, où il a une Cour véritablement Royale. Il eft le Chef de l'Audience Royale qui eft établie dans cette ville. C'eft un tribunal fouverain pour le civil & pour le criminel. Il eft compofé de fix Préfidens, de fix autres Juges, d'un Fifcal & d'un Procureur du Roi qui ont chacun douze mille ducats d'appointemens par an. Ces Officiers ont le pouvoir de contredire le Vice-Roi & de s'oppofer à fes entreprifes, lorfqu'elles font contraires aux loix.

Outre ce tribunal, il y en a encore deux ſouverains dans l'ancien Mexique., qui ſont celui de la Nouvelle Galice ou de Guadalajara, & celui de Guatimala. C'eſt de-là qu'on partage ce pays en trois Audiences Royales.

Le Mexique, qui étoit très-peuplé lorſque les Eſpagnols y arriverent, eſt à préſent preſque déſert. Leur cruauté a fait périr un nombre incroyable d'Américains. Outre les Eſpagnols naturels qui y paſſent leur vie, on y voit beaucoup de Créoles qui ſont les deſcendans de ceux qui en firent la conquête, ou qui s'y ſont établis depuis; beaucoup de Négres qu'on y tranſporte tous les ans de l'Afrique pour les faire travailler aux mines, & un grand nombre de Métiſs qui viennent des mariages qui ſe font entre les Eſpagnols, les Négres & les Américains. Les Eſpagnols, les Créoles & les Métiſs ſont Chrétiens de bonne foi: mais les Négres & la plûpart des Naturels ne le ſont qu'en apparence & par la crainte de l'Inquiſition.

Les Mexiquains Naturels ſont tous eſclaves des Eſpagnols qui les tiennent dans une continuelle ſervitude & ne

leur permettent pas d'avoir aucune forte d'armes. Leur nombre diminue tous les jours, quoique leurs femmes soient très-fécondes, même dès l'âge de douze ans. On vante beaucoup leur douceur & leur fidélité.. Ils sont fort ingénieux, réussissent très-bien dans les arts & les manufactures.

CHAPITRE V.

Terres nouvellement découvertes au Nord-Ouest de l'Amérique Septentrionale.

LA question si l'Asie touche vers le Nord Est à l'Amérique est fort importante pour la Géographie. Nous avons parlé dans le quatorzieme volume de cette Ouvrage des efforts que les Russes ont faits pour la décider. Nous ajouterons ici que suivant leurs découvertes il se trouve un bras de mer fort étroit entre cette partie de la Sibérie qui est au Nord du Kamtschatka & l'Amérique; qu'en face du Kamtschatka l'Amérique forme une

Nouvelle carte des découvertes faites par des vaisseaux Russes aux côtes inconnues de l'A-

mérique, publiée à Saint Péterſbourg

pointe aſſez étendue & que les habitans du Kamtſchatka prétendent qu'on l'apperçoit de l'île Bering qui eſt peu éloignée de leur continent.

On a vu dans les papiers publics que les Anglois, ayant abordé depuis peu ſur les côtes occidentales de l'Amérique, du côté du Nord, avoient trouvé un peuple dont les mœurs approchoient beaucoup de celles des Tatars. Ceux qui en veulent ſavoir d'avantage peuvent conſulter l'Ouvrage que M. Muller a fait à ce ſujet. Nous ne nous arrêterons pas ici pour ne préſenter au lecteur que des conjectures.



CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Isles de l'Amérique Septentrionale.

ARTICLE I.

Les Açores.

La plûpart des Géographes mettent les Açores au nombre des îles de l'Amérique, & nous suivons leur sentiment.

Ces îles sont situées dans l'Océan Septentrional, entre l'Afrique & l'Amérique. Elles s'étendent au Nord-Ouest de l'île de Madere & des Canaries, depuis le 37e. degré de latitude Septentrionale, jusqu'au 40e. & entre le 346e. & le 353e. de longitude prise depuis l'île de Fer.

Les Flamands les découvrirent vers le milieu du quinzieme siécle. Elles étoient alors inhabitées. Les Portugais s'y établirent quelque-tems après & les nommerent *Azores*, à cause de la grande quantité d'autours qui s'y trou-

vent & que l'on nomme en Portugais *Açors*. L'air y eſt pur & ſain : elles ſont fertiles en fruits & en vin : on y recueille aſſez de blé pour la ſubſiſtance des habitans : le bétail y eſt très-commun : mais les habitans de ces îles ne ſont pas riches, à cauſe de leur peu de commerce. Elles ſont ſujettes à des feux ſouterreins qui y cauſent de tems en tems des tremblemens de terre. Il s'ouvrit dans la mer, aux environs de ces îles, le trente-un Décembre 1710, un Volcan qui diſparut le 17 Novembre 1723.

On compte onze îles des Açores. 1. *Tercere* eſt regardée comme la principale : elle a quinze ou ſeize lieues de tour, eſt bordée de rochers eſcarpés & l'on n'y peut aborder que par la rade d'Angra qui en eſt la Capitale, auſſi bien que de toutes ces îles. Tercere eſt une des plus fertiles ; mais elle manque d'huile, de ſel &, pour ainſi dire, de gibier. Il y a beaucoup de rochers & de forêts. Les bœufs qu'on y nourrit ſont plus grands & plus beaux que ceux de l'Europe. On y trouve pluſieurs fontaines d'eau chaude.

Cette île est assez bien peuplée : on y trouve plusieurs gros villages, quelques châteaux ou forteresses. On assure qu'il peut y avoir six mille hommes capables de porter les armes. Le principal commerce des habitans consiste en pastel.

Angra, Capitale de cette île, même la seule ville qu'on y trouve, est située sur la côte méridionale, au trente-huitieme degré de latitude, & au trois cens cinquante & unieme de longitude. Elle est petite, mais agréable & assez peuplée pour son étendue. Son port est fait en forme de croissant & assez mauvais. Il est défendu par une triple batterie presqu'à fleur d'eau, par un fort bâti sur un rocher & par plusieurs fortifications. Le Gouverneur des Açores pour le Roi de Portugal fait son séjour dans cette ville. Il y a un siége Episcopal sous la Métropole de Lisbonne. Toutes ces îles sont sous sa jurisdiction.

Les maisons d'Angra sont assez bien bâties : mais mal meublées & n'ont qu'un étage : les Eglises sont assez belles & assez bien décorées. On y compte sept Paroisses, un Collége,

qui étoit autrefois occupé par les Jésuites ; un Couvent d'Auguſtins qui enſeignent la Philoſophie & la Théologie, deux de Franciſcains, & quatre Maiſons de Filles. Il y a en outre un tribunal de l'Inquiſition. Les François, les Hollandois & les Anglois y ont des Conſuls. Le principal lieu de l'île après Angra eſt le bourg de *Praga.*

2 & 3. Les Iſles *Corvo* & *Flores*, ſituées à une lieue l'une de l'autre, ſont les plus occidentales. La derniere a ſept lieues de tour & eſt aſſez fertile : il y a beaucoup de paſtel. Elle eſt à ſoixante-dix lieues de l'île Tercere, vers le Nord-Oueſt.

4. *Fayal* peut avoir dix-huit milles d'étendue. Elle eſt remplie de gros bétail & l'on y trouve beaucoup de paſtel. Le plus grand nombre des habitans deſcendent des Flamands qui la découvrirent & la peuplerent. Il n'y a qu'une ſeule ville qu'on nomme *Vita d'Orta.* Il y a une mauvaiſe Citadelle. Les Jéſuites en étoient Seigneurs temporels & y avoient un College. Il y a trois Paroiſſes & quatre Maiſons Religieuſes, deux d'hommes & deux de filles. Le nombre des habitans peut

monter à cinq mille. Cette île est située au couchant de Tercere.

5. L'île de *Pico* peut avoir quinze lieues de circuit. Elle prend son nom d'une haute montagne qui jette quelquefois des flammes. Quelques-uns prétendent qu'elle surpasse le Pic de Tériffe en hauteur. Pico est très-fertile : on y trouve le meilleur vin des Açores. Il y a plusieurs gros villages assez peuplés. Elle est située à trois lieues au Sud-Est de Fayal.

6. *S. George* est située à quatre lieues au Nord-Est de Pico.

7. *Graciosa* est à sept lieues de Tercere, vers le Nord-Est. Elle tire son nom de la beauté de ses paturages & de la bonté des fruits qu'elle produit. Elle a cinq ou six lieues de tour. Ses côtes sont défendues par quelques châteaux.

8. *S. Michel*, que les Portugais appellent *San Miguel*, a près de vingt lieues de long : on y compte sept à huit mille communiants. Le terrein en est assez bon : mais elle est fort sujette aux tremblemens de terre, & il n'y a ni havres ni rivieres. *Puncta del Gado* en est le chef-lieu : on y trouve plusieurs autres bourgs & des villages as-

ſez peuplés. Le paſtel y eſt fort commun.

9. *Sainte Marie* eſt ſituée à douze lieues au Sud de la précédente. Elle peut avoir dix ou douze lieues de circuit. Ses côtes ſont environnées de rochers fort eſcarpés : elle eſt aſſez peuplée, & ſes habitans ſont aſſez bien pourvus des choſes néceſſaires à la vie. Les deux autres ſont ſi peu conſidérables qu'elles ne méritent pas qu'on y faſſe attention.

Le Pere Kircher dit qu'elles pourroient bien être un reſte de l'île Atlantide, auſſi bien que les Canaries, qui n'a encore pu être détruit par les flots & les tremblemens de terre.

ARTICLE II.

§. I.

Iſle de Terre-Neuve.

CETTE Iſle eſt une des plus grandes de l'Amérique. Sa figure eſt un triangle qui a ſa baſe vers le midi. Elle eſt ſituée ſur la côte de l'Amérique

Septentrionale, vers l'embouchure du fleuve Saint Laurent & vis-à-vis le golfe de ce nom. Elle s'étend depuis le quarante-sixieme degré vingt-cinq minutes de latitude Septentrionale, jusqu'au cinquante unieme vingt minutes. Ainsi elle a près de cent lieues communes de France du Midi au Nord. Sa partie méridionale qui est la plus étendue est entre le trente six & le quarante-un degrés de longitude occidentale & a quatre-vingt lieues du Levant au Couchant. On prétend qu'elle fut découverte par des Pêcheurs Biscayens dans le quinzieme siécle : les Espagnols y aborderent vers le milieu du seizieme.

Le terrein est montagneux & couvert d'épaisses forêts de pins & de chênes : mais la plus grande partie est en friche. On y recueille beaucoup de fraises & de framboises. Les Côtes du Sud & de l'Est ne jouissent pas ordinairement d'un ciel très-pur, ce qui vient du voisinage du Grand Banc où il régne un brouillard continuel : mais du côté du Nord & de l'Ouest, l'air est très-pur en été & en hiver. Comme il est presqu'impossible de pé- Le P. Charlevoix.

nétrer dans l'intérieur de l'île, on n'en parle que par conjecture. Ceux qui y ont avancé le plus, prétendent qu'on n'y trouve que des montagnes & des vallées qui forment des précipices affreux. Aux environs du port & de la baie de Plaisance, on rencontre des étangs & des ruisseaux qui attirent une quantité prodigieuse de gibier. On croit qu'il y a beucoup de bêtes fauves dans les parties montagneuses; mais il est impossible d'y chasser. Les vents de Nord qui y régnent souvent y causent un froid excessif.

Les relations des voyageurs sont peu d'accord sur ce qui regarde les habitans naturels de Terre-Neuve. Les uns prétendent qu'elle n'en a jamais eu de sédentaires, que les Eskimaux y passoient seulement de la grande terre de Labrador pour chasser : d'autres assurent que les Sauvages qui l'habitoient autrefois se sont retirés dans la terre ferme à l'arrivée des Européens, & qu'ils y reviennent seulement en été à cause de la chasse & de la pêche.

Les Anglois s'y établirent les premiers : les François y aborderent ensuite & occuperent pendant long-tems la côte

méridionale de cette île : ils y avoient bâti le bourg de Plaisance & le fort Saint Louis, où l'on trouve un port situé au fond d'un golfe qui a dix-huit lieues de profondeur. Ils avoient encore quelques autres établissemens sur cette côte : mais ils les céderent aux Anglois par le traité d'Utrecht de l'an 1713, en se réservant cependant le droit de la pêche de la morue pendant un certain tems de l'année, dans un district limité sur la côte occidentale.

Les Anglois n'y avoient jamais eu de Gouverneur fixe. Le premier patron qui y arrivoit dans la saison de la pêche ne commandoit qu'une barque de trente ou quarante tonneaux, & étoit regardé comme Gouverneur pour cette saison, sous le titre de Seigneur du port. S'il arrivoit trois ou quatre vaisseaux de guerre, le plus ancien Capitaine commandoit à terre comme sur mer. Dans les autres tems le Gouverneur militaire du fort Saint Jean faisoit les fonctions de Gouverneur des établissemens des Anglois dans l'île de Terre-Neuve, quoiqu'il n'eût aucune commission. Il prononçoit sur tous les différends qui pouvoient arriver :

mais il envoyoit les meurtriers en Angleterre.

Les Anglois font deux ſortes de commerce dans cette île; l'une qui paſſe pour la plus avantageuſe, parce qu'elle eſt expoſée à moins de riſques, eſt celle des pêcheurs mêmes qui s'approviſionnent à *Biddiford*, à *Pool*, à *Darmouth* & dans les autres ports occidentaux de l'Angleterre, partant de bonne heure pour la pêche; l'autre, qu'on nomme *commerce de Maître*, eſt celle qui ſe fait par les Capitaines ou les Patrons des navires. Ils ſe rendent droit à Terre-Neuve, pour acheter ſur la greve leur cargaiſon de morue, qu'ils portent enſuite en Angleterre, en Irlande, en Portugal, en Eſpagne, en Italie, &c. Quelques-uns en fourniſſent les Colonies des Iſles. On aſſure qu'outre l'avantage qui en revient aux particuliers, les fonds publics en ſont augmentés de trois ou quatre cens mille livres ſterling. La charge d'un navire qui n'a d'autres frais que ceux des vivres & des inſtrumens de pêche pour vingt hommes, rapporte au propriétaire deux mille livres ſterling de profit clair, & fait, par conſéquent, entrer cette

ſomme dans le fond national. Les Eſpagnols ont fait l'impoſſible pour acquérir le droit d'aller à la pêche à l'île de Terre-Neuve : mais les Anglois s'y ſont toujours oppoſés.

Le Grand Banc de Terre-Neuve.

Nous croyons devoir donner ici la deſcription du grand Banc de Terre Neuve : il eſt comme une dépendance naturelle de l'île de ce même nom. C'eſt une montagne cachée ſous les eaux. Quelques Géographes lui donnent cens cinquante lieues d'étendue du Nord au Sud ; mais, ſuivant les cartes marines les plus exactes, il commence au Sud par les quarante-un degrès de latitude Nord, & ſon extrémité Septentrionale eſt par les quarante-neuf degrés vingt-cinq minutes. Selon le P. Charlevoix ſes deux extrémités ſe terminent en pointe. Sa plus grande largeur d'Orient en Occident eſt d'environ quatre-vingt-dix lieues marines de France & d'Angleterre, entre les quarante & les quarante-neuf degrés de longitude. Qelques Matelots y ont mouillé à cinq braſſes. Vers le milieu de ſa longueur, du côté de l'Europe, il forme une eſpéce de baie qu'on nomme *la foſſe*, ce qui eſt cauſe que de

deux navires qui ſont ſur la même ligne & près l'un de l'autre, l'un trouvera fond, tandis que l'autre ne le trouvera pas.

Le grand Banc eſt précédé, par le travers du milieu de ſa longueur d'un moindre banc qu'on nomme le *Banc Jacques*. Quelques-uns en ajoutent même un troiſieme qu'ils prétendent avoir la figure d'un cône : mais pluſieurs Pilotes n'en font qu'un des trois, & diſent qu'il a des cavités, dont la profondeur trompe ceux qui ne filent point aſſez de cable & croient en trouver trois.

Quelle que ſoit la grandeur & la figure de cette montagne, on y trouve une prodigieuſe quantité de coquillages & pluſieurs eſpéces de poiſſons de toutes grandeurs. La plûpart ſervent de nourriture aux Morues. Elles y ſont en ſi grande quantité, qu'on en compare le nombre à celui des grains de ſable qui couvrent le banc. Depuis près de trois ſiécles, on en charge tous les ans deux ou trois cens navires, ſans qu'on y remarque aucune diminution.

Ce parage a d'ailleurs beaucoup de déſagrémens pour la navigation. Le

ſoleil ne s'y montre preſque jamais, & l'air y eſt ordinairement couvert d'une brume froide & épaiſſe, qui fait connoître le banc, lorſqu'on en approche. Au-deſſus du grand Banc, on en rencontre pluſieurs autres petits qui ſont tous preſqu'également poiſſonneux.

Iſles qui ſont aux environs de celle de Terre-Neuve.

Aux environs de l'île de Terre-Neuve, on en trouve quelques autres qui, pour cette raiſon, ſont appellées *Iſles de Terre-Neuve*. La plus conſidérable eſt l'*Iſle Royale* ou du *Cap-Breton*. Elle eſt ſituée à l'entrée du golfe de Saint Laurent, à vingt lieues au Sud-Oueſt de celle de Terre-Neuve & ſéparée de l'Acadie par un canal d'une lieue de large & de quatre à cinq de longueur. Elle peut avoir quatre-vingt lieues de circuit, & eſt partagée en deux preſqu'îles, par le lac qu'on apppelle de *Labrador*, qui eſt navigable par-tout, & fort poiſſonneux. Ce lac ne laiſſe qu'un iſthme de huit cens pas de large & qui eſt ſitué vers le Couchant.

Iſle Royale.

Cette île eſt montagneuſe; le blé vient cependant aſſez bien dans certains endroits. On y trouve des forêts de pins & quelques arbres aſſez bons

pour la marine. Le gibier & les oiſeaux aquatiques y ſont très-communs. La pêche de la morue qu'on fait ſur ſes côtes y eſt fort abondante. Les François l'ont poſſédée long-tems : mais ils l'ont cédée aux Anglois par le traité de Paris du 10 Février 1763.

La principale ville de l'île eſt Louiſbourg. Elle a un bon port qui eſt défendu par divers forts. Sa ſituation eſt au Sud de l'île, vers le quarante-cinquieme degré cinquante minutes de latitude, & le quarante-unieme &quelques minutes de longitude occidentale, auprès du Cap-Breton. Cette ville eſt médiocre & entourée d'un rempart fortifié à la moderne. Elle eſt bâtie ſur une langue de terre qui forme le port d'un côté & vis-à-vis d'une autre langue de terre qui l'acheve. Il n'y a qu'une Paroiſſe, un Hôpital qui étoit occupé par des Religieux de la Charité pendant que l'île appartenoit aux François. Le Gouverneur eſt ſoumis à celui du Canada : il y a un Conſeil avec un Etat-Major. Il y a en outre deux autres établiſſemens dans cette île, l'un au port Dauphin & l'autre au port de Toulouſe, ſur la côte occidentale, au

voisinage de l'Acadie. Le climat de cette île est le même que celui de Quebec.

On trouve dans cette île & dans celles des environs, des Indiens qui vivent sous la protection de l'Angleterre & qui ressemblent aux Péruviens pour la figure, la couleur, & qui ont à-peu-près les mêmes mœurs; mais ils sont plus grands & mieux faits. Ils vivent de la chasse & transportent leurs habitations dans les lieux où elle est plus abondante.

L'île de *Saint Jean* est située dans le golfe de Saint Laurent, au Nord de l'Acadie & au Couchant de l'île Royale, dont elle est séparée par un canal de dix à douze lieues de large. Elle a vingt-cinq à trente lieues de long du Levant au Couchant, sur dix de large. Sa figure est, à-peu-près, celle d'un croissant. On y trouve de grandes prairies & plusieurs étangs. Elle est couverte de sapins, de hêtres & de bouleaux. La marée inonde une partie de l'île & forme une quantité d'étangs. Les oiseaux y sont fort communs. On y trouve entre autres une prodigieuse quantité de grues & d'oies. La côte

Isle de Sain Jean.

qui fait face au golfe feroit très-bonne pour la pêche si elle étoit d'un facile accès ; mais l'entrée en est fort platte.

Isle de Saint Paul.

L'île de *Saint Paul* est à cinq lieues du Cap-Nord & à dix-huit du Cap de Rez ou Raz.

Isles aux Oiseaux, &c.

Vingt lieues plus loin dans le golfe, on rencontre les *Isles aux Oiseaux*, où l'on trouve en effet tant d'oiseaux qu'une chaloupe qu'on détache en passant, revient aussi-tôt chargée d'œufs & de petits. On découvre ensuite les *Isles Ramées* qui sont au nombre de sept & toutes rangées autour de l'île Royale, à sept ou huit lieues au large. Elles sont suivies d'une qui est beaucoup plus grande & qui se nomme l'*Isle de la Magdelaine*. Elle reçoit dans son havre des vaisseaux de quatre-vingt ou cent tonneaux. Celle de *Brion* est à-peu-près de la même grandeur : mais ces deux Isles ne sont qu'un amas de rochers, couverts cependant de sapins & de bouleaux. L'*Isle de Sable* est à vingt-cinq lieues au Midi de l'Isle Royale : elle peut avoir dix lieues de circuit : sa forme est un arc. On trouve au milieu un étang d'eau-douce qui a cinq lieues de circuit. Elle est très-

sablonneuse & ne produit que peu d'herbes. Elle est inhabitée.

ARTICLE III.

Les Isles Bermudes.

Les Isles Bermudes ou de Summer sont situées dans la mer du Nord, à l'Est de la côte de la Caroline, dont elles sont cependant éloignées de plus de deux cens cinquante lieues, sous le trente-deuxieme degré de latitude Septentrionale & le quarante-sept de longitude Occidentale. Leur nombre est si considérable, que la plûpart n'ont encore point de nom; mais elles sont en même-tems si petites qu'elles ne méritent pas d'en avoir. Quelques Voyageurs les font monter à trois cens, d'autres à quatre & d'autres à cinq cens. Elles sont fort éloignées de toutes terres. Il n'y a pas long-tems qu'on n'en cultivoit pas un huitieme. Toutes n'ont qu'un petit nombre d'habitans dispersés, à l'exception de celles de Saint Georges, de Saint David &

de Cooper. Elles forment toutes enſemble la figure d'un croiſſant, dans un circuit de ſix ou ſept lieues. Toutes ſont fort petites : mais quelques-unes le ſont moins que les autres, à proportion qu'elles ſont plus ou moins expoſées au battement des flots qui les minent continuellement.

Iſle Saint Georges.

Celle de *Saint Georges* eſt la plus grande ; elle a ſeize mille de longueur de l'Eſt-Nord-Eſt à l'Oueſt-Sud-Oueſt. Elle eſt fortifiée par une chaîne de rochers qui l'environnent & qui s'avancent fort loin dans la mer. Les habitans y ont ajouté, principalement du côté de l'Eſt où cette fortification eſt plus foible, des forts, des batteries, des parapets & des lignes. Le canon des forts & des batteries eſt ſi bien diſpoſé, qu'il commande les canaux & la plûpart des autres paſſages.

Cette île n'a que deux endroits par où les vaiſſeaux puiſſent en approcher, & ces deux ouvertures ſont même ſi couvertes, qu'il n'eſt pas poſſible de les découvrir. Les rochers ſemblent ſe toucher par-tout, à l'exception de ceux qui ſont à fleur d'eau : mais ils ſont d'autant plus dangereux qu'on ne

les apperçoit pas ; &, sans un Pilote de l'île même, il seroit impossible au moindre vaisseau d'aborder à l'un ou à l'autre de ces ports, & ceux qui connoissent bien les passages y peuvent conduire en sûreté les plus grands navires. En basse marée, presque tous les rochers se découvrent. Sa hauteur commune n'est que de cinq piés ; mais son rivage n'est presque par-tout composé que de rocs, & l'on ne connoît point d'île qui en soit si bien munie : ils semblent annoncer une ruine inévitable à tous les vaisseaux qui s'en approchent. Les Espagnols ont donné le nom de *los Diabolos*, les Diables, aux Bermudes, parce qu'elles ont été fatales à toutes les Nations.

La ville de Saint Georges est située au fond du port de même nom. Ce port est environné de sept forts montés de soixante-dix piéces d'artillerie. On compte mille maisons dans la ville, toutes assez belles. L'Hôtel de ville est un assez grand édifice où les séances du Conseil & les assemblées générales se tiennent. La ville de Saint Georges a une très-belle Bibliothéque qui lui fut donnée par le Docteur

Bray, qu'on honore du titre de Protecteur du ſavoir dans les Colonies Angloiſes de l'Amérique.

Cette île eſt en outre diviſée en huit tribus qu'on appelle *d'Hamilton*, *de Smith*, *de Devonshire*, *de Pembrook*, *de Pagel*, *de Warvick*, *de Southampton* & *de Sandy*. Celles de Devonshire & de Southampton forment deux Paroiſſes, la premiere au Nord & l'autre au Sud. Chacune a une Egliſe & une Bibliothéque publique.

Cette île eſt remplie d'orangers, de mûriers, &c. Les petites îles n'ont point d'habitations qui ſoient diſtinguées par le nom de Paroiſſes : tous leurs habitans appartiennent à quelque tribu de l'île Saint Georges.

Le terroir eſt varié dans ſa couleur & dans ſes propriétés : le brun, le blanchâtre & le rouge. Le brun eſt le meilleur ; le blanchâtre commence à dégénérer, le rouge reſſemble à l'argile & ne vaut rien. Deux ou trois piés au-deſſous de la premiere couche de terre, on rencontre une ſubſtance blanche, auſſi molle que la marne & poreuſe comme la pierre de ponce. Ces pores contiennent beaucoup d'eau,

qui ſert à nourrir les racines des arbres. Souvent on trouve de la terre-glaiſe au-deſſous. Cette marne eſt beaucoup plus dure ſous la terre rouge que ſous les autres : elle contient fort peu d'eau & forme des carrieres feuilletées comme l'ardoiſe.

L'île Saint Georges eſt en général très-fertile : elle donne chaque année deux moiſſons. On ſeme en Mars & on recueille avant la fin de Juillet : on ſeme encore dans le cours d'Août pour recueillir en Décembre. La principale production eſt le maïs qui fait la nourriture du commun des habitans. On y plante auſſi beaucoup de tabac, qui, ſans être d'une très-bonne qualité, ſert aux beſoins de la Colonie. La plûpart des plantes qui ſont propres à l'Amérique, & de celles qu'on apporte d'Europe, y viennent très-bien & avec peu de culture. On y trouve un arbriſſeau dont la graine reſſemble à celle du lierre d'Europe : elle eſt ſi venimeuſe qu'elle cauſe aux parties qu'elle touche une enflure ſubite accompagnée de quelques douleurs ; mais qui ſe diſſipent d'elles mêmes. Sa racine eſt un puiſſant vomitif. C'eſt

le ſeul poiſon des Bermudes. On n'y trouve aucune ſorte d'animaux venimeux, & ceux qu'on y apporte meurent bien-tôt.

Les bois qu'on trouve dans ces îles ſont très-beaux. Le cedre y vient mieux qu'en aucune autre contrée de l'Amérique : il eſt plus dur & d'un plus beau grain. Il réſiſte comme le meilleur chêne à l'excès de la ſéchereſſe & de l'humidité. Il eſt d'un excellent uſage pour les bâtimens de terre & de mer. On en fait des chaloupes & des brigantins qui paſſent pour les meilleurs de toutes les Colonies Angloiſes. Le palmier, le mûrier, l'olivier & le laurier ſont des productions naturelles de ces îles. Le palmier a la figure de celui des Indes Occidentales : mais ſon fruit eſt noir & rond. On a obſervé qu'il ſe loge toujours ſur ſes feuilles une grande quantité de vers à ſoie : les mûriers y étant d'ailleurs fort communs, les habitans de ces îles pourroient s'ouvrir un commerce très-avantageux. Il y a encore dans les Bermudes une grande quantité de bois aromatiques ; les uns noirs, les autres rouges & les autres jaunes. Les baies de ces ar-

bres ont une qualité ſtiptique qui les rend propres à guérir toute ſorte de flux. La plus célébre production des Bermudes eſt l'orange. On la regarde comme le plus délicieux fruit de l'univers. Elle eſt beaucoup plus groſſe que dans aucune autre région ; ſon goût & ſon parfum ſont incomparables. On trouve ſur un arbre qu'on nomme *bois rouge des Bermudes*, une eſpece de baies rondes d'où ſort un ver qui ſe change en mouche un peu plus groſſe que celle de la Cochenille. On vante beaucoup la couleur qu'on en tire, & ſes vertus pour diverſes ſortes de maladies.

Le climat des Bermudes eſt ſi pur, que les malades des autres îles Angloiſes s'y font tranſporter, pour rétablir leur ſanté. On y a cependant reſſenti, depuis le commencement de ce ſiécle, quelques ouragans qui ont fait craindre que l'air ne s'altérât ; mais on y jouit toujours d'un printems continuel. Les arbres s'y couvrent de nouvelles feuilles à meſure que les vieilles tombent. On y entend continuellement le ramage des oiſeaux qui y font leurs nids dans toutes les ſai-

ſons de l'année. Les orages y ſont cependant fréquens : ils ſuivent ordinairement les nouvelles lunes. Les vents du Nord & du Nord-Oueſt altérent quelquefois la douceur naturelle de l'air, & c'eſt le ſeul hiver des Bermudes. Les pluies n'y ſont cependant pas fréquentes & la neige y eſt très-rare.

Comment les Bermudes ont été découvertes.

Ces îles furent découvertes au commencement du ſeizieme ſiécle par le Capitaine Jean Bermude Eſpagnol, qui alloit aux Indes Occidentales, & qui leur donna ſon nom. Il ne paroît pas qu'il s'y ſoit arrêté. En 1572 Philippe II, Roi d'Eſpagne les donna à Dom Ferdinand *Camelo*, qui n'en prit jamais poſſeſſion.

Le Capitaine Lancaſter, allant aux Indes Orientales, fut conduit par diverſes aventures à l'île Eſpagnole, obtint le paſſage ſur un vaiſſeau François pour Henri May, un de ſes Officiers qu'il renvoyoit en Europe. Ce vaiſſeau fut jetté ſur les Bermudes & May les viſita. Le récit qu'il en fit en Angleterre donna l'idée d'y former quelque établiſſement ; mais on laiſſa paſſer ſix ans ſans former aucune entrepriſe de ce côté. Georges *Sommers* & Thomas *Gate* ayant été jettés aux

îles

îles Bermudes par un naufrage, deux femmes de leur troupe y mirent au monde chacune un enfant, l'une un fils qui fut nommé *Bermude*, l'autre une fille qui fut nommée *Bermuda*. Ils se rendirent ensuite à la Virginie. Milord de Laware, qui manquoit de vivres dans cette Province, informé par Sommers que l'on trouvoit aux Bermudes des tourterelles & d'autres oiseaux en abondance, le chargea lui-même d'y aller prendre tous ceux qu'il pourroit attrapper : mais il étoit fort âgé : la fatigue qu'il essuya dans sa route épuisa ses forces au point qu'il mourut en arrivant aux Bermudes. C'est de lui que les Anglois ont donné à ces îles le nom de *Sommers Islands*. Sommers en mourant recommanda à ses compagnons de retourner à la Virginie avec les provisions qu'on y attendoit : mais ils n'en chargerent leur vaisseau que pour se mettre en état de passer en Angleterre. Ils y firent connoître les avantages que la Compagnie de Virginie pourroit retirer d'un établissement dans ces îles. Elle acheta d'eux à bas prix le droit qu'ils s'attribuoient à la propriété, & se le fit

confirmer par Jacques I. Elle envoya promptement un vaiſſeau ſous la conduite de Richard Moor, pour en prendre poſſeſſion.

Aventure de trois Anglois.

Nous nous arrêterons ici, pour annoncer au lecteur que dans le premier voyage que Sommers fit aux Bermudes, deux de ſes gens, qui avoient mérité la mort, s'étoient ſauvés dans les bois pour l'éviter. Ils étoient encore dans l'Iſle Saint-Georges, lorſque Sommers y retourna de la Virginie, s'y étoient nourris des ſeules productions de la terre, & s'étoient fait une habitation avec des troncs d'arbres. Ils rencontrerent un des compagnons de Sommers nommé *Chard*, & lui perſuaderent de demeurer avec eux. Celui-ci prit querelle avec l'un des deux autres nommé *Waters*, pour les droits de poſſeſſion : après bien des diſputes, ils réſolurent de finir leur querelle par un combat. Le troiſieme qui ſe nommoit *Carter*, les haïſſoit l'un & l'autre ; mais, craignant de reſter ſeul, il les avertit qu'il ſe déclareroit contre celui qui porteroit le premier coup. La néceſſité fit renaître entr'eux l'union, & leur vie devint aſſez douce & aſſez tranquille.

Ils trouveren le long des rochers dont l'Isle est environnée, la plus grosse masse d'ambre gris qu'on eût jamais vue; elle pesoit environ quatre-vingt livres. Cette découverte leur causa une joie inexprimable. Dans leurs premiers transports, ils résolurent de tout tenter pour jouir de leur fortune, resolurent de fabriquer une barque pour gagner la Virginie ou l'Isle de Terre-Neuve; mais avant la fin de leur travail, ils virent arriver le vaisseau de Moor.

Il amenoit avec lui soixante hommes, que la Compagnie destinoit à jetter les fondemens d'une colonie. Moor choisit un terrein commode dans l'Isle S. Georges. Pour donner l'exemple, il bâtit lui-même de ses propres mains une cabane avec des branches & des feuillages, & assez grande pour y loger sa famille. Il construisit ensuite une maison, & prouva qu'il étoit Architecte, Ingénieur & Charpentier. Ses compagnons, animés par son exemple, & conduits par ses lumieres, formerent en peu une petite ville, qui, par la suite des tems, est devenue une des plus belles & des plus florissantes de l'Amé-

rique Angloise. Toutes les maisons sont de cédres, & les forts de pierres. On n'a rien changé au plan du Fondateur : il y bâtit une Eglise & dix Forts.

Il ne tarda pas à découvrir les trois Anglois qui y étoient déja établis, se saisit de leur masse d'ambre-gris, & l'envoya à la Compagnie, qui conçut de si grandes espérances sur le nouvel établissement, qu'on s'empressa de lui fournir des secours.

Fléau des Rats aux Isles Bermudes.

Pendant l'administration de ce Gouverneur, les Isles Bermudes furent affligées de ce qu'on appelle encore *le fléau des rats*. Il dura cinq ans entiers. On croit que cette vermine y avoit été apportée par des vaisseaux. Qu'on l'attribue à quelque cause que ce soit, elle multiplia si prodigieusement, que l'histoire du monde entier n'offre rien de semblable. La terre étoit couverte de rats, & les arbres de leurs nids. Ils devoroient tous les fruits & les plantes même qui les portoient. Les légumes & les grains furent dévorés dans les greniers comme dans les champs. En vain on employa les chiens, les chats, les trapes, le poison. Après avoir ravagé l'Isle Saint-Georges, ces ani-

maux passerent à la nage dans les autres Isles Bermudes, & y firent le même dégât. Ils disparurent tout d'un coup, sans qu'on ait mieux connu la cause de leur départ ou de leur destruction, que celle de leur arrivée. On remarqua cependant qu'il s'étoit rassemblé dans les Isles, pendant les deux dernieres années, une prodigieuse quantité de corbeaux, qu'on n'avoit jamais vus auparavant, & qui n'ont pas reparu depuis.

Moor eut pour successeur dans le Gouvernement des Bermudes, le Capitaine Tucker, qui marcha sur les traces de son prédécesseur; mais la sévérité qu'il employa à faire observer les loix, révolta quelques esprits. Cinq habitans prirent le parti de se dérober au joug. Tucker aimoit la pêche; mais il étoit souvent retenu par les dangers & par l'exemple des barques qui se brisoient contre les rochers. Ils lui proposerent d'en construire une de deux ou trois tonneaux, avec un pont & d'autres commodités à l'épreuve du mauvais tems. Ayant obtenu son consentement, ils lui firent agréer qu'on la construisît dans un endroit écarté,

ſous prétexte qu'il y avoit plus de bois, & qu'ils auroient plus de facilité à lancer la barque à l'eau. L'ouvrage avançoit avec plus de promptitude qu'on ne s'y étoit attendu. Tucker en étant inſtruit, leur envoya demander un jour s'il pourroit ſe ſervir de leur barque, pour aller à bord d'un vaiſſeau qu'il comptoit bientôt envoyer en Europe. On ne trouva ni barque ni Ouvriers : ils étoient partis la nuit précédente, en diſant à ceux qui étoient témoins de leur départ, qu'ils alloient faire l'eſſai de leur barque, pour voir ſi le Gouverneur pourroit s'en ſervir avec ſûreté : mais ils laiſſerent un billet qui fit connoître qu'ils étoient partis pour l'Angleterre. Ils avoient eu la précaution d'emprunter du vaiſſeau qui étoit prêt de partir pour l'Europe, une bouſſole & quelques agrêts qu'on n'avoit pu refuſer au prétexte qu'ils apportoient : ils avoient eu ſoin d'embarquer la plus grande partie des proviſions qu'on leur fourniſſoit pendant le travail. Leur navigation fut aſſez heureuſe pendant vingt-deux jours : mais une tempête les expoſa l'eſpace de quarante-huit heures au dernier danger, & les

jetta fort loin de leur route. Le calme survint, & ils avancerent tranquillement pendant neuf jours, au bout desquels un corsaire les attaqua, leur enleva toutes leurs provisions & jusqu'aux instrumens de leur navigation. Ils se trouverent alors dans le plus misérable état que l'on puisse imaginer. N'ayant point de boussole, ils firent voile au hasard. Leurs forces diminuoient de jour en jour; ils s'attendoient à périr à chaque instant. Ils découvrirent enfin la terre: c'étoit la côte d'Irlande, où ils aborderent dans le Comté de Corz. Le Comte de Thomond, qui en étoit Gouverneur, les reçut assez mal : mais à la fin ils obtinrent leur grace.

Le Capitaine Butler succéda à Tucker dans le Gouvernement des Isles Bermudes; & cette Colonie devint une des plus considérables que les Anglois eussent en Amérique. Le nouveau Gouverneur éleva un assez beau monument dans l'Eglise Saint-Georges, sur la cendre du Chevalier Sommers, qu'on avoit laissée dans l'Isle. Il divisa les Bermudes en plusieurs districts, ajouta au Conseil, qui avoit été jus-

qu'alors le ſeul Tribunal de la Colonie, une chambre d'aſſemblée générale, & différentes Cours de Juſtice. Il fit un recueil de loix conformes à celles d'Angleterre. En un mot, il ſuivit les principes auxquels les Anglois s'attachoient dans leurs Colonies. En 1623, on comptoit trois mille habitans aux Bermudes, & dix Forts montés de cinquante piéces de canon. Sous le regne de Charles II. le nombre des habitans étoit augmenté juſqu'à dix mille, tous Anglois d'extraction. Quoique le commerce n'y ſoit pas conſidérable, ce nombre a toujours augmenté depuis, parce que l'air y eſt ſi pur & ſi ſain, comme nous l'avons dit, que le ſeul motif de la ſanté a fait abandonner d'autres établiſſemens à une multitude d'Anglois, pour aller vivre dans ces Iſles.



ARTICLE IV.

Isles Lucaies.

CES Isles sont à l'Est & au Sud Est de la Floride Espagnole, dont elles ne sont séparées que par le canal de Bahama. Elles ont au Sud l'Isle de Cuba & l'Isle Espagnole. Elles tirent leur nom de la plus grande & la plus éloignée au Nord. On les divise en trois classes, dont la premiere contient celles qui s'étendent à l'Est de l'Isle de Bahama & de son canal; la seconde, celles qu'on nomme ordinairement les *Orgues*, les *Martyrs*, les *Cayes* ou les *Cayques*, autant d'écueils qui rendent la navigation fort dangereuse; la troisieme, celles qu'on nomme les *Tortues*. Pour en donner une idée nous suivrons l'ordre alphabétique.

Abacoa est située au milieu des sables & des rocs de Bimini. Elle a douze lieues de long sur six de large.

Achecambey, proche d'Abacoa, vers l'Est : sa grandeur est incertaine.

Amaguayo est située vis-à-vis d'Ya-

Herrera, décad. 1re. guna. Elle fut visitée par Jean Ponce de Léon.

Amana ou *Amaguana* est presqu'au Nord des Cayques.

Bahama peut avoir treize lieues de longueur & huit de largeur. Elle donne son nom au canal, dont elle forme l'entrée du côté du Nord. Ce canal peut avoir seize lieues de large & quarante-cinq de long, jusqu'au Cap de la Floride.

Bimini est située entre les rochers & les sables qui en tirent leur nom. Elle peut avoir cinq lieues de longueur. C'est l'île que Jean Ponce de Léon chercha si long-tems, dans l'opinion qu'il avoit, d'après une tradition fabuleuse des Indiens, qu'elle contenoit *la fontaine de jouvence*, c'est-à-dire, une source dont les eaux rendoient aux vieillards toute la force & toutes les graces de la jeunesse.

Les *Cayques* sont plusieurs Isles qui forment un cercle coupé par une multitude de canaux, & bordé à l'Est de sables fort étendus. On en distingue une qui surpasse toutes les autres en grandeur. Le mouillage y est assez bon, sur dix ou douze brasses d'eau. La

plus orientale de ces Isles est à vingt degrés vingt minutes de l'équateur, & la plus occidentale à vingt degrés quarante minutes.

Ciquateo est située à l'Est de Lucayoneque, vers les vingt-sept degrés. Elle n'a pas moins de vingt lieues de tour.

Conciva est une petite Isle, peu éloignée des Cayques, au nombre desquelles on peut même la ranger. Elle est située à l'Est d'Amana.

Curateo n'est pas beaucoup plus grande que la précédente. Elle est au Sud de Ciquateo. Les Géographes la placent au vingt-sixieme degré. Les Hollandois prétendent qu'elle est à dix minutes au-dessus. On y trouve plusieurs sources d'eau douce.

Guanahani est la premiere Isle du Nouveau Monde qui fut découverte par Christophe Colomb & qui reçut de lui le nom de *Saint Sauveur*. Elle est située à vingt-cinq degrés quarante minutes. Elle ne manque ni d'eau ni de bois, & le coton y croît en abondance comme dans plusieurs autres Isles Lucaies. Elle a un très-bon port sur la côte Septentrionale, dans l'endroit

où elle tourne à l'Oueſt. Quelques Hollandois qui l'ont viſitée ſoigneuſement la placent à vingt-quatre degrés cinquante minutes, environ à ſeize milles Nord-Eſt de *Triangulo*, & aſſurent qu'elle ne contient aujourd'hui que des palmiers & quelques autres arbres.

Guanima eſt à ſept lieues de Guanahani, au Nord-Eſt. Colomb lui donna le nom de *Sainte Marie de la Conception.* Elle peut avoir douze milles en longueur, entre le Sud-Oueſt & le Nord-Eſt. Les rochers & les ſables qui l'environnent en rendent l'accès fort dangereux. Il y a des ſources d'eau vive, & ſon terroir eſt agréable & fertile. Les Hollandois la placent à vingt-cinq degrés quarante minutes.

Guatao eſt à dix milles au Nord de Curateo. Elle s'étend entre l'Eſt & le Couchant. Sa pointe orientale eſt à vingt-ſix degrés quarante cinq minutes. Elle eſt entourée de ſables & de rochers.

Lucayoneque ou *Yucanoyeque* eſt la plus grande & la derniere de ces Iſles qu'on trouve vers le Nord. Laet la place entre les vingt-ſept & les vingt-huit degrés, ſans marquer autrement

ſon étendue qui n'étoit pas mieux connue de ſon tems.

Macarey eſt preſque inacceſſible par les écueils dont elle eſt environnée. Le même Géographe aſſure que Herrera s'eſt trompé en la plaçant à vingt degrés : cependant il ne corrige pas ſon erreur.

Manegua eſt ſituée à vingt-quatre degrés trente minutes, vis-à-vis d'Amaguayo. Les Hollandois ont obſervé qu'elle eſt éloignée d'environ dix huit lieues au Nord de l'Iſle de la Tortue qui eſt voiſine de l'Eſpagnole. Sainte Marthe n'eſt éloignée que d'une lieue du continent de la Floride Eſpagnole. On vante l'abondance & la douceur de ſes eaux.

Les *Martyrs*. C'eſt moins un amas d'Iſles que de rochers qui s'étendent entre l'Eſt & l'Oueſt, devant la pointe méridionale de la Floride, à vingt-cinq degrés. Ils tirent leur nom du ſpectacle qu'ils préſentent vers la mer, d'où l'on aſſure qu'au premier coup d'œil, on les prendroit pour autant d'hommes empalés à des poteaux. Les Voyageurs obſervent que l'événement a toujours répondu au préſage du nom,

& qu'ils sont devenus célébres par une infinité de naufrages. Les Espagnols nomment *Cap des Martyrs* ceux qui sont le plus avancés à l'Est, & jugent de la route que doit faire un vaisseau par leur position. Ils croient avoir pris la bonne entrée du canal de Bahama, lorsqu'ils ont laissé ce Cap à gauche, vers le Sud-Ouest. Ils sont annoncés par trois monceaux de sable blanchâtre & couverts d'arbustes, dont celui du milieu surpasse les autres en grosseur.

Mayaguana est située à vingt-deux degrés vingt-cinq minutes, éloignée de douze milles au Nord-Est de la plus occidentale des Cayques & s'étend entre le Nord-Est & l'Est. Les Hollandois qui l'ont soigneusement observée, lui donnent huit ou neuf lieues de longueur.

Mimbres est une petite île, ou plûtôt un vrai rocher, situé à l'extrémité des écueils de Bimini, & fort dangereux pour ceux qui passent le détroit de Bahama.

Mira-por vos. Ce nom, qui signifie, *prends garde à toi*, fait assez connoître combien ce lieu est dangereux. Ce sont trois îles disposées en trian-

gle, entre des ſables & des rochers, à peu de diſtance d'Yumeto.

Pola eſt à vingt-ſix degrés trente minutes, devant la côte orientale de la Floride.

La Providence dont nous parlerons plus amplement.

Samana eſt ſituée au Nord-Eſt de Guanahani, à vingt-quatre degrés. Elle eſt de forme triangulaire, a quatre milles de long, ſur un de large.

Saomoto eſt la quatrieme île qui fut découverte par Colomb. Il la nomma *Iſabelle*. Elle eſt inconnue à préſent.

Les Tortues ſont au nombre de ſept ou huit, diſpoſées comme en cercle, à l'Oueſt de la derniere pointe de la Floride, vers les vingt-cinq degrés. Elles ſont à vingt-ſix lieues du port de la Havane en droite ligne.

Triangulo eſt éloignée de Samana, d'environ dix-huit milles au Nord-Eſt, un peu au de-là des vingt-quatre degrés. C'eſt une île haute qui n'a point de mouillages ſûrs, & dont l'accès eſt très-difficile.

Veia eſt un aſſemblage de pluſieurs petites îles ſituées entre des ſables & des rochers que les Eſpagnols nomment

los Baixos de Babuera, à vingt-huit degrés vers le Nord.

Yabaque eſt à vingt-deux degrés trente minutes Nord & fort près de Maguana.

Yamagua eſt à vingt-un degrés & quelques minutes. Elle peut avoir dix lieues de longueur. Elle eſt dangereuſe pour ceux qui font route de Saint Jean de Portoric à la Havane, le long des côtes ſeptentrionales de Cuba, par l'ancien canal, aujourd'hui peu fréquenté.

Yuma eſt ſituée par les vingt degrés trente minutes, aſſez proche de Guanima au Sud-Oueſt. Elle peut avoir vingt lieues de longueur, ſur huit de largeur.

Yumeto eſt ſituée ſous le tropique même, au Sud d'Yuma. Elle a environ quinze lieues de longueur.

Outre celles que nous venons de citer, il y en a encore un nombre conſidérable : mais on ne le connoît pas au juſte. Les Anglois même qui ont eu plus de facilité qu'aucune autre Nation pour le vérifier depuis qu'ils ſe ſont établis dans celle de la Providence n'en ont fait qu'un compte vague,

& disent que le nombre peut monter à quatre ou cinq cens. Ils ajoutent que la plûpart n'étant que de petits rochers qui s'élevent au-dessus de l'eau méritent à peine le nom d'iles.

On assure que les plus grandes étoient autrefois habitées par des Indiens que les Espagnols ont détruits, ou transportés dans leurs établissemens pour travailler aux mines. Elles resterent long-tems désertes & ne se trouvant pas dans le cours ordinaire des navigations, elles excitoient d'autant moins la curiosité des Voyageurs qu'on ne peut en approcher sans péril. Un vaisseau Anglois, qui faisoit voile à la Caroline fut jetté par la tempête dans la principale de ces Isles qui bordent le canal de Bahama. D'après le récit que le Capitaine du vaisseau en fit, lorsqu'il fut de retour en Angleterre, la Colonie de la Caroline obtint la concession de toutes les Isles qui sont comprises sous le nom d'Isles de Bahama, depuis le vingt-deuxieme degré, jusqu'au vingt-septieme. Le premier vaisseau que les habitans de la Caroline y envoyerent partit en 1672 : mais elle étoit déja peuplée d'avantu-

riers qui s'y étoient rendus d'Angleterre & des Colonies Angloises, pour y vivre avec plus de liberté qu'ils n'en trouvoient sous un Gouvernement régulier. Le Gouverneur que la Compagnie envoyoit dans cette île fut mal reçu par ces brigands. Ils se saisirent de lui, l'embarquerent pour la Jamaïque & continuerent d'habiter l'île, sans loix que celles de l'intérêt ou du plaisir. Ils y passerent sept ou huit ans dans cet état, au bout desquels un Officier, nommé *Clarke*, s'y rendit & y fit respecter son autorité pendant quelques années; mais il éprouva à la fin un sort plus triste que son prédécesseur. Les Espagnols, qui ne pouvoient voir sans envie les établissemens des Anglois vers le Sud, firent une invasion dans l'île de la Providence, détruisirent les provisions qu'ils ne purent emporter, brûlerent les édifices, se saisirent du Gouverneur & l'emmenerent chargé de chaînes. Les habitans dispersés se refugierent dans les autres Colonies Angloises.

L'île demeura déserte jusqu'à la révolution qui arriva en Angleterre & qui porta plusieurs mécontens à s'y

retirer. De ce nombre étoit Thomas Bulkley : mais en 1690 la Compagnie y envoya un nouveau, Gouverneur, qui maltraita beaucoup les habitans. Yones qui y alla ensuite, s'arrogea un pouvoir absolu. Il éleva aux dignités des pauvres & des scélérats qui n'avoient d'autre mérite que celui de lui être attachés. Il se lia fort étroitement avec des Pirates qui se retirerent dans son port, se mit en part dans tous leurs profits, sans examiner à qui appartenoient les vaisseaux qu'ils pilloient, sans même en excepter ceux de sa nation. Il se servit de leurs forces pour chasser de l'Isle ceux qui s'élevoient contre sa tyrannie. Il imposoit aux habitans des amendes arbitraires, &, sur le moindre soupçon, les faisoit mettre en prison. Il se nomma lui-même Trésorier, grand Prévôt & Secrétaire de la Colonie. Lorsqu'on tenoit une assemblée générale, il faisoit avancer les Pirates jusqu'au rivage avec tous les canons braqués vers le lieu où l'on étoit. Il interrompoit les délibérations, si l'on ouvroit un avis contraire au sien. L'oppression dans laquelle il tenoit les habitans de l'île

ſut accompagnée de tant d'injuſtices & de violences, qu'on l'enleva un jour & on le jetta dans une étroite priſon: le Conſeil s'aſſembla auſſi tôt, choiſit un Préſident & fit reconnoître ſon autorité dans l'Iſle. Aucun des partiſans de Yones n'oſa d'abord remuer en ſa faveur : mais le bruit s'étant répandu qu'on ſongeoit à lui faire ſon procès, les pirates & d'autres brigands qu'il avoit protégés entrerent dans l'Iſle les armes à la main, le remirent en liberté & le rétablirent dans ſon pouvoir. Les premiers effets de ſa colere tomberent ſur le Conſeil auquel il fit eſſuier les plus indignes traitemens. Bulklei, ancien Sécretaire de la Colonie, fut arrêté ſur le ſimple ſoupçon d'avoir voulu l'accuſer, & reçut mille outrages dans ſa priſon : ſa femme fut ſi maltraitée, qu'elle en mourut le jour même.

Peu de tems après on vit arriver d'Angleterre un nouveau Gouverneur à la Providence, avec des forces ſuffiſantes pour faire reconnoître ſon autorité. Son nom étoit *Trott*; les relations vantent ſon mérite, & l'on en trouva plus étrange que le premier

exercice de ſon pouvoir fut d'accorder la grace à Yones & la liberté de quitter l'Iſle.

Cette mauvaiſe adminiſtration n'empêcha pas que la principale bourgade de l'Iſle ne fit des progrès & ne prit le titre de ville avec le nom de *Naſſau.* Son port eſt bouché par une barre ſur laquelle un vaiſſeau de cinq cens tonneaux ne paſſeroit pas ſans un extreme danger : mais il contiendroit toutes les forces navales de l'Angleterre. Trott fit élever au milieu de la ville un fort monté de vingt-huit piéces de canon.

Vers le commencement de ce ſiécle, *Avery*, fameux Flibuſtier, pilla l'Iſle. Il paroît que les habitans des Lucaies n'ont guere de commerce qu'avec les Pirates. & qu'ils ne s'enrichiſſent que par les fréquens naufrages qui ſe font dans le canal de Bahama, & dont les débris ſont jettés ſur leurs côtes. Le trajet à la Caroline n'eſt que de ſept ou huit jours ; mais le retour eſt de dix ou douze, par la difficulté de ſurmonter les courans.

On aſſure que ces Iſles ſont ſi fertiles, que les pois y viennent en ſix ſemaines

& le blé d'Inde en trois mois. Les cannes de ſucre y viennent fort heureuſement. On trouve quelquefois de l'ambre gris ſur les côtes : on y a pris des baleines. On croit que ſi les habitans de la Providence étoient encouragés, on y trouveroit une infinité de raretés ; qu'il y a pluſieurs ſortes d'arbres & de plantes dont les qualités ne ſont point encore connues. Il y a beaucoup de poiſſons : mais ils ſont preſque tous venimeux. Lorſqu'on en mange ſans diſtinction, on ſent bientôt aux jointures des douleurs qui durent deux ou trois jours & qui finiſſent par une démangeaiſon fort vive. Entre les poiſſons de même couleur, de même goût, les uns ont cette dangereuſe propriété, d'autres ne l'ont point, & ceux qui l'ont ne cauſent pas le même effet à toutes les perſonnes qui en mangent. Ils ne ſont jamais mortels pour les hommes ; mais ils le ſont ſouvent pour les chiens & pour les chats. Ceux qui ont une fois éprouvé les effets du poiſſon venimeux, n'en peuvent jamais manger d'autres, ſans reſſentir la même douleur : le mal eſt même plus vif.

ARTICLE V.

Isles Antilles.

LES Antilles sont divisées en grandes & petites, & les dernieres le sont encore en *Isles sur le vent* & *Isles sous le vent.* Les grandes sont au nombre de quatre qu'on connoît sous les noms de *Cuba*, de *Saint Domingue*, de *Porto-Ricco*, ou *Portoric*, & *la Jamaïque.*

§. I.

L'Isle de Cuba.

C'EST la plus occidentale des grandes Antilles. Elle est située entre le vingtieme degré de latitude & le Tropique du Cancer, & entre le cinquante-sixieme & le soixante-septieme de longitude occidentale. Elle a environ deux cens cinquante lieues d'étendue du Levant au Couchant & quarante dans sa plus grande largeur du Midi au Nord. Elle est à l'entrée du golfe du Mexique,

& est séparée de la terre ferme par un détroit d'environ soixante-cinq lieues. Un autre canal, à-peu-près de la même étendue, la sépare de la presqu'isle de la Floride au Nord, & un autre d'environ quinze lieues la sépare au Levant de l'Isle Espagnole ou de Saint Domingue. Elle a au Sud la Jamaïque, dont elle est aussi séparée par un canal de quarante lieues.

Christophe Colomb la découvrit le 27 Octobre 1492 dans le premier voyage qu'il fit à l'Amérique. Il lui donna le nom de *Juana*, elle reçut ensuite celui de *Fernandine* en l'honneur de Ferdinand V, Roi d'Espagne & mari d'Isabelle : mais ces deux noms n'ont pu prévaloir sur celui de Cuba que ses premiers habitans lui avoient donné. Colomb la trouva assez peuplée, & ses habitans étoient d'un caractere fort doux : les hommes & les femmes étoient tout nuds : ils cultivoient la terre & se nourrissoient de maïs. Il y retourna le 7 Juin 1494. Pendant que les Espagnols assistoient aux Saints Mysteres qu'on célébroit sur le rivage, ils virent arriver un vieux Cacique de l'Isle, qui s'arrêta long-tems pour contempler

Herrera, chap. 14.

contempler les cérémonies de la Religion Chrétienne. Reconnoissant la supériorité de Christophe Colomb à la paix que le Prêtre lui fit baiser, il s'approcha de lui, présenta quelques fruits de l'Isle, s'assit à terre, les genoux pliés jusqu'au menton, lui tint ce discours, d'un ton si ferme & si honnête en même-tems, que Colomb se le fit interpréter sur le champ, par quelques Indiens des autres Isles & qui avoient appris assez de Castillan pour être entendus dans cette langue. *Idem. ibid.*
« Tu es venu dans ces terres que tu » n'avois jamais vues, avec des armes » qui répandent l'effroi parmi nous. » Apprends, cependant, que nous » sommes des hommes comme toi, » que nous reconnoissons une autre » vie, & qu'il y a deux différens lieux » où doivent aller les ames; l'un re» doutable & rempli de ténebres; les » méchans y sont attendus; l'autre » agréable, & rempli même de délices; » ceux qui aiment la paix & le bon» heur des humains y vont jouir d'un » bonheur éternel. Si tu crois mourir, » si tu crois aussi qu'après ta mort tu » seras puni, ou récompensé, tu ne

» dois pas faire de mal à ceux qui » ne t'en font point. Tes actions sont » jusqu'à présent sans reproche : il me » paroît même que tes desseins ne ten» dent qu'à rendre graces à l'Eternel ». L'étonnement de Colomb fut épuisé d'entendre sortir un discours si raisonnable de la bouche d'un barbare. Il lui répondit : « Je rends graces au » Ciel de ce que l'immortalité de l'ame » est au nombre de tes connoissances. » Je te déclare que les Souverains de » Castille m'ont envoyé dans ton pays, » pour savoir s'il y a des hommes qui » fassent du mal aux autres : on en » accuse les Caraïbes ; mais j'ai ordre » de les corriger de leurs usages in» humains, & de faire régner la paix. » parmi tous les habitans de ces Isles » On expliqua cette réponse au Cacique qui versa des larmes de joie. Il fit dire à Colomb que si son affection pour ses femmes & ses enfans ne le retenoient , il iroit avec lui en Castille vivre parmi des hommes qui lui paroissoit si amis de l'humanité. On lui fit quelques présents qu'il reçut avec admiration , & , mettant un genou en terre , il demanda plusieurs fois si

c'étoit du Ciel que ces hommes étoient descendus. Colomb mit ensuite à la voile & quitta l'Isle de Cuba.

Les Espagnols qui étoient établis à l'Isle Saint Domingue, firent encore plusieurs voyages à celle de Cuba, sans s'y arrêter. En 1508 le Roi d'Espagne se plaignit de la négligence qu'ils avoient eue de s'assurer si Cuba étoit une Isle ou quelque partie du continent. En conséquence d'Ocampo, un des premiers compagnons de Christophe Colomb eut ordre de visiter tous les ports de Cuba : il s'arrêta quelque tems à *Puerto de Carenas* qui a été nommé depuis la *Havane*, y radouba ses vaisseaux, continua sa route & retourna au bout de huit mois à Saint Domingue, où il certifia que Cuba étoit une Isle.

Il se passa encore quelques années, sans qu'on songeât à y faire des établissemens. En 1511 Dom Diegue Colomb, fils aîné du célebre Christophe, & qui avoit reçu du Roi d'Espagne la qualité de Gouverneur Général des Indes, craignit que la Cour ne fit peupler cette Isle & ne la séparât de son Gouvernement. Il confia à

Conquête de l'Isle de Cuba.

Diego Velaſquez le ſoin de la conquérir & d'y bâtir une ville. Velaſquez étoit un des premiers habitans de l'Eſpagnole où il avoit un bien aſſez conſidérable : il eut bientôt fait les préparatifs néceſſaires pour l'exécution dont il étoit chargé. Il mit à la voile avec quatre vaiſſeaux, & la diſtance n'étant que d'environ quinze lieues de l'Eſpagnole à Cuba, il arriva en peu de tems à la derniere, & fit ſon débarquement à l'extrémité orientale, vers la pointe de *Meyci*.

Ce canton appartenoit à un Cacique nommé *Hatuey* qui etoit né dans l'Iſle Eſpagnole, & en étoit ſorti avec un grand nombre de ſes ſujets, pour éviter la tyrannie des Européens. Il s'étoit formé un petit état dans l'Iſle de Cuba & y régnoit paiſiblement. Comme il craignoit toujours que ces redoutables ennemis ne le ſuiviſſent dans ſa retraite, il avoit ſans ceſſe des eſpions qui l'avertiſſoient de tous leurs mouvemens. Si-tôt qu'il fut informé de leur projet, il aſſembla tous les plus braves de ſes ſujets & de ſes alliés, pour les exciter à défendre leur liberté, & leur repréſenta en même-

tems que tous leurs efforts seroient inutiles, s'ils ne se ménageoient la faveur du Dieu des Européens, qui étoit fort puissant, & pour lequel ces cruels tyrans étoient capables de tout entreprendre. Le voilà, ajouta-t-il, en leur montrant de l'or dans un petit pannier; voilà ce Dieu qu'ils ne se lassent point de chercher : ils ne songent à venir ici que dans l'espérance de l'y trouver. Célébrons une fête en son honneur, pour obtenir sa protection. Aussi-tôt ils se mirent tous à chanter & à danser autour du pannier. Cette fête dura une nuit toute entiere. Lorsqu'elle fut finie, Hatuey les rassembla encore, & leur dit qu'ayant réfléchi sur le sujet de leur crainte, il ne voyoit aucune sûreté pour eux tant que le Dieu des Espagnols seroit dans leur Isle. Nous le cacherions envain, continua-t-il, si nous l'avalions, ils nous ouvriroient le ventre pour le chercher au fond de nos entrailles. Je ne connois qu'un lieu où nous puissions le mettre pour nous en défaire, c'est le fond de la mer : peut-être nous laissera-t-on tranquilles lorsque ce Dieu ne sera plus parmi nous. Cet

avis fut goûté, & l'on jetta dans la mer tout l'or qui étoit dans l'Isle.

Les Espagnols n'en poursuivirent pas moins leur projet : Hatuey voulut s'opposer à leur descente ; mais aux premieres décharges des arquebuses, tous les Indiens prirent la fuite, & se retirerent dans les bois. Velasquez fit chercher le Cacique : on l'attrapa, &, pour effrayer les autres Indiens, il eut la cruauté de le faire brûler. On assure que pendant qu'il étoit attaché au poteau, un Religieux Franciscain entreprit de le convertir, & lui parla beaucoup du Paradis & de l'Enfer. Dans le lieu de délices dont vous parlez, lui répondit le Cacique, y a-t-il des Espagnols ? Il y en a, reprit le Missionnaire, mais il n'y en a que de bons. Le meilleur n'en vaut rien, repliqua Hatuey, & je ne veux pas aller dans un lieu où je puisse craindre dans rencontrer un seul.

Après cette affreuse expédition, tous les Caciques de l'Isle intimidés, allerent successivement rendre hommage à Velasquez. Voyant que tout étoit tranquille, il songea à former des établissemens, fit bâtir la ville de *San-Jago*,

& fonda plufieurs bourgades. Il mit en peu de tems cette Ifle dans un état fi floriffant, que la plus grande partie de la Nobleffe Efpagnole des Indes s'y rendit. Voulant augmenter fon Gouvernement, il forma le projet de faire des conquêtes dans le Continent, fit un armement, dont il confia le commandement à Fernand Cortez, qui réuffit de la maniere qu'on vient de voir.

Les Efpagnols partagerent l'Ifle de Cuba en fept Provinces ou Diftricts. Elle dépend pour le civil de l'Audience de Saint-Domingue. Le Pape Adrien VI y érigea un Evêché en 1522 fous la Métropole de Saint-Domingue. La *Havane*, qui eft aujourd'hui la capitale de l'Ifle, eft fituée dans fa partie Septentrionale, un peu au-delà du tropique du cancer, vers le foixante-quatrieme degré de longitude occidentale. Le port eft un des meilleurs & des plus sûrs, à caufe des montagnes qui l'environnent. Son entrée eft défendue par deux châteaux. Il y a un arfenal pour la conftruction des vaiffeaux. La ville eft défendue par un troifieme château. Elle eft de figure ronde, &

peut avoir une lieue de circuit. On y compte trois cens familles Eſpagnoles, pluſieurs Portugaiſes, un grand nombre d'eſclaves ; le total peut monter à quatre mille habitans. Il y a trois Paroiſſes, & neuf maiſons Religieuſes, ſix d'hommes & trois de filles. Le Gouverneur de l'Iſle y fait ſa réſidence ordinaire.

San-Jago étoit autrefois, comme nous l'avons dit, l'ancienne capitale de l'Iſle de Cuba. Elle eſt ſituée ſur la côte méridionale de la partie orientale, au vingtieme degré, vingt minutes de latitude ſeptentrionale, & au cinquante-ſeptieme trente-cinq minutes de longitude occidentale. Le ſiége Epiſcopal qui y fut d'abord établi, a été transféré à la Havane. Le port de cette ville eſt aſſez bon.

Baracoa eſt une autre ville ſituée ſur la côte ſeptentrionale, dans la partie orientale. On y trouve encore pluſieurs autres villes, des bourgs, quelques ports ; mais ils n'ont rien de remarquable.

Cette Iſle eſt montagneuſe, & ſon terrein n'eſt pas fertile. Elle eſt remplie de forêts qui abondent en gibier. L'é-

bac y eſt commun. Les pâturages y ſont aſſez bons : les habitans y font commerce de beſtiaux qu'ils engraiſſent. On y trouve quelques mines d'or & de cuivre. Il y a une montagne d'où il ſort beaucoup de bitume. Ce qui la rend célébre, c'eſt le tabac qu'elle produit, qu'on réduit en pouſſiere, & qu'on connoît en Europe ſous le nom de *Havane.* Aux environs du Port au Prince, qui paſſe pour un des meilleurs de l'Iſle, on trouve des fontaines de bitume.

§. II.

L'Iſle Eſpagnole, ou Saint Domingue.

CETTE Iſle paſſe pour la plus riche & la plus importante des Antilles. Quoiqu'on la fréquente depuis près de deux cens cinquante ans, on n'eſt point d'accord ſur ſa véritable poſition. Elle peut être ſituée entre le dix-ſeptieme degré quarante minutes & le vingtieme de latitude ſeptentrionale, & entre le trois cens trois, vingt

minutes & le trois c[illegible] tude. Elle a près [illegible] ixante lieues de longueur, du Levant au Couchant, & trente dans sa largeur commune du Nord au Sud. Son circuit est d'environ trois cens cinquante lieues. Sa situation est fort avantageuse, au milieu de quantité d'autres Isles, qui forment un grand Archipel, où elle semble être placée pour leur donner la loi. Elle a trois pointes avancées vers les trois plus grandes de ces Isles. Le Cap Tiburon, qui la termine au Sud-Ouest, n'est qu'à trente lieues de la Jamaïque. Entre celui de l'Espade, qui est sa pointe orientale, & Portoric, on n'en compte que dix-huit, & douze du Cap Saint Nicolas, qui regarde le Nord-Ouest, à l'Isle de Cuba.

Saint Domingue est encore entourée de plusieurs petites Isles qui en sont comme les annexes; & dont elle peut tirer de fort grands avantages. Les plus considérables sont la *Saona*, la *Beata*, *Sainte-Catherine*, *Altavela*, *Avache*, la *Gonave* & la *Tortue*. Une multitude de rochers qui l'environnent, en rendent encore l'abord dangereux.

Le côté du Nord eſt bordé d'écueils & de petites Iſles fort baſſes.

Chriſtophe Colomb la découvrit le 6 Décembre de l'an 1491. Les habitans l'appelloient *Quiſqueia* & *Hayti*. Le premier, dans leur langue, ſignifioit une grande terre, & le ſecond une terre montagneuſe. Il lui donna, comme nous l'avons déja dit, le nom d'*Hiſpaniola* ou *Eſpagnole*. Elle étoit diviſée en cinq Royaumes indépendans les uns des autres, & en quelques Souverainetés moins puiſſantes, dont les Seigneurs portoient le nom de *Caciques*. Le premier des cinq Royaumes ſe nommoit *Magua*, qui ſignifie Royaume de la plaine. Il comprenoit ce qu'on a depuis nommé la *Vega-Real*. C'eſt une plaine de quatre vingt lieues de long, & qui en a dix dans ſa plus grande largeur. On aſſure qu'il y coule un nombre extraordinaire de rivieres, parmi leſquelles il s'en trouve douze auſſi larges que l'Ebre & le Guadalquivir : les autres ne ſont que des torrens ou de ruiſſeaux, qui ſortent d'une chaîne de montagnes qui la bornent à l'Occident. La plûpart rouloient de l'or avec leur ſable. Ce canton eſt

Diviſion de l'île Saint Domingue.

voisin des fameuses mines de Cibao, dont nous avons parlé. Le Roi de Magua se nommoit *Guarinoex*, & avoit sa capitale dans le lieu où les Espagnols ont bâti la ville de la *Conception de la Vega.*

Le second Royaume se nommoit *Marien.* Les Voyageurs prétendent qu'il est aussi grand & plus fertile que celui de Portugal. Il comprenoit toute cette partie de la côte du Nord, qui s'étend depuis l'extrémité occidentale de l'Isle où est le Cap Saint-Nicolas, jusqu'à la riviere *Yaqué* ou *Yaqui*, que Christophe Colomb nomma *Monte Christo*, & comprenoit toute la partie septentrionale de la Vega-Real, qu'on nomme aujourd'hui la plaine du Cap-François. C'étoit au Cap même que Guacanagari, Roi de Marien, faisoit sa résidence, & c'est de son nom que ce port a tiré celui *d'el Guaric.*

Le troisieme Royaume nommé *Maguana*, renfermoit la Province de Cibao, & presque tout le cours de la riviere *Hattibonito* ou l'*Artibonite*, qui est la plus grande de l'Isle. Le Roi se nommoit *Caonabo* : il étoit Caraïbe, arriva dans l'Isle en avanturier. Son

courage & son esprit le rendirent redoutable aux Insulaires, & il n'eut pas beaucoup de peine à se former parmi eux un état considérable. Sa demeure ordinaire étoit le bourg de Maguana, d'où le Royaume avoit tiré son nom. Il fit beaucoup de mal aux Espagnols, qui le firent enfin périr, comme nous l'avons vu. Ils bâtirent par la suite la ville de San-Jouan de Maguana dans le lieu où il faisoit sa résidence ; mais elle ne subsiste plus. C'est le quartier où elle étoit située, que les François appellent aujourd'hui la Savane de San-Ovan.

Le Royaume de *Xaragua* étoit le quatrieme. Il tiroit son nom d'un assez grand lac, dont on donnera la description. C'étoit le plus peuplé & le plus étendu de toute l'Isle. Il comprenoit toute la côte occidentale, & une bonne partie de la méridionale. Sa capitale, qui se nommoit aussi *Xaragua*, étoit dans le lieu où est aujourd'hui situé le bourg du *Cul-de-sac*. Les habitans de ce Royaume l'emportoient sur tous les autres par la taille, par la figure, la douceur & l'élégance du langage. On y trouvoit plus de No-

blesse. Le Roi se nommoit Boechio; étoit frere d'*Anacoana*, Princesse d'un mérite distingué, & dont la fin honteuse deshonore les Espagnols. Nous en parlerons dans la suite.

Le cinquieme Royaume étoit *Higuey* : il occupoit toute la partie orientale de l'Isle avec le fleuve Yaqui, lequel lui servoit de borne au Nord, & le fleuve Ozamo, qui lui en servoit au Sud. Ses habitans étoient plus aguerris que tous les autres peuples de de l'Isle, parce qu'ils étoient souvent obligés de se défendre contre les Caraïbes, qui faisoient de continuelles incursions sur leurs côtes. Ils avoient cependant du dessous assez souvent; parce qu'ils n'entendoient pas bien l'art de se servir de leurs flêches. Leur Souverain se nommoit *Cayacoa*. Il mourut peu de tems après l'arrivée des Espagnols : sa veuve embrassa le Christianisme, & reçut le nom d'Agnès Cayaçoa. Elle ne survécut pas long-tems à son mari, & leurs Etats passerent à Cotubanama, puissant Cacique, qui fit, jusqu'à sa destruction, son séjour ordinaire vers la presqu'île de Samana.

Figure, mœurs, usa-

Les habitans de cette Isle, comme

ceux des autres, étoient venus du Continent. Elle étoit très-peuplée lorsque les Espagnols y arriverent. Le commun de ces Insulaires étoit d'une taille médiocre, mais bien proportionnée. Ils avoient le teint bazané, la peau rougeâtre, les traits du visage hideux, les narines fort ouvertes, les cheveux longs, nulle espece de poil sur le reste du corps, presque point de front, les dents sales, & quelque chose de féroce dans les yeux. On reconnut par la suite que cette figure ne leur étoit pas naturelle. La couleur de leur peau venoit du rocou, dont ils se frottoient souvent, & des ardeurs du soleil, auquel leur nudité les exposoit. C'étoit par le secours de l'art, que leur tête prenoit une forme différente de celle du reste des autres hommes. A peine les enfans étoient-ils nés, que les meres leur serroient le haut de la tête avec les mains ou avec deux petites planches, pour l'applatir par degrés, & leur rendre le front très petit, ce qu'on regardoit dans ce pays comme une beauté. Cette méthode replioit le crâne, & le rendoit si dur, que les Espagnols cassoient quelquefois leurs épées

Usages, &c. des anciens habitans de l'île Saint Domingue.

en frappant ces malheureux sur la tête. On peut concevoir que cette opération leur changeoit la figure, & leur donnoit cet air farouche qui révoltoit les Européens. Les hommes étoient tout nuds, & n'avoient pas même soin de couvrir ce que la pudeur ne permet pas de laisser voir. Les femmes portoient une espece de juppe qui ne descendoit pas au-dessous des genoux. Les filles avoient le corps entiérement découvert. Tous les Insulaires en général étoient d'une complexion foible, d'un tempérament flegmatique, & tourné à la mélancolie. Ils mangeoient fort peu : leur nourriture étoit des coquillages & des racines. Ils étoient naturellement paresseux, ne travailloient presque jamais, & ne s'inquiétoient de rien. Après avoir passé une partie du jour à danser, ils alloient dormir. Ils étoient d'ailleurs simples, doux, humains, sans apparence d'esprit & de mémoire, & sans passions. Ils ne savoient rien, & n'avoient nulle envie d'apprendre. Quelques chansons contenoient toutes leurs connoissances historiques : mais elles changeoient à la mort de chaque

Prince, & ne contenoient jamais de traditions anciennes.

Leur opinion sur la création des hommes.

Ils faisoient sortir les premiers hommes de deux cavernes de leur Isle. Le soleil irrité, disoient-ils, de les voir paroître, avoit changé les Gardiens de ces cavernes en pierres, & métamorphosé les fugitifs en arbres, en grenouilles, & en d'autres choses de cette espece, ce qui n'avoit point empêché que l'univers ne se fût peuplé. Une autre tradition portoit que le soleil & la lune étoient aussi sortis d'une caverne de leur Isle, pour éclairer le monde. On alloit en pélerinage à cette grotte, qui étoit ornée de peintures, & dont l'entrée étoit gardée par deux démons, auxquels on rendoit d'abord une sorte de culte. On voit de-là qu'ils imaginoient que c'étoit par leur Isle que la terre avoit commencé à se peupler. C'étoit la seule nation de l'Amérique qui eût cette prévention en faveur de son pays.

Les chansons qui leur servoient d'annales, étoient toujours accompagnées de danses. Un des acteurs régloit le chant & les pas : il commençoit d'abord seul, & tous les autres répé-

toient après lui, & obſervoient la meſure & la cadence. Tantôt les hommes danſoient d'un côté & les femmes de l'autre ; tantôt les deux ſexes étoient mêlés. Dans les fêtes publiques, ces exercices de joie ſe faiſoient au ſon du tambour, lequel étoit compoſé d'un tronc d'arbre. C'étoit un des principaux chefs de la bourgade, ou le Cacique même qui frappoit ce tambour. Le titre de Cacique, qui étoit en uſage lorſque les Eſpagnols arriverent dans cette Iſle, ſignifioit Prince ou Seigneur. Les Européens ont continué de l'employer dans le même ſens pour tous les Princes ou Seigneurs de leurs conquêtes, à la réſerve des Souverains du Mexique & du Pérou.

Leurs divertiſſemens.

Les Inſulaires avoient une autre eſpece de divertiſſement, qui ſe nommoit *Batos*. C'étoit une eſpece de ballon, compoſé de racines & d'herbes bouillies enſemble, dont ils formoient une ſorte de poix qui ne s'attachoit point aux mains. Elle étoit ſolide, mais ſi poreuſe & ſi légere, qu'il ſuffiſoit de la laiſſer tomber, pour qu'elle bondit plus haut que l'endroit d'où elle partoit. Chaque bourgade

Oviedo, liv. 6.

avoit une place destinée pour cet exercice. Souvent on se défioit d'une bourgade à l'autre ; & la victoire étoit célébrée par une danse générale, après laquelle on ne manquoit jamais de s'enivrer de fumée de tabac. Cette débauche ne consistoit qu'à en tirer la fumée par le nez avec un tuyau en forme d'Y, dont on se mettoit les deux branches dans les narines. Pour que le tabac rendît plus de fumée, on avoit soin de le mouiller & on l'étendoit sur un brasier à demi allumé. L'ivresse arrivant bientôt, chacun restoit dans l'endroit où il étoit tombé, à l'exception du Cacique : ses femmes prenoient soin de le porter sur son lit. Les songes qui arrivoient dans cet état passoient pour autant d'avis du Ciel.

Le Tabac venant naturellement dans l'Isle Saint Domingue, & les Espagnols entendant les Indiens de cette Isle appeller *Tabaco* l'instrument dont ils se servoient pour en respirer la fumée, ils l'attribuerent à la plante, en apporterent en Europe, la désignerent sous le nom de *Tabac* qu'elle a toujours conservé depuis. Origine du mot Tabac.

Vices qu'on reproche aux premiers habitans de Saint Domingue.

Oviedo assure que ces Insulaires étoient sujets à plusieurs vices affreux : ils ne connoissoient aucunes bornes dans la sensualité. La masse de leur sang en étoit tellement corrompue qu'ils étoient presque tous attaqués de cette horrible maladie dont la communication a causé aux habitans de l'ancien Monde un tort que toutes les richesses du nouveau ne peuvent réparer. A peine les Espagnols parurent sur les côtes de l'Isle Saint Domingue, qu'ils en furent empestés. Ceux qui l'apporterent en Europe ont trouvé le secret de dérober leur nom à la postérité.

Plusieurs des Espagnols qui avoient été à Saint Domingue, s'engagerent à leur retour pour la guerre de Naples, communiquerent le mal qu'ils avoient gagné aux femmes Napolitaines qui le porterent au camp des François où il fit beaucoup de ravages. Les Italiens, étonnés de voir ce mal parmi eux, en attribuerent la cause aux François parce qu'ils les voyoient plus ardens à rechercher leurs femmes, ou parce qu'ils les haïssoient le plus, & le désignerent sous le nom de *Mal François*. Les François, qui l'avoient reçu des

femmes de Naples, l'appellerent le *Mal de Naples*. Les Espagnols garderent le silence dans cette querelle : mais on sut enfin par qui ce mal avoit été apporté. Cependant on a continué long tems d'appeller en Italie ce mal le mal François, & en France le mal de Naples.

Histoire de S. Domingue, liv. 1.

Revenons à notre sujet. Il n'y avoit point de loi parmi les premiers habitans de Saint Domingue qui modérât l'incontinence. Chaque particulier pouvoit prendre autant de femmes que ses facultés le lui permettoient : le premier degré du sang étoit le seul qu'ils respectoient. Entre les femmes du même homme, il n'y en avoit qu'une seule qui jouissoit de quelque distinction ; mais elle n'avoit aucune supériorité sur ses compagnes. Quelques-unes poussoient leur amour, à l'égard de leur mari, jusqu'à se laisser ensevelir toutes vives avec lui lorsqu'il mouroit ; mais cet exemple de tendresse conjugale étoit rare, parce qu'il étoit volontaire.

Mariages.

Les femmes étoient toujours chargées des obseques de leurs maris : elles enveloppoient le cadavre de larges bandes de coton & le mettoient

Funérailles.

dans une large fosse, avec tout ce que le mort avoit possédé de plus précieux. On y plaçoit le corps sur une espece de banc, & l'on environnoit de bois le dedans de la fosse, pour que la terre ne s'écroulât pas dessus. Ces funérailles étoient accompagnées de beaucoup de chant & d'autres cérémonies dont on ignore les détails. Avant d'enterrer le corps des Caciques, on avoit soin de les vuider & de les sécher au feu. On composoit alors des chansons en son honneur, & l'on y rappelloit ce qui s'étoit passé sous son régne. On ne manquoit jamais de les chanter dans toutes les fêtes publiques pendant le regne de son successeur. Les funérailles d'un Cacique duroient quinze ou vingt jours, & tout ce qui restoit de ses meubles étoit partagé entre les assistans.

Ces barbares s'occupoient quelquefois à la chasse & à la pêche. Ils employoient dans le premier de ces exercices une espece de petits chiens muets : mais ils se contentoient souvent de mettre le feu au quatre coins d'une savane, & dans un instant ils la trouvoient pleine de gibier à moi-

été rôti. Ils manioient si mal l'arc & les fléches, qu'ils ne pouvoient chasser aux oiseaux. Ils avoient cependant quelquefois recours à l'industrie & en attrappoient très-souvent des quantités prodigieuses.

Quoiqu'ils n'attachassent pas autant de prix à l'or que les Européens, ils le recherchoient cependant avec beaucoup de soin : mais ils se bornoient à recueillir les grains, les applatissoient & en faisoient des pendans d'oreille. Il paroît même qu'ils regardoient ces grains comme sacrés ; ils n'alloient en faire la recherche, qu'après s'y être préparés par plusieurs jours de jeûne & de continence.

Agriculture.

Ces Insulaires connoissoient si peu l'Agriculture qu'ils n'avoient aucune espece d'outils dans ce genre. Ils brûloient l'herbe des savanes lorsqu'elle étoit séche, remuoient légérement la terre avec un bâton & y semoient leur maïs. Pour faire du feu, ils prenoient deux morceaux de bois, l'un poreux & léger, l'autre plus compacte & plus dur, piquoient le dernier dans l'autre & le remuoient avec tant de vîtesse que le feu prenoit facilement

au bois poreux. Le feu leur servoit encore à faire leurs canots & leurs briques. Ils en allumoient autour d'un arbre, le faisoient mourir, le laissoient sécher sur pié & l'abbatoient. Ils le creusoient avec le feu, levoient le charbon avec une espece de hache composée d'une pierre verte, très-dure.

Gouvernement.

Ces Insulaires avoient peu de loix : la plus sévere étoit contre le larcin : le coupable étoit empalé, sans qu'il fût permis à personne d'intercéder pour lui. Cette rigueur avoit produit parmi eux une grande confiance dans le commerce de la vie. Le droit d'hospitalité s'observoit chez eux avec tant d'exactitude, que l'on trouvoit dans toutes les maisons, sans exception, tous les secours de l'amitié. Les querelles étoient fort rares parmi eux. S'il survenoit quelque différend entre leurs Caciques, au sujet de leurs droits, il se terminoit toujours sans effusion de sang. La forme du Gouvernement étoit despotique : mais les Souverains n'abusoient pas de leur pouvoir.

Guerres.

Dans les Provinces orientales, on faisoit usage de l'arc & des flèches : mais

mais ailleurs on ne connoiſſoit que le javelot, qui étoit d'un bois fort dur, & les maſſues, qu'on appelloit *Macanas.* La ſucceſſion aux Principautés ne faiſoit jamais naître de guerres : les enfans ſuccédoient à leurs peres, & l'ordre du ſang étant certain par les femmes, les états d'un Cacique qui mouroit ſans enfans, paſſoient à ceux de ſes ſœurs.

Pour conſtruire une maiſon, les pauvres plantoient des pieux en rond, à quatre ou cinq pieds de diſtance les uns des autres. Ils étendoient deſſus des piéces de bois plattes, mais fort épaiſſes, y plaçoient de longues perches, qui, ſe joignant toutes par la pointe, formoient un toit de figure conique. Ils attachoient à ces perches des cannes, qui tenoient lieu de lattes, couvroient le tout d'une paille fort déliée, ou de feuilles de palmier. Pour former les murs, ils garniſſoient les intervalles des pieux de cannes fichées en terre, & attachées avec une ſorte de filaſſe qui croît ſur des arbres, pend ſur les branches, & eſt à l'abri de la corruption. Les cannes étoient ſi bien affermies par ces liens, qu'elles

Leurs maiſons.

étoient capables de résister aux vents les plus impétueux, & si serrées, qu'il n'y passoit pas le moindre souffle. Pour donner encore plus de solidité à l'édifice, on plantoit un poteau au centre, & toutes les extrémités des perches étoient posées dessus. Les maisons des riches étoient construites des mêmes matériaux ; mais la forme en étoit différente : elle ressembloit beaucoup à celle de nos granges. Le toit étoit soutenu par une longue piéce de traverse qui l'étoit elle-même par des fourches plantées au milieu de l'espace, qu'elles séparoient en deux parties. Ces sortes de bâtimens étoient & plus étendus & plus ornés que les autres. Plusieurs avoient des vestibules en maniere de portiques, qui servoient à recevoir les visites.

Langues de l'Île.

Le langage n'étoit pas uniforme dans toutes les parties de l'Isle : mais on s'y entendoit facilement, & la langue de Xaragua, qui étoit la plus estimée, s'apprenoit dans les autres Provinces.

Religion des Insulaires.

La Religion de l'Isle Saint-Domingue n'étoit qu'un assemblage de plusieurs superstitions. Ils donnoient à

leurs divinités des figures fort hideuses : les plus supportables étoient celles de quelques animaux, tels que des crapauds, des tortues, des couleuvres, des caymans. C'étoit le plus souvent des figures humaines, horribles & monstreuses, qui avoient tout à la fois quelque chose de bizare & d'affreux. Ils les nommoient *Chemis* ou *Zemez*, les faisoient de craie, de pierre ou de terre cuite. Comme ils n'avoient point de temples, leur usage étoit de les placer dans tous les coins de leur maison, d'en orner leurs meubles, & d'en imprimer l'image à toutes les parties de leurs corps. Il n'est pas surprenant qu'ayant sans cesse ces figures hideuses devant les yeux, ils les vissent souvent dans leurs songes. C'est de-là que les premiers Historiens du Nouveau-Monde ont assuré que le démon se montroit souvent à ces Insulaires, & qu'il rendoit des oracles, pour lesquels ils avoient une aveugle soumission.

Ils n'attribuoient pas à leurs Idoles le même pouvoir : les unes présidoient aux saisons, les autres à la santé, à la chasse, à la pêche, &c. Quelques

Ecrivains assurent que les Zemez ne passoient que pour des divinités subalternes, & pour les Ministres d'un Etre souverain, unique, invisible, tout-puissant. Ces barbares lui donnoient une mere qui avoit cinq noms différens; mais on ne rendoit aucun culte à ce Dieu ni à sa mere. L'Historien de Christophe Colomb assure que les Zemez étoient regardés comme les esprits tutélaires des hommes, que chaque Insulaire s'en attribuoit un, qu'il mettoit au-dessus de tous les autres; qu'on les plaçoit dans des lieux secrets, où les Chrétiens n'avoient pas la liberté d'entrer: qu'un jour des Européens s'étant introduits dans la maison d'un Cacique, y apperçurent un Zemez qui faisoit beaucoup de bruit, & sembloit dire quantité de choses qu'ils n'entendoient pas. Se doutant qu'il y avoit de l'imposture, ils briserent la statue à coups de piés, & trouverent un long tuyau, dont une extrémité donnoit dans la tête, & l'autre dans un petit coin couvert de de feuillages, sous lesquels ils découvrirent un homme qui faisoit dire au dieu tout ce qu'il avoit envie de faire

Histoire de Saint Domingue, liv. 1. pag. 72

entendre aux crédules adorateurs. Le Cacique les pria de ne pas révéler ce qu'ils avoient vu, & leur avoua qu'il employoit cet artifice pour contenir ses sujets dans la soumission. Il ajouta que les Caciques avoient trois pierres qu'ils conservoient soigneusement, parce que chacune étoit revêtue d'une propriété particuliere ; l'une étoit de faire croître les grains, l'autre de procurer aux femmes une heureuse délivrance, & la troisieme de procurer du beau tems & de la pluie.

Nous n'avons la description que d'une seule fête de ces Insulaires ; mais on jugera des autres par elle : le Cacique marquoit le jour auquel on devoit la célébrer, & le faisoit annoncer par un Crieur public. Elle commençoit par une procession, où les hommes & les femmes mariés portoient ce qu'ils avoient de plus précieux. Les filles y paroissoient dans leur nûdité ordinaire. Le Cacique, ou un des principaux habitans, marchoit à la tête avec un tambour qu'il frappoit sans cesse : la troupe se rendoit dans un lieu rempli d'Idoles. Les Prêtres y étoient occupés à les servir, & prêts à recevoir Fêtes.

les offrandes, qui ne consistoient gueres qu'en gâteaux présentés par les femmes dans des corbeilles ornées de fleurs. Après cette cérémonie, les mêmes femmes attendoient le signal des Prêtres pour chanter, en dansant, les louanges des Zemez : elles y ajoutoient celles des anciens Caciques, qu'elles finissoient par des prieres pour la prospérité de la nation. Les Prêtres rompoient ensuite les gâteaux consacrés, & distribuoient les morceaux aux chefs des familles. Ces fragmens, qui étoient regardés comme des préservatifs contre toutes sortes d'accidens, se conservoient toute l'année. Le Cacique n'entroit point dans le lieu où étoient les Prêtres, il se tenoit à quelque distance, où, frappant sans cesse son tambour, il faisoit passer devant lui toute la procession. Chacun couroit en chantant, pour se présenter à la principale Idole. Il cessoit de chanter devant elle, & se fourroit dans la gorge un morceau de bois pour se faire vomir. L'esprit de cette cérémonie bizare étoit de faire connoître que, pour se présenter devant les dieux, il faut avoir le cœur pur & comme sur les levres.

Ibid. pag. 73.

Les Zemez se communiquoient particuliérement aux Prêtres, qu'on nommoit *Butios*, qui exerçoient en même-tems la fonction de Médecins, de Chirurgiens & de Droguistes. Il y entroit, comme on peut le croire, beaucoup de fourberie. Lorsque ces Imposteurs consultoient les Zemez en public; jamais on n'entendoit la réponse du dieu, & l'on n'en jugeoit que par la contenance du Prêtre. Prêtres Médecins.

Les Butios s'appliquoient à la connoissance des simples : mais leur maniere de traiter les malades étoit fort singuliere : après plusieurs cérémonies, ils suçoient la partie malade, &, feignant d'en tirer une épine, ou quelque chose de semblable, qu'ils avoient soin de mettre dans leur bouche, ils déclaroient que c'étoit la cause du mal, avec la malignité de l'attribuer à quelqu'un, qu'ils mettoient, par cette calomnie, dans la nécessité d'avoir recours à leur protection.

Depuis plus de deux siécles, on ne cesse de rencontrer dans l'Isle des figures de Zemez, qui annoncent les lieux où les anciennes bourgades étoient situées. On porte le même jugement

ſur divers amas de coquilles qui ſe trouvent ſous terre, parce que ces Inſulaires mangeoient beaucoup de ce poiſſon. Il eſt aſſez rare qu'on creuſe la terre ſans y faire de curieuſes découvertes. On y rencontre des pots de terre, des platines ſur leſquelles ils faiſoient cuire la caſſave, des haches, de ces petites lames d'or qui pendoient à leurs narines & à leurs oreilles, & tout ce qui étoit à leur uſage. On ignore quelle étoit leur opinion ſur l'immortalité de l'ame. Les Hiſtoriens diſent ſeulement qu'ils admettoient un lieu où les ames vertueuſes étoient récompenſées; mais ſans aucune notion de la durée de cet état, & qu'ils ne parloient d'aucun ſupplice pour les méchans. Chacun plaçoit cette eſpece de paradis dans une partie inviſible de ſa Province. Quelques-uns le plaçoient cependant vers le lac *Liburon*, où il y a beaucoup de ce fruit que nous appellons *Abricot de Saint-Domingue*, & ſe perſuadoient que les ames en faiſoient leur nourriture, qu'elles en faiſoient leur proviſion pendant la nuit, & qu'elles ſe retiroient le jour dans des lieux inacceſſibles. D'après cette opi-

nion, les Insulaires avoient une sorte de vénération pour ce fruit, & s'abstenoient d'en manger, pour ne pas exposer les morts à manquer de nourriture.

On juge que la caverne, d'où ils faisoient sortir les premiers hommes, est encore dans le quartier de *Dondon*, à six ou sept lieues du Cap-François. Elle a 150 piés de profondeur, & presque autant de hauteur : mais elle est fort étroite : son entrée est plus haute & plus large que nos plus grandes portes-cocheres. La grotte ne reçoit de jour que par cette ouverture, & par un conduit pratiqué dans la voûte en forme de clocher. On suppose que, suivant l'opinion des Insulaires, le soleil & la lune s'étoient fait un passage par cette voie pour s'élever au Ciel. La voûte est si belle & si réguliérement faite, qu'on a peine à la prendre pour le seul ouvrage de la nature. Il n'y paroît aucun reste de statue : mais on y apperçoit une multitude de Zemez gravés dans le roc, & toute la caverne est partagée en quantité de niches assez profondes. Les premiers Historiens rapportent tous

Prédiction qui annonçoit aux In-

sulaires la conquête de l'Île.

que peu de tems avant l'arrivée de Christophe Colomb, les Insulaires avoient été avertis qu'il arriveroit un événement qui entraîneroit la ruine de leur repos & de leur liberté. Voici comment on raconta cette prédiction à Colomb : Un jour le pere du Cacique Guarinoex, ayant eu la curiosité de consulter les Zemez sur ce qui arriveroit dans l'Isle après sa mort ; leur réponse fut qu'il viendroit bientôt des hommes qui auroient du poil au menton, & qui seroient vêtus de la tête aux pieds ; que ces étrangers mettroient en piéces les divinités des Isles, & qu'ils aboliroient le culte ; qu'ils porteroient à leur ceinture de longs instrumens de fer, avec lesquels ils fendroient un homme en deux; enfin qu'ils dépeupleroient l'Isle de ses anciens habitans. Cette terrible prédiction s'étoit divulguée, & avoit jetté la consternation dans tous les esprits. On avoit composé à ce sujet une chanson lugubre qui se chantoit à certains jours. Le Lecteur fera de cette prédiction le cas qu'il jugera à propos d'en faire.

Animaux de l'Île Saint Domingue.

Entre les animaux qu'on trouva dans cette Isle, les *Utias*, les *Chemis*,

les *Mohuis*, les *Coris*, & les *Goſchis* étoient les plus remarquables. Il paroît que les plus grands ne l'étoient pas plus que nos lapins ordinaires, dont les trois premieres eſpéces approchoient beaucoup : tous avoient la chair aſſez bonne; l'utias n'étoit que de la groſſeur d'une ſouris, & le coris de celle d'un petit lapin. Il y avoit des utias tout blancs; mais dans le plus grand nombre les couleurs étoient mêlées. Le coris étoit blanc & noir; il n'avoit point de queue, & ſa gueule reſſembloit à celle d'une taupe: les goſchis étoient de petits chiens muets qui ſervoient d'amuſement aux femmes, & qu'elles portoient entre leurs bras. On les employoit auſſi à la chaſſe pour éventer les autres animaux. Comme ils étoient aſſez bons à manger, ils furent d'une grande reſſource pour les Eſpagnols dans les premieres famines auxquelles ils furent réduits. On en diſtinguoit pluſieurs ſortes : les uns avoient la peau tout-à-fait liſſe; d'autres étoient couverts d'une laine fort douce, & le plus grand nombre n'avoit qu'un eſpece de duvet fort tendre & fort rare : leurs couleurs étoient auſſi

variées que celles de nos chiens, & beaucoup plus vives. Comme tous ces animaux étoient sans défense, les chiens & les chats Espagnols ne tarderent pas à les détruire,

Volaille & autres oiseaux.

Les anciens habitans de Saint Domingue n'avoient aucune espece de volaille domestique, & le nombre des oiseaux y est beaucoup plus rare qu'en Europe : mais il s'y en trouve d'une beauté dont les nôtres n'approchent point. Les hirondelles, les corneilles, les tourterelles, les ramiers, les oies & les canards sauvages y sont à-peu près les mêmes. On y voit des canards dont le plumage est tout blanc, à l'exception de la tête, qui est d'un très beau rouge. Les Espagnols y en ont porté de musqués, & c'est la seule espece qu'on y éleve, autant pour leur grosseur, que pour la beauté de leur plumage. Ils font plusieurs pontes par an ; & l'on observe que les cannetons qui viennent de l'acouplement de ces canards étrangers avec ceux de l'Isle, n'en font point d'autres. Les oies n'ont des petits qu'une fois l'année : mais toutes les autres espéces de volailles qu'on a trouvées dans les bois de l'Isle, ou qu'on

y a portées, produisent dans toutes les saisons. On a beaucoup de peine à les élever, parce qu'elles sont sujettes à une maladie qu'on appelle *les Pians*, & qui en fait mourir beaucoup. Celles qu'on voit le plus communément dans les basse-cours, ce sont les pintades, qu'on a transportées de Guinée dans cette Isle; des paons qu'on a trouvés sur la riviere de Neyva, & des faisans, qui sont aussi originaires de l'Isle. Il y a encore des pintades naturelles du pays; mais on n'a jamais pu les apprivoiser. Les tourterelles sont fort communes à Saint Domingue: outre celles qu'on y a trouvées, on y en a transporté une très-grande quantité. Le pic-verd a toutes les propriétés de celui de France; mais il l'emporte beaucoup pour la beauté de son plumage, qui est rouge & noir sur un fond jaune. Les François lui ont donné le nom de *Charpentier*, parce qu'en piquant le bois avec son bec, il fait beaucoup de bruit. Le nombre en est si grand, qu'ils criblent toutes les poutres des édifices. On y trouve une espece de rossignol qui chante fort agréablement; mais il ne ressemble pas

au nôtre. Le ramage de la linotte eſt très-agréable. On remarque cependant que les oiſeaux en général de l'Iſle Saint Domingue ne plaiſent pas tant à l'oreille que les nôtres ; mais qu'ils ont le plumage plus beau.

Oiſeaux de proie. Les oiſeaux de proie y ſont en grand nombre, & leurs eſpeces ſont fort variées. On y voit une quantité prodigieuſe de *grands Goſiers*, que pluſieurs Ecrivains confondent, mal-à-propos, avec le pélican : il eſt vrai qu'il tient un peu de ſa nature & de celle du cormoran. La couleur de cet oiſeau eſt un cendré obſcur. De la partie inférieure de ſon bec, qui eſt fort long & fort large, pend une eſpece de bourſe qui lui ſert de magaſin. C'eſt de-là qu'il tire ſon nom. Il ne ceſſe point de pêcher, juſqu'à ce qu'il l'ait rempli. Il digere enſuite à ſon aiſe. On trouve dans la même Iſle un autre oiſeau de proie qui ſe nomme le *Malſenis*, qui approche du faucon & de l'aigle. Il y en a quantité d'autres, auxquels on donne le nom de Pêcheurs ou d'Aigrettes : ce ſont de véritables hérons qui différent peu des nôtres.

Perroquets. Cette Iſle produit beaucoup de perro-

quets. On y en trouve de toutes les especes & de toutes les couleurs. Les *Flamingots* ou les *Flamands* fréquentent les marais. Cette espece a les pieds fort hauts, & est de la grosseur d'une poule d'Inde. La chair n'est pas bonne ; mais la langue passe pour un morceau délicieux. Le colibry de l'Isle Saint Domingue est un peu plus gros que celui du Canada . son plumage est rouge, noir, verd & blanc, avec des nuances d'or sur le verd & le rouge. Il a sur la tête une petite aigrette noire. Sa gorge est d'un rouge très-vif, son ventre est d'un beau blanc, & tout le reste d'un verd très-vif. Il a le bec un peu crochu. La femelle n'a, de toutes les couleurs du mâle, que le beau blanc sous le ventre. Tout le reste de son plumage est un cendré clair. Le bec & les pattes de ce bel oiseau sont fort longs. Quelques Voyageurs assurent que son chant est très-mélodieux ; d'autres prétendent qu'il ne fait pas d'autre bruit que celui que causent ses aîles, & qui est assez fort, parce qu'il a le vol très-rapide. Colibry.

La mouche luisante, que les anciens Insulaires nommoient *Lanyo*, Mouches extraordinaires.

eſt une eſpece d'eſcarbot, moins gros de la moitié qu'un moineau. Il a quatre yeux, deux à la tête & deux ſous les aîles, d'où il ſort un feu qui jette une très-grande lumiere : elle peut ſervir à voyager, même à lire. Les Inſulaires n'avoient pas d'autres flambeaux pour s'éclairer pendant les ténébres. Ils prenoient ces animaux pendant la nuit avec des tiſons embraſés, dont la vue les faiſoit approcher & tomber : lorſqu'ils étoient une fois à terre, ils ne pouvoient plus ſe relever. On prétend que ce qui les fait briller eſt une humeur, qui produit le même effet ſur les mains & ſur le viſage, lorſqu'on s'en eſt frotté. Ces animaux ne donnent de clarté que pendant les grandes chaleurs, & on a beaucoup de peine à les garder plus de huit jours. Nos mouches communes qui y ont paſſé ſur les vaiſſeaux de l Europe, y ont tellement multiplié, qu'il eſt impoſſible de garder de la viande quelques jours dans cette Iſle.

Inſectes. Les rats & les ſouris que ce pays a reçus de nous, y font un ravage extraordinaire. Il y a beaucoup de ſcorpions, diverſes ſortes de petits lézards,

d'araignées & de fourmis ; des couleuvres, dont quelques-unes sont assez grosses pour avaler des poules entieres : mais de tous ces animaux, il n'y a de venimeux que certains scorpions qui naissent dans la presqu'île de Samana, & une araignée à cul rouge, la plus grande & la plus monstreuse qu'on connoisse au monde.

L'*Escarbot Rinoceros* est un animal très-curieux. Il produit quantité de vers cornus dans le tronc d'un palmier nouvellement coupé. Les habitans les recherchent avec soin, & les regardent comme un mets fort délicat. Ce n'est qu'une graisse douce & agréable, enveloppée d'une pellicule ondulée en volute. Sa figure est hideuse, & cause une sorte d'horreur qu'on a peine à vaincre : mais lorsqu'on y est accoutumé, on les recherche & on les mange avec avidité. L'escarbot qui les produit est une sorte de mouche volante, qui a le nez fort allongé, en forme de corne un peu cintrée, d'où lui est venu le nom de *Rinoceros*. Cette corne est ornée d'une double époussette, l'une en-dessus, l'autre en dessous. Il sort de ses narines deux bar-

billons mobiles, qui ont plusieurs articles terminés par des ombelles veloutées, & qui lui servent d'oculaires. Il a la tête couverte d'un casque tout d'une piéce, un peu en bosse, d'un noir luisant, très-poli, d'une consistance ferme & cassante. Sa gueule fendue horisontalement, renferme deux machoires armées de bonnes dents. Son thorax est osseux, accompagné de deux bras, qui ont chacun trois nœuds ou trois articulations. Ces bras sont recoudés ; & terminés par une patte fourchue, ardillonnée & velue. Un peu au-dessous, ils s'emboîtent dans une échancrure qui se trouve dans la partie supérieure du ventre. De chaque côté il y a un pié tout semblable au bras qu'on vient de décrire, enchassé dans un corcelet de plusieurs piéces qui s'unissent avec le plastron. Du bas-ventre, il sort pareillement deux pattes semblables aux autres. Plusieurs tuniques rangées les unes sur les autres terminent cet insecte par le bas. Il est porté sur quatre aîles ; deux qui sont intérieures & tissues comme de la gaze, & deux extérieures, qui sont rayées, noires, ovales, seches & rayonnantes.

On trouve dans cette Isle une espece d'amphibie, que les anciens habitans nommoient *Ivana* ou *Igùana*. On le voit aussi souvent dans l'eau que sur le haut des arbres. Il tient du lezard & du crocodile : mais, ce qu'il n'a pas de commun avec eux, c'est que sa chair est un aliment délicieux. On assure cependant qu'elle est nuisible à ceux qui sont attaqués du mal que les Européens ont trouvé dans cette Isle. Quelques-uns le mettent au nombre des serpens, parce que sa peau a les mêmes couleurs. Sa figure est horrible : mais il n'y a point d'animal plus doux & moins mal-faisant que lui. Les plus grands ont deux palmes & demie de long, & un peu plus d'une de large. Ses pattes ressemblent à celles du lézard; sa tête est plus grosse, & sa queue est deux fois longue comme son corps. Ses dents sont fort aiguës. Il a un long & large jabot qui lui pend jusque sur la poitrine. Ses pattes de devant sont plus longues que celles de derriere, & ressemblent aux serres des oiseaux de proie, quoiqu'incapables de rien serrer fortement. Il a le long du dos une nageoire crêtée, & en for- Iguana.

me de ſcie. On en voit de plus petits, qui ſont peut-être d'une eſpece particuliere. Cet animal eſt abſolument muet, & n'a aucune eſpece de cri. Il eſt d'une douceur & d'un patience extraordinaires. On peut le tenir trois ſemaines à l'attache, ſans aucune nourriture, & ſans qu'il faſſe aucun effort pour ſe dégager. Les alimens qu'on lui donne ſont de la caſſave & de l'herbe. Il ne nage que lorſqu'il eſt petit : dès qu'il a toute ſa taille, il ne peut plus faire avec ſes pattes les mouvemens néceſſaires pour ſe ſoutenir ſur l'eau. Il fait ſes œufs ſur le ſable, le long des rivieres & des ruiſſeaux : leur nombre eſt ordinairement de quarantè ; il va quelquefois juſqu'à cinquante. Ils ſont de la groſſeur d'une noix, & leur enveloppe eſt une petite peau fort déliée. On prend cet animal fort aiſément, parce qu'il ſe laiſſe approcher.

Crocodiles de l'île Saint Domingue.

Nous avons parlé ailleurs des crocodiles & des lamantins, nous croyons pouvoir en dire un mot ici, pour faire remarquer leur différence. Ceux de l'Iſle Saint Domingue on un inſtinct admirable pour aller chercher leur proie juſque dans les forêts, où ils

dressent des embûches aux différens animaux, qu'ils surprennent presque toujours. Les Chasseurs même ont quelquefois le malheur d'y être attrapés. Ils sont si légers, principalement dans l'Isle de Cuba, qu'ils prennent les hommes à la course. Ils piquent leur queue en terre, & s'élancent avec une rapidité incroyable : mais, comme i's s'élancent toujours en ligne droite, il est facile de les éviter, lorsqu'on court en serpentant. Ceux de Saint Domingue quittent plus rarememt les rivieres où ils se tiennent en embuscade aux passages & aux abreuvoirs. Ils n'attaquent ordinairement les hommes que quand ils en reçoivent du mal; mais ils font la guerre à tous les autres animaux : ils les saisissent par le museau, pour leur ôter la respiration; ils les entraînent au fond de l'eau, les y laissent pourrir avant de les manger. Les corneilles du pays sont fort avides de leurs œufs. On assure qu'il se trouve des crocodiles à Saint Domingue qui ont vingt-cinq piés de long, & la grosseur d'un bœuf.

Le Lamentin.

Suivant plusieurs Auteurs, on trouve dans le lamantin la plûpart des

ſingularités qu'on attribue à la ſyrene & au dauphin : mais il ne les a pas toutes. Jamais le lamentin n'a chanté. Il jette des larmes & ſe plaint, lorſqu'on le jette à terre ; c'eſt de là qu'il a reçu ſon nom. Sa figure n'approche point de celle qu'on ſuppoſe au dauphin : le ſeul rapport qu'il a avec lui, c'eſt qu'il eſt aſſez ami de l'eſpece humaine. Deux nageoires qu'il a ſous les deux épaules, ont à peu-près la figure de deux mains : elles lui ſervent à nager & à porter ſes petits ; lui ont fait donner le nom de *Manati* par les Eſpagnols. Le premier Voyageur qui ait pris cet animal pour la ſyrene eſt Chriſtophe Colomb ; mais cette idée n'a pas fait de fortune après lui. La femelle du lamentin met bas & allaite ſes petits, à la maniere des vaches, ce qui lui a fait donner auſſi le nom de *Vache marine*. Sa tête, d'ailleurs, reſſemble à celle d'un bœuf; mais il a le muſeau plus enfoncé, le menton plus charnu & les yeux plus petits. Sa couleur eſt d'un brun foncé. Il s'en trouve de vingt piés de long, & d'environ dix de large, du moins vers les épaules ; mais cette largeur

va toujours en diminuant vers la queue. Lorſque la chair du lamentin eſt ſalée, elle a le goût du veau ; mais elle eſt plus agréable & ſe conſerve plus long-tems. La graiſſe qu'on en tire eſt auſſi très-bonne & ne rancit point. Sa peau eſt un excellent cuir. Il ſe forme dans ſa tête une eſpece de bezoard auquel on attribue d'admirables propriétés pour la colique & la pierre. On ne trouve guères les grands lamentins que ſur le bord de la mer ou des rivieres, où ils vont paître : c'eſt-là qu'on les tue : les petits ſe prennent dans des filets. On fait des récits ſinguliers de leur facilité à s'apprivoiſer. Gomera dit qu'un Cacique de l'Iſle Saint Domingue nourriſſoit un lamentin dans un petit lac : il l'avoit rendu ſi familier qu'en l'appellant, cet animal venoit à lui. Il lui mettoit tout ce qu'il vouloit ſur le dos & le lamentin portoit paiſiblement ſon fardeau juſqu'à l'autre bord. Un Eſpagnol s'aviſa de l'appeller un jour & le bleſſa d'un coup de fuſil. Cet accident le rendit ſi craintif qu'il n'approchoit plus de la rive, ſans avoir examiné ſi celui qui l'appelloit étoit In-

Gomera ; liv. 11. chap. 13.

dien ou non, ce qu'il reconnoiſſoit à la barbe. Enfin il diſparut dans une crue d'eau qui l'entraîna à la mer avec laquelle ce lac communique. Herrera aſſure avoir vu dans l'Iſle Saint Domingue un lamentin qui venoit à terre lorſqu'on l'appelloit, mangeoit ce qu'on lui préſentoit, & ſuivoit juſque dans les maiſons ceux qui le nourriſſoient. Il y jouoit avec les enfans & paroiſſoit prendre beaucoup de plaiſir à la muſique. Il ſouffroit qu'on montât ſur ſon dos & paſſoit juſqu'à dix hommes à la fois, d'un bord du lac à l'autre.

Coquillages & poiſſons.

Après les tempêtes, les rivages de cette Iſle ſe trouvent couverts de coquillages d'un luſtre & d'une beauté extraordinaires. Les plus curieux ſont le *Lambis*, le *Burgot*, le *Pourpre*, la *Porcelaine*, les *Cornets* & les *Pommes de mer*. Il ne faut pas s'écarter bien loin des côtes, pour y pêcher une grande abondance d'excellents poiſſons. Les plus communs ſont la Raie, le Congre, l'Ange, le Mulet, le Marſouin, la Bonite, la Dorade & le Pilote. Les Limaçons & les Ecreviſſes de mer, les Moules, les Cancres y ſont auſſi très-communs. On y a trouvé beaucoup

beaucoup de perles. L'Ambre gris y eſt rare ; mais les tempêtes y en amenent quelquefois. On n'y a jamais vu de corail, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à diverſes ſortes de Madrepores ou Panaches de Mer.

Eſpéce de Cancre.

On pêche dans ces parages deux eſpeces de Cancres ; la premiere ſe nomme *Agama* & ſe prend dans les filets. Ce Cancre peut avoir ſept pouces de long ſur quatre de large : la coque eſt de figure quarrée, velue, chagrinée, un peu enflée, marquetée de pluſieurs couleurs, terminée en bas par des pointes dentelées & armées de poils. Ses yeux ſont éloignés les uns des autres de deux pouces environ, & de la groſſeur d'un pois, d'un noir luiſant, enchaſſés dans deux orbicules arrondis ſur ſon front qui eſt plat. On voit à droite & à gauche deux larges plaques, crénelées, remplies de poil, ſurmontées de deux autres. Les quatre ſont mobiles en divers ſens par le moyen de deux jointures. Du milieu de ces plaques ſortent deux cornes & quatre pointes, dont le bout eſt fendu en pincettes. La gueule eſt au-deſſous dans une foſſette ovale, cou-

verte de plusieurs barbillons.

La seconde espece est le *Pagurus* des anciens. Il s'en trouve beaucoup sur les rochers escarpés. Ils fréquentent aussi les plus hauts fonds & les endroits les plus féconds en Madrepores, en Panaches & en Litophytes. L'écaille de ce Cancre est presque ronde, le fond en est roussâtre, & tout le dehors est parsemé de piquans. Son museau est armé de cornes peu saillantes : les yeux sont enfoncés, couchés de travers & défendus par plusieurs pointes qui leur servent de paupieres. Il sort de ses narrines quantité de long filets plians & mobiles. Sa gueule n'est pas différente de celle des Crabes, auxquels il ressemble aussi par le plastron. Ses deux bras sont aussi fort grêles & ses mordans médiocres, en comparaison du reste du corps. Les quatre piés qu'il a de chaque côté sous le ventre sont grossiers ; mais ils ont chacun leur articulation, avec un ardillon noirâtre à leur extrémité. La chair est coriace & d'un goût sauvage.

Crabes. Toutes les côtes de cette Isle sont couvertes de Crabes. On en distingue trois especes : ceux de mer, ceux

des montagnes & ceux des rivieres. On trouve les premiers ſur les bords de la mer, & ils ſont d'une très grande reſſource pour la nourriture du commun des habitans. Les ſeconds ſont rouges & s'arrêtent dans les lieux ſecs : ils ſont plus eſtimés que les premiers. Ceux des rivieres paſſent pour les meilleurs de tous.

Le Soldat eſt une eſpece de Crabe ou d'Ecreviſſe de mer. Il ſe trouve ſur les côtes. C'eſt un aſſez bon aliment. Son nom lui vient de ce qu'il eſt armé par tout le corps, excepté vers le bas où il eſt nu & ſi ſenſible, que dès qu'il eſt né, il ſe jette dans la premiere coquille qu'il rencontre : mais il ſuffit d'approcher la coquille du feu pour l'en faire ſortir. La Soldat.

Dans ces grandes herbes qu'on nomme *Sargaſſes* qui couvrent les côtes de l'Iſle, on trouve quantité d'animaux Marins, entr'autres beaucoup de Tortues. On n'en diſtingue que deux eſpeces ; les *Tortues franches* & le *Caret*. Les Tortues franches recherchent les pâturages gras : le Caret ſe plaît dans les lieux pierreux, couverts ſeulement d'un peu de mouſſe : ſon écaille Tortues.

fait un riche commerce.

Le Pilote. Le Pilote ſe trouve ordinairement dans ces parages. Il tire ſon nom de la fidélité avec laquelle il ſuit les Navires qu'il rencontre. Il ne ceſſe point de nager devant eux qu'ils ne ſoient arrivés dans un port.

La Galere, le Perroquet, &c. La Galere eſt une eſpece de petit poiſſon, ou plutôt un inſecte. Il eſt couvert d'une peau remplie de vents : lorſqu'il la pouſſe hors de l'eau elle paroît ornée de toutes les couleurs & lui ſert comme de voiles. Elle eſt couverte d'une glu mordicante qui cauſe les plus vives douleurs lorſqu'on met la main deſſus : on prétend même que le mal augmente, à meſure que le ſoleil monte ſur l'horiſon. Le Perroquet de mer, les Poiſſons qu'on nomme *de Roche*, dont les couleurs ſont un mêlange éclatant d'or & d'azur, le Hériſſon, le Crapaud de mer, & une eſpece de petit Cochon marin, ſont d'autres productions de ces mêmes parages.

Arbres & Plantes. Oviedo, liv. 8. chap. 1. Les différens Arbres qu'on a apportés de différens endroits ont très-bien réuſſi à l'Iſle Saint Domingue. Parmi ces Arbres on compte les Orangers,

les Limonniers, les Citronniers, des Figuiers, des Grenadiers, des Coings, des Caſſiers, des Vignes, des Oliviers, des Pêchers, des Pruniers, des Ceriſiers, des Plantins, des Cannes de ſucre.

Les productions naturelles de l'Iſle ſont le *Hobo* qui eſt un grand & bel arbre qui donne un ombrage fort ſain. Son fruit reſſemble à de petites prunes; il eſt jaune, a le goût & l'odeur fort agréables; mais il gâte les dents. Son noyau eſt fort gros. Les bourgeons & l'écorce bouillis dans l'eau la rendent fort bonne à laver la barbe. C'eſt un fort bon bain pour les Voyageurs fatigués. L'ombre de cet arbre eſt ſi ſaine, qu'on y ſuſpend volontiers les hamacs, pour dormir ſous ſes branches. Ses racines fournissent aſſez d'eau pour ſoulager ceux qui y ont recours dans les tems de ſéchereſſe. Le Hobo.

Le *Caymito* eſt un arbre commun aux Iſles de l'Amérique : il a les feuilles preſque rondes, vertes d'un côté & ſi rouſſes de l'autre, qu'elles paroiſſent avoir paſſé ſous le feu. Son fruit dans le continent eſt rond & de la groſſeur d'une balle de paume : mais Le Caymito.

dans l'Isle Saint Domingue il est longuet & n'a pas la grosseur du doigt. Sa poulpe est blanche, moëlleuse & pleine de séve. On la compare au lait épaissi qui tourne en fromage. Elle est saine & digere facilement. Le bois est dur & propre à toute sorte de construction : mais il faut le laisser sécher avant de le mettre en œuvre.

Le Higuero. Le *Higuero* est un arbre de la hauteur du mûrier. Il produit des courges, les unes rondes, les autres longues. Les Insulaires en font de très-beaux vases. Son bois, qui est fort dur, sert à faire des meubles. La feuille est longue & étroite, mais plus large vers la pointe, d'où elle va toujours en diminuant. Les Indiens mangent la poulpe du fruit, dans sa fraîcheur. Il est grand & gros, mais il va, comme les feuilles en diminuant.

Le Xagua. Le *Xagua* est de la hauteur du frêne. Son bois est pesant, dur & d'un fort beau lustre en gris & en fauve. Il produit dans l'île un fruit de la grosseur du pavot, auquel il ressembleroit tout-à-fait, s'il avoit une petite couronne. On le mange dans sa maturité, & l'on en tire une eau fort claire, dont on

ſe lave les jambes pour ſe délaſſer. Les Inſulaires en font auſſi une peinture qui noircit beaucoup. Ils le mélent avec la Bixa, autre peinture d'un rouge très fin & s'en colorent toutes les parties du corps. L'eau ſeule du Xagua, ſi l'on n'a pas ſoin de l'eſſuier promptement après qu'on s'en eſt lavé, laiſſe ſur la peau des taches noires que tous les ſoins poſſibles ne peuvent faire diſparoître qu'au bout de vingt jours.

La *Bixa* n'eſt qu'un arbriſſeau de trois ou quatre piés de hauteur, dont les feuilles reſſemblent à celles du coton. Son fruit ſe forme auſſi en coques qui approchent encore de celles du coton, excepté qu'elles ont en dehors des poils aſſez gros, rangés comme par veines qui répondent aux parties intérieures, dont les diviſions renferment quelques grains rouges, plus viſqueux que la cire. Les Inſulaires en font une eſpece de ſavonnettes, pour ſe peindre & ſe farder, en les mêlant avec quelques gommes qui rendent cette peinture auſſi fine que le vermillon. La Bixa.

Le *Guacuma* eſt un arbre aſſez haut. Le Guacuma.

Sa feuille reſſemble à celle du mûrier : il donne auſſi une eſpece de mûre. Les Inſulaires font de ce fruit un breuvage qui les engraiſſe beaucoup : ils le pillent & le laiſſent tremper dans l'eau. Le bois de l'arbre eſt fort léger.

Le Guama. Le *Guama* eſt un grand arbre fort commun dans l'Iſle Saint Domingue. Son bois eſt très propre à brûler : la fumée qu'il produit n'a rien de nuiſible. C'eſt pour cette raiſon qu'on en emploie beaucoup pour les fournaiſes des chaudieres à ſucre. Son fruit eſt une eſpece d'*Algarronas*, plus larges & plus groſſes que celles de Caſtille ; mais elles ont preſque le même goût.

Le Hicaco. Le *Hicaco* reſſemble beaucoup au framboiſier par ſa feuille & par ſa hauteur : mais ſes fruits ſont de petites pommes, dont les unes ſont blanches, d'autres rouges & d'autres noirâtres. Ils ſont d'une bonté médiocre. Leur noyau eſt ſi gros & leur poulpe ſi mince, qu'il faut les ronger avec les dents. On prétend cependant qu'ils ont beaucoup de vertu pour le flux de ventre. Ils ont le goût plus agréable, lorſqu'on apporte quelque ſoin à cultiver l'arbre. Cet arbre vient naturel-

lement proche les côtes de la mer.

Le *Yaruma* de l'Isle Saint Domingue est une espece de figuier sauvage, dont les feuilles sont découpées & plus grandes que celles des figuiers sauvages, avec lesquelles elles ont cependant quelque ressemblance. Il produit un fruit doux, de la longueur du doigt, & semblable à un gros ver. La hauteur ordinaire de l'arbre est celle du noyer moyen : il s'en trouve cependant qui sont beaucoup plus hauts. Le bois est léger, creux & cassant. Le germe du bout des branches a la vertu des meilleurs caustiques. On le pille pour l'appliquer sur les plaies. Il mange les mauvaises chairs, dissipe l'enflûre, &, par degrés, guérit parfaitement. Le Yaruma

Le *Macagua* est un grand arbre, dont le fruit ressemble, par la forme, aux petites olives, & par le goût aux cerises. Le bois en est bon, la feuille verte, fraîche & semblable à celle du noyer. Le Macagua.

L'*Acuba* est un arbre fort haut : son fruit est très-bon. C'est une espece de figues qui ont le goût des poires muscades : mais il en sort une si grande L'Acuba.

quantité de lait gluant, que pour les manger, il faut les mettre dans l'eau & les frotter entre les doigts, pour qu'elles ne s'attachent point aux ievres. Ce lait ressemble à celui que les figues vertes rendent par la queue, lorsqu'on les cueille : mais il reste dans l'eau, pour peu qu'on y frotte le fruit. Il n'y a point de bois dans l'Isle qui soit plus dur que celui de l'acuba.

Le Guiabara.

Le *Guiabara*, que les Espagnols ont nommé *Wero*, parce que son fruit est une espece de raisin en grappe, couleur de rose ou de mûre, & d'un fort bon goût. Le bois de cet arbre fait d'excellent charbon. Ses branches sont étendues, rondes & serrées. Son tronc est fort gros, & le bois sous l'écorce est rouge. Ses feuilles sont de la longueur de la paume, & ont une largeur proportionnée : elles sont fort vertes, & d'une épaisseur extraordinaire. Les Espagnols, dans le commencement de leur arrivée, n'ayant ni encre ni papier, se servoient des feuilles de cet arbre pour écrire. Ils formoient dessus des lettres très-distinctes avec une épingle. Chaque grain du fruit a son noyau, plus ou moins gros, suivant la grof-

ſeur du grain, qui eſt ordinairement celle d'une balle d'arquebuſe, ou d'une aveline.

Le *Copey* a la feuille du guiabara; mais elle eſt plus grande, plus épaiſſe, & encore plus propre à l'écriture. L'arbre eſt plus haut, & le bois eſt excellent. Les premiers Eſpagnols faiſoient de ſes feuilles des cartes à jouer, ſur leſquelles ils traçoient avec des épingles, toutes les figures d'uſage commun. On ne nous donne point la deſcription de ſon fruit. Le Copey

Le *Gaguey* eſt un autre arbre, dont le fruit n'eſt pas plus gros qu'une aveline, mais qui reſſemble intérieurement à la figue de Caſtille : il eſt de fort bon goût. Le bois, ſans être des meilleurs, n'étoit pas inutile aux Inſulaires. Ils faiſoient des cordes avec ſon écorce. Les premiers Eſpagnols ſuivirent leur exemple, & s'en faiſoient de fort bons ſouliers, lorſqu'on ne leur en apportoit point d'Europe. Le Gaguey.

Le *Cibucan* eſt un des beaux arbres de l'Iſle Saint Domingue. Il a les feuilles du ſaule. Son fruit reſſemble aux avelines blanches; mais il eſt rempli de petits grains preſque imperceptibles. Le Cibucan.

Cet arbre eſt très-beau, & d'une continuelle fraîcheur.

Le Guanabana. Le *Guanabana* eſt un grand arbre, dont le fruit, qui porte le même nom, égale en groſſeur nos melons moyens. Il eſt verd & revêtu d'écailles figurées, comme la pomme de pin. Sa fraîcheur le rend d'autant plus agréable en été, qu'il n'a rien de dangereux. Sa peau eſt auſſi déliée que celle d'une poire; & ſa chair qui eſt fort blanche, a toute l'apparence de la crême, ou de ce qu'on appelle du blanc manger. Elle ſe fond dans la bouche. Les pepins qu'elle contient ſont de la groſſeur de ceux des courges, & leur couleur eſt un fauve brun. Outre leur hauteur & leur beauté, ces arbres ont les feuilles fort vertes & fort fraîches, preſque ſemblables à celles du citronier. Le bois en eſt aſſez bon; mais il n'eſt pas fort.

L'Anon. L'*Anon* a beaucoup de reſſemblance avec le guanabana, mais ſon fruit n'eſt pas ſi gros; cependant il eſt plus agréable. Il eſt jaune, & l'autre eſt verd.

Le Guayabo. Le *Guayabo* eſt un arbre ſauvage dans les autres Iſles & dans le Continent; mais on le cultive avec beau-

coup de ſoin dans l'Iſle Saint Domingue. Il peut avoir la hauteur de l'oranger : ſes branches ſont plus éparſes, & ſa feuille reſſemble à celle du laurier, mais elle eſt plus épaiſſe, & a les veines plus élevées. Il produit des pommes de différentes eſpeces : les unes ſont rondes, les autres oblongues. D'abord elles ſont vertes, & jauniſſent en mûriſſant. Leur poulpe eſt ou blanche, ou vermeille. Dans leur maturité, elles ſont ſujettes à ſe remplir de vers, ce qui engage à les cueillir un peu vertes. Elles ſont couronnées de petites feuilles, & diviſées en quatre parties, remplies de grains fort durs, qu'on ne laiſſe pas d'avaler, parce qu'ils ſe digerent aiſément. On vante même leur vertu pour le flux de ventre. La fleur du guayabo reſſemble à celle de l'oranger, ſans être ſi épaiſſe : quelques-unes rendent l'odeur du jaſmin. Le bois de cet arbre eſt excellent pour les ouvrages de menuiſerie.

Le *Mamey* de l'Iſle Saint Domingue eſt haut, branchu, rond, verd & frais. Sa feuille eſt un peu plus grande que celle du noyer : ſon fruit paſſe pour le meilleur de toute l'Iſle. Il eſt rond Le Mamey

& de la grosseur des deux poings ; sa peau ressemble à celle des poires, & tire sur le fauve. On y trouve quelque fois deux noyaux. Le bois de cet arbre est assez dur : on ne le trouve cependant pas assez bon pour les édifices.

Vignes sauvages de l'Isle.

L'Isle Saint Domingue produisoit des *Vignes sauvages*, dont le raisin étoit assez bon ; mais on les a négligées depuis qu'on y en a transplanté de Castille.

Chardons.

Oviedo parle de trois especes de *Chardons* qu'on trouve dans cette Isle. Le *Pitahaya*, dont la plante est épineuse. Pour branche il a une espece de bras quarré & long. Chaque face du quarré forme un canal, duquel il sort, de distance en distance, trois ou quatre épines piquantes & venimeuses, d'un pouce & demi de longueur. Entre ces bras, il croît un fruit d'un rouge cramoisi, & revêtu d'une peau fort épaisse, en forme d'écaille : il est fort doux, rond, & rend l'urine rouge comme du sang.

Le *Luna* est un autre chardon d'une forme encore plus singuliere. Ses feuilles sont rondes & massives, de l'épaif-

ſeur du doigt, épineuſes aux bords & au milieu. La hauteur de la plante eſt celle de la jambe. Son fruit eſt long, verd au dehors, vermeil au dedans, de ſi bon goût & d'un uſage ſi ſain, qu'il eſt beaucoup recherché.

Il y en a encore une troiſieme eſpece que l'on connoît ſous le nom de *Cierge.* On en tranſporte beaucoup en Europe. Oviedo dit, *liv.* 8, *chap.* 25, que lorſqu'il en mangea pour la premiere fois, il rendit du ſang tout pur, ce qui lui fit croire qu'il s'étoit rompu quelque veine & que ſa mort étoit fort proche.

L'arbre qu'on nomme *Quentas del Xavon* ou *Patenôtre de Savon*, porte un fruit qui, étant dans l'eau chaude, rend une écume dont on ſe ſert à nétoyer le linge. Le mangle, le thérébinthe, le tamarin & le cédre ſont d'une ſinguliere beauté dans l'Iſle Saint Domingue. Quentas del Xavon.

Le *Caoban* eſt un arbre particulier à cette Iſle, & en même-tems un des plus grands. Son bois eſt très-bon : on en fait des poutres de toutes ſortes de longueur & de groſſeur. Sa couleur tire ſur le rouge. Le Caoban.

Sur la côte occidentale de l'Isle, entre les rochers & les montagnes de la pointe de Tiburon, on trouve une Pommes venimeuses. infinité de ces petits pommiers, dont les Caraïbes composent le poison dans lequel ils trempent leurs flèches. La hauteur de ces arbres est d'environ quinze pieds. Ils sont fort touffus. Leurs feuilles ressemblent à celles du poirier. Ils donnent pour fruit de petites pommes, qui sont tantôt rondes, tantôt oblongues, d'un si beau rouge & d'une odeur si agréable, qu'il est difficile de les voir, sans être tenté d'en manger : mais leur suc est un venin qui empoisonne également les hommes & les animaux. On assure même que ceux qui dorment à l'ombre de ces arbres, se réveillent avec un grand mal de tête, les yeux, les paupieres & les lévres enflées. Si la rosée qui a été sur les feuilles touche au visage, elle brûle la peau; si elle entre dans les yeux, elle les brûle & fait perdre la vue. Le bois en brûlant jette une vapeur insupportable, qui cause de grands maux de tête.

Oviedo fait la description d'un

autre arbre qui ſe trouve dans cette Iſle, & ne lui donne pas d'autre nom que celui de *l'Arbre Monſtre*. Il dit que c'eſt le ſeul qui convienne à la ſingularité de ſa forme & de ſes effets. Il ne décide même pas ſi c'eſt un arbre ou une plante. Ses feuilles ſont larges, déſagréables à la vue, & fort épineuſes. Elles ſe forment par la ſuite en branches. La couleur du tronc de l'arbre eſt griſe; les feuilles ſont d'un verd pâle, & les branches fort épineuſes. On trouve beaucoup de ces arbres entre San Domingo & Yaguana: leur hauteur eſt de dix ou douze pieds. Leur écorce & leurs feuilles guériſſent, par la ſimple application, toutes les fractures des os. Lorſque l'emplâtre fait ſon opération, elle s'attache ſi fort à la chair, qu'il eſt très-difficile de l'ôter: mais, après la guériſon, elle tombe d'elle-même. Le fruit de cet arbre eſt rude, de la groſſeur d'une olive, & d'un beau rouge cramoiſi, couvert d'épines ſi fines, qu'on a peine à les voir: elles ne laiſſent cependant pas d'entrer dans les doigts lorſqu'on y touche. Les Indiennes en font une pâte, qu'elles coupent en petits mor-

L'arbre Monſtre.

ceaux quarrés de la grandeur de l'ongle, & qu'elles portent au marché enveloppée dans du coton. Elles s'en servent pour se peindre. Oviedo assure qu'on pourroit s'en servir pour les tableaux : il la trouva si bonne & si durable, quoiqu'il ne l'eût détrempée que dans de l'eau claire, sans gomme, qu'elle étoit aussi belle six ans après que le premier jour.

Le Lirenes. Le *Lirenes* est le fruit d'une plante que les Insulaires cultivoient : les Espagnols ne tarderent pas à les imiter. La plante jette & répand ses branches sur terre. On les coupe pour les replanter. Elles produisent un fruit qui est posé sur la terre, & attaché à de petites verges dépendantes de la branche. Il est blanc, & de la grosseur des grosses dattes. Son goût est assez agréable. Le même Ecrivain le trouve si bon, qu'il croit qu'il n'y en a pas qu'on puisse lui comparer. Les Insulaires le vendent tout cuit au marché.

Le Cabuya & le Henequen. Le *Cabuya* & le *Henequen* sont deux especes d'herbes, dont la feuille ressemble assez aux cardes, quoiqu'elle soit plus large, plus épaisse & fort verte. On en fait de la filasse & des

cordes assez fortes, après avoir roui les plantes dans des ruisseaux chargés de pierres, & les avoir fait sécher au soleil. Pour en tirer la filasse, on les broye avec un bâton. Depuis que les Espagnols sont maîtres de l'Isle, ils chargent les Insulaires de chaînes : mais ceux-ci ont trouvé le moyen de les scier avec les cordes de ces deux plantes, & de se délivrer de leur prison. Ils mettent souvent du sable menu sur le fil. Il leur est arrivé de couper en morceaux les ancres des navires.

§. III.

Nations Européennes qui habitent l'Isle Saint Domingue. Comment elles s'en sont emparées. Changemens qu'elles y ont faits.

Nous avons vu dans le dix-neuvieme volume de cet Ouvrage, comment Christophe Colomb découvrit l'Isle S. Domingue, à laquelle il donna d'abord le nom d'*Espagnole ;* qu'il y fit construire un fort, vers la fin de l'année 1492. Il y établit une Colonie, &

retourna en Espagne. Lorsqu'il revint en Amérique, il trouva la Colonie détruite, construisit une autre ville dans un autre lieu, lui donna le nom d'*Isabelle* que portoit la Reine d'Espagne, retourna encore en Espagne, & confia le soin de la nouvelle Colonie à Barthelemi Colomb, son frere. Celui-ci construisit dans l'Isle une nouvelle ville, à laquelle il donna le nom de *Saint Domingue*, en l'honneur de leur pere, qui s'appelloit *Dominique*. Elle étoit située à l'orient du fleuve *Ozama*, qui est dans la partie méridionale de l'Isle. Dans l'endroit où l'on construisit Saint Domingue, il y avoit un très-bon port, capable de recevoir des vaisseaux de plus de trois cens tonneaux; le terrein paroissoit excellent. Cette ville fut renversée en 1502 par un ouragan. On la rétablit sur l'autre rive du fleuve, parce qu'il y avoit déja quelques habitations Espagnoles: mais cette derniere situation est bien moins avantageuse que l'autre. Saint Domingue étant à l'Ouest du fleuve, est fort sujette aux vapeurs que le soleil chasse devant lui: d'un autre côté, elle est privée d'une ex-

cellente ſource d'eau, dont elle jouiſſoit dans ſa premiere ſituation. On aſſure cependant que cette ville étoit, il y a quelque tems, une des plus belles du monde. Elle eſt ſituée ſur un terrein parfaitement uni, s'étend le long du fleuve du Nord au Sud, & la rive eſt bordée de beaux jardins. La mer borne la vue au Midi; le fleuve & ſes bords la terminent à l'Orient. La campagne des deux autres côtés eſt d'une beauté ſinguliere. L'intérieur de la ville répond à la beauté des dehors: les rues ſont bien percées, larges, & les maiſons exactement alignées; la plûpart bâties avec une ſorte de marbre qu'on a trouvé dans le voiſinage; le reſte avec une ſorte de terre extrêmement liante, qui durcit à l'air, & qui dure preſqu'autant que la brique. Le pied des murs fait une digue qui arrête les fureurs de la mer. Les navires paſſent le long de la ville, & le mouillage y eſt bon par-tout, même pour les vaiſſeaux de guerre, s'ils y pouvoient arriver: mais l'entrée du fleuve eſt coupée par une barre qui n'a ordinairement qu'onze piés d'eau, & quinze au plus dans les grandes ma-

rées. La rade extérieure eſt aſſez ſûre, excepté depuis le milieu de Juillet juſqu'au premier d'Octobre, qu'il regne ſur cette côte des ouragans d'une violence extraordinaire. La forteresſe eſt aſſez bonne. Dans les premiers tems de ſa fondation, on y bâtit pour le Gouverneur, un palais qui étoit d'une magnificence extrême. On y fonda un Couvent pour les Peres de Saint François, & un Hôpital ſous le titre de Saint Nicolas. Quelques années après, les Religieux de Saint Dominique & de la Merci allerent s'y établir. Le Tréſorier Paſſamonte y fonda un Hôpital ſous le nom de Saint Michel. On y éleva une ſuperbe Cathédrale & pluſieurs belles Egliſes. Jamais ville ne parvint ſi promptement à la ſplendeur. Pluſieurs particuliers y bâtirent des rues entieres.

Inſenſiblement les Eſpagnols ſe répandirent dans l'Iſle & y formerent différens établiſſemens. La gloire de Chriſtophe Colomb lui attira des envieux, comme nous l'avons déja dit, & la Cour d'Eſpagne nomma ſucceſſivement pluſieurs Gouverneurs pour l'Amérique, du nombre deſquels

fut François Bovadilla, qui réduisit presque tous les Insulaires au plus dur esclavage : il en fit même périr un très-grand nombre, & l'on ne lit point sans horreur les traitemens barbares qu'on fit souffrir à ces malheureux. Le Roi & la Reine d'Espagne en furent informés & en conçurent tant d'indignation qu'ils se hâterent de rappeller Bovadilla & envoyerent Nicolas d'Ovando à sa place. Ce dernier Gouverneur rétablit l'ordre & la tranquillité dans l'Isle : il rendit la liberté aux sauvages : mais ces malheureux ne jouirent pas long-tems de ce calme. Il semble, dit un Historien, que la qualité de Gouverneur de Saint Domingue étoit contagieuse, & qu'elle transformoit en Tyrans les hommes du naturel le plus doux. Ovando, pour contenir les malheureux Insulaires dans la soumission, résolut de dépeupler une de leurs plus grandes Provinces, &, pour remplir son projet, employa la perfidie & la cruauté. Le Cacique de Xaragua étant mort sans enfans, sa sœur *Anacoana* lui succéda. Tous les Historiens se réunissent à relever le mérite de cette Princesse : la nature

Cruautés exercées contre les Indiens.

l'avoit ornée de toutes les graces qu'elle accorde aux plus belles femmes de l'Europe. Son caractere étoit doux. Elle avoit un air de politesse & de galanterie qui étonnoit les Espagnols. Cette Princesse trouvant en eux plus de graces que dans les Insulaires, les avoit tellement pris en affection qu'elle alloit elle-même au-devant de tout ce qu'elle croyoit pouvoir les satisfaire. Ils se firent pendant quelque-tems un devoir de lui en marquer leur reconnoissance : mais lorsqu'ils eurent affermi leur puissance, par l'augmentation de leurs forces, ils attribuerent à la crainte & au devoir ce qui ne venoit que de l'amitié & marquerent à la Princesse Anacoana une si grande ingratitude, que son affection pour eux se changea en haine : elle commit quelques hostilités contre eux.

Ils se persuaderent qu'elle avoit le projet de les exterminer tous & engagerent le Gouverneur à prendre des sûretés contre elle. En conséquence de cet avis, Ovando se mit à la tête de trois cens hommes de pié & de soixante chevaux, fit annoncer que son dessein étoit d'aller lui-même recevoir

le

le tribut de la Princeſſe de Xaragua, & & lui rendre graces de tous les ſervices qu'elle avoit rendus aux Eſpagnols.

Anacoana, croyant que ſon projet n'étoit pas découvert, reçut cette nouvelle avec de grandes apparences de joie, & ne s'occupa que du ſoin de recevoir le Gouverneur, d'une maniere digne de lui. Elle aſſembla tous ſes vaſſaux pour groſſir ſa Cour & donner aux Eſpagnols une haute idée de ſa puiſſance. A l'approche du Gouverneur, elle ſe mit en marche pour aller au-devant de lui avec toute la Nobleſſe de ſon Royaume & une quantité prodigieuſe de peuple : tous faiſoient retentir l'air de leur chants. Lorſque la rencontre ſe fit, on ſe donna mutuellement des marques d'amitié. Ovando fut conduit au Palais de la Reine, où il trouva, dans une ſalle très-ſpacieuſe, un feſtin qui l'attendoit. Tous ſes gens furent traités avec profuſion & le repas fut ſuivi de danſes & de jeux. Cette fête dura pluſieurs jours avec autant de variété que de magnificence, & les Eſpagnols ne purent voir ſans admiration le bon goût qui régnoit dans cette Cour barbare.

Ovando, voyant que la confiance étoit établie, proposa à la Reine une fête à la maniere Espagnole pour le Dimanche suivant, & lui fit entendre que, pour y paroître avec plus de magnificence, il falloit qu'elle n'eût que sa Noblesse autour d'elle. Cet avis flatta son ambition; elle consentit à le suivre. Les Espagnols, pour recevoir la Reine, avoient construit une salle spacieuse où toute la Cour Indienne se trouva réunie. Le toit étoit soutenu par un grand nombre de piliers. Cette salle étoit environnée d'une grande place qui devoit servir de théâtre à la fête. L'infanterie Espagnole occupa, sans affectation, toutes les avenues de la place. La Cavalerie, ayant le Gouverneur à sa tête, investit la salle du festin. Alors tous les Cavaliers mirent le sabre à la main. Ce mouvement fit frémir la Reine & tous ceux qui l'accompagnoient. Sans leur laisser le tems de se reconnoître, Ovando porta la main à sa croix d'Alcantara, signal dont il étoit convenu. Aussi-tôt l'infanterie fit main basse sur le peuple, dont la place étoit remplie, les cavaliers mirent pié à terre, entrerent brusquement dans

Herrera, liv. 6. chap. 3.

la ſalle, attacherent aux colonnes tous les Seigneurs Indiens qui y étoient. Oviedo aſſure que la crainte leur fit avouer le crime de trahiſon dont ils étoient accuſés. On mit le feu à la ſalle, & ces malheureux furent dans un inſtant réduits en cendres. On ne peut voir ſans horreur des Chrétiens commettre une action ſi barbare. La Reine, deſtinée à des traitemens plus honteux, fut chargée de chaînes. Le Gouverneur la fit conduire à Saint Domingue où ſon procès fut inſtruit dans les formes d'Eſpagne. Ayant été déclarée convaincue d'avoir conſpiré contre les Eſpagnols, elle fut condamnée à être pendue, ce qui fut exécuté. Les Hiſtoriens aſſurent que dans la journée de Xaragua, les Eſpagnols firent périr un nombre incroyable d'Indiens de l'un & de l'autre ſexe. La cruauté des Eſpagnols alla ſi loin, qu'on a peine à croire ce qu'on lit. Il ſe trouva parmi eux quelques cavaliers qui, cédant à la pitié, voulurent dérober au fer & au feu de miſérables petits enfans, les mirent ſur la croupe de leurs chevaux. On en vit d'autres leur plonger l'épée dans le corps derriere ces cavaliers, ou

Idem. ibid. chap. 4.

leur couper les jambes, les précipiter à terre & les laisser périr dans cet état. Ceux qui échapperent à la cruauté des Espagnols, se jetterent dans des canots que le hasard leur fit trouver sur le bord de la mer & passerent dans l'Isle *Guanabo* que les François ont nommée la *Gonava*, qui est à huit lieues de Saint Domingue ; mais les Espagnols les y poursuivirent, en tuerent encore une partie & n'accorderent la vie à l'autre que pour lui faire subir le plus rude esclavage.

Un parent de l'infortunée Anacoana, nommé *Guarocuya*, se cantonna dans les montagnes de Barruco, les plus hautes & les plus inaccessibles de l'île : elles s'étendent dans l'intérieur des terres depuis Xaragua, jusqu'à la côte du Sud, & étoient habitées par des sauvages d'une extrême férocité. Ovando envoya des troupes contre eux, fit enlever leurs chefs, les condamna à la mort. Tous les malheureux Indiens fugitifs se disperserent, & dans moins de six mois toute l'île fut soumise.

Leurs Majestés Catholiques, n'apprirent qu'avec indignation le traitement qu'Ovando avoit fait subir aux

malheureux Insulaires : elles chargerent Dom Alvare de Portugal, alors Président du Conseil Royal de Justice à Saint Domingue, d'examiner cette affaire, de la juger selon les loix de la justice & de l'humanité, & de punir les coupables. Elles vouloient faire cesser toutes les cruautés qu'on exerçoit contre leurs intentions. On dit que Dom Alvare, parlant d'Oviedo dit : *Yo le haro tomar una residencia qual nunca fut tomada.* C'est-à-dire ; je lui ferai rendre un compte de ses actions, qui n'aura jamais eu d'exemple. La mort de la Reine Isabelle déroba Ovando à la juste punition qui l'attendoit.

Après cette cruelle expédition, Ovando se livra tout entier au soin de la Colonie & fonda des villes dans les lieux qui lui parurent les plus agréables. Il établit celle de *Santa Maria de la Vera-Paz* dans la Province de Xaragua, assez proche d'un fameux lac, à deux lieues de la mer. On l'en approcha plus près par la suite sous le nom de *Santa Maria del Puerto* : mais le nom d'*Yaguana* que les Insulaires donnoient à ce lieu se conserva dans l'usage vulgaire, & les François en ont

Histoire de Saint Domingue.

Différentes villes bâties par les Espagnols dans l'Isle Saint Domingue.

fait celui de *Leogane.*

A huit lieues de la Capitale, au Nord, on fonda San Juan de la Maguena. Un Commandeur de Galice commença une habitation proche du Port d'Azua, sur les fondemens d'une bourgade de sauvages. On en fit par la suite une ville qui prit le nom *d'Azua de Compostella.* Celles du Port *d'Yaquimo*, ou du *Bresil*, de *Salvatiera de la Savana* ne tarderent pas à s'élever. Rodrigue de *Messia* en construisit trois à-peu près dans le même-tems : l'une à *Puerto Real* ; une autre à seize lieues de Saint Domingue, vers le Nord, sous le nom *d'el Cotuy* ; & la troisieme sur la même côte du Nord, dans un canton que les naturels du pays nommoient *Guahaba.* Elle prit, par la suite, le nom de *Larez de Guahaba*, du nom de l'ancienne Commanderie d'Ovando. Ainsi, dès l'an 1504, il y avoit dans cette Isle quinze villes ou bourgades toutes peuplées de Castillans, outre deux forteresses dans la Province de Higney, à la place desquelles, on bâtit encore deux villes, au commencement de l'année suivante. Isabelle, & plusieurs forteresses qui

avoient été construites pour s'assurer des mines de Cibao & de Saint Christophe, furent entiérement abandonnées. Le Gouverneur obtint de la Cour, avant la fin de son administration, des armoiries pour toutes ces places, & pour l'Isle en général. Celles de l'Isle étoient un écu de gueules à la bande d'argent, accompagnée de deux têtes de dragon d'or, & pour orle, Castille & Léon.

Continuation de cruautés contre les Indiens.

Les Insulaires des autres cantons de Saint Domingue, fatigués des cruautés que les Espagnols exercoient sans cesse contre eux, s'abandonnerent au désespoir, & vouerent à ces tyrans une haine implacable : ils s'armerent tous & les attaquerent à forces ouvertes : mais leurs armes étoient trop foibles pour résister à celles des Européens; ils étoient toujours battus. Un de leurs Caciques, nommé *Cotubama* défendit sa liberté avec un courage qui approchoit de l'héroïsme : il résista long-tems ; mais à la fin il fut pris & pendu à Saint Domingue. Ses sujets, auxquels il avoit inspiré son courage, résisterent encore, &, se voyant réduits aux dernieres extré-

mités, ils s'enfonçoient eux-mêmes leurs fléches dans le corps, d'autres se précipitoient sur les pointes des rochers. Ceux qui échapperent à la mort furent réduits au plus dur esclavage, &, pour prix de leur travail, on leur fournissoit à peine leur subsistance. Les femmes, les enfans, les nobles qui succomboient à la fatigue n'avoient pas même la consolation de voir qu'on les plaignoit. Barthelemi de Las Casas reproche à d'Ovando de n'avoir pas eu plus de zèle pour la conversion de ces malheureux que s'ils eussent été des animaux privés de raison. Il ne songeoit qu'à amasser des richesses, entretenoit une police si exacte parmi les Espagnols, qu'on faisoit tous les ans quatre fontes d'or dans l'Isle, & chaque fonte fournissoit cent dix & cent vingt mille marcs. Le bruit s'en répandit bientôt en Espagne, & y fit un si prodigieux effet, qu'il ne s'y trouva bientôt plus assez de vaisseaux pour passer ceux qui vouloient aller partager ces trésors. La plûpart des Seigneurs & des Ministres demanderent & obtinrent des départemens dans l'Isle Saint Domingue. Ils y établirent des Agens qui travaillerent aux inté-

Herrera, liv. 6. chap. 18.

Or que l'Isle de Saint Domingue fournit à l'Espagne.

rêts de leurs maîtres & aux leurs mêmes. Les peines & les fatigues des Indiens augmenterent au point qu'il en périt une multitude incroyable.

Comme on n'avoit fait passer dans cette Isle qu'un très-petit nombre de femmes Espagnoles, la plûpart des nouveaux habitans s'étoient attachés à des filles du pays; mais ils ne les prenoient pas en qualité de femmes : la plûpart étoient mêmes mariés en Espagne. Pour remédier à ce désordre, Ovando chassa de l'Isle ceux qui étoient mariés & qui refusoient de faire venir leurs femmes, & obligea les autres, sous la même peine, d'épouser leur maîtresses ou de s'en défaire. Presque tous prirent le premier parti, & l'on peut dire que les trois quarts des Espagnols qui composent aujourd'hui cette Colonie sont descendus de ces mariages.

Le nombre des Indiens étant si prodigieusement diminué, qu'il ne s'en trouvoit plus assez pour faire les ouvrages auxquels on les employoit, Ovando résolut de transporter dans cette Isle les habitans des Lucaies. Il fit goûter son projet à la Cour, sous prétexte de procurer à ces malheureux

On dépeuple les Lucaies.

les lumieres de la Religion, parce qu'on ne pouvoit leur envoyer un assez grand nombre de Missionnaires. Si-tôt qu'on eut obtenu le consentement de la Cour, plusieurs particuliers équiperent des bâtimens à leurs frais pour aller faire des recrues aux Lucaies & mirent toutes sortes de fourberies en usage pour engager ces Insulaires à les suivre. Les uns leur dirent qu'ils venoient d'une région délicieuse où étoient les ames de leurs parens & de leur amis morts qui les invitoient à venir partager leur bonheur. Ces impostures en séduisirent plus de quarante mille : mais lorsqu'ils reconnurent qu'on les avoit trompés, le chagrin en fit périr un grand nombre & les autres formerent toutes sortes d'entreprises pour se dérober à la cruauté de leurs tyrans. Un navire Espagnol en rencontra plusieurs à plus de cinquante lieues en mer, sur un tronc d'arbre auquel ils avoient attaché des calebasses remplies d'eau douce. Ils étoient près d'arriver à leur Isle : mais on les força d'entrer dans le vaisseau, & on les reconduisit à l'esclavage. On employa bientôt la violence pour transf-

planter les habitans des Lucaies à l'Isle Saint Domingue, & en peu d'années les Lucaies furent absolument désertes.

En 1508, Ovando fut rappellé en Espagne, & Dom Diegue Colomb, fils aîné du célébre Christophe, fut nommé Gouverneur Général de l'Amérique : plusieurs Ecrivains prétendent qu'on y ajouta la qualité de Vice-Roi. Il arriva à Saint Domingue le 10 Juillet 1509, amena avec lui, quantité de Noblesse, plusieurs Officiers & un nombre assez considérable de Demoiselles qui composoient le cortege de la Vice-Reine, & qui épouserent par la suite les hommes le plus distingués de la Colonie.

On forme des Siéges Episcopaux à Saint Domingue.

Le Roi Ferdinand obtint en 1511, du Pape Jules II, une Bulle par laquelle, on érigeoit San-Domingo, la Conception & Saint Jean Portoric en Evêchés suffragans de Seville. Les prémices & les dixmes de tous les biens de la terre, à l'exception des métaux, des perles, des pierres précieuses, la jurisdiction spirituelle & temporelle, enfin les mêmes droits dont jouissoient les Evêques de Castille furent attribués aux trois nouveaux sié-

ges. Le Roi voulut que ces trois Evêques partageassent les dixmes avec le Clergé, les Hôpitaux & les Fabriques : il se réserva la nomination des bénéfices & des dignités.

Les Dominiquains veulent arrêter les cruautés qu'on exerce dans l'Isle Saint Domingue.

La Religion & l'humanité se réunirent enfin contre les Espagnols en faveur des Indiens. Les Dominiquains qui étoient établis dans cette Isle ne virent qu'avec horreur les traitemens indignes que l'on faisoit essuyer à des hommes : ils s'armerent de tout le zèle Apostolique pour arrêter cette scandaleuse cruauté. L'Histoire nous a transmis le nom de celui qui osa le premier plaider la cause de l'humanité. Il se nommoit *Antoine Montesino*, s'étoit fait une grande réputation d'éloquence & de sainteté. Il monta en chaire un jour solemnel à San-Domingo, déclama avec force devant le Vice-Roi & tout ce qu'il y avoit de personnes distinguées dans la Colonie contre l'injustice & la barbarie avec laquelle il voyoit traiter les Indiens. Le zèle de ce Religieux alla jusqu'à l'emportement. Les Espagnols, se voyant attaqués du côté le plus sensible, murmurerent. Les Officiers Royaux pres-

ferent le Vice-Roi de réprimander vivement un indiscret qui avoit manqué de respect à ceux que la Cour honoroit de sa confiance. Le Vice-Roi les envoya d'abord au Couvent porter leurs plaintes au Supérieur : mais ce Religieux, qui se nommoit le Pere de Cordoue, leur répondit que le Pere Montesino avoit obéi à son devoir, & que ce qu'il avoit dit devoit être approuvé de tous ceux qui respectoient Dieu & le Roi. Les Officiers lui déclarerent que si le Prédicateur ne se rétractoit pas en chaire, les Dominiquains seroient chassés de l'Isle. Les esprits s'échaufferent de part & d'autre ; on en vint ensuite aux moyens d'accommodement, & l'on convint que le Pere Montesino prêcheroit avec plus de circonspection, & qu'il donneroit quelque satisfaction à ceux qui se croyoient offensés. Le Dimanche suivant il se trouva à l'Eglise un concours étonnant de monde qui attendoit le Prédicateur avec impatience, espérant qu'il alloit se rétracter. Il parut, &, loin de tenir un langage différent, il dit, « que si l'ardeur de son zèle dans » la cause du monde la plus juste, l'a-

Herrera, liv. 8. chap. 12.

» voit empêché de mesurer assez ses
» expressions, il prioit ceux qui s'en
» étoient cru blessés de lui pardonner,
» qu'il connoissoit le respect qui étoit
» dû aux dépositaires de l'autorité du
» Prince ; mais qu'on se trompoit si
» l'on comptoit lui faire un crime de
» s'être élevé contre la barbarie ». Il dit sur cela des choses encore plus fortes que la premiere fois. Après être entré dans un détail extrêmement pathétique des abus, il demanda « quel
» droit des gens qui étoient sortis
» d'Espagne, parce qu'ils y manquoient
» de pain, avoient de s'engraisser de la
» substance d'un peuple né aussi libre
» qu'eux ? pourquoi ils disposoient de
» la vie des malheureux Indiens, com-
» me d'un bien propre ? qui les au-
» torisoit à exercer sur eux un empire
» tyrannique ? s'il n'étoit pas tems de
» mettre des bornes à une cupidité
» qui étoit la source de tant de crimes,
» & si l'on vouloit lui sacrifier encore
» quinze ou vingt mille Indiens qui
» restoient à peine de plus d'un mil-
» lion qu'on avoit trouvé dans l'Isle ? »

Les Officiers, plus indignés encore de ce discours, qu'ils ne l'avoient été

du premier, prirent le parti d'en inftruire le Roi & chargerent de cette commiffion *Alfonfe d'Efpinar*, Francifcain, homme vertueux, mais dont les talens étoient bornés. Les Dominiquains, voyant que l'Ordre de Saint François fe déclaroit contre eux, & qu'il étoit foutenu de plufieurs perfonnes puiffantes, firent partir le Pere Montefino pour plaider fa propre caufe à la Cour. Il la trouva prévenue contre lui : mais fon zèle lui fit franchir toutes les barrieres qui environnoient le trône. Le Roi le reçut avec bonté. Par le fecours de fon éloquence, il fit comprendre à ce Prince qu'on lui avoit déguifé la vérité. Il n'en put cependant obtenir qu'un ordre pour l'affemblée d'un Confeil extraordinaire. Il repréfenta dans le Confeil qu'on n'avoit aucun droit d'attenter à la liberté d'une nation fur laquelle on n'avoit aucun pouvoir légitime & dont on n'avoit reçu aucun tort. On lui répondit que les Indiens devoient être regardés comme des enfans qui, à cinquante ans, avoient l'efprit moins avancé que les Européens ne l'ont à dix, par conféquent incapables de fe conduire & de conce-

voir les vérités les plus ſimples ; ſi peu ſenſibles à la miſere naturelle de leur condition, que, malgré le ſoin qu'on prenoit de les vêtir, ils n'étoient pas plûtôt éloignés des yeux de leurs maîtres, qu'ils déchiroient leurs habits, pour courir nuds dans les montagnes, où ils s'abandonnoient à toutes ſortes d'infamies ; que l'oiſiveté paroiſſoit être leur ſouverain bien, & que la néceſſité du travail pouvoit les retenir dans la ſoumiſſion ; qu'ils étoient enfin incapables de faire aucun uſage de la liberté ; & qu'aux défauts & à l'incapacité des enfans, ils joignoient les vices des hommes le plus corrompus.

Monteſino fit connoître que ces accuſations étoient exagérées, & parla avec tant de force que le Roi voulut qu'on accordât quelque choſe à l'équité de ſa cauſe. On décida que les Indiens ſeroient regardés comme étant libres, mais que les départemens reſteroient dans la même ſituation qu'ils étoient. On défendit expreſſément de faire porter aux Inſulaires aucun fardeau & de ſe ſervir du bâton ou du fouet pour les punir. On ordonna en même-tems qu'on nommeroit des Viſi-

teurs qui ſeroient les protecteurs de ces malheureux, & ſans le conſentement deſquels on ne pourroit en mettre aucun en priſon. On régla encore qu'ils auroient un jour de relâche dans la ſemaine outre les Dimanches & les Fêtes; & que les femmes enceintes ſeroient exemptes de toute ſorte de travail. Ces réglemens étoient juſtes, mais ils furent preſque tous ſans effet, comme on va le voir.

Le Roi d'Eſpagne, croyant en avoir aſſez fait pour les Indiens, ordonna au Pere de Cordoue qui avoit ſuivi de près Monteſino en Eſpagne, de faire ceſſer les invectives des Prédicateurs de ſon Ordre contre les Officiers, & de ſe contenter, comme il l'avoient fait auparavant, d'édifier les Indiens par la pureté des mœurs, ſans ſe mêler des affaires du Gouvernement.

L'humanité ne trouvant pas plus d'appui à la Cour d'Eſpagne, la cruauté augmenta contre les Indiens : il ſembla même qu'on voulût les punir de ce qu'il s'étoit trouvé des hommes aſſez généreux pour prende leur défenſe, & l'on ne peut voir ſans horreur le tableau de la barbarie que les

Histoire de S. Domingue, liv. 5. pag. 124. & suiv.

Espagnols exercerent contre eux. Ils les accouploient pour le travail comme des bêtes de somme, &, les ayant chargés au-delà de leurs forces, ils les faisoient marcher à coups de fouet. S'ils tomboient sous le poids du fardeau, on redoubloit les coups & l'on ne cessoit de frapper que lorsqu'ils étoient relevés. On séparoit les femmes de leurs maris. La plûpart des hommes étoient confinés dans des mines, d'où ils ne sortoient jamais, & les femmes étoient employées à la culture des terres. Dans les plus pénibles travaux, on ne les nourrissoit que d'herbes & de racines. On en voyoit expirer une multitude sous les coups ou par la fatigue. Les meres, dont le lait avoit tari ou s'étoit corrompu faute de nourriture, tomboient mortes de foiblesse ou de désespoir sur le cadavre palpitant de leur enfant. Quelques-uns se réfugioient dans les montagnes pour se dérober à la tyrannie : on établit des Officiers, sous le titre d'*Alguasils del Campo*, pour donner la chasse à ces transfuges. Ces exécuteurs de la tyrannie se mirent en campagne avec une meute de chiens qui déchi-

rerent un grand nombre de ces malheureux. Quantité d'autres, pour prévenir une mort si cruelle avalerent du jus de manioc, qui est un poison très-violent, ou se pendirent à des arbres, après avoir rendu ce funeste service à leur femme & à leurs enfans.

Les Missionnaires étoient forcés de voir exercer toutes ces cruautés & de se borner à gémir : mais l'intrépide *Las Casas* osa braver tous les ménagemens de l'intérêt en faveur de l'humanité. On le peint comme un homme vif, hardi, entreprenant, d'un esprit ferme, d'une érudition profonde & d'une vertu héroïque. Rien n'étoit capable de lui faire abandonner son sentiment, lorsqu'il croyoit la gloire de Dieu intéressée. Il avoit vu avec satisfaction les Dominiquains se soulever contre la cruauté des Espagnols à l'égard des Indiens : mais il fut indigné de la tranquillité & de l'espece d'indifférence dans lesquelles il les vit tomber par la suite. Il entreprit de faire revivre la même cause, & le zèle qui lui fit donner le titre de protecteur des Indiens ne se ralentit qu'à sa mort. Persuadé que le Roi n'étoit pas

Las Casas entreprend de soulager les Indiens.

Son caractere.

informé de ce qui se passoit aux Indes occidentales, il prit la résolution d'aller lui-même en Espagne pour lui en faire le tableau.

Il arriva à la Cour vers la fin de 1515, présenta au Monarque des lettres de recommandation de l'Archevêque de Seville, lui déclara, sans aucune espece de déguisement, qu'il n'étoit venu de l'Isle Saint Domingue que pour lui donner avis que l'on tenoit dans les Indes une conduite qui étoit également contraire à sa conscience & à sa couronne, & ajouta qu'il s'expliqueroit plus clairement quand il plairoit à sa Majesté de l'écouter. Le Roi, étonné de cette fermeté, lui dit de faire un Mémoire, & lui promit de le lire. Après cette courte conférence il alla trouver le Pere *Matienco*, Dominiquain, Confesseur du Roi, lui dit avec la même fermeté qu'il n'ignoroit pas que les Officiers de l'Isle Saint Domingue n'eussent prévenu la Cour contre lui; que les Ministres des Indes ne se déclarassent pour eux, parce qu'ils avoient des départemens d'Indiens, & qu'il n'avoit de fond à faire que sur lui & sur la justice de sa cause.

Il lui exposa ensuite toutes les cruautés qu'on exerçoit sur ces malheureux Insulaires, & l'exhorta, au nom du Ciel, à prendre les intérêts de la Religion, de la justice & de l'innocence.

Matienco rendit compte au Roi de l'entretien qu'il avoit eu avec Las Casas, & lui fit promettre d'accorder une audience particuliere à ce dernier. Las Casas ne laissa pas, par le conseil de Matienco, d'aller voir l'Evêque de Burgos, le même qui avoit été si contraire aux Colombs, & qui étoit encore Ministre des Indes, & lui fit entendre que toutes ses explications seroient communiquées au Roi. Il en fut mal reçu : mais il ne se rebuta pas, espérant que les recommandations de Matienco & de l'Archevêque de Seville le feroient réussir dans son entreprise.

La mort de Ferdinand qui arriva le 23 Février 1516 déconcerta ses projets, mais n'arrêta pas son zèle. Il alla trouver le Cardinal Ximenès qu'on avoit déclaré Régent du Royaume, pendant l'absence de Charles-Quint : il le trouva fort bien disposé en sa faveur. Le Cardinal, après plusieurs conférences, voulut l'entendre

dans une aſſemblée de Docteurs, & fit compoſer un nouveau réglement dans lequel il ordonna que les intérêts des Indiens & des Eſpagnols dans les Colonies fuſſent également ménagés. Ce réglement portoit que les Indiens ſeroient inſtruits dans la Foi, & qu'on les occuperoit utilement, mais ſans rigueur, pour les mettre en état de payer à la Couronne le tribut qu'on leur avoit impoſé. On ordonnoit, dans cette intention, qu'ils ſeroient ſéparés des Eſpagnols; qu'on en formeroit pluſieurs villages, dans chacun deſquels on placeroit un Miſſionnaire avec toute l'autorité néceſſaire pour faire reſpecter ſa perſonne & ſon Miniſtere; qu'on aſſigneroit à chaque famille un héritage pour faire cultiver à ſon profit, & que le tribut ſeroit meſuré ſuivant la nature du terrein & ſur les avantages de ſa ſituation.

La difficulté conſiſtoit à trouver des ſujets propres à l'exécution d'un ſi beau projet. Le Cardinal jugea qu'on n'en dévoit attendre que de l'état régulier. Les Religieux de Saint Dominique & de Saint François n'ayant pas été d'accord ſur le principal point, il

ſe crut obligé d'exclure ces deux Ordres ; ſe détermina pour celui de Saint Jérôme. Il s'adreſſa au Supérieur de cet Ordre qui lui en nomma douze, parmi leſquels il en choiſit trois également reſpectables par leur ſavoir & leur pitié. Le Régent les envoya dans l'Iſle avec une autorité preſqu'abſolue. Ils eurent ordre de licencier, en arrivant, les Indiens de l'Evêque de Burgos, ceux du Commandeur de Conchillos, enfin, ceux de tous les Miniſtres & Seigneurs de la Cour qui avoient obtenu des départemens du feu Roi. On les chargea en même-tems de faire aſſembler tous les principaux Caciques & de leur dire que le Conſeil du Roi-Catholique les regardoit comme un peuple libre, ſujet de la Couronne & Chrétien, qu'il avoit envoyé dans l'Iſle des Miniſtres pour écouter leurs griefs ; de ne point craindre de déclarer les torts qu'on leur avoit faits, afin qu'on pût y remédier & en punir les auteurs ; que ſa Majeſté avoit autant à cœur leurs intérêts qu'eux mêmes, & qu'il n'épargneroit rien pour leur en donner des preuves. Ils avoient ordre en outre de faire viſiter par des

Religieux toutes les habitations de l'Isle, pour connoître de quelle maniere on avoit traité jusqu'alors les Indiens, de s'informer exactement de l'état des mines, voir s'il étoit à propos de réunir les naturels du pays & d'en former des bourgades, &, supposé qu'on prit ce parti, composer ces bourgades de trois cens Indiens chaque, y construire une Eglise & un Hôpital; avoir soin de faire travailler à la terre les Indiens éloignés des mines; de donner aux Caciques qui commanderoient les bourgades quatre fois plus de terrein qu'aux autres Indiens, & de régler que chacun de leurs sujets fût tenu de leur donner tous les ans quinze journées de son travail.

Réglemens que le Cardinal Ximenès fait en faveur des Indiens.

Les trois Commissaires furent encore chargés de nommer des Visiteurs Royaux, dont chacun auroit inspection sur un certain nombre de bourgades; de statuer qu'on n'entreprendroit rien de considérable dans aucune bourgade, sans le consentement du Missionnaire, du Cacique & du Visiteur; que chaque Cacique pourroit condamner ses sujets au fouet; mais que pour les crimes qui mériteroient une

une punition plus ſevere, la connoiſſance en ſeroit réſervée aux tribunaux établis par le Roi ; d'empêcher que les Indiens n'euſſent aucune ſorte d'armes ; de ne pas ſouffrir qu'ils allaſſent tout nuds, qu'ils euſſent plus d'une femme, & qu'ils quittaſſent celle qu'ils auroient une fois priſe ; de décerner la peine du fouet contre les adulteres ; d'aſſigner les appointemens des Viſiteurs, partie ſur le Domaine, partie ſur les Villages de leur dépendance, & ceux des Miſſionnaires, ſur les Décimes, les Meſſes & les Offrandes, avec défenſe de rien recevoir pour les fonctions Eccléſiaſtiques, & obligation d'avoir un Catéchiſte pour apprendre à lire aux enfans, & leur enſeigner la langue Caſtillane.

Herrera Dec. 2. l. 2 c. 4, 5, 6.

Hiſtoire de S. Domingue, liv. 5.

Les Indiens n'étant plus ſous la domination des Caſtillans pouvoient travailler aux mines pour leur compte, & l'on recommanda aux Commiſſaires de les y engager, de fixer l'heure de commencer & de finir le travail, de n'y employer perſonne avant l'âge de vingt ans & après cinquante, de ne laiſſer aller aux mines qu'un tiers du village, de ne pas ſouffrir qu'il y

reſtât plus de deux mois de ſuite ; de n'y employer les femmes que du conſentement de leurs maris. On les chargea encore d'ordonner que les mineurs gardaſſent juſqu'au tems de la fonte ce qu'ils auroient tiré de minéraux, pour les porter aux rendez-vous, ſous la conduite du Viſiteur & du Cacique; que du produit on fit trois parts égales, la premiere pour le Roi, & les deux autres pour être diſtribuées entre le Cacique, le Mineur & la Bourgade, en prélevant auparavant les frais de la fonte ; que dans toute l'Iſle il y eût douze Mineurs Caſtillans, dont l'emploi ſeroit de découvrir les mines, de les montrer aux Indiens, & dont on aſſureroit les appointemens moitié ſur le tréſor & moitié ſur les Indiens; que les Eſpagnols qui auroient des Eſclaves Caraïbes pourroient les employer aux mines, mais à condition de payer au Roi le dixieme s'ils étoient mariés, & le ſeptieme s'ils ne l'étoient pas. Le Roi s'engageoit à fournir des Caravelles pour courir ſur ces ſortes d'eſclaves ; mais avec défenſe, ſous peine de la vie, de courir ſur d'autres que ſur des Cannibales.

Les repréſentations & les clameurs de ceux qui avoient des départemens dans l'Iſle Saint Domingue furent inutiles, le Cardinal ordonna l'exécution de ſon réglement. On ne ſait lequel mérite plus d'éloges ou de Las Caſas qui brava tous les dangers du reſſentiment des Grands, pour faire rentrer l'humanité dans ſes droits aux Indes ſeptentrionales, & pour dérober de malheureuſes victimes à la tyrannie, ou du Cardinal Régent qui l'écouta & ſuivit ſes conſeils. On peut regarder ce réglement comme l'eſſai de la politique du fameux Ximenès.

On ne conſulta pas pour cette nouvelle forme d'adminiſtration le Vice-Roi, ſoit qu'il eût été deſſervi auprès du Régent, ſoit qu'on ne voulût pas lui donner la mortification de travailler à un réglement qui reſſerroit plus que jamais ſon pouvoir. Il eut encore le chagrin de voir qu'on donnoit aux trois Commiſſaires un adjoint ſéculier, ſous le titre d'Adminiſtrateur. On attribua au dernier une entiere autorité ſur les troupes, l'adminiſtration immédiate des finances & l'exercice de la juſtice criminelle, parce que tous

ces emplois ne convenoient pas à des Religieux. Les Auditeurs Royaux furent interdits pour avoir abusé de leur autorité.

Las Casas qu'on crut nécessaire aux Indes fut honoré du titre de Protecteur des Indiens, avec cent pesos d'appointemens. Il fut en même-tems chargé d'accompagner les Commissaires, pour les aider de son crédit auprès des naturels du pays, & les instruire de leurs mœurs & de leurs usages. On vit dans le même-tems arriver à Madrid quatorze Religieux de l'Ordre de Saint François, tous envoyés de différents Couvents de Picardie. Ils offrirent de sacrifier leur vie pour la conversion des Indiens. On comptoit parmi eux un frere du Roi d'Ecosse, aussi respectable par sa sainteté que par sa naissance. Leur Chef, nommé le *Pere Remi*, avoit déja prêché l'Evangile dans les Indes. Le Cardinal, qui étoit du même Ordre, donna des louanges à leur zèle & leur procura toutes les commodités nécessaires pour leur passage.

Histoire de S. Domingue, liv. 5.

Administration des Iéro-

Les trois Commissaires Iéronimites arriverent à San-Domingo le 2 Dé-

cembre 1516. Ils montrerent leurs provisions aux Officiers, &, après avoir fait reconnoître leur autorité, ils prirent possession du Palais de l'Audience Royale. Le bruit se répandit bientôt qu'ils alloient rendre la liberté aux Indiens ; les murmures & les plaintes commencerent ; mais ils les appaiserent par un coup de vigueur qui étonna tous les Espagnols : ils firent punir un des Officiers qui sembloit vouloir exciter une sédition ; lui ôterent ses dignités & le condamnerent à une amende de dix pesos d'or. Ils commencerent leur réforme par déclarer libres tous les Indiens dont les maîtres étoient absens & les distribuerent dans les différents départemens. Ils les laisserent cependant tous dans une sorte d'esclavage, parce qu'ils craignoient que, rendus à eux-mêmes, ils ne voulussent plus recevoir les lumieres de la Foi. On disoit même que leur stupidité naturelle les rendoit incapables d'y rien comprendre, & l'on se persuadoit que le seul moyen de les faire vivre en hommes étoit de les laisser sous le joug. Les Iéronimites se contenterent de leur pro-

nimites dans l'Isle Saint Domingue.

curer tous les adoucissemens que ces malheureux pouvoient recevoir dans l'esclavage. Ils mirent en vigueur toutes les anciennes ordonnances, en firent de nouvelles, & prirent les plus sages précautions pour en assurer l'exécution : mais Las Casas demandoit avec fermeté que l'on abolit les départemens.

Ses représentations furent d'abord assez modérées : mais lorsqu'il vit qu'elles étoient sans effet, il se livra à l'impétuosité de son caractere, alla jusqu'aux menaces & aux invectives. Il s'appuya de sa qualité de protecteur des Indiens, qu'il voyoit, disoit-il, dans une cruelle oppression, malgré les ordres de la Cour. Cette conduite qui étoit directement opposée à la douceur constante des Iéronimites, lui attira tant de haine, que, pour mettre sa vie en sûreté, il fut obligé de se renfermer dans le Couvent des Dominiquains. Il écrivit en Cour contre les Commissaires, qui écrivirent de leur côté, & qui, étant écoutés plus favorablement, reçurent ordre de le renvoyer en Espagne : mais il avoit devancé ces ordres & s'étoit embarqué sur le premier vaisseau qui avoit fait voile pour l'Europe.

Il ſe rendit en arrivant à Aranjuez, pour porter ſes plaintes au Cardinal Ximenès : mais il ne put le voir, parce que ce Miniſtre étoit dangereuſement malade. Las Caſas apprit que le Roi Charles devoit bientôt arriver à Seville ; il s'y rendit. Le Pere Manzanedo, un des trois Commiſſaires de Saint Domingue, l'y ſuivit de près : ſes deux Collegues l'avoient envoyé en Eſpagne pour répondre aux accuſations du protecteur des Indiens. Tous ceux qui compoſoient le Conſeil reçurent d'abord ce Religieux plus favorablement que ſon adverſaire : mais rien ne pouvoit abattre la conſtance de celui-ci.

Charles arriva en Eſpagne, le Cardinal Ximenès mourut. Tous les Grands repréſenterent au Roi que ce Miniſtre leur avoit fait beaucoup de tort en voulant leur ôter les départemens qu'ils avoient dans l'Iſle Saint Domingue ; les Seigneurs Flamands qui avoient beaucoup de crédit auprès de ſa Majeſté demanderent à partager les avantages du Nouveau Monde. Le jeune Prince, ſans en prévoir les conſéquences, ne fit aucune difficulté

d'accorder tout ce qu'on lui demandoit. Ces nouvelles causerent le plus vif chagrin à Las Casas qui fit au Monarque de fortes représentations sur ses libéralités. Voyant qu'on ne l'écoutoit pas, il proposa un moyen qu'il crut infaillible pour soulager les Indiens. Ce fut d'envoyer des Negres & des Laboureurs dans tous les endroits où les Espagnols avoient formé des habitations. Ce projet fut goûté par plusieurs Seigneurs Flamands, passa au Conseil des Indes, & le Roi signa une ordonnance pour faire transporter quatre mille Négres aux grandes Antilles. Le privilege en fut accordé à un Seigneur Flamand qui le vendit aux Génois pour la somme de vingt-trois mille ducats. Ils mirent leurs Negres à un si haut prix que tous les avantages qu'on s'en étoit promis s'évanouirent.

On révoqua à la fin la commission des Iéronimites, & l'on donna à Rodrigue de *Figueroa* un plein pouvoir pour agir d'une maniere convenable aux circonstances, avec ordre cependant de prendre l'avis des plus sages Officiers Espagnols qui étoient aux Indes. Las Casas fit tant de représenta-

tions, qu'il obtint à la fin qu'on rendît la liberté à tous les Indiens.

Pendant que ces événemens arrivoient en Europe, les Indiens qui étoient dans l'Isle Saint Domingue furent attaqués d'une maladie qui en fit périr une si grande quantité, qu'il paroissoit, qu'elle n'avoit jamais été peuplée. Ils sentoient un feu qui les dévoroit, &, pour se soulager, ils se jettoient dans les rivieres: mais le moyen qu'ils cherchoient pour adoucir leur mal étoit précisément ce qui leur causoit la mort. Les Espagnols ne furent point attaqués de cette maladie, ce qui a fait croire aux Historiens qu'elle étoit naturelle dans ce pays.

Maladie singuliere qui fait périr un très-grand nombre d'Indiens.

Ce fléau fut suivi d'un autre, dont les effets furent communs aux deux nations. On vit paroître tout-à-coup dans l'Isle Saint Domingue & dans celle de Portoric une si prodigieuse quantité de fourmis, que la surface de la terre en fut couverte. Celles de Portoric étoient armées d'aiguillons dont les piqûres causoient une douleur très-vive. Elles pénétroient partout, & l'on étoit obligé, pour prendre un peu de repos, de mettre sur les

Ravages extraordinaires causés par les Fourmis.

lits de grands baſſins remplis d'eau. Dans l'Iſle Saint Domingue elles s'attachoient aux arbres, qu'elles attaquoient d'abord par la racine, & qu'elles rendoient auſſi ſecs & auſſi noirs que s'ils euſſent été brûlés. Envain on les noyoit, un inſtant après, il en reparoiſſoit le même nombre. On employa le feu qui n'eut pas plus de ſuccès, & ſouvent après avoir brûlé des monceaux de leurs œufs, qu'on trouvoit dans la terre juſqu'à la hauteur de quatre palmes, on voyoit ſortir le lendemain des mêmes endroits de nouvelles légions de ces inſectes. Après avoir épuiſé toutes les reſſources humaines, on s'adreſſa au Ciel par des cérémonies & des vœux aſſez biſares, auxquels on attribua la fin du mal.

Toutes les plantes qui avoient été attaquées par ces animaux périrent entiérement : mais celles qu'on leur fit ſuccéder vinrent beaucoup plus vîte qu'à l'ordinaire & produiſirent preſqu'auſſi-tôt des fruits. A peine l'Iſle étoit-elle délivrée de cette plaie, qu'elle eut beaucoup à ſouffrir de la voracité d'un grand nombre de chiens échappés des habitations. Ils s'atta-

cherent particuliérement, aux porcs ſauvages qui avoient prodigieuſement multiplié depuis l'établiſſement des Eſpagnols. Les veaux ne furent pas plus épargnés : ils les devoroient à meſure qu'ils naiſſoient dans les pâturages.

Action hardie de Las Caſas & de quelques autres Théologiens.

Las Caſas, voyant qu'on n'avoit pas pour les Indiens autant d'égards qu'il auroit déſiré, prit une réſolution qui lui fut plutôt dictée par le zèle que par la prudence. Il alla trouver tous ceux qui avoient le titre de Prédicateurs & de Théologiens du Roi, & les engagea, au nombre de huit, à ſe rendre au Conſeil, pour y déclarer que les Seigneurs dont il étoit compoſé répondroient à Dieu de tout le mal qui ſe commettoit dans les Indes, puiſqu'après tant de repréſentations, ils ne vouloient pas y apporter le remede qui dépendoit d'eux. Le Pere Michel de Salamanque, Dominiquain, qu'ils avoient choiſi pour leur Orateur, expoſa ſans ménagement tout ce que le protecteur des Indiens lui avoit inſpiré. On eut la patience de l'écouter; mais lorſqu'il eut fini, l'Evêque de Burgos le regardant d'un œil ſévere, lui demanda d'où lui venoit cette har-

dieſſe, & depuis quand les Prédicateurs ſe mêloient du Gouvernement ? La Fuente, autre Docteur, répondit qu'ils étoient chargés des intérêts de la Maiſon de Dieu, pour leſquels ils devoient être prêts à donner leur vie ; qu'il n'étoit pas ſurprenant que des Docteurs en Théologie qui pouvoient être conſultés par un Concile Général donnaſſent des avis aux Miniſtres des Rois ; qu'ils venoient donc par office & par devoir leur déclarer que s'ils ne réformoient pas les abus qui s'étoient introduits dans les Indes, ils monteroient en chaire pour attaquer publiquement ceux qui violoient la Loi de Dieu & qui négligeoient le ſervice du Roi ; qu'ils croiroient en cela remplir la plus eſſentielle de leurs obligations, qui étoit de prêcher & d'accomplir l'Evangile. Dom Garice de Padilla, qui étoit fort inſtruit, dit que le Conſeil avoit fait juſqu'alors tout ce qu'il avoit dû, que la preuve en étoit dans les actes mêmes qu'on vouloit bien leur communiquer, quoique leur préſomption ne méritât pas cette condeſcendance. La Fuente repartit, qu'on devoit en effet leur mon-

trer ces actes, & qu'ils étoient disposés à les louer, s'ils les trouvoient dignes de louanges ; mais que si la justice y étoit blessée, ils prononceroient anathême contre les auteurs, extrêmité à laquelle ils ne croyoient pas que leurs Seigneuries voulussent les obliger.

Le jour suivant on les appella au Conseil, pour y entendre la lecture des Ordonnances qu'on avoit dressées pour les Indes. Le Président reçut leurs objections avec beaucoup de douceur : on leur promit même de les examiner & d'avoir égard à leurs avis. Las Casas, voyant qu'on vouloit prendre des délais pour fatiguer son zèle & son opiniâtreté, fit de nouvelles tentatives auprès des Seigneurs Flamands. Ces étrangers qui n'étoient pas fâchés de trouver les Ministres Espagnols en défaut, pour avoir occasion de se rendre plus nécessaires, lui conseillerent de recuser tout le Conseil des Indes & particuliérement l'Evêque de Burgos. Il saisit cette idée & obtint, par leur crédit, une jonte extraordinaire. Cette espece de victoire que Las Casas remportoit sur le Conseil fit beaucoup de bruit en Espagne : il

parvint aux oreilles du Roi qui voulut en ſavoir la cauſe. Il fit venir en ſa préſence Las Caſas & Dom Juan de Quevedo, Evêque de Sainte-Marie l'ancienne du Darien, qui étoit d'une opinion différente de celle du premier. Il fit avertir le Vice-Roi de s'y trouver auſſi avec un Religieux de Saint François qui eſt étoit arrivé depuis peu de Saint Domingue, & qui gardoit encore moins de ménagemens que Las Caſas ſur les intérêts de la Religion & de l'humanité dans le Nouveau Monde.

Lorſque tous ceux qui étoient mandés pour cette aſſemblée furent arrivés, le Roi parut dans une grande ſalle du Palais élevé ſur un trône, avec tout l'appareil de la Royauté. Tout le monde ayant pris ſa place, le Chancelier dit à l'Evêque du Darien : « Révérend Evêque, ſa » Majeſté vous ordonne de parler ». L'Evêque ſe leva auſſi-tôt, & dit que les explications qu'il avoit à donner, ne pouvant être communiquées qu'à ſa Majeſté & à ſon Conſeil, il la ſupplioit de faire éloigner ceux qui ne devoient pas les entendre. Le Chancelier lui dit que tout ce qu'il y avoit

de Seigneurs présens avoient été appellés pour assister au Conseil, & qu'il n'avoit d'autre parti à prendre que celui d'obéir. Il dit que depuis cinq ans qu'il s'étoit rendu en Amérique, on n'avoit rien fait pour le service de Dieu, ni pour celui du Prince; que le pays dégénéroit au lieu de s'améliorer; que le premier Gouverneur qu'il y avoit eu étoit un méchant homme, que le second étoit encore plus méchant, & que tout alloit si mal qu'il s'étoit vu obligé de passer en Espagne pour en informer le Roi. Cependant comme il étoit question de donner son avis sur la conduite que l'on devoit tenir à l'égard des Indiens, il ajoûta que tous ceux qu'il avoit vus, soit dans le pays qu'il venoit d'habiter, soit dans les autres lieux où il avoit passé, lui avoient paru nés pour la servitude; qu'ils étoient naturellement pervers, & que son sentiment étoit de ne pas les abandonner à eux mêmes, mais de les diviser par bandes, & de les mettre sous la discipline des plus vertueux Espagnols, sans quoi l'on n'en feroit jamais des Chrétiens, même des hommes.

Lorſque l'Evêque eut ceſſé de parler, Las Caſas reçut ordre d'expliquer ſes idées. Il dit que c'étoit un mouvement de compaſſion naturelle qui l'avoit porté à paſſer en Eſpagne pour informer ſa Majeſté des excès qui ſe commettoient dans les Indes. « L'ennemi de toute vertu, ajouta il, ne » manque pas de Miniſtres qui trem- » blent de voir le ſuccès de mon zèle : » mais en laiſſant pour un moment ce » qui touche la conſcience, l'intérêt » de votre Majeſté eſt ici d'une ſi haute » importance, que les richeſſes de tous » les Etats de l'Europe enſemble ne » peuvent être comparées à la moindre » partie de celles du Nouveau Monde. » Je crois vous rendre un ſervice im- » portant, Sire, en vous donnant cet » avis ; mais j'en rends un beaucoup » plus grand à Dieu qui doit avoir la » premiere part à toutes mes démar- » ches, auſſi je le prends à témoin que » je renonce à toute ſorte de récom- » penſes temporelles. Croyez, Sire, » que les naturels du Nouveau Monde » ſont capables de recevoir la Foi, » de prendre de bonnes habitudes & » d'exercer les actes de toutes les ver-

Las Caſas plaide la cauſe des Indiens devant Charles-Quint.

» tus ; mais c'eſt par la raiſon & les
» bons exemples qu'ils y doivent être
» excités, non par la violence, car ils
» ſont naturellement libres ; ils ont
» leurs Seigneurs, leurs Rois naturels
» qui les gouvernent ſuivant leurs
» ſages. Notre ſainte Religion, Sire,
» ne fait acception de perſonne : elle
» ſe communique à toutes les Nations ;
» elle les reçoit toutes ſans diſtinction :
» elle n'ôte à aucune ſa liberté ni ſes
» Rois ; elle ne réduit pas un peuple à
» l'eſclavage, ſous prétexte qu'il y eſt
» condamné par la nature. J'oſe aſſurer
» qu'il eſt de la derniere importance
» pour votre Majeſté de remédier, au
» commencement de ſon Regne, à tous
» les abus qui ſe commettent dans les
» Indes ».

Le Miſſionnaire Franciſcain reçut ordre de parler à ſon tour. Il le fit en ces termes. « Ayant demeuré quel-
» que-tems dans l'Iſle Saint-Domingue,
» je fus chargé de faire le dénombre-
» ment des Indiens. Il y en avoit alors
» une prodigieuſe quantité de milliers.
» Quelque-tems après, je fus encore
» chargé du même ordre, & je trou-
» vai le nombre prodigieuſement di-

» minué. Si le ſang d'Abel, c'eſt-à-» dire, celui d'un ſeul homme injuſ-» tement répandu, a crié vengeance » & l'a obtenue du Ciel, Dieu ſera-» t-il ſourd au cri de ce déluge de » ſang que l'on ne ceſſe de répandre ? » Je conjure votre Majeſté, par le Sang » de notre Seigneur & par les plaies » du grand Saint dont je porte l'habit, » d'apporter un prompt remede à des » maux qui ne manqueroient pas d'at-» tirer ſur votre couronne l'indigna-» tion & les rigoureux châtimens du » Souverain Maître des Rois.

On ordonna au Vice-Roi Dom Diegue Colomb de donner ſon avis. Il dit que les maux qu'on venoit de repréſenter n'étoient que trop manifeſtes, que les Miniſtres de la Religion qui s'étoient ſi ſouvent élevés contre eux en étoient les témoins. Voyant le peu de cas que l'on faiſoit de leurs remontrances, ils s'étoient crus obligés de les apporter au pié du trône. Il ajouta que les Indes n'étoient plus qu'un vaſte déſert, & que n'ayant pour toute reſſource que l'établiſſement qu'il y avoit obtenu, il ne voyoit plus de lieu au monde où il pût

ſe retirer ; qu'il n'avoit pas eu d'autre motif pour faire le voyage d'Eſpagne, & que, de toutes les affaires que ſa Majeſté avoit à terminer, celle de l'Amérique étoit une des plus importantes pour ſa gloire & ſa conſcience. Les différentes affaires qui occuperent Charles-Quint l'empêcherent de terminer dans ce moment celles de l'Amérique, & Las Caſas eut encore la douleur de voir ſes repréſentations ſans effet.

L'Iſle de S. Domingue perd beaucoup de ſa ſplendeur.

Les Eſpagnols ayant conquis différentes parties du continent de l'Amérique, & y ayant formé des établiſſemens, négligerent ceux qu'ils avoient dans l'Iſle Saint Domingue, qui perdit inſenſiblement une partie de ſa ſplendeur. D'ailleurs les principales villes furent renverſées par un tremblement de terre. Les Anglois pillerent la Capitale en 1586. Cinq ans après, des Corſaires de la même nation ruinerent celle d'Yaguana. Avant la fin du même ſiécle celles de Salvatiera, de la Savona, d'Yaquimo, de San Juan de la Maguana, de Bonao, de Buenaventura, de Larez de Guahaba, de Puerto Real, furent abandonnées par

leurs habitans. Le commerce diminua tout-à-coup par la défenſe qui fut faite de recevoir des étrangers dans cette Iſle. Enfin on ne comptoit plus vers le commencement du dix-huitieme ſiécle dans l'Iſle Saint Domingue que quatorze mille habitans, & environ douze cens Négres fugitifs, qui s'étoient retranchés ſur une montagne inacceſſible, d'où ils faiſoient trembler leurs Maîtres.

Tel étoit l'état du plus ancien établiſſement des Eſpagnols en Amérique, lorſqu'en 1625 deux vaiſſeaux, l'un François, ſous la conduite d'un Gentilhomme Normand nommé *Denambuc*, l'autre Anglois, ſous celle du Chevalier Thomas Weruer, aborderent le même jour à l'Iſle Saint Chriſtophe qui étoit habitée par les Caraïbes. Les François & les Anglois conçurent tout l'avantage qu'on pourroit tirer de ce poſte, &, ſans entrer en diſpute pour ſavoir leſquels y étoient arrivés les premiers, ils convinrent de partager cette Iſle entre eux & d'y établir chacun une Colonie. Cette bonne intelligence ſe ſoutint, non-ſeulement dans leurs guerres contre les Caraïbes, mais encore

dans le partage de leurs conquêtes.

Les Efpagnols ne virent point fans chagrin l'établiffement de ces deux Nations dans un terrein fur lequel ils s'attribuoient tous les droits. Ils les attaquerent avec une puiffante flotte, les forcerent d'abandonner cette Ifle & de chercher une retraite dans d'autres. Si-tôt que les Efpagnols furent retirés, les deux Colonies retournerent dans leurs poffeffions.

Commencement de l'établiffement des François dans l'Ifle S. Domingue.

Quelques avanturiers de l'une & de l'autre Nation s'étoient approchés dans leur fuite de l'Ifle Saint Domingue. Ayant trouvé la côte feptentrionale prefqu'abandonnée par les Efpagnols, ils prirent le parti de s'y établir, y trouverent des bœufs & des porcs en abondance. Les Hollandois, qui étoient établis au Brefil leur promirent de fournir à tous leurs autres befoins, & de recevoir en payement les cuirs qu'ils tiroient de leurs chaffes; ils s'y fixerent.

La plûpart de ces nouveaux Colons étoient Normands : on leur donna le nom de *Boucaniers* , parce qu'ils fe réuniffoient pour boucaner, à la maniere des Sauvages, la chair des bœufs qu'ils

avoient tués. Ce mot qu'on croit d'origine Indienne, signifie cuire ou plutôt sécher à la fumée ; & les lieux où l'on fait cette opération se nomment *Boucans*. On en a fort étendu la signification. Ce fut à-peu-près dans ce tems qu'on prit l'habitude de donner à l'Isle Espagnole le nom de Saint Domingue qui n'étoit que celui de la Capitale. Nous l'avons toujours désignée sous ce nom, parce que c'est presque le seul sous lequel on la connoisse en France.

C'étoit une grande incommodité pour la nouvelle Colonie de ne recevoir que des mains des Hollandois une multitude de choses qui lui étoient nécessaires : mais elle fut bientôt délivrée de cet embarras. La plûpart des boucaniers ayant peu de goût pour la chasse des bêtes fauves, embrasserent l'état de Corsaires, & tout ce qu'ils purent enlever leur parut de bonne prise. Une troupe d'Anglois mêlée de quelques François, s'étoit emparée de la petite Isle de la Tortue. Ils s'unirent d'intérêts. &, dès la même année, ils commencerent à se rendre célébres sous le nom de *Friboutiers*, mot qui

vient de l'Anglois *frée-booter* qui se prononce *fribouter* & qui signifie Corsaire, forban, & généralement tout homme qui ne fait la guerre que pour piller. Du mot friboutier on a formé celui de *Flibustier*.

Le rendez-vous le plus ordinaire de ces Flibustiers étoit l'Isle de la Tortue, où ils trouvoient un havre commode, & plus de sûreté contre les entreprises des Espagnols. Toute la côte du Nord est inaccessible, celle du Sud n'a qu'un port dont ces brigands s'étoient emparés. Le mouillage est bon sur un fond de sable fin, & l'entrée en peut être facilement défendue avec quelques piéces de canon placées sur un rocher qui la commande. Les terres voisines sont fort bonnes, & l'on y trouve des terres d'une merveilleuse fertilité. Tout le reste de l'Isle est couvert de bois qui naissent entre des rochers & sont cependant d'une hauteur considérable. Cette Isle n'a pas moins de huit lieues de longueur entre l'Est & l'Ouest, sur deux de large du Nord au Sud. Le canal qui la sépare de Saint Domingue est de la même largeur. Elle est située à vingt degrés dix minutes

Description de l'Isle de la Tortue.

de latitude ſeptentrionale. L'air y eſt très-bon, quoiqu'elle n'ait aucune riviere & que les fontaines y ſoient même très-rares. La plus abondante jette de l'eau de la groſſeur du bras : mais les autres ſont ſi foibles que dans pluſieurs endroits, les habitans n'avoient pas d'autre eau que celle de pluie. Cette Iſle eſt actuellement déſerte : mais dans le tems des Flibuſtiers, on y comptoit juſqu'à ſix cantons fort peuplés. Tous les fruits qui ſont connus aux Antilles croiſſent dans l'Iſle de la Tortue : le tabac qu'on y cultivoit étoit excellent, & les cannes de ſucre y venoient d'une groſſeur ſurprenante. On y avoit tranſporté de Saint Domingue des porcs & de la volaille, qui y avoient beaucoup multiplié. Les côtes ſont fort poiſſonneuſes.

Lorſqu'on fut informé à Saint Chriſtophe de ce qui ſe paſſoit ſur la côte de Saint Domingue, pluſieurs habitans des deux Colonies paſſerent dans l'Iſle de la Tortue, dans l'eſpérance de s'enrichir plus promptement, ſoit par la facilité du commerce avec les étrangers, ſoit par les rapines des Flibuſtiers. Quelques-uns s'attacherent à la culture des terres,

terres, & planterent du tabac. Rien ne contribua cependant plus à ce petit établissement que le secours des vaisseaux François, principalement ceux de Dieppe qui commencerent à le visiter. Ils y amenoient des gens qu'ils avoient engagés pour trois ans, & dont on tiroit le même service que des Esclaves Negres ou Indiens. Par là cette nouvelle Colonie se trouva composée de quatre sortes d'habitans; de Boucaniers dont la chasse faisoit l'ocupation; de Flibustiers qui couroient les mers; de Colons qui cultivoient la terre, & d'engagés, dont la plûpart ne quittoient point les Colons & les Boucaniers. C'est de ce mêlange que se forma le corps auquel on donna le nom d'*Avanturiers*. Ils vivoient entre-eux avec beaucoup d'union, & leur Gouvernement étoit une sorte de Démocratie. Chaque personne libre avoit une autorité despotique dans son habitation. Chaque Capitaine n'étoit pas moins absolu sur son bord, pendant qu'il y commandoit; mais le commandement pouvoit lui être ôté par une délibération de toutes les personnes libres de la Colonie, lorsqu'il étoit à terre.

Cet établiſſement allarma beaucoup plus les Eſpagnols que celui de S. Chriſtophe. Sachant que la principale force des Avanturiers conſiſtoit dans la Tortue, ils réſolurent de la leur enlever, eſpérant que tous leurs autres établiſſemens tomberoient d'eux-mêmes. Le Général des Gallions eut ordre de l'attaquer, & de faire main-baſſe ſur tous les habitans. Il prit le tems que tous les Flibuſtiers étoient en mer, & la plûpart des Boucaniers à la chaſſe dans l'Iſle Saint Domingue. Le reſte fit peu de réſiſtance, & ceux qui l'entreprirent furent paſſés au fil de l'épée. Quelques-uns ſe rendirent de bonne grace, & furent pendus. Pluſieurs eurent le tems de ſe ſauver dans les montagnes & dans les bois, où les Eſpagnols ne daignerent pas aller les chercher. Cette expédition ne ſuffit pas pour aſſurer la Tortue à l'Eſpagne, il falloit y laiſſer une garniſon capable d'en écarter les Avanturiers abſens : le Général crut, mal-à-propos, leur avoir inſpiré aſſez de terreur pour les empêcher de rétablir leur habitation. Toute ſon attention fut de purger l'Iſle Saint Domingue des Boucaniers qui s'y étoient

raſſemblés. Il forma contre eux un corps de cinq cens Lanciers, qui ne marchoient qu'en troupes de cinquante, ce qui fit donner à cette milice le nom de *Cinquantaine*. Elle ne fit pas beaucoup de mal aux Boucaniers, qui ſe tenoient continuellement ſur leurs gardes, & dont le nombre augmentoit tous les jours.

Ils ſe choiſirent un Chef, & ce choix tomba ſur un Anglois nommé *Willis*, homme de tête & de réſolution. Les François, voyant qu'il attiroit beaucoup de ſoldats de ſa Nation, eurent peur de perdre leurs droits par l'inégalité du nombre: ils voulurent ſe donner un Chef de leur Nation : mais le parti Anglois étant le plus fort, Willis les en empêcha. La Colonie étoit perdue pour la France, ſans la fermeté d'un François, dont on doit regretter de n'avoir pas le nom. Cet Avanturier s'embarqua ſecretement ſur un bâtiment qui alloit à Saint Chriſtophe, & lorſqu'il y fut arrivé (ce fut en 1640) il avertit le Commandant de Poincy, Gouverneur Général des Iſles ſous le vent, de la ſupériorité que les Anglois prenoient ſur les François à la Tortue. Le Gou-

verneur sentit de quelle importance il étoit d'y apporter remede. Il résolut d'opposer à Willis quelqu'un de ses Officiers, dont le courage & la prudence fussent à l'épreuve. Le Vasseur lui parut propre à remplir ses vues : il étoit Protestant, & la faveur que Poincy lui avoit toujours marquée, passoit pour une injure faite aux Catholiques. On croit que son dessein, en envoyant cet Officier à la Tortue, étoit de se débarrasser de lui d'une maniere honorable. Il lui donna le Gouvernement de la Tortue, &, pour exciter son zele, lui permit, par un article secret, la liberté de conscience pour lui, & pour tous les Protestans François qui voudroient l'accompagner.

Le Vasseur en trouva trente-neuf, & partit avec eux. Ne voulant pas paroître à la Tortue avant de s'être abouché avec les Boucaniers, il s'arrêta dans un petit port de l'Isle Saint Domingue, y passa trois mois à prendre ses informations. Cinquante Boucaniers, tous Protestans, se jognirent à lui. Quoique ses forces fussent encore inférieures à celles des Anglois, il prit la résolution de brusquer l'entre-

prise, espérant que les François qui étoient dans l'Isle se joindroient à lui. Il arriva à la rade à la fin d'Août, débarqua sans aucun obstacle, marcha en ordre de bataille, & fit sommer Willis de sortir de l'Isle avec tous les Anglois en vingt-quatre heures. Une proposition si hardie, & appuyée du soulevement de tous les François qui étoient dans l'Isle, étourdit Willis au point qu'il ne fit pas attention si le Vasseur étoit en état de soutenir sa fierté. Il s'embarqua sur les mêmes bâtimens qui avoient apporté les François. Le Vasseur se trouva par ce moyen maître de toute l'Isle, & d'un fort que les Anglois y avoient construit, dans lequel ils avoient mis quelques piéces de canon. Les Anglois, ce qui est étonnant, oublierent la Tortue : mais les Espagnols s'obstinerent à ne souffrir dans cette Isle, & dans le voisinage de Saint Domingue, aucun établissement étranger. En 1643, ils firent partir de San Domingo une escadre composée de six bâtimens, qui portoient cinq ou six cens hommes. Croyant trouver les François sans retranchemens & sans canon, ils alloient com-

me à une victoire certaine : mais le Vaſſeur entendoit parfaitement le génie, & s'étoit mis en état de ne pas craindre d'inſulte. A cinq ou ſix cens pas de la mer, il s'éléve une montagne qui ſe termine en plate-forme, au milieu de laquelle s'éléve encore un rocher eſcarpé de toutes parts, à la hauteur de trente piés. C'eſt à neuf ou dix pas de ce rocher, que ſort la ſeule fontaine conſidérable qui ſoit dans l'Iſle. Le Vaſſeur avoit fait conſtruire ſur la plate-forme des terraſſes régulieres, capables de loger juſqu'à quatre cens hommes : il s'étoit logé lui-même au haut du roc, & y avoit placé ſes magaſins. Pour y monter, il y avoit fait tailler quelques marches juſqu'à la moitié du chemin : on faiſoit le reſte à l'aide d'une échelle de fer, qu'on pouvoit retirer. Pour prévoir à tout, il avoit ménagé un tuyau en forme de cheminée, par le moyen duquel on deſcendoit avec une corde ſur la terraſſe, ſans être vu. Ce logement, ſi peu acceſſible, étoit encore défendu par une batterie de canon; il y en avoit une autre ſur la terraſſe, pour défendre l'entrée du havre.

Les Espagnols, ignorant les dispositions des François, firent une descente : mais leur perte fut si considérable, qu'ils se retirerent avec précipitation. La conduite de le Vasseur lui attira de si grands éloges, que Poincy en conçut de la jalousie, & résolut de le déposer. Pour cet effet, il envoya à l'Isle de la Tortue Lomilliers, sous prétexte de féliciter le Vasseur sur son heureux succès ; mais en effet, pour s'emparer du Gouvernement de l'Isle : mais le Vasseur qui s'en doutoit, sut éviter le piége, & resta tranquille possesseur du Gouvernement de l'Isle : mais il voulut usurper un pouvoir trop absolu, se fit haïr de tous ceux qui composoient la Colonie. Il établit des impôts exhorbitans sur toutes les marchandises qui entroient dans l'Isle & qui en sortoient ; il punissoit les moindres fautes avec la plus grande sévérité. Ce tyran fit faire une cage de fer, dans laquelle il faisoit enfermer ceux qui avoient le malheur de lui déplaire : un homme ne pouvoit y être debout ni couché : il la nommoit son *enfer*. On n'étoit guere plus à l'aise dans le donjon du château, qu'il avoit nommé

ſon *purgatoire*. Les Flibuſtiers trouverent une ſtatue de la Vierge dans un vaiſſeau Eſpagnol qu'ils avoient pillé, & la porterent à le Vaſſeur. Le Gouverneur Général en ayant été informé, la lui fit demander, comme une choſe plus convenable à des Catholiques qu'à des Proteſtans. Le Vaſſeur en fit faire une de bois, qu'il ſe hâta de lui envoyer, & lui manda que les Catholiques étoient trop ſpirituels pour s'attacher à la matiere dans les objets de leur culte; que pour lui il trouvoit la ſtatue d'argent ſi bien travaillée, qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à la lui envoyer. Poincy ſentit toute l'étendue de cette inſolence: mais il étoit alors occupé dans une autre affaire qui l'intéreſſoit plus que celle-ci. La Cour avoit nommé, vers la fin de l'année précédente, un Lieutenant Général des Iſles, & ſon arrivée avoit cauſé de la diviſion entre les François. Le Vaſſeur avoit ſaiſi cette occaſion pour uſurper un pouvoir abſolu. Il avoit fait entendre à tous ceux qui étoient avec lui, que l'Iſle de la Tortue pouvoit devenir un aſyle aſſuré pour tous les François qui y jouiroient d'une en-

tiere liberté de conſcience, & ſe fit proclamer Souverain.

Ses vues d'ambition s'étendoient même plus loin; mais il eut le ſort de preſque tous les ambitieux, & périt d'une maniere funeſte. Il avoit donné toute ſa confiance à deux hommes, qui avoient été ſes compagnons de fortune, qu'on a même cru ſes neveux. Il les avoit comme adoptés, en les déclarant ſes héritiers : leurs noms étoient *Thibault* & *Martin*. Ces deux ſcélérats conſpirerent contre leur bienfaiteur. On prétend qu'ils conçurent cette terrible haine contre lui, uniquement parce que le Vaſſeur enleva une maîtreſſe que Thibault avoit : on ajoute qu'ils eſpéroient lui ſuccéder dans la Souveraineté de l'Iſle. Un jour que le Vaſſeur deſcendoit du fort, pour aller viſiter un magaſin qu'il avoit ſur le bord de la mer, Thibault lui tira un coup de fuſil, dont il ne fut que légérement bleſſé. Le Vaſſeur voulut prendre ſon épée, que ſon négre portoit, pour courir ſur le meurtrier; mais Martin, qui l'accompagnoit, le ſaiſit au travers du corps : pendant qu'ils ſe débattoient, Thibault s'approcha, tenant un poignard. Le

Vaſſeur, à cette vue, demeura comme immobile, regarda l'aſſaſſin, & lui dit : C'eſt donc toi, mon fils, qui m'aſſaſſines ? Thibault, ſans lui répondre, lui plongea ſon poignard dans le cœur.

Il ne ſe fit aucun mouvement dans l'Iſle en ſa faveur : les deux ſcélérats ſe ſaiſirent, ſans oppoſition, de toute l'autorité, & ſe mirent en poſſeſſion de ſon bien, comme s'ils euſſent recueilli la ſucceſſion de leur pere. Ils ne tarderent cependant pas à ſubir la punition qui étoit juſtement due à leur crime. Poincy, qui vouloit faire rentrer la Tortue dans ſon Gouvernement, chargea le Chevalier de Fontenay d'équipper une eſcadre, & de ſe mettre à la tête d'un nombre d'hommes aſſez conſidérable, pour réduire le Vaſſeur, dont il ignoroit encore le ſort.

Fontenay fit ſes préparatifs avec beaucoup de diligence, & avec les précautions qu'il crut néceſſaires pour vaincre un homme auſſi courageux & auſſi habile que le Vaſſeur. Dans l'idée de le ſurprendre, il publia que l'armement qui ſe faiſoit à Saint Chriſtophe étoit contre les Eſpagnols. Il alla ef-

fectivement croiſer vers la côte de Cartagene, y fit quelques priſes, ſe rendit à l'Ecu, petit port de Saint Domingue, où il fut joint par Fréval, neveu de Poincy. Là il apprit la révolution qui étoit arrivée à l'Iſle de la Tortue. Connoiſſant combien il étoit important de ſe hâter, il avança juſqu'à l'entrée de la rade; mais le canon du fort l'obligea bientôt de s'éloigner. Il alla mouiller à Cayenne, dans la réſolution d'y tenter une deſcente; mais il reçut une députation des habitans de la Tortue, & la guerre fut terminée. Thibault & Martin s'étant apperçus que la Colonie n'étoit pas diſpoſée à ſoutenir un ſiége pour eux, prirent le parti de négocier un accommodement, tandis qu'ils pouvoient encore eſpérer un traitement favorable. Ils propoſerent de livrer le fort, aux conditions ſeulement qu'on leur accorderoit une amniſtie ſolemnelle, & la paiſible poſſeſſion de leurs biens. Ce qu'ils demandoient leur fut accordé: ils remirent le fort, & tous les Catholiques que le Vaſſeur avoit chaſſés de la Tortue, y retournerent. Fontenay prit le titre de Gouverneur de

cette Isle pour le Roi, & de la côte de Saint Domingue.

Il y rétablit la Religion Romaine, songea ensuite aux fortifications, fit construire deux grands bastions de pierre de taille, lesquels environnoient toute la plate-forme, & se trouvoient appuyés d'un côté par une montagne qu'on croyoit inaccessible. L'Isle se peupla alors mieux qu'elle n'eût jamais été, & le terrein ne se trouvant pas assez spacieux, on envoya une Colonie dans l'Isle Saint Domingue. Cette Colonie préféra la côte de l'Ouest à celle du Nord; les Boucaniers pouvoient l'y secourir plus facilement, parce qu'elle est plus éloignée des habitations Espagnoles. Cet établissement allarma les habitans de cette Isle, autant que s'ils eussent vu les François aux portes de la Capitale. On arma des chaloupes, qu'on envoya promptement pour chasser les Avanturiers de leur poste, avant qu'ils eussent le tems de s'y former. On commença par brûler quelques habitations; mais un corps de Flibustiers & de Boucaniers tomba sur les Espagnols, & les força de se retirer.

Celui qui commandoit à Saint Domingue pour les Espagnols, sentit qu'il falloit faire la conquête de l'Isle de la Tortue, pour se délivrer du voisinage des François. Il fit un armement capable d'abattre toutes les forces qu'il pourroit trouver à la Tortue, &, croyant devoir joindre la prudence à la force, il profita, pour faire son expédition, du tems où les Flibustiers étoient en course. Le Chevalier de Fontenay, qui étoit resté avec peu de monde dans le fort, fit une vigoureuse résistance; mais il n'en tira d'autre fruit que celui d'obtenir une capitulation honorable. Thibault & Martin, les deux meurtriers de le Vasseur, périrent dans cette expédition; du moins on n'en entendit plus parler depuis.

Le Chevalier de Fontenay passa en France, & les Avanturiers, n'ayant plus de Chef, n'oserent faire aucune entreprise sur la Tortue : ils se joignirent aux Anglois, & leur aiderent à prendre la Jamaïque : mais en 1659, Jérémie Deschamps, sieur du Mossac & du Rousset, Gentilhomme Périgordin, chassa les Espagnols de la Tortue,

y rétablit les François ; la posséda pendant l'espace de quatre ans à titre de conquête, avec la qualité de Lieutenant Général & de Gouverneur, pour le Roi. Il la vendit en 1664 à la Compagnie des Indes occidentales, qui y envoya Ogeron de la Bonere, en qualité de Gouverneur. Comme la Colonie Françoise, qui étoit sur la côte de l'Isle Saint Domingue, avoit toujours suivi le sort de la Tortue, elle prit une nouvelle forme sous ce Gouverneur. Ogeron sut, par sa douceur, fixer les Boucaniers & les Fibustiers, qui avoient toujours mené une vie errante, & en fit un corps de troupes capable de résister aux entreprises des Espagnols. L'Isle de la Tortue se peupla aussi bien que les établissemens des François dans l'Isle Saint Domingue. Ce sage Gouverneur mourut en 1675 : mais son neveu, qui lui succéda, suivit ses principes. En 1680, on comptoit huit mille hommes en état de porter les armes dans ces établissemens.

En 1684, on s'apperçut que le relâchement de la subordination occasionnoit quelques désordres, & l'on résolut de régler l'administration de la

Justice. On établit des Siéges royaux aux quatre principaux établissemens de l'Isle S. Domingue, qui étoient Leogane & le petit Goave, pour la côte occidentale ; le Port de la Paix & le Cap François, pour la septentrionale.

Le commerce de la Colonie se borna long-tems au tabac, & la sévérité des Fermiers Généraux pensa plus d'une fois faire périr les habitans : mais la fabrique de l'indigo rétablit leurs affaires, & les mit en état de monter des sucreries. Les soins des Gouverneurs qui se succéderent, étant tous dirigés du côté de l'Isle de Saint Domingue, celle de la Tortue se dépeupla insensiblement, & devint déserte. Les Anglois s'étant emparés de l'Isle Saint Christophe, tous les François qui y étoient établis passerent à l'Isle Saint Domingue, où on leur donna des terres à cultiver. Ils y porterent avec eux la politesse & l'honnêteté, qui y étoient presque inconnues, parce que la Colonie avoit toujours conservé la rudesse & l'indépendance des Boucaniers & des Flibustiers, ses premiers fondateurs.

Cette Colonie se fortifiant tous les

jours, se trouva enfin en état de résister aux Espagnols, & de se maintenir dans ses possessions. La tranquillité s'étant rétablie par la paix d'Utrecht, en 1714, elle se peupla beaucoup, & s'établit solidement. On y érigea un Gouvernement Général, sous le titre de Gouvernement des Isles sous le vent, avec trois Gouverneurs particuliers sous ses ordres, celui de Saint Louis pour la côte du Sud, celui de Leogane pour les quartiers de l'Ouest, & celui de Sainte Croix pour toute la partie du Nord.

Colonie Espagnole établie dans l'Isle Saint Domingue.

Nous finirons l'article de Saint Domingue, par la description des deux Colonies, l'Espagnole & la Françoise : commençons par l'Espagnole. San-Iago n'est plus qu'un bourg, sans fortifications, sans retranchemens, composé de trois cens quarante ou cinquante chaumieres, & d'une trentaine de maisons assez mal bâties, avec cinq Eglises fort mal construites. Il est situé sur une hauteur fort escarpée, au pié de laquelle passe la riviere d'*Yaqué*, qui l'environne du côté du Sud & de l'Ouest. A l'Est & au Nord, on trouve une grande plaine, bordée de bois assez

hauts. Les montagnes de Monte Chrifto font à deux lieues au Nord ; Puerto di Plata eft à fept lieues au Nord Nord-Eft ; les montagnes de la Porte à cinq lieues, & le Begue à fept Eft Sud-Eft.

L'air de San-Iago paffe pour le meilleur de toute l'Ifle : on n'y trouveroit cependant que trois cens hommes, tout au plus, capables de porter les armes, la plûpart Mulâtres, ou Négres libres, ou Métifs. Le Commandant tient fa nomination de la Cour d'Efpagne. On feme du blé dans le territoire de cette ville, & l'on y recueille tous les ans pour cent mille écus de tabac, qui fe tranfporte à San Domingo. On y nourrit quantité de beftiaux. Le fleuve Yaqué roule quantité de grains d'or très-pur dans fon fable. Tout ce pays eft rempli de mines d'or, d'argent & de cuivre.

Sur la route de San-Iago au Begue, à deux lieues au Nord-Oueft de ce village, on voit les débris de l'ancienne ville de la Siega, entre lefquels le Couvent des Peres de Saint François fubfifte encore prefqu'entier, avec deux fontaines & quelques reftes de fortifications. Cette ville fut renverfée par

un tremblement de terre, & quelques-uns de ses habitans formerent, à deux lieues des anciens murs, un bourg, que les François nomment *Begue*, de l'ancien nom *Vega*, qui se prononce *Bega*. Il est situé à la chûte des montagnes de la Porte, sur la rive droite de la petite riviere de Camon. Les Espagnols y entretiennent deux Compagnies de Milice, composées de deux cens dix hommes, avec leurs Officiers. On y compte plus de cinquante François réfugiés.

Le *Cotuy* est un village à l'Est du Begue, sur les premieres hauteurs des montagnes de la Porte. Il n'est composé que de cinquante cabanes : sa jurisdiction ne laisse cependant pas de s'étendre environ vingt cinq lieues. Deux Alcades y commandent, avec deux Capitaines de troupes du pays. Chaque Compagnie est composée de soixante-dix hommes. Le principal commerce de ce village consiste en viandes salées, en suifs & en cuirs. Ils prennent dans les montagnes quantité de chevaux, qu'ils vont vendre dans les habitations Françoises.

Monte-Plata est un bourg, où l'on compte environ trente familles Espa-

gnoles. Près de ce bourg, on trouve le village de *Boya*, où les Espagnols ont une Compagnie de Milice.

San Domingo, ou *Saint Domingue*, dont nous avons parlé plus haut. Le Gouvernement de cette ville est confié à l'Audience Royale, qui est composée d'un Président & de quatre Auditeurs, d'un Procureur Général, d'un Rapporteur & de deux Sécrétaires; les Isles de Cuba, de Portoric, & toute la côte du Continent, depuis l'Isle de la Trinité jusqu'à la riviere de la Slacha, en dépendent pour le civil. L'autorité du Président est bornée à l'Isle Saint Domingue. La Magistrature Municipale est composée de quatre Regidors, d'un Lieutenant de Police, & des Alcades ordinaires.

Pour ce qui concerne le Gouvernement militaire, il y a un Capitaine Général, qui a sous lui un Gouverneur d'armes, un Major, huit Aides-Majors, quatre Compagnies de troupes réglées, chacune de cinquante hommes; une Compagnie d'Artillerie de quarante Canoniers. La citadelle a son Commandant particulier. Le corps de la milice bourgeoise est composé de

ſix Compagnies, de Mulâtres ou d'Indiens, avec un très-petit nombre de blancs. Il y a deux Compagnies de Milice bourgeoiſe dans le bourg des Illeguas, qui eſt comme un fauxbourg de la Capitale. Le village de San Lorenzo, qui eſt peuplé de Négres François, c'eſt-à-dire, des eſclaves tranſfuges de la Colonie Françoiſe, eſt ſitué ſur les bords de l'Ozama, une petite lieue au-deſſus de San Domingo, entretient une Compagnie de cent cinquante hommes. Toutes ces troupes forment quinze cens hommes d'armes, tant dans la Capitale que dans les environs.

L'Evêché de San Domingo fut érigé en Archêvêché dans le ſeizieme ſiécle : l'Archevêque eſt le Primat de toutes les Indes Eſpagnoles. Le reſte du Clergé eſt compoſé d'un Archidiacre, de quatorze Chanoines, & d'un très-grand nombre d'autres Prêtres, qui deſſervent l'Egliſe Métropolitaine & les Paroiſſes de l'Iſle. Les Dominiquains, les Franciſquains, les PP. de la Merci ont de fort belles maiſons & de magnifiques Egliſes à Saint Domingue. Il y a en outre deux Couvents de filles.

Il n'y a qu'une Paroiffe dans la ville : mais l'on en compte dix dans tout le refte de la Colonie.

Alta Gratia, ou le village de *Higuey*, eft compofé de foixante maifons. Il eft fitué entre le Cap de l'Eugano & la pointe de l'Efpada, à quatre lieues de la mer. C'eft un célébre pélerinage, où les Efpagnols vont de tous les quartiers de leur Colonie. Il y a un affez beau Couvent. Toute l'étendue de ce diftrict eft de vingt-trois lieues de long, fur fix de large.

Zibo ou *Seïbo*, eft un bourg, compofé de cent quatre-vingt maifons. Son diftrict n'a que feize lieues de long, & huit de large. Il eft fitué à vingt-cinq lieues Eft-Nord-Eft de San Domingo. Il y a deux Compagnies de cent quinze hommes chaque.

Bayaguana eft à dix lieues Nord-Eft de San Domingo : c'eft un village compofé de cinquante maifons. Il eft fitué au pié des montagnes de la Porte. Il eft gardé par une Compagnie de foixante hommes.

Bany eft un canton qui fe trouve à douze lieues de San Domingo. Il s'étend environ dix lieues le long de la

mer. Sa largeur n'eſt que de deux à trois lieues. Il n'y a ni bourg ni village ; cependant il eſt gardé par une Compagnie de cent quarante hommes.

Goava eſt un bourg compoſé de cent vingt maiſons. Il eſt gardé par deux Compagnies de cent vingt-cinq hommes chacune. Sa ſituation eſt au milieu de l'Iſle. Son territoire eſt le plus étendu de toute l'Iſle. Sa longueur eſt au moins de trente cinq lieues, & ſa largeur de dix huit.

Banica eſt un petit village ſitué à ſept lieues de Goheva, dans la juriſdiction duquel il eſt renfermé.

Azua eſt une bourgade ſituée à une lieue & demie de la mer. Elle eſt compoſée de trois cens mauvaiſes cabanes, bâties en bois, & couvertes de feuilles de lataniers. Elle eſt défendue par trois Compagnies de cent quarante hommes chacune. Le Port d'Azua eſt à une lieue & demie au Sud de la bourgade.

Tel eſt le tableau que les Voyageurs nous préſentent de la Colonie Eſpagnole de Saint Domingue, dans laquelle on compte environ dix-huit mille quatre cens perſonnes, parmi leſquelles il y en a trois mille ſept cent cinq qui

portent les armes. Toutes les habitations, excepté la Capitale, ne présentent que des chaumieres, où l'on est à peine à l'abri des injures de l'air. On trouve encore dans la Capitale des maisons qui se ressentent de son ancienne splendeur ; mais lorsqu'elles tombent de vieillesse, ou par accident, on ne les fait point rebâtir. L'ameublement répond à la grossiéreté du logement. Aussi assure-t-on que la plûpart de ces lieux n'ont plus de manufacture ni de commerce. Les habitans se nourrissent de leurs nombreux troupeaux. On assure qu'ils sont tous en général d'une paresse extrême : ils ne s'occupent à rien tout le jour, & n'imposent même pas de travail pénible à leurs esclaves. Ils passent le tems à jouer, ou à se faire bercer dans leurs hamacs. Lorsqu'ils sont las de jouer ou de dormir, ils chantent, ne sortent de leur lit que quand la faim les presse. Pour aller prendre de l'eau à la riviere ou aux fontaines, ils montent à cheval : ils ont toujours un cheval bridé pour cet usage. La plûpart méprisent l'or, sur lequel ils marchent. Ils se mocquent des François, qu'ils voient se

donner beaucoup de peine pour amasser des richesses, dont ils n'auront pas le tems de jouir. Cette vie tranquille les conduit à une extrême vieillesse. Le soin de cultiver leur esprit ne les occupe pas plus que celui de se procurer les besoins de la vie : ils ne savent rien, connoissent à peine le nom d'Espagne, avec laquelle iis n'ont presque plus de commerce. Comme ils ont d'abord mêlé leur sang avec les Sauvages, ensuite avec les Négres, ils sont de toutes les couleurs : leur caractere participe de l'Espagnol, de l'Afriquain & de l'Amériquain, c'est-à dire, qu'ils en ont tous les vices.

Description de la Colonie Françoise.

Nous commencerons la description de la Colonie Françoise dans l'Isle Saint Domingue, par le quartier où le commerce a toujours été le plus florissant. C'est celui du *Cap François*. Il est situé dans une grande & fertile plaine, à l'extrémité occidentale de la Vega Real. On ne s'accorde pas sur l'étendue de cette plaine : les uns la restreignent à cinq Paroisses, qui sont *Limonade*, le *Quartier Morin*, la *petite Anse*, l'*Acul* & le *Morne Rouge*. Sa longueur est d'environ vingt lieues, & sa largeur de quatre.

quatre. Elle eſt bornée au Nord par la mer, au Sud par une chaîne de montagnes, qui a preſque par-tout quatre lieues de profondeur, & huit dans quelques endroits. On trouve dans ces montagnes les plus belles vallées du monde : elles ſont coupées par une multitude infinie de ruiſſeaux qui les rendent agréables & fertiles.

La ville du Cap François eſt preſqu'au milieu de la côte qui borde cette plaine. C'eſt le Port le plus fréquenté de toute l'Iſle. Il eſt très-ſûr, & fort commode pour les navires qui viennent de France. Il n'eſt ouvert qu'au vent du Nord-Eſt, qui ne peut même y cauſer de grands dommages, parce que l'entrée eſt ſemée de recifs, qui rompent l'impétuoſité des vagues, & qui demandent toutes les précautions des Pilotes.

Labat dit que la ville étoit compoſée de maiſons aſſez chétives : ce n'étoit que des fourches plantées en terre & paliſſadées. Il y avoit une aſſez belle place, bordée de maiſons ſemblables aux autres. Sept ou huit rues aboutiſſoient à cette place, & elles étoient compoſées d'environ trois cens mai-

ſons. L'Egliſe Paroiſſiale eſt bâtie comme les maiſons; mais couverte d'eſſentes. Aujourd'hui les maiſons ſont de maçonnerie, mais à un ſeul étage. L'Egliſe Paroiſſiale eſt grande & bien bâtie en pierres. Il y a des Urſulines, un Hôpital deſſervi par des Religieux de la Charité. Cette ville eſt ſituée au dix-neuvieme degré, quarante minutes de latitude, & au cinquante-troiſieme quarante minutes de longitu de occidentale.

Le *Port de Bayaha* eſt à neuf ou dix lieues à l'Eſt du Cap François. C'eſt le plus grand de toute l'Iſle. Son circuit eſt de huit lieues, & ſon entrée n'a de largeur que la portée du piſtolet. Elle offre en face une petite Iſſe, ſous laquelle les navires peuvent mouiller. On a fortifié le Port, & on y a bâti une ville.

Le *Port Margol* étoit célebre du tems des Flibuſtiers. Ce n'eſt qu'une ſimple rade, où l'on mouille depuis douze juſqu'à quatorze braſſes, entre la grande terre & un iſlot, d'une lieue de circuit. Il y a une petite bourgade.

Le *Port de Paix*, eſt un bourg ſitué ſur la côte ſeptentrionale, vis-à-vis

l'Iſle de la Tortue. Il fut fondé en 1660. C'eſt le premier établiſſement fixe des François dans l'Iſle Saint Domingue. Il a un fort aſſez bien conſtruit. A quelques lieues de-là, on trouve le Cap de Saint Nicolas, qui eſt dans un canton rempli de mines d'argent.

L'*Eſtero* étoit un bourg ſitué fort agréablement. Les routes étoient larges de ſix à ſept toiſes, tirées au cordeau, bordées de pluſieurs rangs de citronniers, plantés en haies, qui faiſoient une épaiſſeur de trois à quatre piés, ſur ſix à ſept de hauteur, & taillés par le deſſus & par les côtés, comme on taille la charmille. Les habitations avoient de belles avenues de chênes ou d'ormes, plantés à la ligne. Le terrein eſt plat, uni; la terre graſſe, bonne & profonde. Le bourg étoit digne de ce beau pays. La plûpart des maiſons étoient paliſſadées de planches, & couvertes d'eſſentes; elles avoient deux étages, étoient bien priſes, occupées par de riches Marchands & par des Ouvriers: il y avoit en outre quantité de magaſins. Les rues étoient larges & bien percées. C'étoit la réſi-

dence du Gouverneur, celle du Conseil, & le séjour des plus riches habitans. L'Eglise Paroissiale étoit d'une propreté décente. La maison du Gouverneur étoit grande, commode, percée d'une belle avenue. Ce bourg fut transféré par la suite à Leogane.

Philippe III, Roi d'Espagne, érigea en Principauté le pays qui est depuis la riviere de l'Artibonite, jusqu'à la plaine de Jaquin, du côté du Sud, en faveur de sa fille naturelle; & on l'a appellé pendant long-tems *la Principauté de Leogane*. Le terrein, qu'on nomme proprement *Plaine de Leogane*, a douze ou treize lieues de longueur de l'Est à l'Ouest, sur trois ou quatre de largeur du Nord au Sud. Elle commence aux montagnes du *grand Goave*, & finit à celles du *Cul-de-sac*. Ce pays est arrosé par plusieurs rivieres: le terrein est si bon, qu'il produit, avec abondance des cannes, du cacao, de l'indigo, du rocou, du tabac, du manioc, du mill, des patates, des ignames, toutes sortes de fruits & de légumes. Il y avoit autrefois une quantité de cacaoyers si prodigieuse, que le prix du cacao avoit beaucoup baissé;

mais ils périrent tous vers l'an 1719 : à peine y voit-on à présent un cacaoyer. On trouve dans ce pays, outre plusieurs habitations très-florissantes, des villes assez considérables.

Leogane, qui est située sur la côte, est le meilleur établissement que les François aient dans l'Isle : c'est proprement la Capitale de leurs établissemens ; mais les environs sont marécageux, ce qui n'en rend pas l'air fort sain. Elle n'a point de port, & sa rade même n'est pas bonne. C'est cependant la résidence du Gouverneur Général, de l'Intendant, & du Conseil Supérieur. Le nom de *Leogane* vient de celui d'*Yaguana*, que les Naturels du pays donnoient à ce canton. Les François l'ont défiguré en celui de *Leogane*.

Le *Grand Goave* est à quatre lieues sous le vent de Leogane. C'est un fort bon port : mais l'air n'y est pas sain. On y a construit un fort, où est le Quartier Général de la Colonie Françoise. Il y a un bourg.

Le *Petit Goave* n'a rien de remarquable.

Il y a plusieurs petites Isles sur la

côte de la partie Françoiſe de l'Iſle Saint Domingue, & qui en dépendent: la principale eſt la Tortue, dont nous avons déja parlé.

L'Iſle *Avache* eſt peu conſidérable; mais les pâturages y ſont très-bons: il y a quelques cabanes: les habitans ont ſoin des bêtes à cornes qu'on y tranſporte pour paître.

L'Iſle *Saint Louis* n'eſt ſéparée de l'Iſle Saint Domingue que par un canal de ſept ou huit cens pas de large. Elle n'en a que quatre ou cinq cens de long, ſur cent ſoixante de large. La Compagnie des Indes occidentales voulut y faire conſtruire un fort; mais elle abandonna ſon projet.

Commerce des Eſpagnols de l'île Saint Domingue. *Labat.*

Le commerce des Eſpagnols de l'Iſle Saint Domingue étoit fort lucratif avant que les François euſſent trouvé le ſecret d'en prendre tous les avantages, en portant dans leurs habitations une très-grande quantité de marchandiſes. Il n'eſt cependant permis à aucune nation d'aller traiter chez les Eſpagnols: ils confiſquent tous les bâtimens qu'ils trouvent mouillés ſur leurs côtes, même à quelque diſtance, lorſqu'il y a des marchandiſes

de leur fabrique, ou de l'argent d'Efpagne : mais cette loi eft fujette à quantité de modifications. Pour entrer dans un de leurs Ports & y faire commerce, on feint d'avoir befoin d'eau, de bois ou de vivres. Il fuffit de préfenter au Gouverneur un placet, & de l'accompagner d'un préfent. On obferve fcrupuleufement les formalités. Toutes les marchandifes font portées dans un magafin, & l'on met le fceau fur la porte par laquelle on les fait entrer ; mais il s'en trouve toujours une autre, par laquelle on les fait fortir pendant la nuit, & l'on met à la place des caiffes d'indigo, de cochenille, de vanille, de l'argent en barres ou monnoyé, &c. Auffi-tôt que le commerce eft fini, le vaiffeau fe trouve pourvu des chofes dont il avoit befoin, & met auffitôt à la voile. La meilleure marchandife que l'on puiffe porter dans les pays qui font en relation avec les mines, eft le vif-argent. On donne une livre d'argent pour une livre de mercure, ce qui fait un profit immenfe. La toile, les dentelles, les chapeaux, les bas de foie, fe vendent très-bien aux Efpagnols de Saint Domingue.

Caractere des François de l'Isle Saint Domingue.

Les habitans de la partie Françoise de l'Isle S. Domingue ont presque tous la taille assez belle, l'esprit aisé ; mais on leur trouve un mêlange confus de bonnes & de mauvaises qualités : on les représente, tout-à-la-fois, francs, prompts, fiers, dédaigneux, présomptueux, intrépides : on ajoute cependant que l'éducation corrige aisément leurs défauts. Ils ne manquent jamais aux devoirs de l'hospitalité : un Voyageur peut faire le tour de la Colonie Françoise, sans aucune dépense. Leur charité naturelle met les orphelins à l'abri de la misere : chacun s'empresse à les secourir ; le premier même qui peut se saisir de quelqu'un, regarde comme un bonheur de lui servir de pere.

Négres de la Colonie Françoise.

Les Négres ne sont pas plus heureux dans cette Colonie que dans toutes les autres. Il semble que ce malheureux peuple soit le rebut de la nature : sa condition ne le distingue pas des bêtes de charge. Quelques coquillages sont toute sa nourriture. Ses habits sont des haillons qui ne le garantissent ni de la chaleur du jour, ni des fraîcheurs de la nuit. Les maisons qu'il habite ressemblent à des tanieres d'ours ; ses lits

ſont des claies, plus propres à briſer le corps, qu'à procurer du repos. Son travail eſt preſque continuel, ſon repos très court ; les moindres fautes lui attirent les plus rudes châtimens.

Dans ce cruel abaiſſement, les Négres ne laiſſent pas de jouir d'une ſanté parfaite, tandis que leurs maîtres, qui ont toutes les commodités de la vie, ſont en proie à toutes ſortes de maux. On aſſure qu'il eſt néceſſaire de traiter les Négres avec cette dureté, pour les retenir dans le devoir. La raiſon dit cependant que la ſoumiſſion qui vient de l'eſtime & de l'amitié, eſt bien plus ſolide que celle qui ne vient que de la crainte.

Les P. Pers & Labat aſſurent que le commun des Négres ſont comme des créatures qui n'ont que la figure humaine : le paſſé ne leur eſt pas plus connu que l'avenir. Ils ſont contredits par d'autres Voyageurs, qui aſſurent que ces hommes ſont méchans, adroits & ruſés. Lorſque leur maître les traite avec douceur, ils s'attachent ſincérement à lui, & ſont toujours prêts à ſacrifier leur vie pour conſerver la ſienne. Ils ſouffrent avec patience les

châtimens qu'ils ont mérités : mais ils sont capables des plus grands excès, lorsqu'on les maltraite sans raison. Il ne faut pas suspendre le châtiment ou le pardon, parce que la crainte les porte à fuir dans les bois, & c'est l'origine des Négres Marons. Le moyen le plus sûr pour les retenir, est de leur accorder la possession de quelques volailles & de quelques porcs, d'un jardin de tabac, &c. S'ils s'absentent plus de vingt-quatre heures, & ne reviennent pas d'eux-mêmes, on confisque ce qu'ils peuvent avoir de bien, & cette punition les affecte beaucoup plus que toute espece de châtiment.

Les Négres qui sont en Amérique, sont liés entr'eux par une affection si sincére, qu'ils se secourent mutuellement dans leurs besoins. Si l'un d'eux commet une faute, on les voit venir tous en corps demander sa grace, ou s'offrir pour recevoir une partie du châtiment qu'il a mérité. Ils se privent souvent de leur nourriture, & la conservent pour régaler un de leurs compatriotes dont ils attendent la visite.

Ils sont d'une complexion très chaude, & si passionnés pour les femmes,

qu'on eſt obligé de les marier de très-bonne heure, pour éviter une multitude de déſordres. Ils aiment en outre le jeu, la danſe, le vin & les liqueurs fortes. Ils ont apporté de l'Afrique une eſpece de jeu de dez, composé de quatre de ces coquilles qui leur ſervent de monnoie. Ils font un trou du côté convexe, ce qui les fait tenir auſſi facilement ſur cette face que ſur l'autre. Ils les remuent dans la main, comme on remue les dez, & les jettent ſur une table. Si toutes les faces trouées ſe trouvent deſſus, ou les faces oppoſées, ou deux d'une ſorte & deux d'une autre, le joueur gagne : mais ſi le nombre des mêmes faces eſt impair, il a perdu. Les Négres Créoles ont appris à jouer aux cartes, & ils ſont plus frippons & plus fainéans que les autres.

Les eſclaves Négres ont en général beaucoup de vanité : ils s'épargnent tout, & travaillent avec une ardeur extrême, pour acheter à leurs femmes & à leurs enfans des vêtemens qui puiſſent les diſtinguer des autres.

Police des Négres François.

Les Caſes des Négres François ſont aſſez propres, parce que ceux qui ſont

chargés de veiller ſur la conduite de ces eſclaves, ont grand ſoin d'entretenir la propreté parmi eux. On ne donne des bas & des ſouliers qu'à ceux qui ſervent de laquais; les autres vont nu-piés. Pour habits ordinaires, ils n'ont que des caleçons & une caſaque. Les jours de Fêtes, ils ont cependant une chemiſe d'aſſez belle toile, des caleçons de la même toile, & mettent par deſſus une *candale* de couleur. Ce qu'on appelle *candale*, eſt une eſpece de juppe qui ne va pas juſqu'aux genoux, & dont le haut eſt pliſſé par une ceinture: il y a deux fentes ſur les hanches, qui ſont fermées avec des rubans. Ils portent ſur la chemiſe un petit pourpoint ſans baſques: on laiſſe un eſpace de trois doigts entre lui & la candale, pour faire bouffer plus librement la chemiſe. Ceux qui ſont un peu à leur aiſe, mettent au col & aux poignets de leur chemiſe, des boutons d'argent, ou garnis de quelques pierres de couleur. La plûpart n'y mettent que des rubans. On fait mettre des galons de livrée ſur les candales & ſur les pourpoins de ceux qu'on prend pour laquais. Au lieu de chapeau, on leur fait porter un tur-

ban : ils ont des pendans d'oreilles, & un carcan d'argent, avec les armes de leur maître.

Les Négreſſes, dans leur habillement de cérémonie, portent ordinairement deux jupes : celle de deſſous eſt preſque toujours de couleur, & celle de deſſus de toile de coton blanche, ou de mouſſeline. Elles ont un corſet blanc à petites baſques, ou de la couleur de la jupe de deſſous, avec une échelle de rubans, des pendans d'oreilles d'or ou d'argent, des bagues, des braſſelets & des colliers de petite raſſade à pluſieurs tours, ou de perles fauſſes, avec une croix d'or ou d'argent. Le col de leur chemiſe, les manches, les fauſſes-manches, ſont garnies de dentelles, & leur coëffure eſt de toile très-blanche & très-fine, relevée auſſi de quelques dentelles. Ces ajuſtemens & ces marques de propreté annoncent le travail de ceux qui les portent, parce que c'eſt toujours à leurs frais qu'ils les achetent.

Ceux qui croyent qu'en Amérique on fait conſiſter la beauté des Négres en de groſſe lévres & un nez écraſé, ſe trompent : on recherche au contraire

les Négres & les Négresses qui ont les traits bien proportionnés, & on les paye beaucoup plus cher. On veut que les Négresses joignent à la régularité des traits, une belle taille, une peau fine & luisante. Le Pere Labat dit que la fermeté des Négres va jusqu'à ne pas pousser le moindre soupir dans les plus grandes douleurs, ce qu'il faut attribuer à leur courage & à leur grandeur d'ame, plûtôt qu'à leur insensibilité. L'espoir qu'ils ont de retourner dans leur pays, est cause qu'ils se détruisent très-promptement, lorsqu'ils ont un maître qui les traite avec dureté.

Terroir, climat de l'Isle Saint Domingue.

Pour finir la description de l'Isle Saint Domingue, nous dirons un mot du climat & du terroir. La situation de cette Isle pouroit faire croire que la chaleur y est excessive pendant les six mois que le soleil passe entre la ligne & notre tropique : mais elle est ralentie par un vent d'Orient qui se leve avec le soleil, augmente à mesure qu'il monte, & tombe avec lui. Les pluies contribuent encore à tempérer le climat : mais elles y causent une humidité si considérable, qu'elle

corrompt la viande en moins de vingt-quatre heures, ce qui oblige d'enterrer les morts peu d'heures après qu'ils ont expiré. Les fruits pourrissent presqu'aussi-tôt qu'ils sont cueillis : le pain se moisit très-promptement ; les vins ordinaires y tournent & aigrissent de même. Le fer s'y rouille du soir au matin, & ce n'est qu'avec beaucoup de soin que l'on conserve le riz, le maïs, les féves pendant une année.

La variété du terroir de cette Isle en cause beaucoup dans les climats. Un canton est presque toujours inondé de pluies, & celui qui en est tout proche, n'en reçoit souvent pas une goutte. Les nuages s'arrêtent en arrivant sur ses confins : s'il s'en détache quelques petites vapeurs, elles sont une pluie si fine, qu'elle se dissipe à l'instant. Les nuits y sont très-fraîches, sur-tout lorsque le tems est calme & le ciel serein. Il est rare qu'on y sente un souffle de vent le matin : les rosées y sont si fortes, qu'elles blanchissent les plaines ; on y voit même des gelées. Le froid est alors si piquant, qu'on est obligé de s'approcher du feu. Ces plaines étant environnées de montagnes, le soleil

s'y couche plutôt & s'y leve plus tard, ce qui rend les nuits fort longues.

L'hyver commence au mois de Novembre, & finit au mois de Février. Les nuits & les matinées ſont très-froides : les plantes reçoivent peu d'accroiſſement, & les herbes prennent peu de nourriture, quoique ce ſoit le tems des grandes pluies. Les beſtiaux ſont alors ſujets à des mortalités. Le printems vient enſuite, & dure juſqu'au mois de Mai. Alors la nature ſemble renaître : les prairies ſont couvertes d'une herbe nouvelle ; la ſéve monte aux arbres, les plantes ſe parent de leurs fleurs, qui parfument l'air. L'été fait diſparoître tous ces agrémens. Le tempérament des Européens ne s'accommode pas facilement d'un climat ſi varié : il faut y être naturaliſé, pour y vivre long-tems. La grande chaleur mine inſenſiblement les plus robuſtes ; le teint ſe ternit : on vieillit de bonne heure : mais à meſure que les Créoles s'éloignent de leur origine, ils ſont moins ſujets à ces accidens.

Hiſtoire de Saint Domingue, l. 6.

La variété du terroir de cette Iſle peut contribuer, comme on vient de le dire, à celle du climat. La moitié

de l'Isle est en montagnes, dont la plûpart peuvent être cultivées jusqu'à la cime : il y en a quelques-unes qui sont stériles, escarpées & d'une hauteur extraordinaire. Il y a des cantons dans l'Isle où le terrein est d'un noir tanné; dans d'autres il est jaune, ailleurs bleu : on trouve enfin dans cette Isle des terres de toutes les couleurs. La meilleure est celle de la premiere espece.

L'Isle Saint Domingue est arrosée par un nombre incroyable de rivieres : les eaux en sont saines, même salutaires; mais elles sont si fraîches, qu'il est dangereux de s'y baigner.

Les Voyageurs vantent deux lacs de l'Isle Saint Domingue, & en rapportent plusieurs singularités; l'un qu'ils nomment *Xaragua*. Oviedo assure que sa longueur est de dix-huit lieues, qu'il en a trois de large dans quelques endroits, qu'il est salé comme la mer, qu'on y pêche des poissons de mer & de riviere. Des Voyageurs modernes assurent qu'il est beaucoup plus petit, & que les eaux n'en sont pas salées, mais qu'elles ont de l'âcreté. Lacs de l'Isle.

A trois lieues de ce lac, on en trouve un autre, que les François nom-

ment le *Lac Salé.* Il a huit lieues de long. Sa ſituation eſt à l'Eſt de la plaine des Verrettes. Il n'a que deux lieues dans ſa plus grande largeur. Ses eaux ſont ſaumâtres. A une lieue de celui-ci, on en trouve un autre, qui peut avoir une lieue de circuit.

On en trouve un quatrieme ſur le haut d'une montagne très-élevée & très-rapide. Un Caſtillan monta au haut, dans le commencement de la découverte, il apperçut le lac, & n'oſa en approcher, parce qu'il fut effrayé par un bruit épouventable qu'il entendit : perſonne n'a tenté d'y monter depuis.

Fin du vingt-unieme Volume.

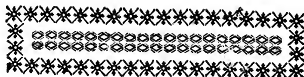


TABLE
DES CHAPITRES ET DES ARTICLES

Contenus dans le vingt-unieme Volume.

SUITE DE L'ARTICLE VII.

Fin de la Table des Chapitres.

De l'Imprimerie de L. F. DELATOUR.







